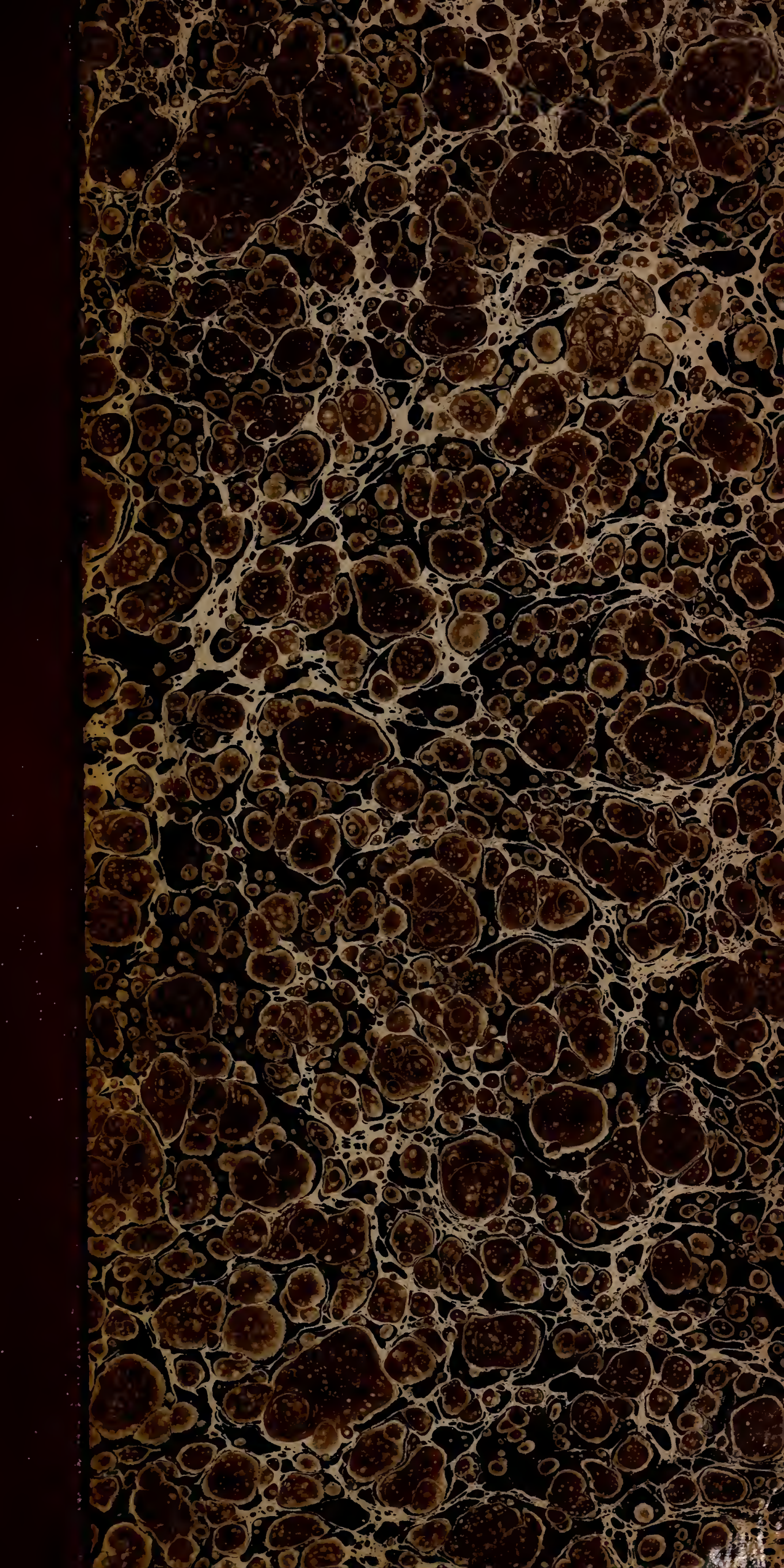


JOURNAL

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

IMPRIMERIE DE J. SMITH.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Cet Évangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

DIXIÈME ANNÉE.



PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS,

CHEZ J.-J. RISLER, LIBRAIRE,

RUE DE L'ORATOIRE, N° 6.

1835.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Station de Motito.—Missionnaires : MM. Lemue et Rolland, et leurs femmes.

Cette station voit de jour en jour davantage s'accroître le nombre de ses habitans. D'après les nouvelles que nous publiâmes en juin dernier (1), sa population n'était guère que d'une soixantaine de personnes ; aujourd'hui elle s'élève à cent individus environ, et elle promet de se recruter encore, car elle devient un lieu de refuge pour les indigènes de toutes les tribus environnantes. Le culte est régulièrement célébré et assidûment suivi par la généralité des habitans de l'endroit. Le 18 février 1834, la vallée de Motito a entendu pour la première fois le son de la cloche, qui appelle maintenant les Béchouanas à participer aux consolations de l'Evangile. La disette, qui, il y a un an, s'était fait sentir avec tant de force, dans ces malheureuses contrées, a entièrement disparu. Les jardins ont donné une très-bonne récolte. Celui des missionnaires en particulier a rapporté six muids de blé, autant d'orge, du maïs et des légumes. Mais ce qui est plus réjouissant encore que tout cela, une lettre datée du 1er juin 1834 nous annonce que nos frères commencent

---

(1) *Voyez* 9e année, p. 172.

à recueillir quelques fruits de leurs travaux, et qu'après avoir semé avec larmes ils vont bientôt moissonner avec chant de triomphe. Quelques indigènes paraissent touchés à salut, et ont probablement, à l'heure qu'il est, reçu le sacrement du baptême, comme sceau et comme signe de la foi qu'ils ont à l'Evangile. Ce sont là les prémices du ministère de nos frères parmi les Batlapi et les Baharoutsi. Combien ne nous est-il pas doux de commencer cette nouvelle année missionnaire, en ayant à faire part à nos amis d'un fait aussi réjouissant, sur lequel M. Lemue va nous donner d'abondans et édifians détails?

Admission de six indigènes comme candidats au baptême.

« J'ai la joie de vous annoncer, écrit M. Lemue, que l'œuvre du Seigneur a commencé parmi nous. Trois hommes et trois femmes viennent d'être reçus candidats au baptême. De ce nombre est notre interprête, homme de bon sens, et j'ose le dire, le plus intègre des Béchouanas que je connaisse. Depuis qu'il est ici sa conduite a été invariablement irréprochable; il y avait même longtemps qu'il nous donnait des espérances de conversion. C'est ainsi que dans le courant de l'année 1832 ce jeune homme se trouvant à Lattakou, où les habitans montraient l'antipathie la plus tranchée pour les doctrines de l'Evangile, il s'adressait déjà à eux en ces termes, avec tout l'ascendant que lui donnait sa qualité de compatriote: « Vous autres, vous êtes charnels; vous ne songez qu'à faire la guerre et à enlever le bétail des malheureux que vous avez assassinés. Vos troupeaux, ce sont vos dieux; vous ne dites jamais c'est assez.» Puis, prenant l'Evangile en main, il ajoutait : « Voyez-vous cette *écriture*? voilà nos richesses. Quand nous sommes sans

pain, nous y trouvons la Parole de vie; si nous sommes pauvres, nous y trouvons un trésor caché; quand même tout le monde nous abandonnerait, il y en a ici un qui ne nous abandonne pas. Puis, quand vous mourrez, vous n'emporterez rien, mais nous, nous revivrons, nous possèderons la vie éternelle. Vous avez des yeux et vous ne voyez point, des oreilles et vous n'entendez point. » Cette manière généreuse de prendre la défense de la vérité, au milieu de gens qui ne manifestaient pour elle que de l'indifférence ou du mépris, nous fit dès-lors bien augurer de ce jeune homme, et Dieu permit que nos espérances fussent réalisées. Il a tout récemment manifesté le désir de se consacrer au service de Dieu, et dans notre dernier examen, en réponse aux questions qui lui furent adressées, il confessa qu'ayant mené une vie vagabonde, il eût mérité d'être perdu sans ressource, mais que puisque Dieu avait prolongé ses jours pour lui faire entendre qu'il y avait pardon par devers lui, et *qu'il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique au monde afin que quiconque croirait en lui ne pérît point, mais qu'il eût la vie éternelle*, il ne désirait rien tant que d'être du nombre des rachetés. « Mais je crains, dit-il en terminant, parce que je suis faible; les autres disent qu'ils sont les plus grands des pécheurs, moi, je ne le dis pas seulement, je le sens. » Cette conversion nous réjouit d'autant plus que le jeune homme en qui elle a eu lieu est l'un des meilleurs interprètes du pays, le seul que nous puissions employer avec quelque succès pour la traduction des Ecritures. Puis, comme il est généralement aimé des Béchouanas, ses exhortations et son exemple valent notre prédication.

« Parmi les autres candidats sont deux hommes qui ont accompagné le frère Rolland dans son voyage à la

colonie (1). Ce voyage a été le moyen dont la Providence s'est servi pour imprimer plus profondément dans leurs cœurs ce qu'ils savaient déjà des doctrines du salut. Rien ne les a plus frappés que les chrétiens de Béthelsdorp. Le spectacle d'une église vivante et agissante a été pour eux une démonstration plus sensible de la vérité que ne l'avait été le raisonnement. L'un d'eux assez âgé s'appelle Henrik. Toutes les fois qu'il entendait faire le portrait de quelque grand pécheur, de l'Enfant Prodigue, par exemple, il avait coutume de dire: «Ce n'est pas l'Enfant Prodigue que vous avez dépeint, c'est Henrik.» «Tous les autres m'ont devancé, nous disait-il l'autre jour; des enfans que j'ai vus naître sont bien avant moi dans le royaume de Dieu.»

« L'autre est un jeune homme très-original. Avant sa conversion il avait la réputation d'être très-jovial et très-bouffon. Pantomime achevée, il réunissait toujours autour de lui un grand nombre de Béchouanas qui se divertissaient beaucoup de ses manières enfantines. Il est outre cela le fils d'un petit chef; c'est de tous les autres peut-être, celui en qui l'œuvre de la grâce parait la plus frappante. Dans certaines occasions, lorsque ses compatriotes s'abandonnaient à toute la légèreté des sauvages, on l'a entendu élever la voix et leur reprocher la dureté de leur cœur avec tout l'accent de la charité. Et ce qui vous étonnera peut-être, on l'a surpris passant une partie des nuits en prières et tout en pleurs s'écriant : « Pauvres Béchouanas, vous êtes devenus pires que les Korannas ; vous êtes menteurs, voleurs, perfides et hypocrites. Il n'y a plus d'espoir pour vous ! Que répondrez-vous au jour

(1) C'est le 8 mai 1834, que de retour de son voyage dans la Colonie, M. Rolland est rentré à Motito avec sa femme. *Rédacteurs.*

du jugement ! » Le frère Casalis qui l'a entendu (1), en était touché jusqu'aux larmes. Assurément une telle âme est précieuse aux yeux de Jésus-Christ. Il ne se doutait sans doute pas ce jeune homme simple, que son divin maître avait autrefois pleuré sur l'ingrate Jérusalem. Interrogé dans notre examen, il disait : « Je suis un grand pécheur. Autrefois avant que j'eusse entendu la Parole de Dieu, je portais les mêmes couleurs que les autres, je riais, je dansais, je voulais avoir du bétail, je recherchais les plus belles peaux pour m'en vêtir. Mais à quoi servira tout cela ? Ce ne sont pas les danses, ce ne sont pas les impuretés, ce ne sont pas les bœufs, ce ne sont pas les chèvres, ce ne sont pas les peaux de chakals qui nous sauveront, mais la Parole de Dieu. »

« Trois femmes ont aussi confessé leurs péchés et déclaré qu'elles voulaient se donner à Christ. Deux appartiennent à la tribu des Baharoutsi et la troisième est la femme d'Henrik. Je dois le dire, cette dernière était remarquablement hautaine et turbulente. Toujours en première ligne dans les querelles domestiques, sa vie est tout entière décrite dans le IIIe chapitre de l'Epître de St.-Jacques. Sa langue allumait des divisions dans tout un village; redoutée de tout le monde, elle n'était aimée de personne, mais avec cela, elle possédait plus de connaissance des Ecritures qu'aucune autre de l'endroit, ce qui nous fit craindre, pendant long-temps, que ces connaissances, bien loin de la changer, ne fussent qu'un aliment de plus à son orgueil. Le Seigneur nous a montré par sa conversion que nous ne devons désespérer de personne, et que notre ca-

(1) A son retour de la Colonie, M. Rolland a passé par Calédon, où il a trouvé M. Casalis, qui s'y était rendu de Morija, pour prêter secours à M. Pellissier, dans une circonstance difficile. C'est là qu'il a vu l'indigène dont il est ici question et qui accompagnait M. Rolland.

(*Rédacteurs*.)

ractère, quelque opposé qu'il puisse paraître aux dispositions exigées par l'Evangile, peut cependant encore céder à l'influence du St.-Esprit. Elle a jusqu'à ce jour donné des preuves d'une sincère conversion.

« Quant aux deux femmes Baharoutsi, leur connaissance de la Révélation est plus bornée; nous croyons cependant que leur conscience est éclairée et réveillée, et qu'elles ont été *baptisées du baptême de la repentance;* et comme elles ne recevront le baptême qu'après avoir persévéré un certain temps dans ces dispositions, nous avons cru devoir les admettre au nombre des candidats. L'une d'elle, priée de nous faire part de ses sentimens dans notre examen, s'exprimait ainsi : « Il ne me convient point de parler. Ne suis-je pas une femme? Ne suis-je pas la fille d'Eve qui a mangé du fruit de l'arbre défendu? »

» Tous ceux dont je viens de parler ont été reçus candidats au baptême huit jours avant la Pentecôte. A dater de ce jour, une lutte plus prononcée a commencé entre les ténèbres et la lumière. Voici des hommes qui sortent du sein de l'anarchie et de l'agitation universelle à laquelle toutes les tribus du pays sont en proie, pour déclarer à leurs compatriotes qu'eux seuls ont trouvé la paix au pied de la croix du Sauveur, leçon importante et qui sera, je l'espère, accompagnée d'heureux résultats!!

» Mais, il faut bien l'avouer, il reste de grandes difficultés à surmonter. Les Béchouanas sont bien reculés; d'une part, une honteuse ignorance qui ne leur permet pas d'accueillir une idée nouvelle, tellement que l'on pourrait les comparer à ces hiboux qui se retirent dans l'obscurité aussitôt que paraissent les premiers rayons du soleil; de l'autre, l'endurcissement du cœur, qui leur fait repousser, de toutes leurs forces, des doctrines qui tendent à anéantir leur ancien matérialisme avec ses vieilles coutumes, voilà des obstacles que nous rencontrons partout; ou

bien un entendement obscurci de ténèbres, ou bien une volonté rebelle et pervertie. Je sais que ces obstacles se retrouvent en tout lieu, mais peut-être pas au même degré. Les faits que je vais citer à l'appui de cette assertion pourront paraitre futiles aux yeux de quelques-uns, je me garderai même de les multiplier, mais ils serviront du moins à constater un grand fait moral, la dépravation de l'homme dans l'état de nature, se manifestant sous des formes hideuses.

Matérialisme et orgies des habitans de Lattakou.

« Il n'y a pas long-temps, je m'étais rendu à Lattakou, le dimanche, comme de coutume. L'un des principaux habitans de l'endroit venait de mourir subitement. Il semble qu'ils auraient dû être préparés par cet événement à accueillir les doctrines consolantes de cet Evangile qui a mis en évidence la vie et l'immortalité; mais quelle réception m'a-t-on faite? Ils paraissaient m'imputer cette catastrophe inattendue; ils ouvraient la bouche, non pour bénir, mais pour blasphémer. Partout où je me rendais j'étais accueilli par ces paroles ou d'autres semblables qui me glaçaient d'effroi : « Dieu n'a pas d'yeux, sans cela il n'aurait point pris à lui cet homme-là. Quel mal lui avait-il fait pour le faire ainsi mourir? » Ils ne s'en sont pas tenus à des paroles, ils ont aussi voulu me montrer leur ressentiment par des actions. Presque personne n'a assisté à la prédication. Ils étaient irrités. Dans une autre visite au même endroit, j'étais parvenu à réunir une cinquantaine de femmes auxquelles je faisais répéter une hymne pour la leur graver dans la mémoire, ce que j'accompagne toujours de quelques remarques qui me paraissent les plus propres à attirer leur attention, Comme en parlant je les encourageais à ne point oublier ce qu'elles

avaient entendu, et à assister une autre fois à ces instructions, je fus tout-à-coup interrompu par l'une d'elles qui me dit : «Maintenant que je vous ai écouté, où est ma récompense? où est mon tabac?» Il n'est pas même besoin de sortir de Motito pour chercher des exemples de ce déplorable aveuglement. L'autre jour un jeune homme de l'endroit censurait son frère de ce qu'il n'assistait pas plus fréquemment au service divin; celui ci s'emporta et déclara qu'il ne voulait rien avoir à faire avec Dieu. « Mais, reprit l'autre, n'est-ce pas de lui que vous tenez votre pain, vos chèvres, etc.?» — « Qu'il me les ôte, s'il veut, continua-t-il, je ne veux rien avoir à faire avec lui.» Faut-il s'étonner que des hommes avec de tels principes, et sans frein de gouvernement aucun, soient prompts à répandre le sang?

» L'on a célébré dernièrement à Lattakou la fête de la circoncision. A cette époque, le bruit s'étant répandu que les Zoulas étaient en route pour venir en exterminer tous les habitans, la terreur fut grande. Cependant l'on ne retrancha rien aux joies bruyantes de la fête; l'on semblait dire : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. » Il faut savoir qu'à l'âge de quinze ans environ, garçons et filles sont obligés de passer par cette cérémonie. Il reste toujours sur ces orgies un voile qu'il est difficile de soulever, néanmoins, il me semble que ce rite si généralement répandu en Afrique, quelque soit le but de son origine, est aujourd'hui beaucoup plus politique que religieux, ou pour mieux dire, qu'il n'est ni l'un ni l'autre; c'est une coutume qui leur a été transmise par leurs ancêtres et parcequ'elle vient rompre la monotonie de leurs occupations, ils y tiennent comme les esprits légers tiennent au carnaval en Europe. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on en fait une école de mauvaises mœurs. C'est là qu'on enseigne aux jeunes hommes à

mentir, à dissimuler jusqu'à la mort, plutôt que de confesser la vérité, et surtout à détester leurs ennemis. On leur enseigne encore à ne jamais verser une larme, afin de mériter le nom d'homme. Aux jeunes filles, on leur inculque des maximes de corruption, que la pudeur ne doit point révéler. Lorsque finit la lune de mars, les chefs rassemblent les jeunes gens et leur construisent, dans l'enceinte de leur *kraal*, une hutte, où ceux-ci doivent être initiés. Durant plusieurs jours, l'on s'abandonne à toutes les joies des enfers; la nuit se passe à danser, à commettre beaucoup d'excès, et pour mettre le comble à ces plaisirs, l'on immole du bétail avec profusion. Les pauvres qui errent toute l'année dans les campagnes, vivant de sauterelles et de racines, ne manquent pas de paraître alors pour prendre part à ces bacchanales. C'est la seule époque de l'année où les Béchouanas montrent quelque libéralité. Après ce début, l'on envoie les jeunes gens à quelque distance de la ville, où ils doivent demeurer tout le temps que dure la lune d'avril, tandis que les hommes vont constamment à la chasse pour les pourvoir abondamment de nourriture. Mais avant que leur noviciat soit passé, ces jeunes gens ont de dures épreuves à essuyer: on les attaque, on les harcèle, on les accable de coups de pierres et de coups de bâton. Il leur est permis de se défendre, mais non de s'échapper. S'il arrive qu'un enfant fatigué de ces mauvais traitemens, vienne à prendre la fuite, la coutume veut qu'on le mette à mort; et que l'on ne pense pas que cette menace ne soit qu'un jeu; il y en eut un, dans le courant de l'année, près de la station de Kourouman, qui s'échappa de cette manière, mais on le rechercha si soigneusement, qu'on le découvrit dans sa retraite, d'où il fut reconduit au milieu de ses camarades, que l'on contraignit à l'assommer à coups de *kirri*. Cette

épreuve dure un peu plus d'un mois; dès que la lune de mai reparaît, il sont déclarés hommes.

Moussélékatsi et les Zoulas.

» Rien de plus affreux que la terreur que répand le nom des Métébélés dans ce pays. Tout le monde se considère plus ou moins comme aux portes de la mort. Mellen, que j'ai eu plusieurs fois occasion de mentionner dans ma correspondance, n'est plus (1). Il mourut sur la route, ainsi que deux natifs qui l'accompagnaient, comme il revenait du pays des Bamangueto. Sentant sa fin approcher, il fit des efforts pour arriver à Motito, la station missionnaire la plus prochaine, mais un matin on le trouva mort dans son waggon. Pas une âme n'était là pour adoucir ses derniers momens; pas un messager de paix pour l'entretenir de son Sauveur. Nous avons cependant eu la joie d'apprendre qu'avant sa mort, il lisait assidûment sa Bible. Vous savez l'accident qui lui est arrivé dans les environs de la Tlatla, et qui lui fut si fatal(2). Les uns attribuent sa mort et celle de ses gens, à l'insalubrité du climat où ils ont pénétré, à la qualité saumâtre des eaux du pays et aux fatigues excessives du voyage; d'autres ont soupçonné qn'ils avaient été empoisonnés à Mosika par les Métébélés qui leur présentèrent de la bière à différentes reprises.

«Depuis lors la guerre a de nouveau éclaté dans l'intérieur. Un parti composé de Griquas, de Korannas et de Béchouanas, commandé par J. Bloem, est allé dans le courant de ce mois attaquer Moussélékatsi dans son propre pays. Un combat opiniâtre et sanglant a été livré à l'endroit même où se trouve notre maison déserte. L'on dit que les Métébélés, qui s'apprêtaient à faire face à l'en-

(1) *Voyez* entr'autres 9e année, page 266.

(2) *Voyez ibid.* p. 267.

nemi, ne purent tenir contre les décharges de mousquets, et qu'autant il s'en présenta pour combattre, autant il en demeura sur le champ de bataille. Mais comme J. Bloem s'en retournait victorieux, il fut soudainement surpris par un puissant corps d'armée en embuscade, qui l'environna de toutes parts et se vengea au double de l'avantage qu'il venait de remporter. Beaucoup de Korannas perdirent la vie dans cette action ; le cheval de Bloem tomba sous lui percé de coups, et ce ne fut qu'avec difficulté qu'il se sauva au moyen d'une monture de rechange qu'il menait à ses côtés. Tout le monde craint les conséquences de cette guerre ; comme il n'y a point de forces de ce côté capables de tenir tête à Moussélékatsi, tous les Béchouanas sont à sa merci. Motito, Lattakou et Kourouman sont encore debout ; mais si le Seigneur ne jette sur nous un regard de compassion, qui peut se promettre d'échapper? En recevant ces nouvelles vous sympathiserez avec nous sur les malheurs de ces peuples, et vous sentirez le besoin de nous recommander toujours plus instamment à la protection de celui sans la permission duquel aucun cheveu ne tombera de notre tête! !»
Vous avez entendu, chrétiens de France, cet appel de vos missionnaires, dans une position critique; il trouvera sans doute un écho dans vos cœurs !

Voici d'autres détails, sur le même sujet, extraits d'une autre lettre du missionnaire Lemue, du 28 février 1834.

»La tyrannie de Moussélékatsi se fait toujours sentir, et menace de désolation tantôt une tribu, tantôt une autre. Dans le courant du mois de janvier dernier, il envoya vingt-quatre *machaka* ou soldats, pour découvrir la retraite des Baharoutsi; ils les découvrirent en effet sur la rivière Hart, selon que nous le leur avions autrefois prédit (1). Les Zoulas trouvèrent quelques femmes ba-

(1) *Voyez* 8e année, p. 201 et suiv.

haroutsi dans les campagnes, et, de peur que celles-ci n'allassent avertir les Baharoutsi de leur approche, ils les mirent à mort; mais l'une d'elles, qu'ils avaient crue morte, recouvra assez de forces pour porter cette nouvelle à Mokatla qui envoya en diligence des messagers aux Korannas pour les prier de venir à son secours. Aussitôt ceux-ci s'arment de leurs fusils, montent à cheval, et se mettent à la poursuite des Zoulas. Dès qu'ils les eurent atteints, un combat opiniâtre s'engagea, et quoique ces derniers fussent en petit nombre, n'ayant pour se défendre que leurs javelines et leurs boucliers; ce ne fut qu'après les avoir harcelés et poursuivis près de 12 heures, que les Korannas vinrent à bout de les défaire. Vingt d'entr'eux environ succombèrent et les autres n'échappèrent que pour aller porter ces tristes nouvelles à leur chef. Il est facile de prévoir que si les Baharoutsi ne fuient pas bientôt, ils tomberont sous la main des Zoulas, comme les Barolong. Les Béchouanas nous ont fait observer qu'aucun des Zoulas qui périrent ce jour-là, n'avait reçu de blessure par derrière; tous étaient blessés par devant. Et, telle est leur férocité dans les combats, que l'un d'eux, qui avait eu les jambes rompues par une balle, était, malgré cela, si formidable que personne n'osait s'approcher de lui; sa bouche vomissait des imprécations épouvantables, et dans sa rage, il ramassait les pierres qui étaient à côté de lui, et les lançait contre ses ennemis avec une fureur digne des Zoulas. On raconte aussi qu'un Baharoutsi, qui avait été contraint de servir de guide aux Zoulas dans cette expédition, ayant eu les organes de la bouche fracassés, et ne pouvant plus se faire entendre, s'assit par terre et fit signe à ses compatriotes de lui donner la mort. »

Malgré tant de sujets de douleur et d'abattement, nos frères qui combattent pour Christ, dans ces contrées

d'ombre de mort, ne sont point découragés; car voici ce que notre frère nous marque dans sa lettre du 9 mars 1834 :

« Nous n'avons pas appris sans une vive reconnaissance envers Dieu, l'auteur de tout bien, que les pasteurs de nos églises ont de plus en plus à cœur l'œuvre des missions. En voyant que nos épreuves, loin de les rebuter, semblent au contraire exciter leur zèle et accroître leur activité, nous puisons dans leur persévérance de nouveaux motifs de confiance. Qui pourrait douter que l'Evangile triomphera un jour de tous les obstacles? Et quand même Dieu ne nous aurait réservés que pour prêcher uniquement le baptême de repentance, d'autres viendront après nous pour voir de plus grands succès. Par la foi, je me transporte au temps où les églises de France célébreront le Jubilé de leurs missions évangéliques. En ce temps-là on rendra des actions de grâce au Dieu-Sauveur de ce que les armes de guerre auront été changées en instrumens aratoires; chacun jettera sa couronne au pied du trône de l'Agneau, et si l'on se souvient encore des scènes de carnage qui ont lieu chaque jour autour de nous, ce ne sera que pour louer le Dieu qui aura amené de meilleurs jours, et que pour s'écrier dans un vif sentiment de gratitude : Que les temps sont changés! »

A la suite des détails qu'on vient de lire nous plaçons les notes explicatives que M. Lemue nous a envoyées, et qui sont destinées à faciliter l'intelligence de la carte que l'on trouvera à la fin de cette livraison.

Notre frère s'exprime à ce sujet en ces termes :

« Dernièrement un voyageur anglais, M. Hume, qui a demeuré avec nous durant notre séjour à Mosika, est ar-

rivé du pays des Bamanguélo (1). Ayant eu soin de prendre, dans son voyage, les distances d'un lieu à un autre, ainsi que le cours des rivières des lieux qu'il a traversés, il a eu la bonté de me remettre ces renseignemens qui m'ont servi, avec la connaissance que j'avais antérieurement du pays des Baharoutsi, à dresser une carte du pays. J'ai pensé que cette carte pourrait servir à donner aux amis des Missions en France des idées beaucoup plus justes sur la géographie et la position respective des tribus de l'intérieur, que tout ce que nous pourrions écrire sur ce sujet. J'y ai aussi joint quelques observations qui m'ont paru nécessaires pour en faciliter l'intelligence et que je vais transcrire ici.

Notes pour servir d'éclaircissemens à la carte géographique des tribus qui se trouvent au nord-est de L'attakou.

Le pays des Batlapi est borné au nord-est par la rivière Sitlagolé; au sud-est par la rivière Hart; au sud-ouest par une petite chaîne de montagnes où la fontaine Kourouman prend sa source, et au nord-ouest par le désert de Kalliharry. Ce pays est en général très-plat et très-sablonneux. Le voyageur y admire rarement ces grands tableaux que la nature déroule partout à ses regards dans le pays des Baharoutsi. Ces montagnes de formes variées, ces ruisseaux qui serpentent dans les vallées et mille autres merveilles qui abondent chez les Baharoutsi, sont inconnues aux Batlapi. Ce sont ces plaines d'un aspect monotone, souvent brûlées par les ardeurs du soleil, où le Motlapi erre avec ses troupeaux, une grande partie de l'année, qui donnent à ce-

(1) Les noms des diverses tribus de ce pays, ne doivent point prendre la marque du pluriel à la fin ; le pluriel est indiqué par la préfixe à la première syllabe *Ba*.

lui-ci une apathie complète pour les œuvres de la nature. Toutes ses pensées sont concentrées sur ses chèvres qu'il voit paître et sur le gibier qu'il épie. Par son aridité, ce pays ressemble au désert des Kalliharry. Il est vrai qu'il s'y trouve un plus grand nombre de sources, mais durant les grandes chaleurs de l'été une partie se dessèche et oblige les habitans à se transporter ailleurs avec leurs troupeaux. Ce qu'il y a de pire, c'est que la nature des pâturages y est très-médiocre, et qu'en hiver les Batlapi ont toujours à essuyer de grandes pertes en bétail. Les femmes aiment beaucoup l'agriculture, mais la sécheresse est cause qu'elles sèment toujours et ne moissonnent que rarement. Dans un pays si sec, l'on ne doit pas s'attendre à trouver de grandes forêts; aussi la plus considérable partie du pays est elle couverte d'acanthes de différentes espèces, et d'un buisson épais qui s'élève à trois ou quatre pieds de hauteur et quelquefois beaucoup plus haut dans les endroits où le sol est plus riche, et auquel les Béchouanas donnent le nom de *mogonona*. Entre Lattakou et le Petit-Chuaie, se trouve aussi une forêt d'*acacia giraffæ* assez étendue, mais le bois que nous sommes obligés d'employer pour bâtir est de l'épine, et c'est avec difficulté que l'on trouve des poutres de quinze pieds de longueur. La saison des pluies a lieu dans le mois de janvier, le plus souvent dans celui de février, et comme elles arrivent immédiatement après les plus grandes chaleurs, elles sont toujours accompagnées de violens orages et quelquefois de tempêtes. Bientôt après, la campagne se recouvre d'un tapis de verdure qui change l'aspect du pays. Les chaleurs de janvier font ordinairement monter le thermomètre de Fahrenheit à 110 degrés à l'ombre. En hiver, principalement dans le mois de juillet, il fait assez froid; cependant nous voyons rarement des glaces de plus de

deux lignes d'épaisseur. Vers l'équinoxe de septembre, un vent du nord ouest, qui souffle pendant un mois avec beaucoup de violence, charrie une très-grande quantité de sable, qui obscurcit l'atmosphère et pénètre dans les habitations les mieux fermées. Malgré ces inconvéniens le pays est très-sain. A l'exception des maux d'yeux occasionnés par les chaleurs et la grande quantité de sable dont l'atmosphère est chargée dans quelques saisons de l'année, et de quelques inflammations du foie provenant de ce que les Batlapi s'exposent sans précautions à l'humidité, l'on connaît très-peu de maladies dans ce pays. Les Batlapi subsistent en partie du produit de leurs vaches et de leurs chèvres. Ils possèdent, outre cela, une espèce de brebis à grosse queue, que l'on retrouve partout le long des côtes orientales de l'Afrique, aussi loin que l'on a pu pénétrer. Le gibier est pour eux une autre ressource. L'autruche, les zèbres (1), les gazelles et d'autres espèces d'antilope abondent chez eux. Dans les environs du Grand-Chuaie, l'on voit quelquefois des rhinocéros et des élans. Leur commerce est de peu d'importance : il consiste en échanges de plumes d'autruche, de fourrures faites de peaux de chakals et de chats sauvages et rarement de bétail, contre des armes à feu et de la poudre.

Kourouman, (petite tortue). Station de la Société des Missions de Londres. Ce qu'il y a de remarquable dans cet endroit est la source de ce nom qui se trouve à deux milles sud-est de la station. Un volume d'eau très-considérable jaillit du pied d'une montagne, et sort à gros bouillons sous un rocher. Dans les flancs de ce rocher sont deux ouvertures par lesquelles un homme peut entrer. Dès que l'on a franchi l'une de ces ouvertures, on se

---

(1) L'on sait aussi que les Béchouanas se régalent d'ânes sauvages.

trouve sous une voûte obscure où l'eau coule à vos pieds, tandis que l'oreille est frappée du bruit de diverses cascades qui tombent dans le lointain. Quelques personnes ont pénétré très avant dans cette caverne à l'aide d'un flambeau ; mais l'eau qui va quelquefois jusqu'à la cheville du pied, quelquefois jusqu'au genou et les chauve-souris qui y voltigent en grand nombre et menacent d'éteindre à tout moment le flambeau qui vous sert de guide, rendent cette entreprise dangereuse. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que ce grand volume d'eau ne coule que trois lieues à l'ouest, à partir de sa source, et en été, lorsque l'évaporation est plus grande, il coule beaucoup moins loin encore. Après s'être perdue sous terre, cette fontaine reparaît pendant quelque temps, puis disparaît entièrement à quatre ou cinq lieues de sa source, et l'on ne voit plus que son lit qui court au sud-ouest, dans la direction du fleuve Orange. Les montagnes qui forment la chaîne d'où sort la fontaine Kourouman sont passablement hautes : le point le plus culminant porte le nom d'Amhane. Elles paraissent être composées de différentes couches de seconde formation, et le rocher d'où sort la fontaine est une des espèces du gypse que l'on trouve à la rivière Orange, près Philippolis. Il s'y trouve aussi des mines de fer, mais comme les naturels ne savent pas en tirer parti, elles sont restées dans l'oubli.

Matloarin, (oliviers sauvages). Cette fontaine prend sa source un peu plus à l'est que la première, et coule à l'ouest. L'eau, fort bonne à sa source, devient un peu saumâtre quelques miles plus loin. La couche qui recouvre le bassin de cette fontaine et des environs jusqu'à Lattakou est formée de pierres calcaires, ce qui sans doute donne à l'eau une qualité saumâtre.

Motito, (doux). Cette station où nous nous sommes fixés, vers le commencement de l'année 1833, est située

sur le versant oriental d'une colline qui porte le nom de Kiang. La vue qui domine la vallée et les environs, à une g ande distance, est très-riante. La fontaine, qui arrose la station, beaucoup moins forte que celle du Kourouman, sort d'une masse de rochers de granit. C'est le premier endroit où l'on commence à retrouver le granit depuis les montagnes de Sneeuwberg. Outre cela, on y trouve une espèce de pierre d'un fond vert, nuancée de plusieurs couleurs, dont les natifs taillent des pipes. Cette sorte de pierre se trouve aussi en abondance à Lattakou. Le sol de Motito est un terrain noir très-foncé et mélangé de sable; il diffère de celui de Kourouman et du pays des Baharoutsi, qui est argileux. Les légumes européens croissent en perfection à Motito.

Lattakou, (murs). Ville principale des *Batlapi* (poissons). Ce nom lui vient d'un monceau de pierres entassées sans ordre les unes sur les autres, qui servaient autrefois de rempart à leur bétail. C'est toujours à regret que je donne le nom de *ville* à cet endroit et en général à toutes les habitations des Béchouanas. Lattakou est environnée de rochers qui en rendent l'accès inaccessible à une voiture et bâtie dans un des endroits les plus sablonneux du pays. L'on n'y voit rien sur quoi la vue puisse se reposer avec plaisir. Deux petites fontaines, situées à une grande distance de la ville, fournissent l'eau à ses habitans; mais en été elles tarissent en partie, et l'eau que l'on s'y procure, en creusant profondément, est très-mauvaise.

Entre *Lattakou* et le *Petit-Chuaic*, est une forêt d'accacia que l'on découvre à plein de Motito, sur l'horizon.

Grand Chuaic (sel). Les natifs donnent ce nom à un lac qui a environ un mille de diamètre et qui contient de l'eau si saumâtre que les hommes et les animaux n'en sauraient boire. Il n'y a jamais de sel Là se trouve

quantité d'oiseaux que j'ai pris de loin pour une espèce de *Flamingo*. En général, tout le pays qui se trouve entre Lattakou et Sitlagolé est très-peu arrosé; l'on n'y peut guère voyager avec une voiture hors la saison des pluies, sans s'exposer à de grandes souffrances, quelquefois même l'on est obligé d'acheter des Béchouanas un peu d'eau pour abreuver son bétail.

Sitlagolé. Autrefois une tribu de Barolong occupait le pays compris entre cette rivière et la Molapo; mais en 1832 Moussélékatsi ayant massacré la plus grande partie de cette tribu, le petit nombre qui échappa à la cruauté des Zoulas abandonna le pays, qui n'est plus aujourd'hui qu'un désert. La rivière Sitlagolé n'est pas aussi importante qu'on pourrait le croire. Cet endroit est renommé avec raison à cause de ses excellens pâturages. Si l'on y menait paître un troupeau délabré, il suffirait de huit jours pour le faire renaître. La source de cette rivière n'est pas exactement connue, cependant toutes les informations que j'ai prises me font croire qu'elle n'est pas loin de l'endroit indiqué sur la carte. Le lit en est très-profond. Elle ne coule qu'à une petite distance de sa source. A l'endroit où on la traverse pour se rendre chez les Baharoutsi, l'on trouve de l'eau stagnante dans la saison des pluies, mais le plus souvent l'on n'y voit qu'un lit contenant une grande quantité de sable. Elle a cet avantage que si l'on y creuse à trois ou quatre pieds de profondeur, l'on est sûr d'y trouver de l'eau. Ce qui explique ce fait, c'est que le lit de cette rivière est tapissé d'une couche de granit si compacte que l'eau ne peut jamais s'infiltrer. C'est probablement à cette particularité que Dieu avait autrefois attaché notre salut dans le désert des Kalliharry (1).

---

(1) *Voyez* 7e année, page 196 et suiv.

Kounouana. Collines près desquelles habitaient naguère les Barolong.

Moritsane. Cette petite source a toujours de l'eau. On y voit des blocs de granit d'une grosseur considérable, épars sur les bords de la rivière. Comme nous revenions du pays des Baharoutsi en 1832, nous n'eûmes pas plutôt achevé notre petit campement à nuit tombante, nos voitures en cercle, le bétail et les hommes au milieu, que nous fûmes entourés par quatre lions qui nous tinrent en alarme toute la nuit. Ils s'approchaient de nous en rugissant avec acharnement, et semblaient ne se retirer qu'à contre cœur. Le bruit des armes à feu, au lieu de les intimider, ne faisait que les irriter davantage. Jamais je n'entendis rien de plus formidable. Cet endroit avait un tel écho que leurs rugissemens nous remuaient jusqu'au fond des entrailles. On passe rarement dans ce pays sans avoir de ces sortes de rencontres.

Molapo, (rivière). Cette rivière roule un volume d'eau de la même grosseur que la fontaine de Kourouman; mais, ainsi que la première, elle se perd presque aussitôt dans les sables. J'observais dans mon dernier journal (1), que j'en avais traversé le lit dans le désert des Kalliharry, en marchant dans la direction du nord-ouest; ce qui prouve que le terrain est plus bas à mesure que l'on avance à l'ouest, à partir de Molémané, premier ruisseau du pays des Baharoutsi, et que si la Molapo, Sitlagolé et Kourouman avaient assez d'eau, elles iraient se joindre au fleuve Orange. Le lit de la Molapo est rendu invisible, dans beaucoup d'endroits près sa source, par la grande quantité de roseaux qui y croissent. Ces roseaux sont la retraite des buffles et des lions, et comme quantité de gibier de toute espèce viennent y boire durant la nuit, c'est là que le lion guette sa proie.

(1) *Voyez* 9e annee, page 271.

Je regrette de n'avoir qu'une connaissance imparfaite du pays des Baharoutsi. Notre séjour y fut si cour, si orageux et si rempli d'occupations, que nous n'eûmes que fort peu de momens à donner à des recherches; d'ailleurs j'espérais avoir assez de temps à y consacrer dans la suite. Le cours des rivières, leurs noms, les principales montagnes, les productions du pays, tout cela m'est assez familier; mais que de choses ne reste-t-il pas à observer dans la formation des montagnes, dans les plantes et les arbres particuliers à ce pays! Un homme qui aurait une connaissance étendue de la géologie et de la botanique y découvrirait sans doute quantité de choses auxquelles je n'aurais pas songé. La carte que j'ai essayé d'en tracer suffira, je l'espère, pour vous donner une idée du pays. Tous ces ruisseaux qui le fertilisent et l'embellissent vous feront penser à la Suisse. Mais dans l'impossibilité où je suis de vous y transporter, je me bornerai à ajouter que c'est la contrée la plus belle et la mieux arrosée que j'aie vue dans l'Afrique méridionale. Mais, hélas! dans quelles mains est-elle tombée! Dans celles des Zoulas encore teintes du sang des malheureuses victimes qu'ils y ont égorgées. Ces hommes féroces et abrutis n'ont point d'yeux pour contempler les beautés que la main du Tout-Puissant y a semées, et tandis que les Baharoutsi portent partout avec eux le deuil d'une patrie qu'ils ont perdue pour toujours, ceux-ci passent les nuits dans leurs festins de chair et de sang, à réciter leurs exploits sanguinaires.

Molemane, qui prend sa source près la Molapo, se jette ainsi que *Mamori* dans la *Rira*. C'est tout près de cette dernière rivière qu'était *Mosika*, la ville des Baharoutsi. Notre station était sur la *Makame* qui est formée de deux branches dont l'une porte le nom de *Losikane* (fil), et l'autre de *Mogatle* (queue). Plus au nord l'on

rencontre *Rachoai, Litote, Poané* et *Méloré* qui se déchargent dans la *Ma'ame* (mère du cerf).

Vient ensuite une chaîne de montagnes qui a presque la forme d'un rectangle à laquelle les Baharoutsi donnent le nom de *Morilati* et que la plupart des voyageurs ont improprement nommée Kurrichane du nom de l'un de ses sommets. De la rivière Makame où nous étions fixés l'on découvrait toute la partie de la montagne qui court de l'est à l'ouest, comme une immense muraille qui bornait notre horizon au nord. Outre Morilati il y a beaucoup d'autres montagnes qui renferment des mines de fer et de cuivre fort riches. Au-delà de Morilati est aussi une petite rivière du nom de Logogue.

Au sud sont les rivières *Moromana, Tlosané, Mélikon, Lakéné* et *Lalané* qui grossissent encore la *Makamé.*

A la jonction de la *Mérikoa* la *Makamé* perd son nom; alors la rivière devient considérable et il s'y trouve quantité de crocodiles.

A l'est de la source de la *Mérikoa* sont plusieurs fontaines qui portent le nom de *Tlaline, Luto* et *Tolane.*

L'on suppose que *Lenklin* et ses ramifications vont se joindre à la *Limpopo,* mais comme aucun voyageur ne s'est avancé plus au sud, l'on ne connaît pas encore exactement cette partie.

C'est dans le pays des Baharoutsi, le long de la Mérikoa et de la Limpopo, que sont stationnés les Zoulas avec leurs nombreux troupeaux. Tout ce pays est arrosé par plusieurs autres rivières et fontaines qui ne sont pas sur la carte. Le lit de la Limpopo est sablonneux. A sa jonction avec la Merikoa elle forme plusieurs ilots couverts d'un bois épais où il y a toujours des hippopotames et des crocodiles. C'est-là le rendez-vous des chasseurs qui fréquentent ce pays.

Au dessous de cette jonction est le pays des *Bakuin,*

tribu de Béchouanas; ces peuples ainsi que les Bamanguélo leurs voisins sont toujours en possession de beaucoup d'ivoire. La sécheresse oblige les éléphants à rester dans leur pays une partie de l'année, mais lorsqu'arrive la saison des pluies, ils partent pour le désert des Kalliharry où ils ne sont point inquiétés. M. Hume, dans son dernier voyage, a trouvé cette tribu très-dispersée. Les Bakuin sont tributaires de Moussélékatsi, et la crainte d'être tôt ou tard détruits par les Zoulas rend leur existence malheureuse. Les principales rivières de ce pays sont la *Limpopo*, *Nguatuane*, *Botlabatse* et *Tlatla*.

La *Nguatuane* mérite à peine le nom de rivière, il n'y a de l'eau qu'en certains endroits, quelquefois douce, ailleurs très saumâtre.

Botlabatse. C'est là que M. Hume a trouvé les waggons de M. Mellen, que celui ci avait été obligé d'y laisser, lorsqu'il perdit tous ses bœufs par suite de cette fatale rencontre de mouches dont je vous ai parlé dans mon journal précédent (1). Cet accident lui arriva dans les montagnes qui longent la Tlatla à l'est, et il paraît, d'après les informations que lui ont données les natifs, qu'elles occupent cette chaîne de montagnes depuis nombre d'années, et que de là elles suivent la direction d'une autre chaîne qui tourne à l'est et que l'on trouvera indiquée sur la carte. Les sources de la Tlatla et de la Limpopo ne sont point connues.

En remontant de la Limpopo au nord-est, le pays parait très-élevé et ne présente qu'une plaine aride et sablonneuse, couverte de fourrés si épais que l'on peut à peine voir à dix pieds devant soi. C'est le pays des *Bamangueto*, tribu de Béchouanas qui parlent la même langue que les habitans de Lattakou. L'eau y devient extrêmement rare.

---

(1) *Voyez* 9e année, p. 266.

Les rivières Molapie (rivière), Sikame, Mashuban, ne coulent point; pour s'y procurer de l'eau il faut creuser six à sept pieds de profondeur. Tout ce pays contient fort peu d'habitans en proportion de son étendue. La rareté de l'eau y est sans doute un obstacle à l'accroisse-nement de la population, mais une autre cause qui n'y nuit pas moins, c'est le grand nombre de lions et d'animaux malfaisans dont il est infesté. L'on n'y peut pas voyager à pied sans courir les plus grands dangers, et comme les natifs sont souvent obligés de passer la nuit en plein air, ils deviennent très-souvent la proie de ce terrible animal. Lorsque M. Hume fut chez eux, il demanda un jour si le nombre des indigènes qui mouraient était considérable, on lui répondit que personne ne mourait, à l'exception de ceux qui étaient emportés la nuit par les lions. Ces pauvres gens n'ayant pas d'armes à feu pour détruire ces animaux, il paraît que ceux-ci sont devenus si hardis qu'ils entrent dans les huttes des indigènes et en enlèvent le premier individu qu'ils rencontrent. M. Hume en eût un exemple dans son dernier voyage. Tandis que les gens de son escorte et les Béchouanas qui le suivaient, dormaient profondément autour des petits feux qu'ils avaient allumés près des waggons, un lion vint rôder en silence autour d'eux, passa près des bœufs qui étaient liés aux waggons et alla saisir l'un des Béchouanas. Cet homme à son réveil se trouva dans la gueule du lion, et l'on peut bien penser que ses cris étouffés eurent bientôt donné l'alarme à tout le monde. Mais par un caprice étrange le lion ne l'emporta qu'à quelques pas, où il l'abandonna et d'où il revint pour s'emparer d'un autre Béchouana. Celui-ci ne fut pas aussi heureux que l'autre ; le lion alla tranquillement le dévorer à une petite distance des waggons, où on l'entendit tout le reste de la nuit; le lendemain l'on ne

retrouva plus que quelques misérables restes de cet infortuné, et celui dont il s'était emparé le premier avait de profondes blessures dans la cuisse.

Lorsque M. Hume fut parvenu à la source de la rivière Mashuban, il n'osa pénétrer plus loin. Les natifs lui dirent qu'environ vingt journées de marche plus loin, il trouverait une rivière aussi forte que la Lympopo; qu'au-delà étaient de très-hautes montagnes, du sommet desquelles l'œil ne découvrait qu'une plaine de sable où il n'y avait plus d'habitans. Ils lui apprirent aussi que des gens venant du côté de l'est allaient souvent visiter à pied les habitans de ces montagnes, portant un petit sac de verroterie, qu'ils échangeaient contre des dents d'éléphans. Cela prouverait, si ces renseignemens sont exacts, que l'établissement des Portugais n'est pas fort éloigné du pays des Bamangueto; et ce qui confirme cette opinion c'est que l'année dernière M. Hume rapporta une pièce d'étoffe que j'ai vue moi-même, et qu'il avait reçue en échange chez les Bamangueto. Il est évident que ces étoffes ne leur viennent que des Portugais. Un autre fait qui mérite d'être rapporté, est que M. Hume a aussi trouvé chez eux le cadre d'une boussole assez bien conservé et qu'il a rapporté comme curiosité. L'on suppose qu'elle a appartenu à Cowen, qui a autrefois pénétré dans ce pays et dont on n'a plus entendu parler.

M. Hume ayant l'intention de revenir en ligne directe à la Molapo, fut retenu, pendant trois semaines, sur la rivière Mashuban, en attendant la saison des pluies. Elles tombèrent en si grande abondance, dans le mois de janvier, qu'il fut assez heureux pour trouver de l'eau sur sa route à des distances modérées. Les principaux endroits où il s'est arrêté sont indiqués sur la carte. Il n'a rien observé de bien remarquable à son retour, si ce n'est une belle fontaine qui est un peu au nord-est de l'ancien pays des

Wankits ou Ouanketsi. Ce dernier pays était occupé par les Zoulas, qui y élèvent une grande quantité de bétail.

Vous verrez sur la carte dans quelle direction coulent la rivière Hart et la Gariep. Il est nécessaire d'observer que leurs sources respectives ne sont pas exactement connues. Les uns veulent que la Gariep ait sa source un peu plus au nord-est, les autres prétendent qu'elle la prend fort près de la Molapo. Telles sont les différentes opinions de ceux qui ont remonté à sa source, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a, dès son origine, un volume d'eau très considérable.

VARIÉTÉS.

L'œuvre missionnaire dans ses rapports avec les sciences humaines.

Nous avons déjà eu occasion de parler des relations que la société des Missions Evangéliques de Paris a formées avec la société de Géographie de Paris. Dans le numéro 5 de son bulletin de l'année passée, cette société a reproduit exactement les deux cartes que nous publiâmes il y a un an, et dans le rapport annuel que M. d'Avezac, secrétaire-général de la commission centrale, a lu dernièrement à l'assemblée générale de cette société, tenue le 28 novembre 1834, à l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. le comte de Montalivet, pair de France et intendant de la liste civile, il a été fait une mention spéciale des services rendus à la science géogra-

phique par les découvertes entreprises par les missionnaires français. Voici, sur ce sujet, les paroles mêmes de M. le rapporteur :

« Dans l'Afrique centrale, les explorations des missionnaires, des naturalistes, des marchands, étendent de plus en plus nos connaissances sur les régions intérieures : les missionnaires français, Arbousset et Casalis, ont récemment pénétré chez les Bassoutos, peuplade jusqu'alors ignorée, entre les Korannas et les Zoulas ; et le missionnaire Lemue vient de faire parvenir en France une carte, qui sera prochainement publiée (1), des pays qu'il a lui-même visités, ou sur lesquels il a obtenu des renseignemens positifs, tant de la part de ses compagnons d'apostolat, que des marchands Hume et Mellen, qui ont parcouru une ligne assez avancée au Nord-Est. Une expédition scientifique, dirigée par M. Smith, est partie du Cap pour effectuer une reconnaissance plus exacte des mêmes pays. »

Pendant que la société de Géographie consignait dans ses archives les travaux de nos missionnaires, nous recevions des témoignages d'intérêt non moins précieux de la part des administrateurs du Muséum d'histoire naturelle. Le missionnaire Lemue nous ayant envoyé un certain nombre d'oiseaux rares, tués aux environs de Lattakou ou dans le pays des Baharoutsi, M. le président de la société des Missions s'empressa d'en informer M. Geoffroy St.-Hilaire, qui les fit aussitôt examiner par M. Isidore Geoffroy St.-Hilaire, son fils. Celui-ci ayant trouvé dans cette collection quelques espèces qui n'étaient point encore dans les galeries du Muséum, le Comité de la société des Missions évangéliques n'hésita pas à les

(1) C'est celle-là même qui se trouve jointe à cette livraison. (*Rédacteurs.*)

offrir à l'administration de cet établissement, qui lui a répondu par la lettre suivante :

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE.

Paris, le 2 décembre 1834.

A Monsieur le Comte Ver Huel, Président de la société des Missions évangéliques de Paris.

MONSIEUR LE COMTE,

L'absence de Paris de M. Geoffroy St-Hilaire fils, ne nous a pas permis jusqu'à ce moment, de répondre à la lettre que vous nous avez fait l'honneur de nous adresser, pour offrir à la collection du Muséum, quelques oiseaux envoyés à la société par les missionnaires de l'Afrique méridionale intérieure. Nous avons l'honneur de vous informer que l'assemblée des professeurs-administrateurs du Muséum, a accepté cette offre avec une vive reconnaissance. Nous vous prions, monsieur le Comte, de vouloir bien, dans le cas où ces objets ne pourraient pas être remis au porteur de cette lettre, nous faire connaître le moment où on pourrait les recevoir.

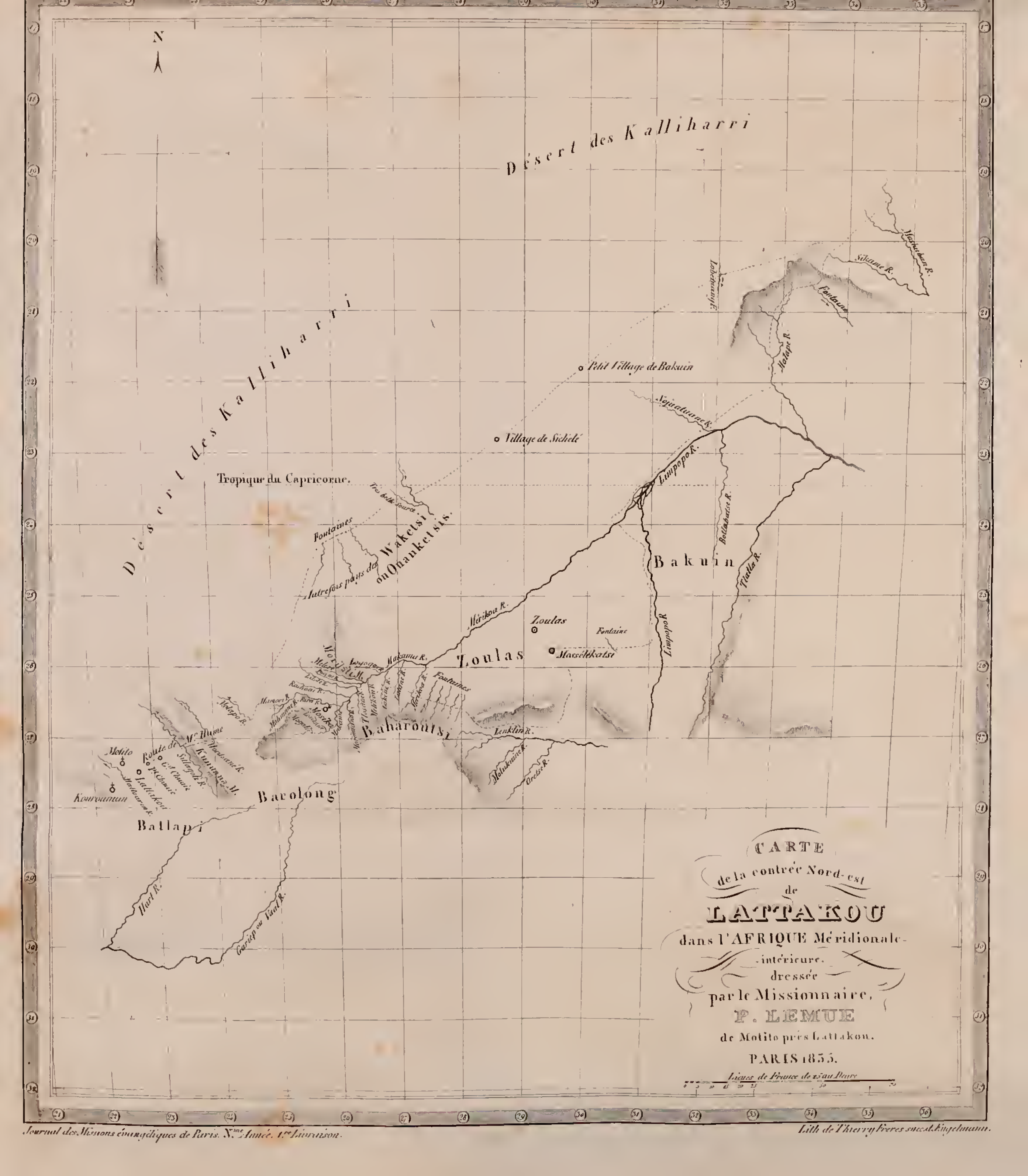
Dès qu'ils nous seront parvenus, nous nous empresserons de les faire préparer et placer immédiatement dans les galeries du Muséum, avec les indications convenables pour faire connaître au public le nom de l'établissement auquel nous en sommes redevables.

Veuillez, monsieur le Comte, recevoir et présenter à la société, les remercîmens de l'administration du Muséum, à la fois pour ce présent et pour les dispositions bienveillantes que vous voulez bien nous exprimer, et agréer l'assurance de notre haute considération.

Les professeurs-administrateurs du Muséum.

A. DE JUSSIEU, *directeur*. GEOFFROY ST-HILAIRE.

VALENCIENNES, *secrétaire*.



Journal des Missions évangéliques de Paris. X.me Année. 1.re Livraison.

Lith de Thierry Frères succ. d'Engelmann.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA. — Missionnaires : MM. Arbousset et Casalis. — Aide-Missionnaire : M. Gosselin.

Lettre de M. Casalis, sur l'état et les progrès de cette station.

Morija, 26 mai 1834.

Messieurs et très-honorés frères,

Depuis le départ du dernier journal du frère Arbousset (1), nos travaux ont avancé d'une manière encourageante. Morija présente déjà l'aspect d'une station. Au milieu d'une belle vallée, bornée au nord par la montagne de Massité, et au sud par celle de Mokuarane, s'offre un coteau qui s'élève en gradins, et près duquel serpente une fontaine. L'établissement naissant est situé sur ce coteau. Au pied nous avons tracé deux rues parallèles que doivent occuper les bâtimens de la station; un peu plus haut et sur le premier gradin sont les huttes de Molapo, fils de Moschesch; plus haut encore réside Letsié, frère aîné de Molapo et roi futur des Bassoutos. On aperçoit à

(1) *Voyez* 9e année, pag. 289 et suiv.

quelque distance vers la gorge de la vallée le village de Taulani, chef sulbalterne. Tous les habitans de la station sont occupés à défricher de grandes pièces de terrain pour y semer du millet d'Inde, du maïs et des légumes. De notre côté, nous hâtons autant que possible les travaux matériels. Un réservoir de cent vingt pieds de circonférence sur sept de profondeur a été percé pour recueillir les eaux de la fontaine dans des années de sécheresse où l'irrigation deviendrait nécessaire. On s'occupe présentement à labourer un arpent et demi de terre pour nos semailles, et les murs de notre maison seront bientôt prêts à recevoir le toît (1).

Vous n'attendez pas encore, Messieurs, des résultats aussi positifs de notre œuvre proprement dite. Nous annonçons la Bonne-Nouvelle du salut : Dieu seul peut voir comment les âmes la reçoivent. Cependant, nous remarquons que les Bassoutos écoutent les prédications avec attention; il paraît même qu'elles font quelque impression sur eux. Tsiame, frère de Moschesch, a déclaré dernièrement que son cœur n'est plus tranquille depuis qu'il a entendu la *Grande Parole* (2). D'autres, moins consciencieux, reculent devant la crainte de l'opprobre ; « *les nouvelles* des blancs, disent-ils, ne sont pas géné- « ralement reçues par les Béchouanas, on se rira de « nous, si nous les croyons. » Cette fausse honte retient surtout les femmes. Accoutumées à se renfermer dans le cercle étroit de leurs occupations domestiques, elles croient se singulariser en paraissant dans notre auditoire. Du reste, on nous fait peu d'objections, et peut-être devrions-

(1) Il n'est pas nécessaire d'observer que presque tous ces travaux reposent uniquement sur nous.

(2) «Pelu oa ame gasi monate »; proprement : «Mon cœur n'est plus agréable »; ou, comme disent les Bastaards dans leur hollandais naïf : « Mijn hart is niet Lekker »

nous nous en affliger. Un scepticisme ignorant et grossier règne parmi les Bassoutos. Tout entiers dans le présent, ils s'élèvent difficilement à l'idée d'un avenir, et cet avenir, lorsqu'on leur en parle, les remplit d'effroi. Aussi qu'est le missionnaire à leurs yeux dès qu'ils ont découvert le véritable but de ses instructions? un homme presque inutile, bien inférieur à tous égards au chasseur qui leur procure abondance de gibier, ou au marchand qui apporte des moyens de défense. Observons toutefois que si la plupart font peu de cas du missionnaire considéré comme prédicateur, ils le respectent et l'admirent sous plusieurs autres rapports. Nos livres, notre correspondance, l'industrie européenne les remplissent d'étonnement, tandis que l'affection dont nous leur donnons chaque jour des preuves, le soin que nous prenons de leurs intérêts nous gagnent leurs cœurs. Je lisais un jour quelques lignes du frère Lemue qui venaient de nous parvenir; un chef Mochouana présent me pria de les lui traduire; j'accédai à sa demande en lui faisant observer que presque toutes les nouvelles renfermées dans le *Kualo* (lettre) avaient rapport au bien présent et futur de sa nation. «Vous êtes sages, » s'écria-t-il avec l'accent d'un homme profondément touché, « et nous sommes tous des « insensés. Vous vous aimez, vous vous aidez mutuelle- « ment, et nous cherchons à nous détruire. Moschesch *l'homme des nouvelles* (Motu oa l'Aaba), comme ses sujets l'appellent dans une de leurs chansons nationales, paraît beaucoup apprécier la lecture et l'écriture : aussi l'école nous donne-t-elle quelque satisfaction; nos élèves adultes font des progrès, trois ou quatre d'entre eux nous servent déjà de moniteurs pour la première classe. On réussit cependant avec peine à déterminer tous les parens à faire instruire leurs enfans. Ici, comme dans tous les pays non civilisés, l'enfance est presque méprisée, du

moins s'en occupe-t-on peu. D'ailleurs, dès qu'un petit garçon atteint sa sixième année, on lui confie le soin des troupeaux.

Vous le voyez, Messieurs, malgré les obstacles que nous opposent l'indifférence et le matérialisme, Dieu nous donne assez d'encouragemens pour bien espérer de l'avenir. Nous avons à peu près la certitude de voir augmenter la population de Morija, qui n'est pas aussi forte que vous avez droit de le supposer. Elle s'élève à quatre ou cinq cents âmes. Le frère Arbousset vous annonçait, au mois de janvier dernier, que Moschesch venait d'arriver et s'occupait avec ardeur à faire construire des huttes pour son peuple et pour lui-même. Nous goûtions dans ce moment une joie sans mélange; mais il a plu au Seigneur de nous soumettre à une épreuve tout à fait inattendue. Moschesch, après avoir placé auprès de nous ses deux fils aînés et Taulani avec leurs sujets respectifs, repartit pour la montagne de Bossiou, afin de disposer toutes choses pour la translation complète de ses gens et de ses biens à Morija. Sur ces entrefaites, la reine (Mammahatu) tomba dangereusement malade et ne tarda pas à succomber. Cet événement et les cérémonies superstitieuses auxquelles il a donné lieu, ont fait une telle diversion dans l'esprit du chef, qu'il a de nouveau sursis à l'accomplissement de sa promesse. Telle est la versalité des sauvages, qu'un moment, qu'un rien suffit pour changer leurs plus fermes résolutions, surtout s'il s'agit d'une démarche difficile en elle-même. Ce mécompte nous a fait d'autant plus de peine, que nos Eglises de France y seront très-sensibles à cause des dernières communications qu'elles ont reçues. Cependant, tout bien considéré, nos frères doivent-ils s'affliger? N'ont-ils pas au contraire de grands sujets de louer le Seigneur? La station de Morija compte à peine une année d'existence; au mois de janvier on

n'y voyait encore que notre chaumière, et nous sommes entourés aujourd'hui d'environ cinq cents âmes. C'est à peu près la population du Kourouman, où MM. Moffat et Hamilton travaillent depuis si long-temps et avec tant de zèle ! D'un autre côté, rien ne nous autorise à douter de la sincérité des intentions de Moschesch. Ses objections semblent porter uniquement sur l'époque où il doit quitter Bossiou. La ville de Letsié est calquée sur un plan très-vaste, preuve assez satisfaisante que son père veut réellement y habiter.

Au reste, Messieurs, ce n'est pas sur des promesses humaines que nous comptons ; nos espérances pour l'avenir reposent sur le rocher des siècles, sur Jésus, le Père et le Sauveur des pauvres Bassoutos. Nous lui demandons chaque jour de nous rendre, non pas seulement utiles, mais aussi utiles que possible à cette tribu si chère à nos cœurs. Dès que les travaux matériels de la station le permettront, nous nous proposons de dresser un plan général des nombreux villages qui nous avoisinent (1) et d'en former une espèce de *district missionnaire* qui deviendra notre sphère d'activité. Veuillez, Messieurs, implorer la bénédiction du Seigneur sur ce projet. Puissions-nous l'exécuter avec zèle et nous dépenser tout entiers pour celui qui a racheté nos âmes par une vie de douleurs !

Recevez, Messieurs, l'assurance de mon respectueux attachement en Jésus-Christ. Votre dévoué frère,

E. Casalis.

J'ajoute à cette lettre quelques nouveaux détails sur les Bassoutos, qui pourront vous intéresser et être utiles à nos frères les élèves de l'Institut.

(1) Il existe autour de Morija plusieurs villages considérables qui n'ont pas paru sur notre petite carte, parce que nous ne les avions pas visités.

I. *Histoire* (1).

Les Bassoutos ne sont pas les aborigènes du pays qu'ils occupent maintenant ; il paraît, d'après leurs propres récits, qu'ils habitaient autrefois au-delà des Baharoutsi, dans la direction est nord-est. Ils ont détruit les légitimes possesseurs de ces contrées ; c'est du moins ce que semblent prouver les villages dévastés qu'on rencontre fréquemment sur les terres de Moschesch. Il existe non loin de Bossiou quelques kraals de Métébélés soumis aux Bassoutos, fait assez étrange à l'aide duquel on peut raisonnablement supposer que les anciens habitans étaient Cafres. Il est plus difficile d'obtenir des lumières sur l'époque où cet événement a eu lieu. Le passé a peu d'intérêt pour le sauvage, aussi n'en garde-t-il que des souvenirs imparfaits. Quoiqu'il en soit, les Bassoutos jouissaient depuis long-temps de leur conquête, lorsque les Mantætis vinrent en 1824 leur demander un asile le fer à la main. L'apparition de ces étrangers fut le signal d'une guerre opiniâtre et sanglante, qui n'a cessé définitivement qu'en 1830 ou 1831. Moschesch, sans rester décidément vainqueur a cependant remporté d'assez grands avantages pour affaiblir extrêmement ses ennemis. Aujourd'hui la paix règne entre les deux peuples. Les Mantætis sont gouvernés par une reine qui veille soigneusement à écarter toute cause de désordre, elle travaille même à lier ses sujets à ceux de Moschesch par des mariages, et tout dernièrement elle est venue en personne à la montagne de Bossiou chercher un époux pour sa fille. Les Bassou-

(1) Ce court aperçu est fait d'après les renseignemens donnés par les natifs ; je le crois assez exact ; toutefois il faut se défier plus ou moins des renseignemens qui viennent d'une pareille source.

tos et les Mantætis ont des ennemis communs contre lesquels il leur importe de se liguer. Moussélékatsi et Dingaan, l'un au nord et l'autre à l'est, ont fait quelques tentatives pour s'emparer de leurs bestiaux; grâce à l'escarpement extraordinaire de sa montagne, Moschesch a peu souffert de ces attaques. Les Métébélés en livrant l'assaut, se sont vus écrasés sous des masses de pierres et d'assagaies. Soit politique, soit nécessité, Dingaan a cessé les hostilités depuis quelque temps. Ses sujets circulent paisiblement dans le pays de Moschesch, où ils viennent échanger du tabac, des fers de houe et d'assagaie pour des peaux de panthères et de loutres, des œufs d'autruche et du menu bétail. Quant à Moussélékatsi, son orgueil s'oppose à tout arrangement; Moschesch le fait observer avec soin par des espions.

II. *Gouvernement et institutions civiles.*

Le gouvernement des Bassoutos tient le milieu entre le protectorat (1) patriarchal des Batlapi et l'absolutisme des chefs Zoulas; c'est dire assez qu'il règne moins de liberté à Bossiou qu'à Lattakou, et que le Mossouto jouit cependant de priviléges inconnus à l'esclave de Dingaan. — Moschesch est le maître suprême du pays; il assigne à ses sujets les lieux qu'ils doivent habiter et ils ne peuvent les quitter sans sa permission; dans certains cas il dispose même de leurs personnes. S'agit-il d'envoyer des espions, d'entreprendre un travail public, il désigne les individus dont il a fait choix, et nul n'a le droit de protester. Toutes les disputes, tous les différens sont jugés par lui en dernier ressort. La tribu est

(1) Je ne trouve pas de meilleur mot pour définir le gouvernement des Batlapi; leurs chefs sont essentiellement des *protecteurs*.

divisée en villages, et ces villages obéissent à des chefs qui relèvent eux-mêmes de Moschesch. Dans des cas pressans celui-ci les réunit pour s'aider de leurs conseils.

La liberté de pensée et de parole sert de fondement et de garantie aux droits nationaux des sujets. Il leur est permis d'exprimer sans détour leur opinion sur la conduite du roi : s'ils la désapprouvent, ils le disent avec une franchise mâle et éloquente dont le plus fougueux tribun de Rome se serait honoré. On en jugera par l'exemple suivant : Moschesch avait donné la jouissance de quelques pièces de bétail à un officier (1) distingué par son courage. Il a voulu dernièrement reprendre ce bétail pour l'envoyer en présent à Lepuï, chef des Batlapi de la station de notre frère Pellissier. L'officier, extrêmement irrité, s'est présenté devant Moschesch, et l'a interpellé en ma présence de la manière suivante : « Est-ce ainsi « qu'un homme juste doit se conduire ? Vous m'enlevez « toute ma nourriture, toute la subsistance de mes femmes « et de mes enfans pour l'envoyer à des étrangers. N'a- « vez-vous pas d'autre bétail à donner, et faut-il que « vous laissiez dans la misère ceux auxquels vous devez « votre salut ? Regardez mon corps, il est couvert de « blessures. J'ai combattu contre les Mantætis, les Zou- « las et les Korannas. Que l'ennemi vienne encore, on « verra si Moschesch ira s'exposer aux assagaies. Non, il « restera sur sa montagne auprès de ses femmes, il n'o- « sera pas me suivre. C'est moi qui me battrai, qui souf- « frirai la faim, la soif, la fatigue, tandis que mon chef « mangera, boira et dormira paisiblement. »

La loi du talion est presque le seul principe de jurisprudence que les chefs béchouanas connaissent. Ils ont

(1) Ce mot, comme plusieurs autres, doit s'entendre dans un sens restreint et comparatif. *Roi*, *officier* sont des termes que nous employons chaque jour faute d'autres.

cependant quelque idée de l'art d'apprécier la gravité des fautes d'après les circonstances qui les ont accompagnées ou produites. L'homme qui dérobe un bœuf dans un besoin pressant est moins coupable à leurs yeux que celui qui vole une chèvre pour satisfaire un penchant secret à la rapine. Ici, comme en Europe, la grandeur de l'offense croît en raison du rang et du caractère de l'offensé. Le rapt et le meurtre sont punis de mort; le criminel est précipité du haut d'une montagne; on lui lie les pieds et les mains, et l'exécuteur le pousse sur d'horribles rochers à deux ou trois cents pieds de profondeur.

Outre le bourreau, personnage important, deux hommes veillent particulièrement au maintien de l'ordre. L'un joint à la charge de crieur public, celle de déblayeur général; il enlève de la ville les immondices de toute espèce. L'autre avise pendant la nuit à ce que personne ne se jette par accident en bas de la montagne; dans les cas de mort violente et subite, il fait la levée des cadavres.

III. *Religion.*

On voit par les détails précédens que si les missionnaires donnent quelquefois aux Béchouanas le nom de sauvages, cette qualification doit s'entendre dans un sens restreint. Comparé à l'affreux cannibale de la Nouvelle-Zélande, le Mossouto est un homme civilisé; mais sa civilisation le cède infiniment à la nôtre; toutefois, c'est une *espèce* de civilisation, qui, bien qu'incomplète et grossière ne laisse pas de surprendre agréablement. On s'attendrait à trouver chez ce peuple des notions religieuses du même intérêt. Mais, hélas! les Bassoutos vivent sans Dieu et sans espérance au monde; en vain voient-ils la puissance de la Divinité dans ses ouvrages; le spectacle imposant de la création n'a jamais touché leurs cœurs;

ils n'ont jamais senti ce pressant besoin de reconnaissance et d'adoration qui inspire l'hymne du chrétien, et jette le malheureux Indou sous le char de Juggernaut; ils ont seulement conservé quelques traditions confuses d'un Être suprême, mais elles n'exercent aucune influence sur les individus. Morimo est un *homme* (1) éternel, tout-puissant, infiniment sagace et rusé, porté naturellement au mal, et d'autant plus terrible qu'il fait servir ses attributs à l'exécution des desseins les plus pernicieux (2). Sous un autre nom, c'est l'Arimane des anciens Persans (3). Heureusement pour le bien de l'humanité, il est relégué dans les entrailles de la terre, et s'occupe peu des mortels : aussi n'est-il pas nécessaire de chercher à le fléchir par des prières. Les faiseurs de pluie ont seuls le droit de lui offrir une espèce de culte. Ils connaissent dans le désert des cavernes profondes où l'on peut voir Morimo et converser avec lui. Lorsqu'ils viennent en sa présence, ils ont soin d'enchaîner sa puissance malfaisante par des charmes secrets. Ces prétendus magiciens révèrent certains animaux que Morimo chérit et auxquels il a communiqué une partie de sa divinité. Tel est un certain clamydophore (Dasypus sexcinctus), qu'on ne peut tuer sans encourir une punition éclatante.

Nous avons observé chez les Bassoutos quelques traces

---

(1) La langue sichuane, comme toutes les langues muettes, est très-pauvre en mots théologiques et métaphysiques. Nous disons chaque jour Dieu est *un homme* saint, pour *Être* saint, parce que les Bassoutos n'ont pas l'idée abstraite d'*Être*.

(2) Cette idée de la perversité naturelle de Morimo a surtout prévalu chez les Bassoutos; elle n'existe pas à ce degré chez les Batlapi; chez eux Morimo est aussi puissant pour faire le bien que pour faire le mal, et il a autant de penchant pour l'un que pour l'autre.

(3) U na le Morimo, *vous êtes Dieu*, est une expression proverbiale pour dire, vous êtes un méchant. Chez les Batlapi cette expression signifierait : « Vous êtes puissant ou sage. »

de sacrifices. Lorsqu'une personne est dangereusement malade, ses amis immolent des agneaux *pour la soulager* (c'est leur propre expression); si elle meurt, on égorge autant de bœufs sur sa tombe qu'elle a laissé d'enfans. Ces rites se terminent par une sorte de lustration. Les proches parens du décédé amènent un bœuf sur le tombeau, recueillent le sang et les ordures de l'animal dans un vase, et y lavent religieusement leurs mains. Pendant la cérémonie de l'enterrement, on rassemble autour du cadavre autant de bestiaux que possible. Ne serait-ce pas un reste de la doctrine de la métempsycose?

Les amulettes n'ont pas autant de crédit dans ces contrées que dans les parties plus centrales de l'Afrique. Cependant il est rare de voir un Mossouto qui n'en porte sur son corps. Tantôt c'est une vessie de chacal ou l'aîle d'un petit oiseau fixés au milieu des cheveux, tantôt un collier de suif et d'osselets. Quelques os du tarse d'un animal et deux petites lames d'ivoire offrant à leur surface des points noirs semblables à ceux des dez, forment une amulette divinatoire. Le Mossouto a-t-il perdu ses troupeaux, il prend cette amulette dans ses mains, la ressasse en prononçant une courte formule, et la jette par terre; puis examinant la disposition des os et des morceaux d'ivoire les uns par rapport aux autres, il vous dira de quel côté est le bétail perdu, s'il en manque quelque pièce, etc., etc.

Au reste, je le répète, les Bassoutos parlent de Morimo, consultent leurs faiseurs de pluie et leurs amulettes, immolent des victimes sans paraître y attacher la moindre idée religieuse. « Nous avons appris cela de nos pères, « mais nous n'en connaissons pas la raison. » Voilà la réponse qu'ils font aux questions qu'on leur adresse sur ces matières. Peut-être vaudrait-il mieux pour notre

œuvre qu'ils n'eussent aucune notion de ce genre. Comment leur prouver la bonté de Dieu et la nécessité de la prière, aussi long-temps que le nom de Dieu leur rappelle un être odieux et insensible aux misères humaines ? Le fils aîné de Moschesch nous entendant un jour prêcher sur la miséricorde divine, nous fit l'observation suivante : « Si vous parlez d'un Dieu bon, donnez-lui le nom de « votre langue ; mais ne dites jamais que *Morimo est « bon.* »

IV. *Traits physiques et caractère.*

Après avoir parlé des Bassoutos d'une manière générale, comme *peuple*, il me reste à les considérer comme *individus*. Je serai court sur cet article, de peur d'être inexact. Une année d'observation ne suffit pas pour donner la connaissance complète des inclinations, des mœurs, des idées d'une nation. Le cœur de l'homme se dérobe à l'examen, de là les erreurs fréquentes des voyageurs qui prennent souvent l'apparence pour le fond réel des caractères.

Sous le rapport physique, les Bassoutos diffèrent assez des autres tribus béchouanas, et ressemblent davantage aux Cafres. Ils ont généralement la peau très-noire, le nez presque aquilin, les lèvres minces et la barbe touffue. Sauf leur couleur et leurs cheveux laineux, ils se rapprochent beaucoup plus de la race caucasique que de la race nègre.

Naturellement curieux, causeur, enjoué, le Mossouto chérit la vie sociale. Son plus grand plaisir est de s'asseoir avec ses amis autour d'un feu et de passer des heures entières à parler de diverses choses. La conversation est presque toujours entremêlée de bruyans éclats de rire. Souvent un membre du cercle se lève, s'agite dans tous les sens, déclame d'une voix perçante : vous

le croyez en furie..., pas du tout, il arrive au point le plus intéressant de sa narration; il s'agit d'une chasse, d'un combat, d'une vieille chronique, transmise à l'orateur par ses ancêtres. — Tels que sont les Bassoutos dans ces momens d'oisiveté, tels ils paraissent dans tous leurs rapports sociaux : simples, vifs, communicatifs. On voit au centre de Bossiou, une vaste place entourée de roseaux; c'est là qu'au milieu des cris de joie, des chants, des sifflemens, des murmures confus, des conversations particulières, l'un coud un kobo, l'autre étend une peau verte sur le gazon, et la fixe avec des pointes de bois dur; un troisième la décharne; quelques-uns tressent des corbeilles. Pendant ce temps, les femmes préparent du bogobe (1), des haricots, du lait aigre. On les entend à l'entrée des huttes broyer le millet d'Inde entre deux grès. Lorsque les alimens sont prêts, elles les apportent dans des vases de terre. Le repas *est commun*, chacun puise indifféremment au plat de son voisin, et si l'un des convives, plus fortuné que les autres, a pu se procurer à la chasse un antilope ou un zèbre, il en régale libéralement tous ses amis.

Tel est le spectacle ordinaire que ce peuple présente. Pourquoi faut-il pénétrer plus avant et percer l'écorce séduisante qui recouvre les vrais ressorts de son cœur?... Nos rapports fréquens avec les individus nous ont appris que cette générosité naïve, ce besoin de rapprochement et d'intimité, sont plutôt le fruit de l'habitude que le produit d'une disposition naturelle à la bienveillance. Les Bassoutos, si aimables à l'extérieur, ne se font pas scrupule de tromper la confiance de leurs amis pour s'emparer de leurs biens. Ils sont d'ailleurs défians à à l'excès. La polygamie la plus outrée règne parmi eux,

(1) Espèce de pain.

et cet indice d'un penchant prononcé à la dissolution, n'est pas le seul que nous ayons remarqué. J'ose à peine parler de leur gloutonnerie, tant elle est dégoûtante; au pied de la lettre ils font un dieu de leur ventre; manger est pour eux une affaire capitale, qui semble absorber toutes leurs pensées.

Espérons que l'Evangile changera bientôt ces inclinations charnelles. Le mal est invétéré, mais il cédera à la toute-puissance du remède. Les Bassoutos ne sont pas apathiques, il y a chez eux une grande vigueur d'âme et beaucoup de jugement; s'ils reçoivent les vérités révélées, ils avanceront à grands pas dans la voie du salut.

(EUGÈNE CASALIS.)

Extraits du journal de l'aide-missionnaire Gosselin.

Nos lecteurs savent que M. Gosselin est spécialement chargé des travaux extérieurs de la station de Morija. Il est dans l'habitude d'envoyer régulièrement au Comité un compte exact de l'emploi de chacune de ses journées. Jusqu'à présent, nous avons peu profité pour ce journal de la correspondance de cet ouvrier chrétien, qui, à défaut des sciences humaines qu'il n'a point étudiées, est si riche en foi et si propre pour la partie de l'œuvre qui lui est échue en partage ; et nous avons presque regret d'avoir privé aussi long-temps nos abonnés, de communications qui nous semblent donner à la carrière missionnaire une réalité toute particulière, en nous la peignant dans ses renoncemens et ses fatigues de tous les jours, et pour ainsi dire, de tous les instans. Pour réparer autant que possible cette lacune, nous allons extraire

du dernier journal de notre frère, quelques fragmens pris au hasard, parmi les morceaux qui nous ont paru offrir le plus de variété, et présenter les travaux journaliers de nos frères, sous leurs faces principales.

Lundi 4 novembre 1833. — Fait une paire de souliers pour le frère Casalis.

Samedi 9. — Planté des pommes de terre, des haricots, des amandes; arrangé des graines pour arbres, et semé des oignons.

Dimanche 10. — Jour de repos. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que nous faisons pendant ce jour. La communion avec Dieu n'est-elle pas la nourriture de l'âme, comme le pain est la nourriture du corps?

Lundi 18. — Parti avec le frère Arbousset pour aller couper du bois sur le Calédon.

Mardi 19 et *mercredi* 20. — Idem. En revenant nous avons cassé le timon de notre voiture.

Jeudi 21. — Parcouru la montagne pour trouver du bois pour faire un nouveau timon.

Lundi 25. — Notre fontaine ayant tari, nous sommes montés à cheval, le frère Casalis et moi, pour aller à la recherche d'une source; mais après avoir supporté toute la chaleur du jour et nous être bien fatigués pour rien, nous sommes rentrés chez nous: c'est bien le temps des soucis. Le lendemain 26, parti avec le frère Arbousset, dans une autre direction et dans le même but. Après avoir couru toute la journée, autant que nous pouvions faire galopper nos chevaux, ceux-ci ne voulant plus marcher et nous trouvant à quatre lieues de notre maison, nous avons été obligés de passer la nuit sous un rocher, où nous n'avons eu d'autre compagnie que des singes et nos chiens. C'est bien là un temps d'épreuve.

Vendredi 29. — Nous nous sommes mis chacun à raccommoder notre pantalon de cuir, tout en causant.

Il ne faut pas demander ce que nous disions; nous trouvions que ce travail aurait été mieux placé entre les mains d'une femme qu'entre les nôtres. Les Bastaards sont venus nous rendre visite à l'heure accoutumée, et ont été tout surpris de nous trouver tous trois *à la couture.* Quand nous avons eu terminé notre besogne, nous sommes allés laver nos pantalons à la rivière.

Dimanche 1r *décembre.* — Le frère Casalis a tenu un service dans la langue des natifs, par le moyen d'un interprète. Le nombre des auditeurs, tant hommes que femmes et enfans, pouvait être de cinq à six cents. Ils paraissaient très-attentifs. Après la prédication Moschesch a fait un discours à son peuple ; il leur a dit que s'ils n'obéissaient pas aux missionnaires et ne faisaient pas ce que ceux-ci leur commandaient, il leur prendrait leur bétail (1).

Jeudi 5. — Fait un instrument de douze pieds de hauteur, composé de plusieurs pièces de bois et de la forme de ceux que l'on voit sur les quais à Paris et auxquels on suspend les lanternes ; il doit servir à faire des lanières pour atteler les bœufs à la voiture.

Lundi 16. — Travaillé à un réservoir destiné à contenir de l'eau en cas de sécheresse ; il a cinquante pieds de long sur 40 de large.

Vendredi 20. — J'étais fatigué, je me suis reposé.

Mercredi 25. — Une quantité de sauterelles, comme un nuage, sont tombées autour de nous. Nous avons eu bien de la peine à en garantir notre jardin ; elles y ont

---

(1) On ne s'étonnera pas trop de trouver un argument de cette sorte dans la bouche d'un chef de sauvages, qui n'a point encore éprouvé la puissance régénératrice de l'Evangile, et qui ignore que c'est par amour et non par contrainte que Dieu veut que nous obéissions.

(*Rédacteurs*)

fait beaucoup de dommage. Pour les chasser, il nous a fallu faire du feu, crier et nous agiter avec des branches d'arbre.

Samedi 28.—Fait de la farine et du pain, et raccommodé mon linge.

Lundi 27 *janvier* 1834. — Nous avons posé les fondemens de notre maison en maçonnerie de 61 pieds de long sur 21 de large. Que le Seigneur veuille nous bénir et nous multiplier les forces nécessaires pour élever ce bâtiment à sa gloire !

Lundi 10 *février*. — Dans la nuit du dimanche au lundi une hiène nous a tué six moutons et six agneaux ; c'est un mauvais coup, elle nous en fait souvent de pareils ; c'est pourquoi nous avons dressé une trappe pour la prendre.

Mardi 12. — La hiène s'est prise dans notre piége et j'ai maçonné.

Vendredi 21. — Nous avons reçu la visite de M. Archbell (1) ; nous avons été réjouis de voir ce serviteur du Seigneur ; cela nous a rappelé un peu la vie d'Europe.

Lundi 24. — Ferré un essieu pour notre voiture ; dans la carrière missionnaire, il faut faire tout et se mettre à tout, être maçon, charpentier, menuisier, maréchal, cordonnier, boulanger, etc.

Lundi 17 *et mardi* 18 *mars*.—Pluie. Ce temps a été consacré à écrire.

Mardi 1er *avril*. — Notre maison est élevée à hauteur d'appui. Nous commençons à scier du bois pour les carrés des portes et des croisées.

Vendredi 4. — Fait un établi de menuisier et une monture de scie à refendre.

---

(1) L'un des missionnaires wesleyens de Taba-ounchou.
(*Rédacteurs.*)

Jeudi 17.—Commencé à labourer pour semer du blé.

La portion du journal que nous avons sous les yeux se termine par les réflexions suivantes : « Enfin, Messieurs, que voulez-vous que je vous dise de plus ? Que puis je vous marquer, sinon comment et à quoi se passent nos journées de pélerinage sur cette terre étrangère ? Je dis étrangère, non point parce que je suis en Afrique, mais parce que le chrétien, dans tous les lieux du monde, est étranger et voyageur ici-bas. Nous n'avons qu'à bénir, et vous et nous, notre Dieu et Sauveur pour tout ce qu'il nous accorde, tous les jours de notre vie; oui, mon Dieu, ne permets pas que nous murmurions, mais que nous nous humiliions et que nous priions.

CONSTANT GOSSELIN.

Aide-missionnaire.

STATION DE CALÉDON. — Missionnaire : M. PELLISSIER et sa femme.

Lettre de M. Pellissier.

Calédon, 10 juin 1834.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT ET MESSIEURS,

« Après être resté plus de six mois dans un état complet d'incertitude, relativement à la station que j'occupe, ignorant si MM. les directeurs de la Société des Missions de Londres accèderaient à la proposition que M. le docteur Philip leur avait faite de céder à notre société, l'emplacement occupé autrefois par les Bushmen, et alors presque abandonné, je suis heureux de pouvoir

vous annoncer que tous les obstacles sont applanis et que je viens de recevoir l'autorisation dont j'avais besoin pour demeurer ici, et y poursuivre mes travaux. A son retour de la colonie, le frère Rolland passa ici dans l'intention de m'engager à aller avec lui chez Moussélékatsi pour fonder une station dans ce pays ; il était, dans le premier moment, très-opposé à ce que je restasse ici, persuadé qu'il était que jamais la station que j'occupe ne serait concédée à notre Société. Sur ces entrefaites, le frère Casalis arriva de Morija, et après nous être concertés ensemble et avoir examiné à fond cette question, nous demeurâmes d'accord, qu'avant de prendre aucune détermination, j'attendrais ici la réponse définitive du docteur. C'est depuis lors qu'elle m'est parvenue et maintenant tout est en règle.

« Mon âme bénit le Seigneur pour ces nouvelles marques de son amour envers moi et envers notre Société. Je me vois enfin fixé, après avoir erré dans les déserts de l'Afrique, pendant près de trois ans, cherchant un lieu où arrêter mes pas et n'en trouvant point. Tout semblait se conjurer pour décourager une Société naissante et pour rendre plus redoutables les forteresses de Satan. Il faut le dire, votre foi et la nôtre ont été mises, coup sur coup, au creuset de l'épreuve. Souvent déçus dans nos espérances, nous nous sommes plus d'une fois demandé à nous-mêmes : De quelle utilité sommes-nous en Afrique ? Contrecarrés dans nos plans, en péril pour notre vie, nous avons bien des fois vu le sommeil fuir nos paupières. Encore plus occupés de l'avenir que du présent, nous entrevoyions, dans une perspective lointaine, d'insurmontables obstacles, une vie des plus misérables, sans succès, et pourtant rongés intérieurement par la pensée que nos frères en France attendaient avec impatience des fruits de nos travaux. On peut aisément se re-

présenter dans quel état d'âme nous devions être, par suite de toutes ces perplexités. Voilà les épreuves par lesquelles Dieu voulait que nous passassions, pour nous préparer au ministère évangélique. Que d'actions de grâces n'avons nous donc pas à lui rendre, pour les secours et le triomphe qu'il nous a déjà accordés!

« Cette station devient tous les jours plus importante, par l'accroissement de sa population. Le nombre de ses habitans s'élève actuellement à plus de deux mille. Des Bassoutos qui ont abandonné leur patrie, où ils étaient opprimés par leurs ennemis, viennent continuellement chercher ici un refuge. Ils appartiennent à la même tribu que celle où nos frères se sont établis. Quand on leur demande s'ils n'aimeraient pas retourner dans leur pays, ils montrent, d'un air expressif, toutes les blessures qu'ils y ont reçues et énumèrent les pièces de bétail qu'ils y ont perdues.

« La langue sichuane me devient de plus en plus familière. J'ai traduit dans cette langue la moitié de l'Évangile selon St-Matthieu, et je vois avec plaisir que ma traduction est comprise par les indigènes. M'étant aperçu que ceux-ci se faisaient de fausses idées du but pour lequel les missionnaires venaient s'établir parmi eux, j'ai commencé à composer un traité en forme de dialogue, afin de leur donner des notions plus saines de la nature de notre ministère, mais la presse étant à Motito, je n'ai pas de moyen de l'imprimer.

« Le dimanche j'ai trois services, deux en sichuan et un en hollandais. Ils sont assez fréquentés par les natifs. Plusieurs d'entre eux prêtent une attention soutenue à la bonne nouvelle du salut qui leur est annoncée. Les raisonnemens les plus forts et les mieux suivis ne les convainquent pas, si l'on n'emploie pas des figures prises des objets qui frappent à chaque moment leurs sens, de sorte

qu'il est très-difficile de captiver leur attention, lorsqu'on leur parle d'une manière abstraite ou métaphysique. Plusieurs de nos amis en France pensent sans doute qu'il ne doit pas être si difficile d'amener les païens à la connaissance du Sauveur, parce qu'ils ne sont pas imbus des préjugés contre lesquels on a tant à combattre dans les pays civilisés; mais ils se trompent, car le cœur de l'homme est le même sous tous les climats et dans toutes les familles du genre humain.

« Demandez à un Mochouana, pourquoi il n'assiste pas régulièrement au culte divin, il vous répondra que pour cela il n'en est ni plus pauvre ni plus riche, et que le missionnaire lui parle toujours de son âme au lieu de l'entretenir des moyens à employer pour acquérir un plus grand nombre de têtes de bétail. Interrogez-en un autre sur les raisons qui l'empêchent de recevoir la Parole de Dieu dans son cœur, il vous dira que s'il embrassait l'Évangile, ses amis se moqueraient de lui. Questionnez-en un troisième sur sa misère spirituelle, il vous jurera par son grand-père, que son cœur est bon et qu'il n'a jamais fait de mal. En outre, l'ignorance grossière dans laquelle ils sont plongés est un des obstacles capitaux contre lesquels le missionnaire a à lutter pendant des années entières, avant que de pouvoir se flatter d'obtenir quelques succès ou d'opérer un changement tant soit peu visible dans la masse des individus dont il est entouré. Aussi je sens vivement la nécessité d'avoir une école bien organisée pour la jeunesse; mais que de difficultés n'ai-je pas à vaincre dans l'exécution de ce projet! Les indigènes ayant l'habitude de confier à leurs enfans la garde de leurs troupeaux, comment parvenir à rassembler ceux-ci pour une école? En outre, le petit local où je prêchais et tenais l'école étant tombé en ruines, au milieu du mois d'avril dernier, j'ai été obligé

d'interrompre l'école, qui ne laissait pas que de me donner quelque sujet de satisfaction. Depuis lors, je me suis occupé à en bâtir une autre avec des pieux et des roseaux, et qui sera finie dans une quinzaine de jours. Elle aura 45 pieds de longueur sur 16 de largeur.

« Comme je suis dans l'intention de bâtir une maison, M. Gosselin m'a promis son aide, pendant quelque temps. Mes occupations se multiplient tellement, que je ne puis plus y suffire seul. Quand je m'occupe des travaux extérieurs de la station, mes autres études, également importantes, sont nécessairement négligées. Comme le frère Daumas est un des plus anciens élèves de la maison des Missions, ne pourriez-vous pas, Messieurs, vous décider à le faire partir cette année, si cette lettre vous parvient à temps (1)? Dans un prochain journal, je me propose de vous parler, s'il plaît à Dieu, des mœurs des Béchouanas qui résident dans la station.

J.-P. Pellissier.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Mission des frères Moraves dans la Guyane hollandaise.

Dès l'été de l'année 1735, les frères Moraves George Piesch, George Berwig et Christian de Lavisch avaient

---

(1) Pour répondre au vœu de M. Pellissier, le Comité a arrêté le départ de l'élève Daumas pour le printemps prochain ; et afin qu'il ne fît pas le voyage seul, il a jugé convenable de retarder celui de l'aide-

été envoyés dans la Guyane hollandaise, pour y faire des recherches sur les moyens de parvenir aux idolâtres. Ces idolâtres étaient les uns des nègres, esclaves des colons planteurs, les autres des sauvages habitans de ces forêts antiques et vivant de chasse et de pêche; au nombre desquels la tribu des Arawakes était la plus considérable. — La permission de prendre domicile dans la colonie leur ayant été octroyée, l'Église envoya en 1739 cinq frères à Paramaribo, qui formèrent un établissement des plus modestes et vécurent du travail de leurs mains. Inquiétés par l'autorité ecclésiastique, à cause des services religieux qu'ils célébraient dans leur demeure, ils achetèrent à une demi-lieue de la ville une petite plantation abandonnée, où ils purent vaquer, sans trouble, à leurs dévotions domestiques, mais ne trouvèrent que peu d'occasions de communiquer avec les Arawackes. Pour entrer en activité, les frères achetèrent en 1742 une plantation voisine du fleuve Cottika, où ils s'occupèrent, autant que la nécessité de travailler pour vivre le leur permettait, de la conversion des Indiens, des nègres et des juifs qui se trouvaient dans la contrée. Mais de nouvelles difficultés paralysèrent leurs travaux et les forcèrent de se disperser en 1745. — Des frères qui vivaient encore, les uns furent envoyés en Pensylvanie, les autres à Rio-Berbice, pour en fortifier la mission encore récente et faible.

Ce fut là, dans un établissement qu'ils nommèrent Pilgerhut (abri du pélerin), que vécurent les frères, et d'abord comme des pauvres. — Ils durent travailler avec une diligence infatigable pour gagner leur subsistance

---

missionnaire Lauga, qui devait s'embarquer à la fin de l'année passée, et qui, d'après ce nouvel arrangement, accompagnera M. Daumas, au mois d'avril prochain.

(*Rédacteurs*).

et pourvoir aux frais de voyage de nouveaux collaborateurs. — Le lien de la plus cordiale charité les unissait. Leurs premiers essais d'évangélisation ne réussirent que faiblement, quoiqu'ils allassent déjà chercher les indigènes dans leurs forêts sauvages. Mais, à l'aide d'un jeune mulâtre qu'on leur avait donné, ils apprirent suffisamment en quelques années la langue des Arawakes, pour traduire dans cette langue plusieurs fragmens de l'histoire de Jésus-Christ, et rendre ainsi témoignage à son amour.—Avec cette traduction, de temps en temps l'un ou l'autre des frères se hasardait à pénétrer dans des solitudes inexplorées, tâchait d'aborder quelque famille idolâtre, la saluait amicalement, lui lisait l'histoire de Jésus-Christ, chantait un cantique et priait pour elle. De tels voyages étaient très-fatigans. Il leur fallait porter avec eux les comestibles de première nécessité, suspendre pendant la nuit leurs hamacs aux arbres, traverser de larges rivières à gué ou sur des radeaux fabriqués à la hâte, et souvent cheminer des journées entières sans trouver une demeure. — S'il se trouvait que les hommes fussent allés à la chasse ou à la pêche, les femmes n'accueillaient les missionnaires que par des cris de frayeur et se précipitaient loin d'eux avec leurs enfans dans les bois. Cependant les frères parvinrent à les familiariser peu à peu avec leurs visites et à gagner leur confiance. Alors ils virent parfois quelques-uns de ces sauvages se rassembler autour d'eux, les écouter avec une silencieuse admiration et témoigner le désir de les connaître davantage. — L'esprit de Dieu éclaira d'abord un jeune mulâtre (baptisé plus tard par le frère Jean de Watteville et mort en 1751, à Gros-Hennersdorf), et il acquit le don de parler aux sauvages avec une grande énergie. Aussi, vers la fin de l'année 1747, se fit-il un réveil parmi eux. Ils venaient d'eux-mêmes en plus grand nombre et

plus assidûment demander qu'on les entretînt de l'amour de Jésus-le-Crucifié. — Les frères multiplièrent leurs visites, furent toujours reçus avec joie et écoutés avec une attention plus vive. — En mars 1748, ils accordèrent le baptême à une vieille Indienne qui le demandait avec instance et qui devint ainsi les prémices d'une communauté chrétienne, car dans cette même année il y eut encore quarante néophytes. Quelques-uns se fixèrent à Pilgerhut, auprès des frères qui durent pourvoir à leur subsistance et cela à grand'peine, jusqu'à ce que les plantations de manioc fussent devenues assez productives. — La grâce, l'amour et la simplicité régnaient dans cette petite communauté d'Arawakes, qui bientôt s'éleva à quatre-vingt personnes et s'augmentait de semaine en semaine.

Des blancs mal intentionnés cherchèrent à rendre cette œuvre suspecte et aux indigènes, en leur persuadant que les missionnaires avaient le dessein de les réduire en esclavage, et au gouverneur de la colonie, Lœsner, en lui faisant craindre quelque danger de révolte dans la formation de cette communauté chrétienne à Pilgerhut. Mais cet homme, craignant Dieu, témoigna au contraire en toute occasion qu'il voyait avec joie la bénédiction divine se répandre sur leurs travanx.

Déjà même, avant que ce réveil fût connu en Europe, le frère Théophile Salomon Schumann, précédemment instituteur à Klosterbergen, avait été envoyé à Berbice, où il arriva en octobre 1748. — Ses progrès dans l'étude de la langue des Arawakes furent si rapides que bientôt il put leur parler sans le secours d'un interprète, et traduire plusieurs fragmens du Nouveau-Testament. Il écrivit aussi une grammaire et un dictionnaire. — Aussi long-temps que Schumann fut à la tête de la mission, l'œuvre de Dieu fit des progrès sensibles parmi les In-

diens, et les adversaires ne réussirent pas à l'entraver. — On calomnia les frères auprès des directeurs d'Amsterdam; on voulut les forcer à prêter le serment et à faire le service de soldats; — on exigea qu'ils employassent leurs néophytes comme manœuvres, pêcheurs etc., au bénéfice de la colonie, et qu'ils consentissent à leur dispersion. — Mais la réponse pleine de clarté, de sagesse et d'énergie que fit Schumann devant le gouverneur et le conseil, et une visite que firent quelques membres de la Régence à Pilgerhut, mirent fin à ces vexations. — Les paroles de l'Évangile allèrent retentir jusque sur les bords du Maranhone. Il vint à Pilgerhut des Indiens des rives des fleuves Surinam, Corentyn, Essequebo, Démérary, Orénoque, etc., par le récit qu'ils faisaient de ce qu'ils avaient vu et entendu; d'autres en grand nombre étaient attirés vers les frères, demandant qu'on leur fît aussi connaître la volonté de leur Créateur; en sorte que même des sauvages appartenant aux tribus les plus féroces, furent amenés à la foi chrétienne. La communauté prit ainsi des accroissemens rapides. — D'intelligens et fidèles collaborateurs accompagnaient les missionnaires dans leurs visites chez ceux qui vivaient encore éloignés, occupés de chasse ou de pêche, afin de les maintenir dans la connaissance vivante de l'Évangile. Des trois cents chrétiens qui furent ainsi réunis, les deux tiers demeuraient à Pilgerhut, en 1756. — Mais les voies de Dieu ne sont pas nos voies. — Dès l'année suivante, des fléaux désastreux et des maladies meurtrières décimèrent cette jeune communauté, surtout pendant un voyage que Schumann fit en Europe, à un tel point que, lors de son retour, en 1760, elle n'était plus que le spectre de ce qu'elle avait été. La mort avait enlevé la plupart des indigènes, des Européens en plus grande proportion encore, au nombre desquels le nouveau gouver-

neur, M. de Ryswyk, ami chaud des missionnaires. Et ce qui finalement mit le comble à toutes ces pertes, fut celle de Schumann lui-même, cet homme si richement doué et si infatigable, cet apôtre des Arawakes, qui succomba sous le poids et s'endormit au Seigneur le 6 octobre 1760, après une carrière de douze ans, remplie d'œuvres chrétiennes : sa mort laissa un vide impossible à combler, et la colonie, bientôt réduite à vingt personnes, par le double fléau de la contagion et de la famine, cessa, pour ainsi dire, d'exister. — En 1762, les frères qui avaient survécu écrivaient en Europe : « Nous sommes ici comme dans un cimetière. Plus au« cune visite des naturels du pays ; ou si quelques-uns « se hasardent encore à venir nous voir, ils repartent « bientôt avec épouvante et fuient cette atmosphère de « mort. Nous n'avons presque plus personne autour de « nous, et certes ceux qui persistent à y rester, font « preuve qu'ils aiment le Sauveur. »

Afin de procurer aux Indiens qui émigraient de Pilgerhut une nouvelle place de refuge, on revint à un ancien projet, qui n'avait jamais été abandonné, celui de reprendre la station voisine de Surinam qui se trouvait inoccupée depuis 1745.—Louis-Christophe Daehne, qui avait déjà rendu de grands services précédemment aux missions de la Guyane, se rendit en 1754 avec Marc Ralfs à Paramaribo où, subsistant l'un et l'autre de leur profession de tailleur, ils attendirent comme de vigilans serviteurs que leur maître leur indiquât ce qu'il y avait à faire.

L'ancien gouverneur de Rio Berbice, Loesner, avait su préparer les choses de façon que le gouverneur de Surinam, Van der Meer, avait demandé lui-même que les frères vinssent s'établir dans sa colonie. L'an 1775 Nathanael Seidel et Shumann étaient allés examiner les

embouchures de Corentyn et de la Saramaka, dans le but de choisir aux environs une station convenable. Le terrain sur lequel ils avaient jeté les yeux leur fut concédé l'année suivante à des conditions honorables par les autorités de Hollande.

Nicolas Garrison alla le premier y prendre poste, au milieu de forêts touffues. — Au printemps de 1757, cinq missionnaires et huit frères Indiens vinrent bâtir sur les bords de la Saramaka le hameau de Saron. Au mois d'août, Shumann leur amena 30 Indiens de Berbice. — Ils se pourvoyaient du nécessaire à Paramaribo, où leurs frères continuaient, comme agens de la Société, à maintenir la bonne intelligence entre elle et le gouvernement. — La communauté des Indiens de Saron s'élevait en 1759 à soixante-deux personnes. — Schumann écrivait l'année suivante, à son retour d'Europe : « On voit, on « sent à Saron que le Sauveur y fait sa demeure. Son « dessein est, sans doute, qu'une communauté d'Indiens « plus heureuse fleurisse en ce lieu. Nos frères désirent « tous vivre pour leur maître et le remercient de « leur avoir procuré un refuge à Saron. — Ils tiennent « aussi leurs habitations en très-bon ordre, et soignent « bien leurs plantations, de sorte qu'ils ont la nourriture « et toute autre subsistance au-delà de leurs besoins. — « De plus, les naturels se sont fait un plaisir d'aider nos « frères dans les travaux de la culture, de la chasse et de « la pêche. »

La colonie composée des débris de celle de Pilgerhut attira bientôt l'attention des Caraïbes, et s'accrut assez rapidement par son contact avec ces sauvages ; car ils ne tardèrent pas à témoigner un grand désir de recevoir instruction, et, par exemple, au mois d'août 1760 il en arriva plus de cent qui demandèrent à s'établir à Saron, ce qui porta le nombre des colons à deux cents.

Quant à Daehne, il était allé prendre poste sur le terrain concédé pareillement aux frères, aux bords de la rivière Corentyn. Mais, outre qu'il y était tombé malade de la fièvre, il s'y trouvait seul au milieu d'indigènes soupçonneux, de bêtes féroces, de serpens et d'autres animaux malfaisans, n'ayant pour demeure qu'une hutte formée de quatre pieux et d'un toit de branchages auxquels il suspendait son hamac. « La plupart du temps, « écrivait-il, je n'ai pas d'autre compagnie que mon Sauveur « et je lui rends d'un cœur joyeux les services qu'il me « demande. Je me suis mis à des ouvrages que je n'avais « essayés de ma vie, et par sa bénédiction, tout m'a « réussi à souhait. »

« Notre cher Daehne, écrivait aussi Schumann, me « rappelle quelque ancien patriarche, par exemple, « Abraham, habitant sous les chênes de Mamré. De même « que lui il reçoit de fréquentes visites de son Seigneur. « Jamais encore je ne lui ai vu un air si serein que dans « cette solitude. Aussi est-elle très-bien choisie pour « l'évangélisation des idolâtres ; car il ne se passe pres- « que aucun jour où il ne lui en arrive quelques-uns qui « lui demandent des instructions ou des conseils. »

En effet, Daehne fit preuve d'une grande vigilance et d'un grand zèle pour entretenir les Arawakes nomades dans la connaissance et l'amour de Jésus-Christ. — Ses disciples lui témoignaient leur gratitude en lui fournissant des provisions, souvent les jours mêmes où elles lui étaient le plus nécessaires, et le matin, où il ne savait comment il appaiserait sa faim le soir.

En novembre 1757, arrivèrent brusquement chez lui une cinquantaine de Caraïbes auxquels on avait inspiré de mauvais soupçons et qui, armés de haches et de sabres de bois, étaient résolus à le tuer. — Mais sa cordialité dissipa tellement leur défiance qu'ils furent honteux de

leur dessein sanguinaire, et leur visite se termina par un présent de manioc qu'ils lui firent en souriant. Enfin, l'année 1759, il fut relevé par trois frères qui bâtirent sur le même local une maison et une chapelle qu'ils nommèrent Ephrem. Quatorze Indiens baptisés y prirent bientôt après domicile.

L'insurrection des nègres de Rio-Berbice, en février 1763, et les fureurs qu'ils exercèrent contre les blancs, mirent fin à tous les rapports que les missionnaires avaient conservés avec cette colonie. —Les dévastations s'étendirent jusqu'à Ephrem. —Les Arawakes et les Caraïbes s'enfoncèrent précipitamment dans leurs forêts; quelques-uns se réfugièrent à Saron ;—les frères se rendirent à Paramaribo où leurs établissemens furent mis sous la sauvegarde de la force militaire. — La révolte appaisée, on reprit possession d'Ephrem, en 1764 ; — mais on trouva avantageux de transporter toute la mission à quatre lieues plus haut en remontant le cours du fleuve, dans une plantation abandonnée, où les Indiens de Rio Berbice avaient pris leur refuge. — Quoique plusieurs inclinassent tout de nouveau à la vie sauvage, on put toutefois ranimer chez eux le souvenir des impressions religieuses qu'ils avaient éprouvées et de la grâce qui leur avait été annoncée.—Ils se ralllièrent peu à peu auprès des frères, se remirent à la culture et invitèrent leurs compatriotes dispersés sur les bords du Wikky et de l'Eséquébo à venir les joindre. D'autres étrangers arrivèrent aussi, attirés par la prédication de l'Evangile. Plusieurs furent baptisés. En outre les missionnaires allèrent chercher les idolâtres dans leurs forêts ; — et de tout cela résulta un mouvement religieux dans la contrée qui fit espérer de voir se former une communauté qui consolerait de la ruine de celle de Berbice. Les frères nommèrent cette nouvelle station Hoop (Espérance).

A Saron, sur la fin de l'année 1760, plus de cent Caraïbes étaient venus se domicilier auprès des Arawakes. —Intrépides et adroits chasseurs, les sauvages de cette tribu avaient été souvent employés à découvrir dans les bois les esclaves échappés de chez leurs maîtres et à les leur ramener par l'appât d'une récompense de 50 florins pour chaque esclave.

Les nègres indépendans ou marrons stationnés dans les forêts, sur les rives de la Saramaka, ne virent pas de sang-froid s'élever et fleurir des colonies dont, à ce qu'ils pensaient, l'existence menaçait la leur. Ils y firent irruption à main armée, le 25 janvier 1761, précisément le jour où les Caraïbes s'étaient absentés pour la chasse, assommèrent trois vieillards dans leurs maisons, firent trois prisonniers, blessèrent deux des missionnaires et livrèrent aux flammes tous les édifices.

Les frères s'enfuirent à Paramaribo et les Néophytes, qu'ils avaient à grand'peine rassemblés à Hoop, se dispersèrent de nouveau, en partie dans les forêts, en partie sur les rives du Corentyn. Il s'en réunit à la vérité quelques-uns auprès des frères Schirmer et Cleve, qui avaient eu le courage de reprendre poste à Hoop, au milieu des décombres ; mais ils vivaient dans des transes perpétuelles, à cause des bruits qui circulaient sans cesse que les nègres méditaient une nouvelle irruption. Pour leur sûreté le gouvernement leur avait donné une garde composée d'un officier et de 14 soldats; mais ce voisinage fut souvent pour eux une charge et un scandale plutôt qu'un secours. Les deux missionnaires voyaient se multiplier autour d'eux les difficultés. Pendant près d'une année, ils furent alités l'un ou l'autre, privés de toute assistance humaine, et n'ayant rien pour se sustenter sinon un peu de manioc et de l'eau. Leur hutte à moitié brûlée était un réceptacle de grenouilles et de

chauve-souris; jusqu'à ce qu'enfin, en septembre 1761, ils eurent la joie de saluer de nouveaux collaborateurs qui leur étaient envoyés d'Europe. Mais que cette joie fut de courte durée! Peu de mois après ces compagnons d'œuvre furent tous rappelés de la terre au ciel.

Néanmoins ils sentirent renaître en eux quelque espérance, lorsque, en 1762, ils virent les indigènes revenir à eux, et les prier avec larmes de vouloir bien s'intéresser de nouveau au salut de leurs âmes.

« Nous vivons ici, écrivait Clave, dans la paix de « Dieu; notre maître nous rend cette vie supportable « par des signes visibles de sa présence. L'Esprit de « grâce a commencé une telle œuvre dans le cœur de nos « Indiens, que nous pouvons espérer de voir une période « de restauration plus réjouissante qu'aucune des périodes « antérieures. Lorsque je les visite dans leurs maisons « et que je leur parle du Sauveur, les larmes me viennent « aux yeux en les voyant si attentifs et si sincères. Dieu « soit loué! la terreur qu'inspiraient les nègres est « dissipée. Plusieurs de nos gens, qui avaient dû rester « depuis des années éloignés de la cène, font maintenant « un examen attentif de leur conscience, et s'affligent « que leur Sauveur ait déjà passé tant de fois devant eux « sans avoir pu y faire son entrée. » La visite pastorale de Joachim-Fleuri Andresens, au commencement de l'année 1763, redoubla leur courage. Ainsi la communauté fut relevée, et même ensuite pourvue d'évangélistes indigènes qui faisaient leur service avec zèle.

(La suite à un prochain numéro.)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Mission des frères Moraves dans la Guyane hollandaise.

(Suite.)

Depuis cette époque il y eut dans les stations de Saron et de Hoop des alternatives de déclin et de réveil qui semblaient destinées à exercer de toutes manières la foi et le courage des missionnaires; jusque là qu'en 1788, ils eurent à lutter contre un état de sommeil et d'indifférence de la part des Arawakes, qui devenait contagieux. Quand ils les admonestaient avec énergie et leur rappelaient les déclarations redoutables de l'Evangile contre les tièdes : « vous et vos prédécesseurs nous avez déjà dit « la même chose maintes fois », répondaient leurs disciples; ou bien ils déclaraient qu'ils allaient quitter l'église, ce que plusieurs exécutèrent effectivement. Parfois aussi l'Evangile reprenait son divin empire sur un assez grand nombre d'entr'eux, et rendait à la communauté tous les caractères de la vie religieuse. Mais, en dernier résultat, les causes soit intérieures, soit extérieures d'affaiblissement (mort de plusieurs missionnaires, petite vérole, dyssanteries, fièvres malignes, disettes, etc.) commençaient à l'emporter, et déjà beaucoup de huttes où précédemment avaient retenti les paroles de l'Evangile et les louanges de Dieu n'étaient plus que de tristes masures.

Les choses en étaient là, lorsqu'en mars 1789 arriva d'Europe le missionnaire Jean-Jacob Gotlob Fischer, homme d'une activité et d'une persévérance extraordinaires, qui forma le dessein d'opérer une métamorphose dans le genre de vie des Arawakes, afin de les rendre plus accessibles à la prédication de l'Evangile. On reconnut bientôt que la mission avait acquis en lui un puissant ouvrier. Quoique ignorant encore de la langue des indigènes, il ouvrit une école pour leurs enfants, afin de se familiariser le plutôt possible avec eux et leur idiome. Le zèle qu'il mit à façonner ces peuplades à une vie plus sédentaire et plus laborieuse, releva le courage de ses collaborateurs. En avril, il avait déjà 30 écoliers qui se soumettaient à sa discipline. La plupart des parents qui demeuraient loin de Hoop promirent d'y laisser périodiquement leurs enfants quelques semaines, et de les pourvoir des vivres nécessaires. Comme le terroir de Hoop n'était guère propre à la culture du manioc, Fischer réussit à se procurer à Alibissi, localité distante de trois lieues, un fonds de terre plus convenable, que le propriétaire céda aux Indiens de sa communauté pour qu'ils le cultivassent conformément à leurs besoins. A la fin de l'année 1790, on y bâtit une grande maison d'école. Onze chefs de famille vinrent aussi s'y construire des habitations disposées parallèlement en ligne droite, au milieu d'arbres fruitiers. On donna à ces nouveaux colons des instructions plus précises sur l'emploi de leurs journées et la tenue de leurs ménages; tâchant par là de les préserver de la paresse et de la mendicité. Les écoliers furent exercés à fabriquer des balais, des nattes, les hommes des ouvrages en bois, les femmes des hamacs en coton. En juillet 1791, tous travaillaient à Alibissi au défrichement de leurs terres à manioc, à Hoop à la culture du maïs et des bananes. A la fin d'octobre, on leur lut des réglements qu'ils

promirent d'observer; et qui, tous, avaient pour but l'abolition de l'idolâtrie et le maintien des bonnes mœurs. Ils furent aussi habitués à se présenter aux assemblées religieuses décemment vêtus. A la fin de l'année, le nombre des membres de la communauté à domicile fixe s'élevait à 108.

Cette colonie chrétienne fit sensation parmi les sauvages de la contrée et même de contrées éloignées, et chez plusieurs se manifesta un désir très-vif d'aller s'y joindre. Des Waraws et des Caraïbes vinrent aussi demander instruction aux frères, et on leur promit d'avoir égard à leur demande.

Toutefois un genre de vie diamétralement opposé à leurs goûts et à leurs habitudes antérieures ne put s'introduire parmi eux sans provoquer des résistances. On put remarquer en 1792 une fermentation assez violente et assez étendue, qui, si on ne l'avait calmée par un heureux tempérament de sévérité et de douceur, aurait infailliblement eu pour résultat la dissolution de la colonie.

L'année 1795 il se rendit à Hoop 109 personnes qui venaient demander instruction, et dans le nombre 36 Waraws, tribu dont les superstitions, la légèreté, la fainéantise et le goût pour le vol avaient passé en proverbe.

Arriva l'année 1796 où les Anglais s'emparèrent de la colonie de Rio-Berbice, ce qui interrompit les communications et nuisit beaucoup à la mission de Hoop. Cette même année il y eut famine, parce que la récolte du manioc avait manqué, et qu'il ne pouvait arriver aucune provision ni d'Europe ni d'Amérique. Il n'était plus question à Hoop de farine, beurre ou salaisons; et même les communications avec Paramaribo étaient entravées par des corsaires anglais. Ce fut ainsi, par exemple, qu'en juin 1797 le vaisseau de la colonie fut capturé à

son retour et conduit à Rio Berbice. Le frère Kluge et six indigènes qui s'y trouvaient furent faits prisonniers. Cependant, sur leurs pressantes représentations, ils recouvrèrent leur liberté, puis leur cargaison pour la somme de 700 fl.

L'année suivante, 1798, le gouverneur de Surinam accorda gracieusement aux missionnaires une licence pour commercer avec Berbice. Kluge y fit un premier voyage avec un chargement de bois de charpente, tels que poutres équarries, planches et bardeaux, en quoi consistait l'industrie la plus productive des colons; et il obtint pareillement de la Régence anglaise un passeport valable pour six ans.—Malheureusement ces communications furent interrompues par suite d'une inadvertance. Avec la permission du résident du poste, Fischer fit parvenir à Rio-Berbice l'équipage d'un navire échoué à l'embouchure du Corentyn, et qui se disait Américain. On découvrit que c'étaient des Anglais. On soupçonna Fischer d'avoir été de connivence avec eux, parce que son service avait été récompensé. La Régence de Paramaribo lui intima l'ordre de quitter le pays. Il se rendit en effet en Amérique, et son départ fut une grande perte pour la mission.

Toutefois le gouverneur eut, en 1799, la bonté de renouveler la licence précédemment octroyée aux frères, de commercer avec Rio-Berbice. — Après le départ de Fischer, Kluge et ses collaborateurs mirent tout en œuvre pour faire fleurir l'établissement de Hoop. Théodore Schulz, qui en 1800 entra au service de la mission, apprit la langue des Arawakes avec le plus grand succès. A cette époque la communauté de Hoop comptait deux cent huit membres, dont cent soixante-neuf avaient reçu le baptême.

Mission parmi les nègres marrons.

Dès l'année 1769, le gouverneur Cromelin avait demandé que les frères Moraves envoyassent des Évangélistes parmi les nègres marrons qui s'étaient stationnés dans le haut Surinam et sur les bords de la Saramaka. Ces nègres descendaient d'esclaves échappés aux planteurs; vivant en état de guerre perpétuelle avec le gouvernement hollandais, ils causaient parfois des dévastations horribles dans les plantations et favorisaient la fuite de leurs compatriotes.

Par un traité de paix conclu en 1763, ils furent reconnus par le gouvernement hollandais pour une race libre. Ils demeuraient dans de petits villages réunis en républiques fédératives, sous leurs capitaines dont l'un, censé le chef de tous, les représente dans leurs rapports avec la régence. Leur langue est, comme celle des esclaves de Surinam, un mélange d'anglais, de portugais, de hollandais et de l'idiome nègre primitif. Les plus grossières superstitions et le plus honteux fétichisme constituent leur religion. La chasse, la pêche, la culture du manioc, du riz et du maïs sont leurs moyens de subsistance.

La chaleur intolérable qui résulte des rayons perpendiculaires du soleil dans ces vastes forêts, combinée avec l'évaporation d'une multitude de sources et de rivières, occasionnent des maladies mortelles pour les Européens.

On ne peut aller de Paramaribo dans ces quartiers que par eau. — Les cataractes rapides et tonnantes du haut-Surinam en rendent la navigation très dangereuse, même sur de légères embarcations.

Lorsque dans le cours de l'année 1763, les frères d'Europe apprirent que la paix avait été conclue avec les nègres marrons et que ceux-ci demandaient eux-mêmes

par députés qu'on leur envoyât des Évangélistes, le Seigneur mit au cœur des frères Rodolphe Stoll et Thomas Jones, à Herrnhut, le désir d'aller remplir cette mission; et ils y furent envoyés avec le frère Daehne déjà connu de nos lecteurs (1). — En décembre 1765, ils arrivèrent à leur poste. — Ils furent accompagnés jusqu'à la frontière du canton des nègres par un délégué de la régence hollandaise qui les présenta aux capitaines des douze villages. — Jamais missionnaires n'avaient été mieux reçus. — Les chefs se les disputaient, voulant tous en avoir un; mais les frères jugèrent meilleur de rester d'abord ensemble et promirent de visiter toutes les familles. — Ils fixèrent leur domicile auprès du chef Abini, sur la Senthea-Creek. — Jones mourut déjà le 7 février 1766, et Abini, qui s'était montré ami chaud et fidèle des missionnaires, fut tué en 1767 dans un combat contre un parti rebelle. — Avant de mourir, il avait recommandé à son fils Arabi, jeune homme intelligent, de protéger les frères comme des bienfaiteurs que Dieu leur avait envoyés.

Lorsque, après bien du temps, ils furent assez maîtres de la langue de ces nègres pour leur rendre compte de leur dessein, qui était de les instruire dans la connaissance de leur Créateur et de leur Sauveur, ces pauvres idolâtres, circonvenus sans-doute par leurs magiciens, furent saisis d'une terreur superstitieuse à la pensée que leurs divinités s'irriteraient de ce qu'ils entraient en communication avec Gran Gaddo, le Dieu suprême. — Leur effroi alla si loin qu'ils ordonnèrent des sacrifices et des expiations pour se les rendre de nouveau propices. — Ils croient à une multitude de divinités, et chacun s'en choisit une, par exemple, une bête vivante, un serpent, un caïman, un tigre d'Amérique ou Jaguar, ou encore un

(1) *Voyez* page 59 et suiv.

magot informe, un bâton hérissé de dents de bêtes féroces etc., etc.—Les discours insensés que tiennent les personnes soi-disant possédées de ces Gaddo et qu'elles articulent avec d'horribles contorsions, sont écoutés et recueillis comme des oracles. Ces prophètes de mensonge ne négligèrent rien pour décréditer les missionnaires, et ils n'y réussirent que trop bien auprès du grand nombre.

Affligé de cette superstition brutale chez les pères, Stoll commença une école dont les prémices furent deux garçons nommés Schippio et Grego, qui non-seulement firent preuve d'application, mais se montrèrent sensibles aux récits qu'on leur fit de la vie et de l'amour du Sauveur.

Au printemps de l'année 1769, les nègres de ce canton se transportèrent des bords de la Senthea-Creek beaucoup plus bas, sur la rivière Quama, où Arabi bâtit une petite maison aux frères.—Rodolph Stoll, qui avait été jusqu'alors toute une année malade, fut extrêmement réjoui lorsque, en septembre, il vit arriver Kersten et sa femme, pour le seconder.

En mai 1770, les frères eurent la consolation longtemps souhaitée de voir leurs disciples témoigner en assez grand nombre un besoin plus sérieux d'entendre l'Evangile.—Alors ils commencèrent des services réguliers les dimanches, et les assemblées devenaient nombreuses.—Les zélateurs des idoles, dont les plus acharnés étaient des femmes, se remuèrent de nouveau et suscitèrent encore une opposition formidable.

Ce fut le capitaine Arabi, qui avait succédé à son père, dans cette charge, qui se montra le plus désireux d'ouïr la parole de réconciliation. Il y ouvrit son cœur, en rendit fortement témoignage en présence de ses compatriotes, et fit preuve d'un tel zèle pour répandre et suivre la doctrine de Jésus, que les frères l'admirent avec joie, en

janvier 1771, au saint baptême comme le premier chrétien de cette peuplade ignorante. Ils lui donnèrent le nom de Jean. — Les habitans du village furent en grand nombre témoins de cette cérémonie. — A peine le chef d'un canton voisin l'eut-il appris qu'il arriva furieux, armé d'un fusil et d'un sabre, dans la maison des frères, et leur demanda s'ils ne savaient pas à qui ce pays appartenait, et de quel droit ils avaient baptisé Arabi sans son consentement? — « Je crains fort, ajouta-t-il, que les Dieux ne « tuent Arabi, et si cela arrive, ce sera à vous que j'en « ferai porter la peine. Les nègres ont leurs Dieux; — « vous, blancs, vous avez les vôtres; — que chacun s'en « tienne à ceux de sa nation. » — Cependant l'intrépide confession que les frères firent de l'Évangile, et le témoignage sensé du néophyte produisirent un si bon effet sur l'esprit du capitaine, qu'il retourna calmé dans sa maison. — D'autres nègres exprimèrent pareillement beaucoup d'irritation. — Jean (Arabi) en trouvait dans sa propre famille, quelque fidèle et charitable qu'il fût à rendre grâce en toute occasion devant les siens, au Sauveur qui lui avait fait miséricorde. — Les frères n'eurent que bien peu de semblables catéchumènes. Une négresse fut encore baptisée le 1er janvier 1773.

En décembre 1774, la colonie se transporta assez loin au-dessous, près de la cataracte Quaffé, dans une station nommée Bambey, où les nègres avaient bâti quatre villages. — Là furent baptisés en septembre 1775 quatre nègres, au nombre desquels étaient les deux premiers écoliers de Stoll; — ensorte qu'il y avait les élémens, quoique bien faibles encore, d'une communauté chrétienne de négres dont les membres rendaient honneur à l'Évangile par leurs paroles et leurs œuvres. Stoll traduisit pour leur usage l'histoire de la vie de Jésus, en quoi les nouveaux baptisés lui furent d'une grande utilité. — Le 15 mars

1777, ce premier apôtre des nègres marrons entra dans le lieu de son repos. — Christian-Louis Schumann, fils de l'apôtre des Arawakes, soutint quelque temps tout-à-fait seul la mission à Bambey. — Bien que souvent malade et privé de secours extérieurs, il se consolait par la bonne harmonie et l'ordre religieux qui règnaient dans la petite communauté. — Il écrivit pour le service de la mission un dictionnaire de l'idiome de cette peuplade, comme son père l'avait fait pour les Arawakes. — Ses collaborateurs ne purent supporter le climat, et ne firent en quelque sorte, que languir et mourir dans cette station. — Aussi n'y eût il que peu de nègres appelés au baptême les années suivantes; — en 1780, on y admit la femme et la sœur d'Arabi, qui furent ainsi les premières de leur sexe membres de l'Église.

Il ne se passa durant les dix années qui suivirent aucun événement qui pût avoir une influence vitale sur la colonie, si l'on en excepte une nouvelle translation, qui donna lieu à la fondation du nouveau Bambey. — Mais en 1790 les frères furent réjouis par des symptômes indubitables de réveil chez les nègres marrons stationnés beaucoup plus haut, sur les bords du fleuve. — Déjà en octobre quelques chrétiens de Bambey avaient parcouru ces quartiers, et on les y avait ouïs volontiers rendre témoignage à l'Evangile de Jésus-Christ. — Gran Adama, qui était tout-à-la-fois jongleur en chef, ministre des idoles et capitaine, déclara qu'il ne voulait empêcher personne de se convertir; que pour lui il continuerait ses divinations et enchantemens. — En juillet 1791, son frère Pikinkogo vint demander aux missionnaires de leur parler du grand Dieu, créateur de toutes choses, et bientôt il fut suivi de plusieurs de ses compatriotes, qui tous exprimèrent le vœu qu'un des frères allât prendre domicile dans leur village.

La première cause humaine de ce réveil avait été un impotent, nommé Paul, d'abord zélateur ardent des idoles, qui n'avait jamais demeuré chez les frères, mais qui, deux ans auparavant, avait été instruit et baptisé par le frère Randt.—Cet homme avait coutume de rassembler dans sa maison les nègres qui témoignaient quelque bon désir, et de les entretenir de la vie et de la miséricorde du Sauveur, ce qui faisait naître chez plusieurs des sentimens inexprimables. — Sa conversion et son témoignage fournissaient une preuve vivante de la puissance de l'Evangile, et produisaient une forte sensation, au point que les plus opiniâtres adversaires en venaient à répéter la question première : Que faut-il que je fasse pour être sauvé?

Les frères s'intéressèrent à ces nouveaux convertis et les soutinrent par leurs visites. Wiez parcourut en décembre, avec les deux néophytes, Christian et David, le haut pays, eut des auditeurs attentifs dans tous les villages, et fut surtout accueilli avec beaucoup de joie par ceux qui avaient déjà goûté l'Evangile. — Toutefois il eut un avertissement à leur donner, et à Paul lui-même ; ce fut de ne pas attaquer avec tumulte, et par des voies de fait, l'idolâtrie de leurs compatriotes, leur représentant que ce n'était point ainsi que les frères avaient agi à leur égard, mais qu'ils les avaient plutôt entretenus de l'amour de Jésus, sachant bien que dès que cet amour avait trouvé place dans un cœur, pour ce cœur là les idoles tombaient d'elles-mêmes. — Sur leurs instantes prières, Randt renouvela sa visite en mars 1792. — Pikinkogo mit sa maison à sa disposition pour lui servir et de demeure et de chapelle. Il y était presque sans interruption entouré de gens qui voulaient l'ouïr parler du Sauveur; puis ils suppliaient toujours qu'un frère consentît à venir demeurer parmi eux.—Comme il n'y avait

guère moyen de céder à cette demande, on chargea les aides-missionnaires indigènes, Jean Arabi, André et Christian Grégo, de visiter de temps à autre ces nègres du haut pays. — A leur retour ils ne pouvaient tarir sur les exemples qu'ils y avaient vus de la faim et de la soif de la justice. La plupart avaient détruit leurs fétiches, et déclaré qu'ils ne voulaient plus donner leur croyance à un autre Dieu qu'à celui qui les avait rachetés par le sang de son Fils. — On les avait vus prêter attention jusqu'à minuit aux instructions de leurs évangélistes, revenir à eux le lendemain, d'aussi bonne heure que possible, et c'étaient les femmes, autrefois si entêtées de leurs idoles, qui exprimaient le plus ardent désir de recevoir instruction.

Vu ces heureuses perspectives, qui faisaient espérer que les larmes et la mort de tant de missionnaires ne seraient pas infructueuses, il était d'autant plus douloureux de voir que les maladies et les décès multipliaient journellement les difficultés de cette mission. Wiez perdit coup sur coup les collaborateurs qu'on lui avait envoyés, et eut lui-même, ainsi que sa femme, beaucoup à souffrir de fièvres adynamiques.

La Régence de Paramaribo, qui jusqu'alors avait entretenu auprès des nègres libres des résidens pour veiller à l'exécution des traités de paix, confia aux frères cette charge. — Ce fut comme délégué de la Régence que Wiez fit, en janvier 1796, avec Jean Arabi, une excursion le long du fleuve, afin de conférer avec quelques-uns des chefs, et dans ce voyage il ne négligea aucune occasion de rendre les vieux et les jeunes attentifs à l'amour de leur Créateur. — Une dernière visite eut lieu, en janvier 1801, en société de sa femme et de son aide-missionnaire, Christian; partout ils furent accueillis avec joie. — Plus de cent personnes s'assemblèrent autour

d'eux dans le village de Péto, et chacun leur exprimait le désir de les posséder dans sa demeure. — La Parole de Dieu trouva accès dans les âmes ; beaucoup ne tenaient plus à l'idolâtrie que par un reste d'habitude, et commençaient à solliciter les frères de leur faire connaître le vrai Dieu. — Wiez sentit son cœur s'émouvoir d'une indicible compassion, et redoubla de prières, afin qu'il plût au Seigneur de faire luire son soleil sur ce peuple, enveloppé encore des ténèbres et des ombres de la mort.

Dans une autre occasion ce fidèle missionnaire ayant expliqué à quelques-uns d'entre ces nègres la parole de St.-Paul 1 Tim. I, 15 : *C'est une chose certaine et digne d'être entièrement reçue que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier ;* — explication qu'il accompagna du chant d'un cantique analogue; pleins d'admiration et de joie ses auditeurs joignirent les mains d'un commun accord, et firent vœu de se convertir et d'abandonner tout-à-fait leurs idoles.

Wiez leur rendit un dernier service en traduisant dans leur langue l'harmonie des Evangiles et quelques Épîtres des Apôtres, puis l'*Idea fidei Fratrum* (1). Il exerça à l'enseignement ses premiers élèves, qui déployèrent des talens supérieurs à ce qu'on pouvait espérer ; et, épuisé par les travaux, il fut en 1801 relevé de son poste par Lange et sa femme.

Mission à Paramaribo.

Nous avons maintenant à parler des travaux que les frères stationnés dans la ville même où, comme nous l'avons dit, ils vécurent long-temps du travail de leurs

---

(1) Exposé de la doctrine des Frères-Unis.

mains, entreprirent pour évangéliser les esclaves nègres soit de la ville, soit des plantations voisines.

Les vieux préjugés des Européens contre les Hernhuters s'étaient effacés, et les frères jouissaient de la confiance du Gouverneur et d'autres personnes de marque.—Pour exercer avec plus d'avantage leur profession de tailleurs, ils avaient acheté en 1767 une maison et un petit territoire. Dix à douze nègres à leurs gages travaillaient chez eux comme apprentis ou compagnons, et dans le nombre plusieurs étaient sincèrement chrétiens.

Les frères commencèrent à tenir des réunions d'édification le dimanche, pour leurs nègres; — mais ceux-ci en attirèrent d'autres. Le 21 juillet 1776 eut lieu le premier baptême, et, plus tard, cette même année, huit autres catéchumènes reçurent ce signe extérieur de l'alliance de grâce. — Les frères ne rencontrèrent plus aucun obstacle dans leur entreprise. Au contraire, plusieurs personnes considérables en témoignèrent leur satisfaction et exprimèrent hautement le vœu que tous les nègres en vinssent à se convertir. — Ce fut dans cet esprit qu'agirent beaucoup de propriétaires d'esclaves, — tandis que d'autres maltraitaient au contraire les leurs avec barbarie, quand ils fréquentaient les assemblées des frères.

Le nombre de leurs auditeurs allant toujours en croissant, les frères bâtirent dans leur jardin, en 1778, une Église que bientôt après il fallut aggrandir. Le Gouverneur s'informa avec intérêt de leurs succès pour l'instruction religieuse des nègres, assista ensuite à leur service avec ses principaux officiers et en témoigna beaucoup de satisfaction.— De riches habitans de Paramaribo contribuèrent généreusement aux frais du culte, qui alors était fréquenté par environ 200 auditeurs tous attentifs, et dont presque chaque mois quelques-uns recevaient le

baptême. En 1779 la Régence fit cession aux frères d'un terrain pour leur servir de cimetière.

Cette même année l'occasion leur fut offerte d'annoncer aussi l'Evangile aux nègres des plantations. M. Palmer, propriétaire de la plantation Fairfield, sur la rivière Commewyne, à dix lieues de Paramaribo, invita les frères à venir y évangéliser ses 150 esclaves. Lorsque Kersten, pendant les trois jours de repos qui leur furent accordés pour l'entendre, leur annonça la bonne nouvelle de leur salut par J.-C., — ces pauvres malheureux levèrent leurs mains vers le ciel, et remercièrent Dieu à haute voix de ce qu'il avait aussi envoyé son fils pour sauver leurs âmes. Ces visites furent réitérées et à Fairfield et dans d'autres plantations. Afin de pouvoir continuer cette œuvre avec succès, les frères tâchèrent de fonder une station dans le voisinage. La Régence leur assigna en 1785 un terrain situé sur la Commewyne, non loin d'un vieux fort nommé Sommelsdyk dont la station prit le nom. — Mais le sol en était si marécageux et l'air si malsain que les deux premiers missionnaires en furent victimes. — Outre cela, bien que leur œuvre eût été visiblement accompagnée de la grâce divine et qu'en 1786 ils eussent déjà 164 catéchumènes, il leur fut suscité d'autres difficultés. Comme les nègres des plantations circonvoisines ne pouvaient se rendre à Sommelsdyk que par eau, et que la traversée n'était pas toujours sans danger, les planteurs n'accordaient pas volontiers la permission d'assister au service. Et cette répugnance fut en quelque sorte justifiée en 1788 par un triste accident. Une barque surchargée de nègres sombra au retour d'un service religieux et trois négresses périrent. Les frères se virent donc obligés d'aller eux-mêmes, autant que possible, instruire leurs disciples sur les plantations.

A Paramaribo, leur mission continuait à être bénie du Seigneur, toutefois non sans qu'ils eussent aussi des sujets de tristesse. Plus leur communauté augmentait, plus aussi elle exigeait de vigilance. Les nègres sont très-enclins à l'impureté et à l'ivrognerie ; — plusieurs y succombaient. Il fallut redoubler de fermeté et de sollicitude. Une visite qu'ils reçurent en 1780 du frère Liebisch, membre de la conférence des Anciens de l'Unité (c'est ainsi que se nomme la direction centrale de l'Eglise des Moraves), fut pour eux une époque de raffraîchissement. — Lui-même écrivait de Paramaribo : « soit dans « la colonie soit auprés de la Régence, nos frères sont « estimés comme des gens de probité, de bons et utiles « citoyens. Personne maintenant ne songe à les inquié- « ter. Dans les assemblées la présence du Seigneur est « sensible; il y règne beaucoup de dévotion et de recueil- « lement. Quoique cette communauté, toute composée « d'esclaves, soit l'objet du mépris des mondains, les « hommes plus sages l'ont, au contraire, en grande « estime. » Le nombre des néophytes et des catéchumènes s'élevait l'an 1800 à 315. — Pour subvenir à leurs besoins, les frères avaient établi en 1766, outre leur métier de tailleurs, une boulangerie et plus tard, un atelier d'horlogerie, etc., etc.

Depuis l'année 1793 l'état de guerre où se trouvait l'Europe mit empêchement à l'arrivée de nouveaux collaborateurs et interrompit toute communication avec la Hollande. On y suppléa autant que possible en ouvrant des communications avec les États-Unis. En 1799, on attendait quatre frères partis d'Europe et qui avaient pris la route de l'Amérique septentrionale. — Il n'en arriva qu'un, les trois autres étant morts dans la traversée.—La conquête de la colonie de Surinam par les Anglais, au mois d'août de cette même année, changea la face des

affaires. La mission n'eut qu'à se louer de la nouvelle Régence.

Les frères Lawatsch, Wohn, Frommelt, Kersten, Wagner et Wied avaient exercé durant cet intervalle une surveillance salutaire sur l'ensemble des diverses stations du pays, — en quoi ils furent secondés par un certain nombre de frères qui formaient un conseil ou une conférence auxiliaire.

Après la paix d'Amiens, en 1802, la colonie de Surinam fut rendue pour un peu de temps à la mère patrie; —elle fut reprise en 1804 par les anglais, et leur resta jusqu'en 1816, c'est-à-dire, jusqu'à la paix de Paris. — Quoique les missionnaires n'aient jamais eu à se plaindre de la régence anglaise, cette époque fut néanmoins désastreuse pour eux. Le système continental de Napoléon, les prohibitions de tout genre maintenues par la marine anglaise, la stagnation totale du commerce qui en fut la suite, l'impossibilité où se trouvèrent les planteurs d'acheter de nouveaux esclaves et d'écouler leurs produits, firent tomber la colonie entière dans un état de délabrement difficile à décrire, et augmenter proportionnellement le prix des denrées. — L'interruption des communications avec l'Europe, des maladies meurtrières et de nombreux décès désorganisèrent presque généralement l'œuvre des missions jusqu'alors assez prospère pour soutenir le courage. — La station de Paramaribo résista seule à tant de causes de destruction. C'étaient les frères Wied, Langballe, Ganth et Passavant qui la dirigeaient et qui de temps à autre visitaient les postes de Sommelsdyk, Nouveau-Bambey et Hoop. Mais bientôt ces derniers ne furent plus tenables. — Hoop avait été réduit en cendres en 1808 par une bande de scélérats. — Saron, Ephrem, en un mot, tous les établissemens fondés sur les bords de Rio Berpice, de la Saramaka et du Corentyn furent changés en

solitudes; — et quelques efforts que l'on tenta en 1810, 12 et 16 pour les relever, n'amenèrent aucun résultat satisfaisant.

Il en fut à peu près de même de la mission entreprise parmi les nègres marrons ou indépendans du haut pays arrosé par le Surinam. — Ce qui en subsista de plus certain et de plus remarquable fut la fidélité de quelques-uns à l'Evangile, malgré la difficulté des temps, par exemple, de Jean Arabi et de Christian Grégo. — Le premier, qui termina sa carrière en 1821, disait à Grégo sur son lit de mort : « continue à enseigner mes enfans dans la » voie du Sauveur; car mon dernier vœu est qu'ils se » tiennent fidèlement sous sa main. » — Grégo lui-même écrivait peu de temps après aux missionnaires de Paramaribo, de la part de quelques uns de ses compatriotes : « Nous avons l'intention de marcher dans la route que « notre Sauveur, notre bon Seigneur nous a tracée et de « vivre pour lui, aussi long-temps qu'il nous sera donné « de vivre. Nous le prions de nous communiquer sa force, « afin que nous accomplissions la volonté de Dieu et que « nous lui restions fidèles, jusqu'à ce qu'il nous appelle à « le voir dans son royaume céleste. »

Ce digne vieillard visitait quelquefois les frères à Paramaribo, soutenait avec eux une correspondance active et remplissait les devoirs d'un Evangéliste auprès de ses compatriotes stationnés dans son voisinage, sur la rivière Saria Creek. Hélas! souvent ils lui faisaient éprouver la tristesse du juste qui *verse des ruisseaux de larmes parce qu'on n'observe pas la loi de Dieu.* Peu de temps avant sa mort, en 1824, il écrivit ses derniers adieux aux frères : « Je ne vous reverrai plus dans cette vie, leur dit- « il; — je ne souhaite plus que Dieu la prolonge d'un seul « jour; — il me tarde bien plutôt d'être recueilli auprès « de celui en qui j'ai cru. — Et maintenant mes frères n'ont

« plus d'instituteur qui les avertisse ; — mais qu'au moins « ils persévèrent dans la prière! qu'ils crient au Seigneur! « — Il est puissant pour leur être à tous en aide. »

En septembre de l'année suivante, 1825, la petite fille de Jean Arabi fut baptisée à Paramaribo. Elle y avait séjourné quelque temps chez les frères et s'y était rendue recommandable par sa modestie et son obéissance. Son père et ses frères, qui avaient entravé plutôt que favorisé sa conversion, se rencontrèrent précisément dans la ville au moment où elle prononça le vœu de son baptême, ce dont le premier reçut une impression nouvelle et bien salutaire.

Par tout ce que nous venons de raconter, il est aisé de voir qu'il avait fallu concentrer dans la ville l'activité de la mission. Aussi fut ce là que Dieu consola et réjouit les frères par les fruits les plus sensibles ; car l'Évangile y déploya sa puissance sur toute la population soit des esclaves, soit des hommes libres. En particulier il ne se passait aucune année où la communauté des nègres ne prît un nouvel accroissement. Lors d'une épidémie meurtrière (la petite vérole), qui, en 1819, enleva plus de 2,000 personnes, les frères eurent auprès du lit de maladie et de mort d'un grand nombre de leurs disciples, les preuves les plus indubitables de leur foi et de la grâce vigilante du bon berger, en ce qu'ils trouvèrent presque partout ou un repentir sincère ou le calme et l'espérance du Chrétien, qui laisse ce monde pour un monde meilleur. — On entendit de la bouche même de payens en proie à la contagion ce cri de vérité et de conscience : « Nul être, nul des Dieux des nègres, nul être au monde « ne peut me porter secours, excepté le Dieu qui m'a « créé ! » — Le cimetière ayant dû être aggrandi, les esclaves employèrent avec zèle leurs loisirs à déblayer le terrain, à ouvrir les fosses et à planter tout autour une haie vive de limoniers.

La ville fut dévastée le 21 janvier 1821 par un fléau d'une autre nature et qui y répandit une nouvelle consternation. Ce fut un incendie qui en consuma la plus belle partie, savoir 400 maisons avec leurs dépendances, l'Hôtel-de-Ville, l'Eglise réformée et l'Eglise catholique. En moins de 24 heures, tous ces édifices furent la proie des flammes. — Ceux de la Mission furent préservés comme par miracle. — Plusieurs nègres de la communauté perdirent leur demeure et tout leur avoir, aucun la vie. Ils eurent équitablement leur part des assistances et des indemnités qui arrivèrent de la mère-patrie. — Cet événement formidable servit à réveiller beaucoup de consciences de leur sommeil. — On put en juger par l'affluence toute nouvelle des auditeurs dans les assemblées religieuses, auxquelles l'espace ne suffisait plus, et par l'expression profondément sérieuse des physionomies. — La parole toute-puissante de la croix brisa les *cœurs de pierre;* 96 personnes d'âge mûr furent baptisées cette année-là. Les écoles ouvertes pour enseigner aux enfans des nègres la lecture, le chant des cantiques etc., prospéraient visiblement. La traduction en nègre-anglais des principaux points de la doctrine de Jésus, imprimée à Londres en 1815, rendit à cet égard de grands services. — Il se manifesta aussi une nouvelle vie dans les plantations du voisinage; — les propriétaires invitaient les frères à y tenir des réunions religieuses. — En 1825 une nouvelle Eglise fut bâtie et inaugurée dans le district nommé Breukelwaard. — Molhoop, Vlaardingen, Lustryk, la Singularité, et plusieurs autres plantations furent régulièrement visitées tour-à tour.

« Comme ces visites ne pouvaient être réitérées que de deux en deux mois, remarquent les missionnaires, et qu'il nous manque de bons aides-évangélistes parmi les

esclaves des plantations, il était difficile de faire connaissance avec les individus et de les traiter d'une manière tout-à-fait appropriée à leurs besoins. Aussi plusieurs sont encore bien loin de connaître et de sentir l'Evangile. » — Un nègre de la plantation Molhoop disait : « Aussi long temps que le maître parle, nous comprenons ce qu'il enseigne, et notre cœur est plein de joie de ce que nous entendons ; — mais nous sommes trop bornés pour le retenir ou pour le répéter en paroles. » — Un autre disait aussi avec une tristesse évidente : « Et bien, voilà que nous avons entendu aujourd'hui, comme déjà bien souvent, la Parole de Dieu, et que nous avons formé la résolution de nous convertir tout-à-fait ; — mais, hélas ! il en sera sans doute cette fois comme les autres ; — nous oublierons bientôt ce qui nous a été enseigné et nous retournerons à notre mauvais train. » — Toutes ces expériences devaient être une grande épreuve pour la foi de ceux qui travaillaient au milieu d'hommes si grossiers et d'une ignorance parfois si animale. Néanmoins on ne saurait méconnaître que la Parole de Dieu ne retournât pas à lui sans effet, et que même elle fît naître des sentimens de gratitude et d'amour chez ceux qui y prêtaient assidûment l'oreille.

Le 21 juillet 1826, c'est-à-dire un demi-siècle après que le premier nègre avait été baptisé à Paramaribo, la communauté fit un service extraordinaire de commémoration qui excita beaucoup de sympathie chez tous les habitans de la ville, et fut accompagné d'une bénédiction visible. Depuis ce jour, les frères ont eu à baptiser 2,477 personnes, et au moment de la solennité sémi-séculaire, ils avaient 1,300 âmes placées sous leur surveillance.

« Les nègres de la ville, remarque un missionnaire, ont sur leurs compatriotes des plantations l'avantage qu'ils peuvent recevoir sans interruption les enseigne-

mens et les avertissemens de leurs pasteurs et frères. Cependant l'accroissement journalier de la communauté rend cette dernière fonction très - laborieuse. Il arrive assez souvent que tels et tels, après s'être présentés pour demander instruction, ne reparaissent plus dès le moment que cette instruction a touché au point sensible de leur conscience. D'autres s'accoutument à répéter des mots dont ils ne sentent pas la vérité. — Au total, ils éprouvent bien un certain désir de sortir des ténèbres de l'idolâtrie; la Parole de Dieu produit au moins sur eux cette impression qu'ils reconnaissent ne savoir encore ni vivre, ni mourir; et la célébration du baptême cause presque à tous une émotion visible.—Toutefois ils conservent, même dans leur nouvelle carrière, quelque chose de la servilité et de la stupidité dont les chaînes de l'esclavage semblent les avoir empreints. Il faut une extrême patience pour ménager les lueurs de foi et de piété que la prédication de l'Evangile a fait pénétrer dans leur conscience, et pour ne pas se lasser de la lenteur avec laquelle ils parviennent à reconnaître le danger de leur état moral, et la nécessité du salut en Jésus-Christ. — Qu'on ne s'étonne pas non plus des rechutes par lesquelles plusieurs affligent leurs guides spirituels. — En divers endroits ces esclaves sont forcés de vivre au milieu d'une foule de payens qui prennent à tâche de les faire retourner au péché et aux idoles, et qui, lorsqu'ils ne peuvent y réussir, les calomnient.—Mais le plus dangereux scandale leur vient des blancs, soit-disant chrétiens, qui font trop souvent à leur égard le diabolique métier de corrupteurs des âmes.—Toutes choses pesées, il y a lieu de louer et de bénir le Seigneur de l'œuvre miséricordieuse qu'il a commencée et déjà remarquablement avancée chez ce peuple, surtout quand on compare les nègres membres de l'Eglise chrétienne à leurs compatriotes encore idolâtres

et qu'on se rappelle ce qu'ils ont été. — Il est juste de donner au plus grand nombre le témoignage qu'ils vivent en simplicité sous la discipline de leur Sauveur, que c'est en lui qu'ils mettent leur souverain bien et leur confiance.»

La communauté s'était accrue de telle manière qu'il fallut bâtir une Eglise plus spacieuse, à la fondation de laquelle contribuèrent généreusement les membres des Eglises réformée et luthérienne de la ville. Une année après la pose de la première pierre, le 21 juillet 1828, le nouveau temple fut solennellement consacré, et ce fut un vrai jour de joie religieuse. Aucun terme n'exprimerait dignement combien on sentait s'élever son âme à la vue de ces milliers de nègres, tous proprement vêtus, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, tous attentifs à la parole de Dieu et reconnus frères et sœurs des chrétiens; tandis que les galeries du temple étaient couvertes d'hommes et de femmes de toutes les conditions et de toutes les nuances, blancs, mulâtres, noirs, chrétiens, juifs, payens même qui se trouvaient ainsi réunis dans un commun sentiment d'adoration et de reconnaissance envers le seul vrai Dieu Le plus grand recueillement, les signes de la plus sincère dévotion régnèrent pendant tout le service.

Le commissaire-général avait déjà exprimé aux frères, de la part de S. M. le roi des Pays Bas, sa satisfaction des peines qu'ils se donnaient pour le vrai bien des nègres de la colonie, et il avait eu un entretien avec eux sur les moyens d'avancer cette bonne œuvre. — Bientôt après, il parut dans la *Gazette de Surinam* un article annonçant qu'il s'était formé dans la mère-patrie, avec l'autorisation du gouvernement, une société pour l'évangélisation des nègres esclaves; — il y était remarqué que l'on se conformerait dans l'exécution de ce plan aux méthodes des frères de l'Unité, qui désormais se trouvaient justifiées

par l'expérience.—Une société auxiliaire fut fondée dans ce même but à Paramaribo, et la direction invita les missionnaires à ses séances hebdomadaires. —

Ces événemens et ces témoignages fraternels les animèrent d'un nouveau zèle; — ils recommencèrent leurs tournées pastorales dans les plantations. — Bientôt ils y comptèrent 176 néophytes et 200 catéchumènes auxquels ils adressaient régulièrement la parole de la croix. Ils virent pareillement se rouvrir d'anciennes stations sur la Saramaka et jusqu'aux frontières extrêmes de la colonie.— Par exemple, sur l'invitation du gouvernement, ils fondèrent un service régulier dans le fort nommé Nouvel-Amsterdam, où viennent se réunir les nègres des plantations circonvoisines. De plus, la Cour de justice leur confia la cure d'âmes des prisonniers. Et, afin que leurs voyages dans les diverses directions où leur ministère les appelle fussent allégés et facilités, la société de la Haye, ci-dessus mentionnée, pourvut aux frais de la première année.

Un de leurs plus grands sujets de joie fut la nouvelle que dans le canton du haut Surinam, nommé Berg-en-Daal, à 36 lieues de Paramaribo, il se manifestait parmi les nègres un réveil et un désir d'entendre l'Evangile. — C'était un petit-fils de Jean Arabi qui, humainement parlant, avait conservé et raminé cette étincelle. — Ces nègres vinrent dans la ville faire visite aux frères et renouer des relations avec eux; et, sur leurs instantes prières, le frère Genth alla, en novembre 1830, leur faire visite et baptiser un catéchumène, nouvelles prémices d'une Eglise chrétienne au milieu d'eux.

Un bienfait inappréciable pour cette mission a été l'envoi, qu'a eu la bonté de lui faire la société biblique britannique et étrangère, d'un bon nombre d'exemplaires imprimés du Nouveau-Testament en langue négro-an-

glaise, que jusqu'alors les fréres n'avaient possédé qu'en manuscrit. — Comme la grande majorité des négres ne comprend pas d'autre langue, cet envoi fournit le moyen de faire parvenir la Parole de Dieu jusque dans la hutte du chasseur et du pêcheur.—De plus, l'une des occupations capitales des fréres étant l'instruction des enfans, il n'est pas rare que ceux-ci deviennent les instrumens dont Dieu se sert pour éclairer leurs péres. — Aussitôt qu'il fut connu que ces Nouveaux-Testamens étaient arrivés, on vit venir nombre d'esclaves pour en acheter.—On en distribua une trentaine d'exemplaires aux enfans de l'école les plus avancés dans la lecture. — Aujourd'hui le nombre s'en éléve à 130.—L'école du dimanche est aussi fréquentée par des adultes.

A la fin de l'année 1831, la communauté des nègres de Paramaribo comptait 3,039 membres, auquel nombre il faut ajouter les 264 qui habitent sur les plantations. (1)

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Chaque année révèle quelque progrès nouveau dans la civilisation et le christianisme des indigènes de ce pays. Vers la fin de 1832, le mariage chrétien a été introduit chez les natifs de Tepuna, et le premier mariage a été célébré le 19 novembre 1832, en présence d'un nombre considérable d'indigènes venus de tous les villages environnans, et à la grande surprise des chefs qui assistaient à la cérémonie. Les deux époux, qui reçurent en cette oc-

---

(1) Si l'on compare ce résultat avec celui que nous donnions en 1829, dans une notice sur cette mission (4e année, p. 212), on verra qu'il y a eu depuis lors accroissement de treize cent soixante-onze personnes.

casion la bénédiction nuptiale, avaient précédemment été baptisés par les missionnaires et avaient vécu sous l'influence de leur ministère. Après la cérémonie, il y eut un repas, auquel prirent part tous les assistans et à la suite duquel chacun s'en retourna chez soi heureux et content. On ne pouvait s'empêcher de remarquer le contraste qu'offrait cette fète paisible, fruit de l'introduction du christianisme dans le pays, comparée avec les abus qui se commettaient précédemment en pareille circonstance. C'est la coutume à la Nouvelle-Zélande, que le jour de leur mariage, les deux époux soient battus par ceux de leurs amis ou de leurs relations qui se trouvent présens à la fête ; cette fois-ci rien de pareil n'eut lieu, il ne fut question ni de coups, ni de disputes ; tout se passa le plus tranquillement du monde, et chacun tomba d'accord que cette manière de se marier était infiniment préférable à l'ancienne.

Dans une autre station, celle de Waimate, M. Clarke remarque avec joie d'autres progrès : « Les villages que nous visitons le dimanche, écrit-il sous la date du 7 mars 1834, présentent un spectacle vraiment réjouissant non-seulement aux yeux du missionnaire, mais encore à ceux du pur philanthrope. Le dimanche est véritablement ici un jour de repos. Les indigènes préparent ordinairement le samedi soir tout ce qui est nécessaire pour leur subsistance et celle de leur famille, pendant la journée du dimanche, afin de n'avoir pas à travailler ce jour là. Que nous les visitions ou que nous ne les visitions pas, ils commencent la sanctification de ce saint jour, par la lecture et la prière ; et il y en a toujours quelques-uns qui se tiennent aux aguets, pour annoncer notre arrivée. Dès qu'ils nous voient venir, ils commencent à sonner leur cloche qui se compose d'une hâche ou houe indienne ; dans d'autres endroits, ils se servent d'un canon de fusil

suspendu et qu'ils tirent, afin de rassembler les natifs pour le service. L'assemblée est formée en ordre et prête beaucoup d'attention au culte. Après le culte, quelques-uns d'entre eux nous suivent ordinairement à deux ou trois milles, pour nous proposer des questions sur les choses qu'ils ont entendues, ou pour nous faire connaître l'état de leurs âmes. Dans la plupart des lieux que nous visitons, il y a une école, où jeunes et vieux apprennent à lire et à écrire. »

« Le dimanche 8 septembre, nous avons baptisé quatre adultes ; un plus grand nombre attend de pouvoir être admis, par le même sacrement, dans la communion de l'Eglise. O combien nos amis en Angleterre seraient réjouis, s'ils voyaient le courage et la hardiesse avec lesquels ces jeunes chrétiens s'avancent au milieu de la congrégation, et confessent, en présence de leurs compatriotes, Christ et Christ crucifié !

Dans la station que dessert M. Yate les indigènes, qui ont été élevés dans les écoles de la mission et qui désirent recevoir le baptême ou participer pour la première fois à la sainte cène, s'addressent ordinairement, par lettre, à leur missionnaire, pour lui faire connaître leurs sentimens. Nous avons la traduction en anglais de neuf de ces lettres ; nous en donnerons ici trois, comme échantillon ; elles montreront à quel point le christianisme a éclairé et développé ces fils de Cannibales :

Première lettre. — De Jean Taua et de Marie Taua sa femme.

« M. Yate, il y a déjà plusieurs mois, que moi et Marie nous avons été baptisés par vous dans la chapelle de Kérikeri, et depuis lors j'ai pensé et fait beaucoup de choses. Quelquefois je pense aux choses de ce monde et

quelquefois, je pense aux choses de Dieu ; quelquefois je fais bien, quelquefois je fais mal. Est-ce que quelqu'un qui a l'amour de Jésus-Christ dans le cœur peut faire le mal et rire, quand il voit les autres faire le mal ? Je fais ainsi, oui, je fais ainsi. C'est quand nous ne nous souvenons pas de l'amour du Sauveur que nous péchons. Quand moi et Marie nous pensons à son amour, nous l'aimons et nous nous efforçons de faire ce qu'il dit dans son saint livre. Si vous nous permettez à moi et à ma femme de venir à la table sacrée, peut-être nous rappellerons-nous mieux la mort de Jésus et son amour. Dites oui, M. Yate, ou peut-être dites non. Il y a bien des fautes dans cette lettre de nous deux, aussi Marie a dit : « Ne l'envoie pas, attends qu'il vienne à Kérikeri, et tu lui diras ce que tu veux. » Nous voici vous écrivant, vos amis.

JEAN TAUA, MARIE TAUA.

Deuxième lettre. — De Piripi esclave racheté.

« M. Yate, mes parens sont morts depuis long-temps; mon cœur est brisé. Je trouve que je suis un orphelin ; et quoique M. Davis ait été mon père et Mme Davis, ma mère, cette année, et l'autre année, et un grand nombre d'années, je cherche pourtant un autre père et ce père doit être Dieu. Ne direz-vous pas maintenant : Piripi, vous êtes un garçon sale et négligent ? Oui, je le suis; mais je n'ai pas d'habits à donner à laver à ma femme; mais que sont des habits ? Ils n'ont rien à faire avec le cœur. Ne nous avez vous pas dit, le dernier jour de prière, que c'était ce qui sortait de l'homme qui le souillait et non pas les habits qui le couvrent ? Chez moi, il n'y a rien que de mauvais, intérieurement et extérieurement ; mais quoique le mal soit grand, il n'est pas si grand que l'a-

mour de Dieu. Il n'y a qu'une chose qui me jette quelquefois par terre, c'est le péché ; mais l'amour de Dieu me relève. Je songe depuis long-temps à me faire baptiser, j'ai pensé que je devais demander à M. Yate, si d'être admis dans l'Église me ferait connaître plus et aimer davantage le Sauveur que je ne le fais. Vivez en paix, M. Yate; de moi, de votre fils,

PIRIPI.

Troisième lettre. — De Hau, chef indigène.

« Mon ami, M. Yate, peut-être pensez-vous que je pense beaucoup aux bonnes choses, aux choses de Dieu. Voici mon sentiment : Je désire depuis long-temps être baptisé, parce que j'aime Dieu. Vous rappelez-vous que vous m'avez demandé l'autre jour pourquoi j'aimais Dieu et combien je l'aimais? J'aime Dieu, parce qu'il est mon père et Jésus-Christ, parce qu'il est mon Sauveur ; mais tout mon amour pour eux est bien petit ; il n'est pas plus gros qu'un grain de sable. Je suis peiné que mon cœur soit encore attaché au monde.

C'est là tout mon livre pour vous, M. Yate.

HAU.

VARIÉTÉS.

Oiseaux d'Afrique.

Le Comité a reçu de MM. les Administrateurs du Muséum d'Histoire naturelle, le Catalogue suivant des oiseaux dont il a été fait mention dans notre première livraison, p. 31 et 32.

Catalogue des Oiseaux de l'intérieur de l'Afrique (région australe), donnés par la Société des Missions évangéliques, en novembre 1834.

NUMÉRO D'ORDRE.	NOM DE L'ESPÈCE.	Age et Sexe.	PATRIE.	NOMBRE	OBSERVATIONS DIVERSES.
1	DUC, espèce nouvelle très-remarquable..........	Adulte	Afrique australe.	1	
2	SCOPS, espèce nouvelle.............	*Idem.*	*Idem.*	1	
3	FAUCON, espèce intermédiaire entre la cresserelle et la cresserellette...	*Idem.*	*Idem.*	1	Nous avons déjà reçu cette espèce du Cap et du Sénégal, mais non dans le même plumage.
4	PIE-GRIÈCHE, espèce nouvelle, passant aux Mégalonix............	*Idem.*	*Idem.*	1	
5	TISSERIN, voisin du loxia-philippina...........	*Idem.*	*Idem.*	1	Le Musée possède déjà un individu de cette espèce, venant du Cap.
6	MARTIN-CHASSEUR, à coëffe brune...........	*Idem.*	*Idem.*	1	Nous ne l'avons pas dans cet état.
7	GUÉPIER, à queue étagée..........	*Idem.*	*Idem.*	2	États dans lesquels le Musée ne possède pas encore l'espèce.
8	COUCOU-CRIARD cuculus-clamosus.	Je âge.	*Idem.*	1	
9	TOURACO magnifique, espèce nouvelle............	Adulte	*Idem.*	1	Très-belle espèce, pouvant servir de type à un sous-genre nouveau.

Fait au Muséum, le 6 Décembre 1834.

J. Geoffroy-Saint-Hilaire.

Les objets remis depuis par la Société sont les suivans :

1. *Piegrièche*, espèce voisine du Gonolek.
2. *Rollier*, voisin du Rollier d'Abyssinie.
3. *Coucou* de Klaas, femelle ou jeune.

G. St. H..

NOUVELLES RÉCENTES.

Départ de missionnaires américains pour diverses contrées, surtout pour le sud de l'Afrique.

Le 23 novembre 1834, vingt personnes ont été solennellement recommandées à la grâce de Dieu et consacrées pour l'œuvre de l'Evangile parmi les païens, dans l'Eglise de Park Street à Boston. Huit d'entre elles sont destinées pour les îles Sandwick et douze pour l'Afrique intérieure méridionale. De ces douze dernières, six doivent aller se fixer chez les Zoulas de l'intérieur (1), et les six autres chez les Zoulas de Port Natal (2). Les premiers partiront de la ville du Cap et passeront par Lattakou, les seconds pénétreront par la côte et chercheront à rejoindre leurs frères. Ils se sont tous embarqués à Boston, le 3 décembre dernier.

C'est avec joie que nous avons appris le projet de nos frères américains de fonder une mission dans le pays qu'ont exploré nos frères français et qu'ils arrosent depuis plu-

(1) Probablement les sujets de Mousselékatsi.

(2) Sans doute les sujets de Dingan.

(*Rédacteurs*).

sieurs années de leurs sueurs. Quand nous associons dans notre pensée les résultats de cette mission future, avec les fruits que l'on doit attendre de l'expédition scientifique qui, partie de la ville de Cap, le 10 juillet 1834, parcourt dans ce moment, les mêmes contrées et servira sans doute à former des relations avec les tribus de l'intérieur, et à préparer les voies à d'autres missionnaires, comment ne bénirions-nous pas le Seigneur et ne nous abandonnerions-nous pas à la douce espérance qu'il a des vues miséricordieuses sur les nombreuses tribus d'indigènes, qui couvrent le pays au nord de Lattakou, puisqu'il dirige simultanément de ce côté là l'attention et les efforts de tant de Sociétés (1).?

Mort tragique de deux missionnaires.

Le *Covington*, arrivé de Batavia à Baltimore (Etats-Unis), a apporté la triste nouvelle que deux missionnaires américains, MM. Layman et Munson, ayant cherché à pénétrer dans l'intérieur de l'île de Sumatra, habité par les Battas, nation aussi féroce que les Dayaks de Bornéo, ont été tués et probablement mangés par ces cannibales, auxquels, dans leur zèle, ils désiraient annoncer la Parole de la réconciliation. Nous espérons pouvoir donner prochainement des détails sur ce cruel événement.

Nouvelle tentative infructueuse de pénétrer dans le pays de Mousélékatsi.

Dans une lettre datée de Motilo, 12 juillet 1834, M. Rolland nous annonce qu'il venait à peine d'arriver à Motito avec sa femme, quand, apprenant que M. Moffat était parti le jour précédent, avec douze waggons, pour

---

(1) *Voyez* 9e année, p. 351.

le pays des Baharoutzis, dans le but d'y chercher du bois de charpente pour la construction d'une église, il avait voulu profiter de cette bonne occasion de s'assurer par lui-même de l'état de l'intérieur du pays, et que laissant aux soins de M. Lemue et de sa femme, son épouse, à laquelle il était uni depuis quatre mois, il s'était mis en route pour rejoindre le missionnaire anglais et sa caravane. Déjà il l'avait atteint et fait avec lui plusieurs journées de marche, jusqu'au près de la rivière Mamori, quand deux messagers à cheval arrivent à toute bride de Motito; ils avaient fait en un jour et deux nuits le chemin que M. Rolland avait mis 8 jours à parcourir, et étaient expédiés en toute hâte par le frère Lemue, pour apporter à celui-ci la nouvelle que Mellen et deux de ses compagnons de voyage avaient, selon toute apparence, été empoisonnés par Moussélékatsi, que leurs cadavres portaient les traces du poison, et que comme J. Bloem était en route pour aller attaquer de nouveau Moussélékatsi, avec un fort parti de Griquas, il eût à examiner s'il était prudent, dans de telles conjectures, de pousser plus loin son voyage. A la réception de ce message nos voyageurs s'arrêtent, réfléchissent, prient, et craignant moins le poison de Moussélékatsi (car ils avaient eu la précaution de se pourvoir d'émétique en partant) que la coïncidence entre une bataille et leur arrivée dans le pays du tyran, ce qui n'aurait pas manqué d'inspirer à celui-ci des soupçons qu'il importait de ne pas réveiller, ils se décident à revenir sur leurs pas, et à rentrer au Kourouman. Depuis lors, M. Lemue a écrit que le roi de Lattakou ayant formé le projet de transporter le siége de sa tribu à trois journées plus loin, dans une contrée mieux arrosée que ne l'est Lattakou, le frère Rolland se proposait de le suivre dans cette émigration, et de se fixer avec lui dans la nouvelle ville qu'il va construire.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA. — Missionnaires : MM. Arbousset et Casalis. Aide-missionnaire : M. Gosselin.

Extraits du rapport de M. Arbousset sur cette station (1).

Etude de la langue sichuane. — « Vous n'apprendrez pas sans un vif intérêt, Messieurs, que nous commençons, par la grâce de Dieu, à prêcher l'Evangile aux Bassoutos dans leur propre langue. Depuis long-temps ils se plaignaient eux-mêmes de l'infidélité de notre interprète et de son incapacité, et ces reproches n'étaient que trop fondés (2). Mossouto de naissance, et de plus élevé chez les fermiers hollandais, il se permettait, d'un côté, de retrancher de nos prédications tout ce que le christianisme renferme d'opposé aux mœurs de ses ancêtres, et de l'autre il n'était en état de parler correctement aucune des deux langues ; de sorte

(1) Ce rapport porte la date du 19 septembre 1834.

(2) On ne se fait pas une idée en France de l'extrême inhabileté des soi-disant interprètes dont on est obligé de se servir dans ce pays-ci, et qui en outre sont très-rares.

que nous avons volontiers cessé de l'employer dès que nous avons cru pouvoir nous passer de ses services. Ce fait est destiné, Messieurs, à vous révéler l'une des premières difficultés de l'œuvre des missions dans ce pays, et les élèves de la maison des missions feront bien d'en prendre note. Je reviens à mon sujet.

Obligés d'avoir notre culte en sichuan, nous avons senti la nécessité de consacrer à l'étude de cette langue un temps beaucoup plus considérable qu'auparavant, et à l'aide des publications de M. Moffat, d'un petit dictionnaire ébauché par le frère Lemue, et surtout avec la bénédiction du Seigneur, sans le secours duquel les efforts de l'homme seraient inutiles, nous sommes parvenus, au bout d'un certain temps, à rédiger quelques courtes compositions, très-défectueuses sans doute, mais du moins intelligibles et claires, dégagées de ce verbiage embarrassant et sans fin qui accompagne toujours une laborieuse interprétation. Nous avons consacré à ces compositions les soirées toujours plus ou moins longues de l'hiver, et une fois le travail de la journée terminé, nous nous sommes mis à nos études de langue. Le sujet de nos petits discours nous est ordinairement fourni par quelque histoire simple et intéressante de la Bible, de laquelle puissent être déduites, sans beaucoup de peine, deux ou trois instructions capitales à la portée de nos Bassoutos. Pour plus de facilité, nous ne nous astreignons point à traduire littéralement le sens de l'Ecriture, nous nous contentons seulement d'en rendre la pensée générale, sans nous asservir aux mots. Le samedi nous nous soumettons réciproquement ces faibles productions de la semaine, autant dans le but de les améliorer, que pour notre instruction commune; car il s'en faut de beaucoup, Messieurs, que les nombreuses difficultés de la langue des Béchouanas aient été aplanies par

nous. Ce ne sont ici que des essais, des tâtonnemens, et malgré les progrès que nous pouvons déjà avoir faits, cette langue ne nous en paraît pas moins difficile. Quoique simple dans ses tournures, facile quant à la prononciation, logique dans ses constructions grammaticales, le sichuan présente beaucoup d'entraves à la pensée, à cause de sa pauvreté en mots destinés à exprimer les idées religieuses, et en général tout ce qui tient aux notions abstraites et tant soit peu métaphysiques (1).

---

(1) Ceux de nos lecteurs qui s'occupent de linguistique, ne seront pas fachés de trouver ici quelques détails sur la langue des Bassoutos, empruntés à une lettre particulière du missionnaire Casalis :

« La langue sichuane a des règles fixes et une syntaxe beaucoup plus rationelle qu'on ne le croirait. Le verbe est presque calqué sur le verbe hébraïque. Nous avons en sichuan, un kal, un hiphil et un hithpahel, ou trois voies principales, qui se subdivisent, en actif, passif et relatif. En voici un exemple : *Lefa*, payer : Kal actif, *lefa*, je paie; passif, *ki lefoa*, je suis payé ; moyen, *ki lefela*, je paie pour. Hiphil : *ki lefisa*, je fais payer; passif, *ki lefisoa*, je suis fait payer ; moyen, *ki lefelisa*, je fais payer pour. Hithpahel; actif, *ki eilefa*, je me paie; passif, *ki eilefoa*, je me suis payé; moyen, *ki eilefela*, je me paie pour. Les temps du verbe sont : le présent (*kia lefa*, je paie) ; le pretérit indéfini (*ki lefile*, j'ai payé); le prétérit défini et l'imparfait (*ki le ki lefa*, je payai ou je payais); le futur présent (*ki tla lefa*, je payerai), le futur passé (*ki le ki tla lefa*, j'aurais payé); l'impératif (*lefe*, paie), le subjonctif (*ki lefe*, que je paie), l'infinitif (*go lefa*, payer). Le verbe ainsi construit et conjugué me paraît bien plus philosophique que le verbe français, et il est à coup sûr plus commode. Voulez-vous dire en sichuan que Jésus-Christ meurt pour les hommes, vous employez le verbe *shua* (shoua) mourir, à la forme relative, et vous dites : *Jesu Kereste a shuele batu*. Tout le monde comprend qu'il meurt à la place des hommes. Les Bassoutos sacrifient tout à l'euphonie; c'est elle qui détermine l'arrangement des phrases. Les adjectifs se composent d'une ou de plusieurs syllabes radicales qui ne varient point, et d'une première syllabe qui se change suivant la première syllabe du substantif auquel l'adjectif se rapporte. Exemple : Un homme grand, motu o *mo*golu, un grand arbre : sefate se *se*golu ; de grands bœufs, likomo li *li*golu.—Ces données, que je ne puis multiplier dans une lettre, vous prouvent que la langue sichuane est une langue bien formée, et dont les missionnaires pourront tirer un

Mais au moyen d'une application soutenue, unie à la persévérance dans la prière et à l'amour des âmes, qui chez le missionnaire se lie naturellement au sentiment du devoir, et avec l'assistance particulière que le Seigneur a promise aux siens, en proportion de leurs besoins, nous espérons triompher peu à peu de ces difficultés, et obtenir par la suite de plus amples succès. Il faut bien d'ailleurs que la foi d'un serviteur de Jésus parmi les païens, embrasse dans l'avenir plus qu'il ne lui est donné de voir dans le présent; car les études auxquelles nous nous livrons maintenant ne sont que le moyen d'atteindre un but infiniment plus relevé, la régénération des esprits et des cœurs par le triomphe final de l'Evangile, et il est consolant de pouvoir, sous ces deux rapports, comme en général pour tout ce qui se rattache de près ou de loin à notre œuvre, se confier pleinement à la vertu toute-puissante de la grâce. Heureux nous estimerions-nous, quand il ne nous serait donné que de voir poindre les premiers rayons du jour du salut pour les Bassoutos! Quelle ne serait donc pas notre joie si nos faibles efforts, rendus efficaces par le Seigneur, étaient destinés à en hâter l'approche!

---

grand parti, s'ils l'étudient à fond. Malheureusement elle est très-pauvre en mots métaphysiques. *Sainteté*, *éternité*, *conscience*, etc., sont autant de mots à créer. Nous tâchons d'y suppléer en tournant et retournant nos phrases, jusqu'à ce qu'elles expriment notre idée. — Les Bassoutos paraissent bien comprendre l'expiation de Christ, la prière, la Providence, mais ils ne savent pas encore ce que c'est que la conversion; ils concluent de tout ce que nous leur disons sur ce sujet, qu'ils doivent *devenir meilleurs*, mais voilà tout. Au fait, Dieu seul peut leur révéler ce mystère.

« Le dialecte des Bassoutos est le même, pour le génie et la construction grammaticale, que celui des Batlapi. Il en diffère par un grand nombre de mots d'origine métébélé. J'ai dressé un vocabulaire où les mots différens sont placés en regard; ce petit travail pourra servir aux frères qui viendront s'établir de nos côtés.

Station proprement dite. Prédication de l'Evangile. — Ceci me conduit naturellement, Messieurs, à vous parler des petits progrès de l'Evangile à Morija ; et peut-être aurais je commencé ma lettre par vous parler sur ce sujet, si je n'avais considéré le premier point comme pouvant en quelque sorte servir d'introduction à celui-ci.

Un résultat essentiel et bien constaté de notre nouveau mode de prédication, a été l'assiduité du peuple au service religieux, par où je n'entends pas dire que le nombre de nos auditeurs se soit beaucoup accru, — mais ceux qui fréquentaient le moins souvent les réunions, y viennent maintenant avec plus de régularité, et prêtent une attention plus soutenue à la prédication de la Parole. Par une conséquence de cette assiduité au culte, quelques premiers germes de religion ont été implantés dans le cœur ou du moins dans l'esprit des indigènes. Dans la station, les Bassoutos commencent à se faire des idées plus relevées et plus justes de la Divinité. Morimo n'est plus aussi journellement dans leur bouche un terme de mépris ou d'outrage. Ils connaissent même, à peu près tous, le nom de Jéhovah, qu'ils semblent substituer de préférence au premier, et plus d'une fois déjà nous les avons entendus nous dire : « Jéhovah habite dans le ciel. » — « Il a créé toutes choses par sa grande puissance. » — « Jéhovah fait justice. » — « Il aime la justice. » — « Il est notre Père. »

De même aussi le sabbat du Seigneur est généralement observé. Nos gens savent faire une différence entre ce jour et les autres. Malheureusement, hélas ! un trop grand nombre encore n'en fait aucun cas; mais la plupart le sanctifient, dans le sens littéral du mot, et c'est ce qui nous réjouit vivement. Il ne sera pas hors de propos,

Messieurs, que je vous retrace ici la manière dont nous passons ordinairement ce saint jour.

Le matin, vers neuf heures, un chef (1) qui demeure à vingt-cinq minutes de notre maison, sur le sommet d'une de nos collines, arrive assez régulièrement accompagné de quelques-uns de ses gens, et suivi à une certaine distance par une partie plus ou moins considérable de son peuple. Il nous trouve ordinairement en prière, célébrant notre culte domestique, et quoique notre langue lui soit inconnue, il n'en fléchit pas moins le genou avec nous. Bientôt après, une poële, faute de cloche, est mise entre les mains d'un jeune garçon chargé de convoquer les habitans du lieu au service qui se tient depuis quelque temps dans notre nouvelle habitation presqu'achevée. (2)

Le culte commence par un chant lessouto (3), sur l'air du Ps. 134, dont voici les deux premières strophes, avec la traduction littérale.

---

(1) Tauloani. *Voir* nos lettres précédentes. *Nota.* Jusqu'ici nous avions écrit Taulani ; mais la véritable orthographe est Tauloani, *celui qui combat le lion* (de *Tau*, lion et de *loana*, combattre).

(2) « Ceci vous fera comprendre, Messieurs, que Morija a besoin d'une cloche, objet indispensable dans une station ; mais il n'est pas aisé de nous en procurer une dans ce pays-ci. Si donc vous pouviez nous en envoyer une de France ou d'Angleterre, vous nous rendriez un grand service. Il nous la faudrait du poids de 140 à 150 livres environ. »

Cette question ayant été mise à l'ordre du jour, dans la dernière séance du Comité, et M. le président de la Société ayant témoigné le désir de faire lui-même à la station de Morija présent de la cloche demandée par les missionnaires, les frères partant en avril seront chargés de leur porter ce souvenir du digne président de la Société.

(3) *Lessouto*, singulier de *sessouto*, aussi usité que *mossouto*, singulier de *bassouto*, mais employé dans un sens plus spécial. On écrit *lesuto*, *sesuto*, *mosuto*, *basuto*, en prononçant l'*s* dur et l'*u* ou.

1

Are rapela Jehovah,
Are morata kametla,
Are rumela puluko,
Re tla bona legorimo.

2

Jesu u'n ne ki gu rata,
U moluki oa rona ;
U re shuetse, u siame,
Mari a gau u'n naile.

1

« Venez, invoquons Jéhovah, aimons-le constamment, « croyons à son salut, et nous verrons le ciel. »

2

« Jésus, donne-moi de t'aimer, toi notre Sauveur, tu « mourus pour nous; toi juste, tu m'as donné ton sang. »

Une première prière succède au chant de ces quelques paroles; puis nous entonnons un troisième et dernier verset du même cantique :

3

Tlong batu botle, are tsamai,
Go itula loshu la gai ;
Tlong, are pina lipako,
Le chuaro tsa morimo

3

« Venez tous ensemble, allons apprendre sa mort (de « Jésus) ; venez, chantons les louanges et le pardon de « Dieu. »

Ensuite le frère officiant lit sa courte composition ; après quoi il fait chanter encore un autre petit cantique, sur l'air du Ps. 81. Puis il improvise ; on lit une seconde

prière, et le culte se termine par un chant en une seule strophe, sur l'air de : « J'aime Jésus, j'aime sa croix, etc. (1). Le service ne dure jamais plus de trente-cinq minutes. Le nombre de nos auditeurs varie de 60 à 90. Rarement il dépasse la centaine.

A deux heures a lieu régulièrement l'école du dimanche, qui se compose de la lecture, du chant et des demandes, et vers le soir nous avons encore un culte en hollandais, pour les quelques Bastaards qui habitent notre station.

Un fait bien propre à nous encourager et à nous réjouir, est l'habitude qu'ont prise les Bassoutos, de faire à leur façon, au sortir de l'église, une espèce d'analyse du discours qu'ils ont entendu. Nous nous trouvons ordinairement là pour les animer à ce travail, et suppléer à leur manque de mémoire ou d'intelligence; et s'il arrive que nous soyons déjà rentrés chez nous, il n'est pas rare qu'ils viennent nous trouver pour éclaircir les points sur lesquels ils ne s'accordent pas entre eux. « Le nom de l'homme que ses frères vendirent à des marchands, quel était-il ? » — « Jésu Kéresté (Jésus-Christ) ; n'est-ce pas ainsi que s'appelle le Fils de Dieu? » — Nos ancêtres qui sont morts brûlent-ils? » — « Est-ce que tous les Bassoutos seront sauvés ? » — Voilà quelques-unes des questions les plus ordinaires qu'ils nous adressent.

Environs de la station. — Bossiou en particulier. — Quand le temps le permet, l'un de nous se détache de ses deux autres frères pour aller prêcher l'Evangile aux environs de la station, mais de préférence à Bossiou, où

---

(1) L'hymne des Bourbons : « *Au blanc panache, aux fleurs de lis*, etc. » Cet air plaît beaucoup aux Bassoutos. La première fois que nous le chantâmes, ils se mirent à frapper des pieds, quoiqu'en pleine assemblée, en disant : *E binoa ki mahutu !* « C'est un chant des pieds! » pour marquer qu'il se prêtait à la cadence.

vous n'avez pas oublié, Messieurs, que doivent se porter tout particulièrement nos soins. Là, en effet, habitent le chef principal des Bassoutos et une partie considérable de son peuple. Là encore se rendent habituellement les chefs subalternes du pays et ceux des peuples voisins. Sous tous les rapports Moschesch est destiné à exercer une très-grande influence dans ces contrées-ci. Peut-être n'aurons-nous pas le bonheur d'obtenir qu'il vienne personnellement habiter à Morija ; mais nous ne nous lassons point d'implorer cette grâce du Seigneur ; et dans tous les cas nous sommes pleinement persuadés que le règne glorieux du Sauveur n'en viendra pas moins parmi ce peuple, malgré cet obstacle et tous ceux encore que pourra nous susciter par la suite l'opposition constante du malin et du mauvais cœur de l'homme. Voici pour le présent la manière encourageante dont on écoute l'Evangile à Bossiou ; c'est proprement le narré d'une visite que j'y fis à la fin de juin dernier, que je vais mettre sous vos yeux. Le frère Casalis se propose de vous envoyer également le récit de l'une des siénnes.

27 *juin.* — A mon arrivée je fus reçu au milieu d'un cercle nombreux de Bassoutos, rangés en cercle autour d'un feu, en plein air, et occupés à faire des tresses de joncs. — « C'est bien, » leur dis je en les abordant. — « C'est bien, » ajoutèrent-ils aussitôt. Leur chef, présent au milieu d'eux, ajouta, avec un air de satisfaction, que les missionnaires n'aimaient pas les gens paresseux ; à quoi je répondis, pour confirmer la parole du chef, que les paresseux ne recueillaient ni beaucoup de blé, ni beaucoup de citrouilles. Après cette introduction un peu familière, Moschesch lui-même prenant le premier la parole, ramena la conversation sur un sujet plus sérieux. « C'est demain dimanche, dit-il ; vous venez pour nous instruire : j'aime à prier Jéhovah. » Et effectivement dès le lendemain, de

bonne heure, il avait déjà jeté de côté son manteau de chacal et endossé ses habits européens. Il semblait mettre sa gloire à avoir ce jour-là un service religieux, comme les blancs, ce qui ne laissait pas que de me faire un grand plaisir. Avant l'heure du culte, il désira que je lui lusse en particulier ma composition qui roulait sur Jean, III, 1-7; j'accédai très-volontiers à son désir. Mais ce dont je ne me doutais nullement, c'est que le chef païen se proposât de la répéter après moi à ses sujets; c'est ce qu'il fit cependant, en rendant mon discours beaucoup plus intelligible, sans comparaison, que je n'avais pu le faire. J'avais environ 400 auditeurs, tant hommes que femmes. Moschesch recommanda à ces dernières, en les congédiant, de revenir une autre fois en plus grand nombre, et d'amener aussi leurs enfans.

Le soir j'eus une nouvelle preuve de l'intérêt prononcé, quoique précoce, que le roi mossouto manifeste, grâce à Dieu, pour une vérité qu'il ne fait à peine que d'entrevoir. Assis à côté de lui, dans un cercle de ses sujets, je tâchai d'amener la conversation sur le christianisme : aussitôt il prit la parole, et je la lui laissai. Il se mit à réciter avec beaucoup de feu et en tenant par la main l'un de ses conseillers, tout ce qu'il savait de la religion, à commencer par la création et Jésus-Christ, et en finissant par le démon, les peines et le bonheur de l'autre vie. Il m'étonna, me réjouit, m'émut même. Le lundi, je rentrai à Morija tout plein de ces choses; et je dis à mes deux frères : Moschesch est théologien !

Evidemment cet homme a devancé sa nation; son goût pour la civilisation, l'empressement avec lequel il reçoit en général les nouvelles idées qui lui sont communiquées, certaines questions qu'il nous a faites plus d'une fois sont pour nous tout autant de preuves de la vérité de cette observation. « Croyez-vous véritablement que l'âme vive

après la mort? » nous a-t-il demandé. — « Quels sont ceux qui seront sauvés? » — « Dans le ciel se reconnaîtra-t-on? » — « Y aura-t-on des femmes et des enfans? » — « Qu'y fait-on? » — « La vie qu'on y mène finira-t-elle? » Mais du reste, je m'empresse de l'ajouter, nous n'attachons pas une importance excessive à ces choses. Naturellement nous ne pouvons nous empêcher de tirer de cette déclaration franche du roi des Bassoutos, et des bonnes dispositions de ses sujets, la conclusion que le Seigneur semble vouloir par là nous encourager à poursuivre notre œuvre; mais si nous nous réjouissons de ces premières grâces, c'est avec crainte et tremblement. L'histoire de nos prédécesseurs dans l'œuvre des missions au sud de l'Afrique, qui, sous tous les rapports, doit servir à notre instruction, nous révèle deux faits frappans, que nous ne devons pas perdre de vue; le premier, c'est que des chefs qui avaient d'abord reçu avec foi les vérités du christianisme, et les avaient même raisonnées et défendues (Matibée par exemple), sont tombés plus tard dans une impiété égale à celle d'Hyménée et de Philète; le second, c'est que les Béchouanas acquièrent en général assez facilement la connaissance de la religion, mais en restent là sans avancer: voilà pourquoi le peu de levain qui avait été jeté dans leurs âmes ne lève pas, comme on aurait pu l'espérer; de sorte que pour attendre une moisson glorieuse, il faut tourner ses regards vers un avenir éloigné, vers une époque où peut-être nous ne serons plus, et où une génération nouvelle sera née, qui aura sucé au berceau les principes de la religion du Sauveur, après que de nombreux serviteurs de Christ auront trempé pendant long-temps ce sol maudit de l'Afrique, de leurs sueurs et de leurs larmes!

Travaux matériels de la station, et voyage prochain de deux des frères. — Grâces au Seigneur, nous venons

d'entrer dans notre nouvelle maison : c'est avant-hier, 17 du courant, que l'inauguration en a été faite. Nos Bassoutos, peuple naturellement trop charnel, doivent recevoir à cette occasion une vache grasse, en reconnaissance des petits services qu'ils nous ont rendus, et pour les encourager à l'avenir. Ils s'en réjouissent déjà à l'avance, comme des enfans. Nous nous convainquons chaque jour davantage, qu'en beaucoup de choses il convient que le missionnaire se fasse tout à tous.

Il n'est pas besoin que je vous dise, Messieurs, combien nous a été précieux le secours de Gosselin dans la construction du bâtiment qui vient d'être achevé. Ce cher frère s'est livré à l'ouvrage avec assiduité, et dans un esprit habituel de foi et de prières. Quoique moins propre que lui pour ces sortes d'occupations, nous n'avons cependant reçu aucune humiliation de sa part. Chaque jour nous nous sommes joints à ses travaux, et nous avons cherché à le seconder en toute bonne intelligence et dans un esprit de paix. Tout nous a assez bien réussi, Dieu soit béni! aucun accident ne nous est arrivé. Nous avons employé, il est vrai, à ces œuvres matérielles un temps bien précieux et qu'il faudrait regretter dans d'autres circonstances; mais nous sommes chez des sauvages, sans aide, et sans autres moyens de captiver l'attention et de gagner la confiance des indigènes, que par ces monumens vivans de la sincérité de nos protestations. Au reste, le Seigneur s'est réservé notre vie toute entière, et lui-même en a réglé le cours. Puisse-t-il en sanctifier tous les actes, nous pardonner les nombreuses défectuosités qui les accompagnent, et faire contribuer toutes choses à l'avancement de son règne et à notre propre édification spirituelle en Jésus-Christ (1)!

---

(1) On ne lira pas, sans édification, les détails suivans sur les rap-

Nous n'occupons pour le moment que trois pièces de notre nouvelle habitation. L'autre partie, dont les cloisons restent encore à terminer, est consacrée au service religieux et à l'école. De cette manière nous avons cru pouvoir renvoyer à un temps plus ou moins reculé la construction d'une église ou d'une école proprement dite, et répondre à un besoin plus urgent d'une autre de vos stations, celle de Calédon, qui réclame en ce moment le secours du frère Gosselin pour l'érection d'une maison de missionnaire. Nous espérons, Messieurs, que ce plan recevra votre approbation.

Le frère Gosselin doit partir demain, s'il plaît à Dieu. Je me propose de l'accompagner jusqu'à Calédon, et de pousser deux journées plus loin dans la colonie, pour renouveler nos provisions et procurer à la station certains objets dont elle a besoin, tels que arbres fruitiers, graines,

---

ports mutuels des trois missionnaires de Morija, et sur l'esprit de simplicité et de fraternité qui a présidé à la répartition qu'ils ont faite entre eux de leurs divers travaux. C'est toujours M. Arbousset qui parle, mais dans une lettre particulière :

» Tous les plans relatifs aux constructions et à l'agriculture ont été discutés et arrêtés en commun ; mais comme le frère Gosselin a reçu plus de dons que nous pour les exécuter, nous nous en référons à son jugement, dans la pratique ; nous consentons à nous laisser diriger par lui, à n'être que ses *manœuvres*, pour tout dire en un mot. — Casalis a plus de facilité que moi pour l'étude des langues ; je me suis volontiers déchargé sur lui de certains travaux qui ont rapport au sichuan et à d'autres choses qu'il est plus en état que moi de bien remplir. D'un autre côté, ce cher compagnon d'œuvre éprouve une répugnance invincible pour les occupations du ménage et autres semblables ; tandis que ces sortes de devoirs ne me sont pas aussi pénibles qu'à lui. Je ne l'en ai d'abord dispensé qu'en partie, et puis quand j'y ai été rompu, je l'en ai déchargé complettement. Le frère Gosselin en a également été exempté, par raison d'économie de temps, et parce qu'il a plus d'adresse et plus de force que nous pour se livrer assidûment et avec succès au matériel de l'œuvre, toujours extrêmement compliqué dans les commencemens d'une mission dans ce pays-ci. »

légumes, ferremens de portes et fenêtres, la ferrure d'un moulin à bras, quelques chaises, etc. A ce sujet, Messieurs, je me permettrai quelques détails sur notre vie domestique ou de fermiers, dont les uns pourront servir à justifier mon voyage, et les autres à vous expliquer plusieurs choses relatives à notre position.

Depuis plusieurs mois nous vivons de viande et de blé cafre uniquement. Les provisions que nous avions apportées avec nous de la colonie sont épuisées, et nous n'avons aucun moyen de nous en procurer d'autres dans ces déserts. Nous avions ensemencé un beau champ de blé. Après défrichement, écobuage et arrosage, ce blé avait levé, il était très-beau, et voilà qu'en une seule nuit les chevaux de Moschech l'ont tout brouté. Nous espérons pourtant qu'il lèvera encore; mais le recueillerons-nous? C'est assez incertain. Un tigre, un lion et une hyène rôdent toutes les nuits autour de notre maison. Le lion nous a pris un cheval, il n'y a que quelques jours ; un autre a reçu une grave blessure, et le printemps passé nous en avons perdu un de la même manière. Reste notre troupeau de moutons : voici les pluies qui arrivent, et pour un troupeau qui gîte en plein air, les pluies sont toujours une fort mauvaise chose. Il y a bientôt un an qu'à pareille époque une famille d'hyènes a lassé notre berger et ses chiens. Frère Casalis, Gosselin et moi, nous nous sommes alors partagé les nuits en trois veilles; nous avons monté la garde, le fusil au bras, cinq semaines durant, tué une hyène mâle, désespéré les autres, et malgré cela nous n'en avons pas moins perdu une cinquantaine de moutons, sans compter les agneaux. Jugez, Messieurs, si nous pouvons voir revenir cette saison sans crainte! (1)

(1) Lecteur, te représentes-tu bien cette vie du missionnaire débu-

Certainement ces maux ne sont pas intolérables; nous y voilà bientôt faits, quoique nous cherchions toujours à les prévenir. Ce n'est ici, vous le comprenez, qu'un échantillon des nombreuses tracasseries d'un missionnaire au sud de l'Afrique; tracasseries desséchantes, nuisibles sous mille rapports à sa vie spirituelle et à son caractère. Nous désirons, Messieurs et très-honorés frères, que vous vous en rappeliez auprès du Seigneur, et qu'ainsi la sollicitude profonde et toute paternelle que vous portez à vos missionnaires puisse s'étendre à toutes les choses pour lesquelles nous éprouvons un vif besoin du secours de vos prières.

Dois-je ajouter, au reste, qu'indépendamment des achats à faire, je me réjouis vivement de revoir un frère et une sœur dont la communion nous est extrêmement chère dans notre complet isolement parmi ces sauvages. Nos bons amis Pellissier et sa femme sollicitent depuis long-temps une courte visite, et je la désire beaucoup aussi; mais, dans tous les cas, mon voyage sera court; je n'ai point encore quitté Morija, qu'il me tarde déjà d'y rentrer pour y reprendre mes occupations habituelles avec un frère que mon cœur recommande ardemment à la bonne assistance de la grâce en le quittant.

Relations avec les missionnaires wesleyens nos voisins. —Nos frères wesleyens comptent présentement trois stations dans ce pays-ci; savoir: une chez les Mantætis, celle de Taba-ounchou, et une autre aux environs de

---

tant dans la carrière? Pendant le jour travailler à des constructions ou au défrichement de champs et de jardins, le soir, étudier une langue barbare et hérissée de difficultés, et la nuit veiller encore pour préserver ses troupeaux des attaques des bêtes féroces!!! Ah! n'oublie pas de prier pour ceux qui endurent de tels travaux pour le nom du Seigneur Jésus. (*Rédacteurs*).

Massité (1) La station chez les Mantætis, appelée Umpekuani, se compose de Korannas et de quelques indigènes ; Taba ounchou, de Barolongs et d'une centaine de pauvres Bassoutos ; Massité, qui n'est pas fondée et dont j'ignore encore le nom, est destinée aux Griquas. La population de toutes les stations se compose donc, comme on le voit, d'émigrés, et non de naturels proprement dits, à l'exception de ceux pourtant qui se trouvent renfermés dans le district de ces stations. Les ouvriers de la même société projettent encore deux autres stations, dont l'une chez les Mantætis, pour les Mantætis proprement dits, et l'autre entre Taba-ounchou et Massité. Ainsi le pays commence à se peupler d'évangélistes.

Cependant, au milieu de tout ce mouvement nous restons à part. Les Bassoutos sont considérés par le Comité de la Société des Missions wesleyennes et par ses missionnaires dans ce pays-ci, comme appartenant à la Société des Missions évangéliques de Paris; en conséquence, il a été recommandé par les directeurs de la Société des Missions wesleyennes à leurs ouvriers nos voisins, de ne pas trop se rapprocher de nous, attendu qu'il était désirable que chaque Société eût son champ de travail à part, et que les Bassoutos restassent ce qu'ils appellent eux-mêmes *our people* (nos gens). Ces dispositions viennent de nous être indirectement données à connaître par une lettre particulière de M. Jenkins, datée d'Umpékuani, 1er septembre 1834. Cette communication nous est précieuse, et nous a fait d'autant plus de plaisir que nous ne l'avions aucunement provoquée. Du reste, il est à peine besoin d'ajouter que nos relations avec nos frères wesleyens sont toujours bonnes et très-fraternelles, grâces à Dieu.

---

(1) Distante d'environ 15 lieues de la nôtre, direction N. O. *Voir* la carte du pays des Bassoutos.

Eussiez-vous dans ce moment, Messieurs, un ou deux nouveaux missionnaires à envoyer de ces côtés, ils pourraient s'établir sur l'Orange, non loin de Morija, et former ainsi avec cette dernière station et Calédon, un point de communication et une correspondance qui seraient fort utiles (1).

STATION DE WAGENMAKER'SVALLEY (2).—Missionnaires : M. Bisseux et sa femme.

Extrait d'une lettre du 23 *décembre* 1834.

Un événement remarquable et qui distinguera notre siècle, un événement qui ne peut que réjouir le cœur de tous les chrétiens, qui a souvent été l'objet de leurs prières, et qui sera sans doute favorable à la cause de la religion, vient d'avoir lieu. La liberté a triomphé, l'esclavage est aboli pour toujours. Tous les hommes de la colonie sont égaux devant la loi, et jouissent des mêmes priviléges. La veille du 1er décembre (3), qui était un dimanche, je prêchai aux esclaves, sur ces paroles de

---

(1) « La station de Pellissier et celle de Morija entretiennent des communications très-fréquentes. Les gens de Lepuï (chef des Batlapi de Calédon) viennent par bandes acheter du blé cafre chez Moschesch. Les deux stations commencent ainsi à se soutenir mutuellement. Puissent ces rapports commerciaux servir à en établir de plus solides et contribuer au triomphe de l'Evangile dans ces pays-ci. » Casalis.

(2) Village à dix lieues environ nord-est de la ville du Cap, habité par des colons hollandais, parmi lesquels se trouve aussi grand nombre de descendans de réfugiés français et leurs esclaves.

(*Rédacteurs*).

(3) Tandis qu,aux Indes-Occidentales c'est le 1er août 1834 qui a été fixé pour l'époque de l'affranchissement des esclaves dans les colo-

8

l'Epître aux Romains (ch. VI, v. 22) : *Mais maintenant ayant été affranchis du péché et étant devenus les esclaves de Dieu, vous avez pour fruit votre sanctification, et pour fin la vie éternelle.* J'eus ainsi occasion de les entretenir de la glorieuse liberté des enfans de Dieu et des fruits qui l'accompagnent. Je leur expliquai ce que c'est que d'être affranchi du péché, en leur faisant remarquer que cette liberté morale et toute spirituelle l'emportait beaucoup sur celle que le roi d'Angleterre venait de leur accorder, et qu'ils seraient bien à plaindre s'ils y étaient insensibles. Je leur dis que s'ils se laissaient délivrer de leurs péchés par Jésus-Christ, la liberté civile qu'ils allaient recevoir deviendrait pour eux le plus grand des biens temporels, tandis que dans le cas contraire, cette même liberté, si excellente en elle-même, serait pour eux un don pernicieux si, abandonnés à eux mêmes, ils s'obstinaient à suivre leurs mauvais penchans.

C'est ainsi que nous nous sommes préparés à ce premier décembre si redouté par beaucoup de gens, et qui s'est passé dans la plus grande tranquillité. Ni à la ville, ni à la campagne, il ne s'est manifesté la moindre insubordination chez ces quarante mille personnes qui, en un même jour, ont reçu leur liberté dans la colonie du cap de Bonne-Espérance. Le matin de ce jour, chaque esclave s'est rendu, comme de coutume, à l'heure ordinaire à l'appel de son maître et s'est mis à son travail sans dire mot, et depuis lors, l'on n'a pas vu que l'ordre ait été troublé un instant. Personne ne doute plus

---

nies anglaises, il paraît qu'au Cap ce n'a été que le 1er décembre de la même année, sans doute à cause du plus grand éloignement de cette dernière colonie, où par telle autre raison qui ne nous est pas connue. (*Rédacteurs*).

maintenant que les quatre années d'apprentissage ne se passent dans la subordination la plus parfaite. Quant aux affranchis, voici la différence qui existe entre leur condition présente et leur condition d'autrefois. Leurs maîtres n'ont plus le droit de les vendre ni de les châtier; mais pour chaque offense, ils peuvent les mener devant les magistrats, dont le gouverneur de la colonie vient de doubler le nombre, afin de les faire juger et punir. Il existe des lois fort sévères à leur égard; l'on peut encore leur appliquer jusqu'à trente-neuf coups de fouet. Les quatre années d'apprentissage expirées, ils seront tout-à-fait indépendans de leurs maîtres, qu'ils pourront quitter pour entrer au service de qui ils voudront, comme nos domestiques en Europe.

Je ne terminerai pas ma lettre sans vous parler d'une visite que je viens de faire à nos amis de Fransch-hoek (1). Depuis que les frères m'ont quitté, je n'avais visité qu'une seule fois cette fraction si intéressante des descendans des réfugiés français, quoiqu'ils m'eussent invité souvent à aller leur prêcher l'Evangile. Je m'y rendis donc le 26 novembre; en cinq heures je franchis à cheval la distance qui sépare cet endroit de Wagenmaker's-valley, et j'arrivai à l'entrée de la nuit dans cet agréable séjour. Le vénérable pasteur de Beaufort, homme plein de vie et de zèle, qui s'en retournait chez lui de la ville du Cap, où venait de se tenir le synode des Eglises réformées, avait prêché le jour précédent à Fransch-hoek. Mais cela n'empêcha pas que toute la population se rendit de nouveau à la chapelle le lendemain pour m'entendre; je dis

(1) Le *Coin français*, village à quelque distance de Wagenmaker's-valley, est peuplé presqu'en entier par des descendans de réfugiés français, dont il a pris le nom.

(*Rédacteurs*).

8*

toute la population, car c'est ici un trait qui distingue les habitans de Fransch-hoek de tous les autres colons, qu'ils sont toujours tellement affamés de la Parole de Dieu, que lorsqu'un service divin a lieu dans cet endroit, personne ne reste à la maison, tous se rendent à l'église. Je prêchai le matin pour les esclaves et l'après-midi pour les colons. Ceux-ci ont bâti l'année passée une chapelle qui peut facilement contenir deux cent cinquante personnes. Mademoiselle Joubert, morte il y a trois ans, a laissé par testament une somme de 3,000 francs pour aider à élever cet édifice; cette somme, qui n'est pas épuisée, chacun ayant voulu contribuer, suivant ses moyens, à l'érection de la chapelle, servira encore, avec d'autres dons, à bâtir une maison au missionnaire qui viendra s'établir chez eux. Ils recevraient de préférence un missionnaire français, parce qu'ils verraient en cela un moyen de resserrer les liens qui les attachent à leur ancienne patrie. Les habitans de Fransch-hoek sont simples, bons et fidèles dans leurs attachemens et dans leurs promesses; il règne entre eux une grande union; on ne trouve parmi eux personne qui aime à fomenter des divisions. Cet endroit est petit, il est vrai; mais d'un autre côté l'on doit réfléchir que chacun y fréquente le culte et y assiste aux réunions religieuses. Il y a à Wagenmaker's-valley six fois plus d'habitans qu'à Fransch-hoek, et pourtant l'assemblée à laquelle je prêche ici est loin d'être aussi considérable que celle que l'on aurait là-bas. La population de Fransch-hoeck est de 500 âmes. La liste de souscription pour le missionnaire qui viendra, s'élève déjà à près de 400 dollars, soit 720 fr. Ils espèrent que leur missionnaire pourra tenir une école plusieurs fois la semaine (1).

---

(1) M. Bisseux, éprouvant depuis quelque temps de grandes diffi-

VARIÉTÉS.

Mort de M. François-Isidore Gagelin, missionnaire catholique-romain en Cochinchine.

L'*Univers religieux*, dans son numéro du jeudi 5 février, publie un extrait des *Annales de la Propagation de la Foi*, renfermant la correspondance et le récit de la mort d'un ancien missionnaire catholique de la Cochinchine, M. Gagelin, qui dans l'une des dernières persécutions soulevées dans ce pays contre les prêtres de l'Eglise romaine, fut arrêté à Qui-Nhun, puis transféré à Hué, le 23 août 1833. Plusieurs de ces détails nous ont paru propres à édifier nos lecteurs, et cette raison nous a déterminé à les reproduire dans ce journal. Nous devons nous réjouir, à ce qu'il nous semble, de toutes les manifestations de la foi qui parviennent à notre connaissance, alors même qu'elles nous apparaissent dans une communion étrangère à la nôtre, et chez des hommes que nous ne pouvons nous empêcher de regarder

---

cultés dans l'exercice de son ministère à Wagenmakers-valley, et rencontrant surtout chez les colons une opposition assez marquée, quant au baptême des esclaves maintenant apprentis, il est probable qu'il échangera bientôt son poste actuel contre celui de Fransch-hoek, où, de toute manière, il est à espérer qu'il sera plus libre dans l'accomplissement des devoirs de sa vocation.

(*Rédacteurs*).

comme étant dans l'erreur sur plusieurs points du christianisme.

Voici ce que M. Gagelin écrivait le 14 octobre 1833, c'est-à-dire trois jours avant sa mort, à M. Jaccard, son confrère, qui l'avait prévenu qu'il était condamné à être étranglé.

« Monsieur et très-cher confrère, la nouvelle que vous m'annoncez me pénètre de joie jusqu'au fond du cœur. Non, je ne crains pas de l'assurer, jamais nouvelle ne me fit tant de plaisir; les mandarins n'en éprouveront jamais de pareil : *Lœtatus sum in his quœ dicta sunt mihi; in domum Domini ibimus.* La grâce du martyre, dont je suis bien indigne, a été dès ma plus tendre enfance l'objet de mes vœux les plus ardens; je l'ai spécialement demandée toutes les fois que j'élevais le précieux sang au saint sacrifice de la messe. Dans peu je vais donc comparaître devant mon juge pour lui rendre compte de mes offenses, du bien que j'ai omis de faire, et même de celui que j'ai fait. Si je suis effrayé par la rigueur de sa justice, d'un autre côté ses miséricordes me rassurent; l'espérance de la résurrection glorieuse et de la bienheureuse éternité me console de tous les travaux que j'ai supportés, de toutes les peines et les humiliations que j'ai souffertes; je pardonne de bon cœur à tous ceux qui m'ont offensé, et je demande pardon à tous ceux que j'ai scandalisés...... Je quitte ce monde où je n'ai rien à regretter. La vue de mon bon Jésus crucifié me console de tout ce que la mort peut avoir d'amertume; toute mon ambition est de sortir promptement de ce corps de péché pour être réuni à Jésus-Christ dans la bienheureuse éternité, *cupio dissolvi et esse cum Christo.* Je n'ai plus qu'une consolation à désirer, celle de vous rencontrer, ainsi que le père Odorico, pour la dernière fois. »

Le lendemain il écrivait encore au même :

« La nouvelle que vous m'avez donnée de ma condamnation ne me fait nulle impression, sinon celle d'un parfait contentement. J'ai dormi cette nuit aussi tranquillement qu'à l'ordinaire ; je mange d'un assez bon appétit, seulement la cangue (1) qui me pèse sur les épaules me fatigue de jour en jour davantage et j'ai de la peine à rester assis. Quand vous écrirez en Europe, je vous prie de faire connaître ma mort à la *Propagande de la Foi*, qui a jusqu'ici témoigné tant de zèle pour les missions étrangères ; je n'oublierai point devant Dieu les membres de l'œuvre, si j'ai le bonheur d'aller au ciel, comme je l'espère. Recommandez-moi aussi aux prières des âmes ferventes. »

Enfin le jour marqué pour le supplice de cet homme pieux arriva, et nous allons laisser l'auteur de l'article des *Annales de la Propagation de la Foi*, qui est sans doute un témoin occulaire, nous en rapporter tous les détails.

« Le 17 octobre 1833, sur les sept heures du matin, on annonce à M. Gagelin qu'il va être tranféré au Thuâ-Thiên. Il venait de réciter son office, et n'avait encore rien pris, ni même revêtu tous ses habits ; sur-le-champ il prend sa robe et son turban, et sort de sa prison. Voyant environ quarante à cinquante soldats armés de piques et de sabres, il demande au soldat qui l'accompagnait : *Dem tao di chêm lam sao*? (me conduisez-vous pour me trancher la tête ?) Le soldat répond : *U!* (oh !) M. Gagelin lui réplique : *Tao khong songhe* (apprends que je ne crains pas). Aussitôt quatre soldats, le sabre

---

(1) Espèce de collier en bois, large et pesant, qui ne permet pas au patient de se coucher. M. Gagelin le portait depuis le 23 août, jour de son arrestation.

(*Rédacteurs.*)

nu, prennent les quatre coins de la cangue, deux autres marchent, l'un devant, l'autre derrière lui; le reste des soldats, avec des piques, formaient deux rangs à ses côtés; deux mandarins à cheval, chargés de l'exécution, fermaient la marche. On s'avance jusqu'aux portes de la ville, et de là vers le pont. . . . Au sortir de la prison la figure de M. Gagelin était animée, ensuite elle pâlit un peu; quelques instans après elle reprit ses couleurs naturelles.

« Dès que l'on fut arrivé au marché ou faubourg qui est au bout du pont, un crieur, qui tenait en main une planche sur laquelle était écrite la condamnation, la proclamait, au bruit d'une cymbale, à peu près tous les cent pas. Elle était conçue en ces termes: « L'Européen « Tay-Hoài-Hoa est coupable d'avoir prêché et répandu « la religion de Jésus dans plusieurs parties de ce royau- « me. En conséquence, il est condamné à être étran- « glé. » La foule qui suivait, et qui augmentait toujours de plus en plus, déplorait le sort de M. Gagelin, et disait: « Qu'a fait cet homme? Pourquoi mettre à mort un innocent, un brave homme comme celui-là? Le roi est-il devenu un tyran. » Cette multitude de païens, saisie d'admiration en voyant le courage et le sang-froid de notre cher martyr, s'écriait: « Qui a jamais vu quelqu'un aller à la mort avec aussi peu d'émotion? » C'est qu'ils n'avaient jamais vu personne aller au martyre. M. Gagelin marchait à grands pas, d'un air tranquille, jetant de temps en temps des regards sur la multitude qui le précédait. On arrive au faubourg Bai-dan, on se prépare à l'exécution. M. Gagelin regarde autour de lui, et demande ensuite si on va l'étrangler ou lui trancher la tête. On étend une natte par terre; M. Gagelin demande à se mettre à genoux; on le fait asseoir les jambes étendues, puis déboutonner ses habits, que l'on abaisse jusqu'à

la ceinture ; ensuite on lui attache les bras à un pieu derrière le dos. M. Gagelin se prête à tout avec le plus grand sang-froid ; on lui passe une corde autour du cou ; on roule les deux bouts de la corde autour de deux pieux solidement plantés aux deux côtés pour l'exécution ; 10 à 12 soldats, 5 à 6 de chaque côté, tirent la corde de toutes leurs forces. M. Gagelin expire sans le plus petit mouvement, et ce digne confrère remporte ainsi la couronne du martyre, entre sept et huit heures du matin, le 17 octobre 1833. Après environ trente secondes d'efforts des soldats à tirer la corde, cette corde se rompit ; le corps de M. Gagelin, déjà sans vie, s'incline un peu d'un côté ; on renoue la corde qui demeure attachée aux deux pieux par les deux bouts, et des soldats frappent sur la corde ainsi tendue avec des bâtons ou espèces de leviers ; on brûle légèrement les pieds de M. Gagelin, pour s'assurer de sa mort. Toutes ces opérations achevées, les mandarins s'étant retirés, un des élèves du père Odorico, qui avait suivi M. Gagelin depuis sa prison jusqu'au lieu de son supplice, demanda aux soldats la permission de délier la corde, coucha le corps de M. Gagelin, le couvrit et demeura à côté jusque vers dix heures. Les soldats, ennuyés de faire la garde, lui permirent d'enlever le corps et de le descendre dans une barque que Michel Kenou, interprète du roi, et un des écoliers de M. Jaccard, avaient louée pour cet effet deux jours auparavant.

« On le porta à Phû-Càm, où le père André s'était déjà rendu pour faire la sépulture. Pendant la nuit du 17 au 18, le père André, après avoir revêtu le corps de M. Gagelin de tous les ornemens sacerdotaux, comme pour célébrer la sainte messe, l'enterra dans un jardin à Phû-Càm, et tout se fit fort tranquillement.

Quelques détails sur la mort de MM. Munson et Lyman (1), *missionnaires de la Société communément appelée le Conseil Américain pour les Missions étrangères.*

MM. Munson et Lyman quittèrent Batavia le 7 avril, et se rendirent à Padang, établissement européen sur la côte sud-ouest de Sumatra. De là ils visitèrent les îles de Batu et de Nias; et après avoir fait dans ces îles les recherches qu'ils croyaient utiles dans l'intérêt de leur mission, ils revinrent à Sumatra, et s'avancèrent jusqu'à Tappanouly, établissement hollandais situé, comme Padang, sur la côte sud-ouest de cette île. Ils arrivèrent dans ce dernier endroit le 17 juin et y restèrent jusqu'au 23 du même mois, s'occupant avec activité des préparatifs du voyage qu'ils se disposaient à faire dans l'intérieur de l'île, dans le but de s'assurer s'il n'y avait pas possibilité d'établir une mission parmi les Battas, nation sauvage et cannibale qui habite la partie nord-ouest de Sumatra. Ils se sentaient d'autant plus de confiance pour entreprendre leur voyage, qu'animés d'intentions toutes pacifiques, ils ne pensaient pas qu'ils auraient plus de périls à courir que sir Stamford Raffles, M. Burton, missionnaire baptiste, le commissaire hollandais de Tappanouly et d'autres personnes qui, avant eux, avaient visité le pays des Battas, et étaient revenues saines et sauves de leurs excursions parmi ces sauvages.

Ils se mirent donc en route le 23 juin, accompagnés de quelques hommes destinés à leur servir de guides et à porter leurs effets, d'un interprète et de deux autres

---

(1) *Voyez* page 95.

indigènes. Le maître de poste de Tappanouly, qui lui-même avait pénétré assez avant dans le pays des Battas, et un officier hollandais accompagnèrent nos voyageurs à quelque distance de l'établissement, et prirent congé d'eux sur la route. Peu à peu le chemin devint extrêmement pénible et fatigant : ce n'étaient que ravins et collines qu'il fallait souvent gravir avec les mains, en s'aidant au moyen de cordes liées à la pointe des rochers. A peine, à la fin de chaque journée rencontraient-ils quelque chose qui ressemblait à un village; car le pays est peu habité, et l'on n'y trouve ici et là que quelques maisons isolées à de très-grandes distances. Si Jan, domestique des missionnaires, qui, échappé à la catastrophe de ses maîtres, en a rapporté les tristes circonstances, ne se rappelle qu'un seul cas où l'on ait dissuadé MM. Munson et Lyman de poursuivre leur route, et où on leur ait signalé le danger qu'ils couraient. C'était le soir du second jour après leur départ de Tappanouly; ils rencontrèrent le Rajah Swasa, qui leur conseilla de ne pas pousser plus loin, et d'attendre qu'il eût pu lui-même annoncer leur arrivée dans le pays et leur préparer une réception. Mais forts de leur conscience et ne comprenant pas qu'avec des motifs aussi purs que les leurs, on pût avoir quelque chose à craindre, les missionnaires ne jugèrent pas qu'il fût nécessaire de prendre de telles précautions et continuèrent leur chemin.

Le 28 juin, c'était un samedi, à quatre heures de l'après-midi, ils se trouvèrent tout à coup en présence d'un fort élevé, gardé par un certain nombre d'hommes armés de fusils et de lances. L'interprète s'offrit aussitôt de s'avancer jusqu'au pied du fort et d'entrer en pour-parler avec les soldats qui le gardaient; mais il ne s'en fut pas plutôt approché, que deux cents indigènes armés en sortirent précipitamment, et fondirent de

plusieurs côtés à la fois, sur les voyageurs. Les hommes qui portaient les bagages jetèrent aussitôt leur charge par terre et s'enfuirent; l'interprète disparut également, et les Battas, en poussant des cris horribles et en brandissant leurs armes, se présentèrent devant les missionnaires, qui écartèrent ces armes avec leurs mains, en les priant d'attendre qu'ils leur eussent expliqué le but de leur venue. M. Lyman ordonna alors à Si Jan d'aller à la recherche de l'interprète. Si Jan s'empressa d'obéir; mais après avoir en vain cherché à droite et à gauche, il s'en revenait rendre compte de l'inutilité de ses perquisitions, quand il entendit un coup de fusil; il regarde et voit M. Lyman tomber. A cette vue les Battas poussèrent un cri qui fut répété par les hommes du fort. Ils se précipitèrent ensuite sur M. Munson, qui fut percé d'un coup de lance. Même cri de joie après ce second meurtre. Un domestique qui portait une veste que lui avait donnée M. Munson, fut la dernière victime. En voyant ses maîtres tomber, il avait voulu tenter de s'échapper; mais poursuivi, il fut abattu d'un coup de hache. Si Jan s'enfuit alors, se cacha dans les bois et parvint à retrouver le chemin de Tappanouly.

On ignore encore si après les avoir massacrés, les Battas, suivant leurs appétits féroces, se sont repus de leur chair. Rien ne dit que les missionnaires aient été mangés, rien n'assure non plus qu'ils ne l'aient pas été; on en est réduit sur ce point à de pures suppositions. Au surplus, cette question est assez peu importante quant à eux : qu'ils aient eu pour tombeau les entrailles de la terre, celles des oiseaux des cieux ou celles des cannibales, nous savons que ces généreux martyrs n'en ressusciteront pas moins glorieux au jour de Christ. Dans tous les cas, ce qui doit réjouir, c'est que le Seigneur a adouci pour eux, autant qu'il était possible,

une mort aussi violente; car il ne paraît pas qu'avant le moment qui précéda immédiatement l'attaque des Battas, ils aient eu la moindre appréhension du danger qui les menaçait, et il a suffi d'une balle et d'un coup de lance pour les transporter l'un et l'autre dans l'éternel repos. Celles qu'il faut plaindre véritablement, et sur lesquelles doit se porter toute notre sympathie, ce sont leurs pauvres veuves, qui, demeurées seules à Batavia, ne s'étaient séparées de leurs maris que dans l'espoir de les rejoindre au bout d'un mois. Mais quelles consolations le Seigneur ne leur a-t-il pas ménagées, dans les sentimens de profonde piété avec lesquels ceux-ci sont partis, et se sont préparés à leur délogement pour la patrie céleste. Voici ce que M. Lyman écrivait, six semaines environ avant sa mort (1); il est difficile de rien lire de plus pur et de plus élevé, et en même temps de plus intime et de plus profond en fait de christianisme et de piété chrétienne.

« Pour ce qui me concerne, disait Henry Lyman, je puis déclarer que je n'ai jamais joui d'une paix aussi douce que depuis que j'ai quitté l'Amérique, et même depuis que je me suis séparé de ma femme pour commencer ce voyage. Il est vrai que j'ai éprouvé des peines; mon éloignement de ma patrie, et plus récemment ma séparation d'avec ma femme, ont été pour moi des breuvages amers; mais je consentirais à traverser de nouveau les mêmes épreuves, si elles étaient accompagnées des mêmes consolations d'en haut. Je dis cela pour montrer qu'une tranquille demeure dans la Nouvelle-Angleterre, avec toutes ses joies, n'est pas l'unique moyen d'être heureux ici-bas. Plusieurs de mes conci-

(1) Nous empruntons la traduction de cette lettre aux *Archives du Christianisme.*

(*Rédacteurs*).

toyens s'imaginaient que je me rendais volontairement malheureux en acceptant la vocation de missionnaire. Je ne pouvais pas leur faire comprendre que les lits d'épines deviennent un doux oreiller par la bénédiction du Seigneur. Eh bien! je puis parler maintenant par expérience. Oui, la Nouvelle-Angleterre offre beaucoup de moyens d'être heureux; mais le vrai bonheur ne consiste pas dans ces moyens, il est dans le cœur de l'homme, dans l'homme lui-même. Tel pourrait être complettement misérable dans la Nouvelle-Angleterre, et tel autre parfaitement heureux au milieu des sauvages. Et comment le missionnaire trouve-t-il ce bonheur? C'est que le Seigneur accomplit sa promesse envers lui : « Voici, je serai avec vous jusqu'à la fin du monde. » Dans notre petite barque, conduite par des Malais fort médiocres marins; dans notre petite cabine, construite à fond de cale avec des nattes, et qui ne nous permet pas de nous tenir debout; au milieu de nos coffres, qui nous servent à la fois de pupitres pour écrire et de lits pour dormir, n'ayant qu'une natte par terre pour manger notre riz, parce que l'espace manque pour une table, je suis heureux, et même *je n'ai jamais été aussi heureux*, excepté pendant les premières heures qui ont suivi ma conversion à l'Evangile de Christ. Pourquoi donc tant de personnes s'occupent-elles uniquement d'amasser les biens du monde, comme si tout le bonheur possible y était renfermé, comme si Dieu n'en pouvait pas faire le tourment et le poison de notre existence, comme s'il était incapable de donner de la joie à ceux qui suivent ses ordonnances, et de changer en bénédictions leurs sacrifices apparens? Il est de fait que le chértien ne s'impose aucun sacrifice réel lorsqu'il marche derrière Christ, pas plus que le pécheur quand il laisse le monde pour obtenir les trésors de la religion. Il reçoit cent fois

plus qu'il ne donne ; si ce n'est ici-bas, bien certainement au moins dans l'héritage à venir. Oh! si j'avais une voix qui pût arriver jusqu'à l'oreille de tous les chrétiens, je leur crierais sans relâche : *Vivez pour Christ; consacrez-vous tout entiers à Christ!* et ma voix ne cesserait de retentir jusqu'à ce qu'elle eût fait, par la grâce d'en-haut, une profonde impression sur le cœur des enfans de Dieu, et qu'ils eussent abandonné leur vaine confiance dans les choses terrestres, pour chercher le royaume de Dieu et sa justice. Je ne leur dis pas : Je suis meilleur que vous ; mais je leur dis : Voici le meilleur chemin, marchons-y ensemble. Ce n'est pas que l'on doive nécessairement abandonner sa patrie et sa maison, mais il faut constamment demander, avec un sérieux désir de connaître la vérité : Seigneur, que veux-tu que je fasse aujourd'hui? Dirige et conduis-moi de telle manière que je travaille pour les choses éternelles et pour la gloire de ton saint nom. »

Ainsi pensait l'un de nos martyrs peu de temps avant que le fer homicide des Battas le précipitât dans cette éternité où il lui tardait tant d'entrer, et à laquelle son âme était si bien préparée par la grâce. Sa mort, qui a scellé les sérieuses exhortations qu'il adresse dans cette lettre aux enfans de Dieu en Amérique, donne à celles-ci une autorité et une solennité toutes particulières ; car c'est sur le seuil de la vie éternelle qu'elles ont été prononcées.

Invasion des Cafres dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance.

La ville de Graham'stown, située sur les frontières de la colonie du Cap et de la Cafrerie, a été, dans les derniers jours de décembre, le théâtre des scènes les

plus déplorables. Un corps considérable, de près de quarante mille Cafres, y a fait irruption, a massacré un grand nombre de ses habitans, en a enlevé tout le bétail qu'il a pu, et a mis le feu à beaucoup de maisons. Telle est l'alarme que cette attaque subite et imprévue a jetée dans la colonie, que le gouvernement a cru devoir diriger vers les frontières Est de la colonie toutes les troupes dont il a pu disposer. Les bourgeois du Cap se sont offerts à lui, comme volontaires, pour protéger la ville en l'absence des troupes régulières. L'un des résultats les plus tristes de l'événement que nous annonçons, est l'abandon forcé de presque toutes les stations missionnaires en Cafrerie. La plus terrible confusion règne dans le pays. Dieu veuille y ramener bientôt l'ordre, et ne pas permettre que le résultat des travaux de ses serviteurs pendant de si longues années, se trouve anéanti en un instant !

NOUVELLES RÉCENTES.

Consécration de missionnaires à Paris.

Le 2 avril, les chrétiens de la capitale ont été convoqués à l'une de ces touchantes solennités qui comptent parmi les fêtes et les joies de l'Eglise de Christ sur la terre. Deux missionnaires français, MM. F. Daumas, de Gnérac (Gard) et Jean Langa, de Oraas (Basses-Pyrénées), et un missionnaire américain, M. Henry Homes, ont été publiquement et solennellement recommandés à la grâce de Dieu, dans l'église des Filles Ste.-Marie, rue Saint-Antoine. Dix-sept Pasteurs et Ministres du St.-Evangile ont pris part à la consécration des premiers et du dernier des trois frères ci-dessus nommés. Les missionnaires français doivent s'embarquer à Londres vers le milieu d'avril, pour le Cap de Bonne Epérance.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE CALÉDON. — Missionnaires : M. PELLISSIER et sa femme.

État de la station.

M. Pellissier, missionnaire de la Société des Missions évangéliques de Paris à Calédon, a écrit au Comité de cette Société une lettre portant la date du 1er novembre 1834, et dont le contenu est de nature à réjouir tous les amis de l'Evangile et des missions. Comme la partie la plus considérable de cette lettre fait partie du rapport annuel lu à l'Assemblée générale du 30 avril, et qui paraîtra à la fin de mai, nous nous bornerons ici à donner à nos lecteurs un résumé des principaux faits qu'elle renferme.

Le nombre des habitans de Calédon s'accroît de jour en jour davantage; il est actuellement de plus de deux mille cinq cents âmes, pour la plus grande partie de la tribu des Batlapi, le reste appartenant à celle des Bassoutos. La maison d'école vient d'être achevée; elle est construite avec des pieux plantés en terre, et garnis dans les intervalles avec du plâtre et des roseaux; un toit rabattu en roseaux lui sert de couverture. Elle peut con-

tenir trois cent cinquante enfans. Le missionnaire y a travaillé seul pendant trois mois consécutifs, aidé de quelques indigènes. Il tient lui-même l'école tous les jours, depuis sept heures et demie du matin jusqu'à dix.

Une maison destinée à le loger lui et sa femme, a été commencée en novembre, et est probablement achevée à l'heure qu'il est.

Le culte est assidûment fréquenté par quatre cents indigènes. Pour ne pas être privées de l'avantage d'y assister, les femmes y apportent avec elles leurs petits enfans; mais le local ne contient pas, à beaucoup près, toutes les personnes qui voudraient se rendre au service divin; une centaine de natifs sont obligés, faute de place, de se tenir en plein air, en dehors des portes, et c'est à peine si, en arrivant, le missionnaire trouve une place pour présider cette intéressante assemblée. Cette circonstance obligera M. Pellissier à bâtir une église dans le courant de l'année; il a senti le besoin de s'adresser pour cela à tous les chrétiens de France, et il compte sur leur généreux concours pour la réalisation d'un projet qui peut servir puissamment à avancer le règne de Dieu parmi les Béchouanas de Calédon (1). Ses auditeurs prêtent une attention soutenue à ses instructions; plusieurs d'entre eux sont dans l'habitude de lui faire, après le service, une petite analyse verbale des choses qu'ils ont entendues. Le chef se distingue par son zèle et sa régularité. Quelques natifs donnent des marques d'une véritable repentance, et M. Pellissier annonce que dans le moment même qu'il était occupé à écrire au Comité, il a été interrompu par la visite d'un chef subalterne, qui est venu le trouver pour lui parler de

(1) *Voyez* ci-dessous, l'*Adresse aux chrétiens de France*, etc.

l'état de son âme, et lui demander, les larmes aux yeux, des consolations pour sa conscience, troublée et agitée par les remords que lui causaient ses péchés.

La femme du missionnaire tient une école pour les jeunes filles, auxquelles elle enseigne la couture, et il est à espérer qu'avec le temps celles-ci seront en état de se faire elles-mêmes des habillemens plus propres et plus décens que les peaux d'animaux sauvages ou de bœufs et de moutons, dont elles ont l'habitude de se couvrir.

Tous ces faits sont bien propres à exciter la reconnaissance pieuse de tous les amis des missions évangéliques en France, et à les stimuler à de nouveaux efforts, à de nouveaux sacrifices : aussi avons-nous la ferme espérance que les bonnes nouvelles qui précèdent les auront préparés à faire un accueil favorable à l'adresse qui suit, et à les disposer à y répondre dans un esprit de foi et de charité chrétienne.

Adresse aux chrétiens de France, ayant pour but de solliciter auprès d'eux des secours pour la construction d'une église dans la station missionnaire française de Calédon (Afrique méridionale).

« Chrétiens français, mes très-chers frères, me trouvant placé dans des circonstances qui réclament votre coopération, je ne crains pas de m'adresser à vous pour solliciter votre libéralité en faveur des païens. Connaissant votre amour pour le Sauveur, et la part que vous prenez à l'évangélisation des enfans de Cam, je suis convaincu que vous ne vous refuserez pas à nous aider à élever un temple au Dieu vivant dans ces contrées lointaines, où l'on ne respire encore qu'une odeur de mort. Que de prières et de vœux n'avez-vous pas formés pour

la prospérité de l'œuvre à laquelle nous travaillons! Et combien de fois n'avez-vous pas désiré de voir luire le beau jour où nous ferions appel à votre charité, pour être mis en état d'ériger un monument, dans ce pays, à la gloire du Dieu fort. Ce temps, impatiemment attendu, est arrivé, et nous nous en réjouissons avec vous. Si votre persévérance a été ferme dans l'adversité, et si vous n'avez point chancelé dans vos espérances, quand tout semblait se liguer pour paralyser vos efforts et ralentir l'œuvre de Dieu, à plus forte raison votre zèle ne se refroïdira-t-il pas maintenant que vous contemplez la rosée divine descendant du ciel sur les nobles travaux que vous avez entrepris. On verra, comme aux jours anciens, la foi des chrétiens faire des prodiges, et leur amour pour les pauvres païens se ranimer. Ils s'imposeront eux-mêmes pour dresser des tabernacles à l'Eternel parmi les idolâtres, dussent ceux-ci être démolis en un instant par les mains de leurs ennemis, et dussent-ils eux-mêmes verser leur sang pour conserver le glorieux titre de disciples du Sauveur. C'est pourquoi, chers frères, nous osons compter non seulement sur une assistance matérielle de votre part, mais encore sur le secours de vos supplications, sachant que vous vous estimerez heureux de pouvoir faire quelque chose pour celui qui a donné sa vie en rançon pour vous.

« Je demeure votre tout dévoué frère en Christ.

« J. P PELLISSIER. »

Calédon, 1er novembre 1834.

M. Pellissier termine sa lettre par quelques détails sur les mœurs des Béchouanas qui habitent la station. Nous les transcrivons ici, afin que ceux d'entre nos lecteurs

qui prenant un intérêt tout particulier à l'œuvre à laquelle nos chers frères travaillent au sud de l'Afrique, aiment à se transporter quelquefois par la pensée au milieu d'eux, puissent se faire de justes idées des circonstances où ils sont placés, et des relations journalières qu'ils ont à soutenir avec les êtres qui les entourent.

Mœurs et usages des Béchouanas de Calédon.

« La forme du gouvernement des Béchouanas est simple et beaucoup moins sévère que celle des Cafres. Ils ont un chef principal, qui dans des matières graves ou même quelquefois de peu d'importance, assemble ses conseillers pour en délibérer avec eux, et infliger des peines proportionnées au crime que l'accusé a commis. S'il a trempé ses mains dans un meurtre, il est condamné à être percé d'une lance. S'il a volé du bétail ou des objets de quelque valeur, il est flagellé et obligé de restituer ce qu'il a pris. S'il a commis adultère, il est tenu de donner un bœuf au mari de la femme avec laquelle il s'est rendu coupable.

« Quoique chacun d'eux ait ses biens à part, ils agissent cependant comme si tout était en commun parmi eux. Lorsqu'une marmite remplie de viande a été ôtée de dessus le feu, il n'est pas rare de voir une quarantaine d'hommes y mettre la main pour y prendre leur morceau. Les femmes en font de même entre elles; leurs habitudes de propreté, en ce qui regarde le ménage, sont très-défectueuses; ils mangent de tous les animaux carnaciers, excepté le chien et le serpent, et font même cuire leurs entrailles, sans se donner la peine de les vider.

» Aux yeux d'un européen leur costume est indécent, mais quant à eux ils n'y ſont pas attention. Ils vont pieds nus et tête nue. Leur dos est couvert d'un manteau de peau mis en bandoulière. La poitrine et le ventre restent découverts. Les ſemmes portent deux petits tabliers en peau : celui de devant descend jusqu'au milieu des cuisses et celui de derrière jusqu'aux jarrets. La peau dont les hommes se servent pour cacher leur nudité est une espèce de petite poche qui vient s'attacher autour des reins. Les ornemens du sexe masculin se réduisent à très-peu de chose. Ils ont des pendans d'oreilles et quelques verroteries autour du cou et des bras. Les ſemmes au contraire se couvrent de verroterie, si elles peuvent s'en procurer ; on en voit des colliers flotter sur elles, autour du cou, sur les reins, aux bras et à la tête.

» La manière dont les indigènes s'unissent par le mariage est assez curieuse. Un jeune homme et une jeune fille sont promis, dès leur plus tendre enfance, par l'intermédiaire de leurs parens et contractent le mariage à l'âge de treize ou quatorze ans. Le nombre des femmes est proportionné à la richesse dont on jouit, et cette richesse elle-même s'évalue d'après le nombre de pièces de bétail que l'on possède, car ici les femmes s'achètent. Ce sont elles qui font tous les gros ouvrages : elles bêchent la terre, plantent, sèment et moissonnent. Les hommes tannent les peaux, cousent les manteaux et sont chargés du soin du bétail. Avant de pouvoir se marier les hommes doivent tous passer par la cérémonie de la circoncision qui dure près de trois mois, pendant lesquels on exécute des danses nuit et jour. Ils attachent à cette fête une grande importance, sans savoir proprement pourquoi. Leurs ancêtres faisaient ainsi et ils tiennent à suivre leur exemple. Quand le mari vient à mourir, la femme rentre

dans la maison paternelle et ne peut en sortir que dans le cas où le père recevrait quelque pièce de bétail, comme dédommagement.

» Ils aiment à parler de tout, excepté de la mort; cette idée leur est insupportable. Un homme n'a pas plutôt rendu le dernier soupir, qu'ils enveloppent son cadavre dans son plus chétif manteau de peau, font un trou au côté de la maison pour l'y faire passer, et le portent ainsi au tombeau, escorté d'une multitude de femmes se lamentant et poussant des cris affreux. La fosse qu'on creuse pour le défunt est ronde et en forme de banc; ils y placent le cadavre assis, les coudes appuyés sur les genoux et la tête tournée du côté de sa patrie. La foi qu'ils ont aux faiseurs de pluie, est une superstition qu'il sera bien difficile de détruire, car elle est profondément enracinée. Ces imposteurs sont quelquefois entourés de centaines de femmes qui leur apportent de tous les produits de leurs jardins. Elles chantent, dansent, et les conjurent de demeurer avec elles. Lorsque le faiseur de pluie fait semblant de s'en aller, il tombe dans des convulsions simulées, marche sur les chevilles de ses pieds, agite sa tête qui est garnie de queues de lièvres, et s'évanouit. Les femmes s'empressent aussitôt de le relever et de le reconduire dans leur cercle. Elles lui offrent leurs présens et l'accompagnent dans sa maison. Alors il leur promet de faire pleuvoir en abondance, si elles lui donnent quelques moutons noirs. Si la pluie ne tombe pas, il en attribue la cause aux sorciers ou à ce qu'elles ne lui ont pas donné tout ce qu'il leur avait demandé. Cependant quelques indigènes commencent à confesser qu'ils n'ont plus de confiance dans les faiseurs de pluie, et disent que cette année de sécheresse leur est une preuve suffisante de leur impuissance. Jusqu'à présent je n'ai pas beaucoup combattu leurs su-

perstitions, parce que mon système est qu'il faut premièrement gagner leur estime, si l'on veut travailler avec succès parmi eux et se faire écouter avec attention. Ils sont maintenant disposés à entendre des vérités, qui, dans le principe, les auraient offensés et éloignés de l'Évangile.

M. Pellissier demande instamment un collaborateur pour l'aider dans ses travaux : « Envoyez-nous, écrit-il, des Oberlin, des hommes dévoués au Seigneur, qui ne fassent pas cas de leur vie. » Et il est réjouissant de penser que dans le temps où cet appel arrivait à Paris, après avoir traversé l'Atlantique, le Comité s'occupait de pourvoir aux besoins pressans de la station du Calédon, en faisant les préparatifs du départ de deux missionnaires de son institut, dont nous allons rapporter maintenant la consécration publique et solennelle.

Consécration de MM. Daumas et Homes.

La consécration au saint Ministère de M. François Daumas, de Générac (Gard), missionnaire de la Société des Missions évangéliques de Paris, destiné pour la mission parmi les Béchouanas de l'Afrique méridionale, et de M. Henry A. Homes, de Boston (Etats-Unis), missionnaire du Conseil américain pour les missions étrangères, destiné pour la Turquie (1), a eu lieu, à

---

(1) M. Homes, qui faisait à Paris des études de langues orientales depuis plusieurs mois, ayant exprimé le désir de recevoir dans cette circonstance la consécration au saint ministère, afin de pouvoir, de Paris même et sans être obligé de retourner aux Etats-Unis, se rendre en Turquie, MM. les pasteurs de cette ville se sont empressés de lui

Paris, le jeudi 2 avril, dans l'église des Filles Sainte-Marie, rue Saint-Antoine; M. Jean Lauga, d'Oraas (Basses-Pyrénées), partant avec le premier de ces deux jeunes serviteurs de Christ, en qualité de missionnaire évangélique, sans avoir toutefois le caractère de Ministre de la Parole de Dieu proprement dit, se trouvait placé à côté de ses compagnons d'œuvre, et était venu prendre sa part des vœux et des prières qui devaient être offerts au Seigneur en faveur de ces messagers de paix. L'assemblée qui remplissait le temple était nombreuse, et témoignait par son recueillement, autant que par l'empressement qu'elle avait mis à se rendre à l'église avant l'heure indiquée, tout l'intérêt qu'elle prenait à cette touchante cérémonie. Dix-sept pasteurs étaient présens, et ont pris part à l'acte de consécration. Voici leurs noms : MM. Monod père, Juillerat-Chasseur, Monod fils, Montandon, pasteurs de l'Eglise réformée de Paris; MM. les pasteurs Audebez, Grand-Pierre, de Jersey, P. Petit, et Mark Wilks; MM. H. M. Blodgett, Robert Baird, John Codman, Mac-Auley, Mines, J. D. Paxton, Gardiner Spring, et J. M. Willmarth, pasteurs américains.

A une heure M. le pasteur Juillerat-Chasseur a ouvert la solennité par l'invocation du saint Nom de Dieu. Il a dit :

« Divin Chef de l'Eglise, Seigneur Jésus, qui es monté de la terre dans les lieux très-hauts pour nous y préparer des

---

accorder sa demande. Avant sa consécration il a présenté les pièces les plus satisfaisantes, constatant son aptitude au ministère sacré et sa qualité de missionnaire du Conseil américain. Il était connu d'ailleurs de plusieurs ministres français et américains, qui tous lui ont rendu le meilleur témoignage.

(*Rédacteurs*).

demeures, le Père t'a dit : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie fait de tes ennemis le marche-pied de tes pieds ; du haut du trône de ta sainteté, tu es le roi de toute la terre, tu règnes sur toutes les nations qui doivent se prosterner devant toi, tandis que tous les anges de Dieu t'adorent ; tu jugeras le monde au dernier jour selon la justice : souverain sacrificateur qui as compati à nos infirmités et qui as expié nos transgressions sur la croix, Fils unique du Père, unique Sauveur, unique intercesseur, tu es à jamais Celui par qui seul les hommes sont appelés au salut.

Nous voici de nouveau, et par un effet de ta gratuité, réunis en ton nom dans ce temple où nous venons avec confiance, où nous venons avec des prières et des cantiques, avec des supplications et des actions de grâce te consacrer solennellement les travaux et la vie entière de ces jeunes frères abattus au pied de ton trône, et les revêtir du ministère de réconciliation et de paix dont le caractère sacré fut imprimé par toi-même sur la tête de tes apôtres, à l'exemple desquels ils porteront aux peuples éloignés la connaissance du salut. Car tu as appelé par ta grâce à ce grand salut les peuples du septentrion et ceux du midi, les peuples du couchant et ceux de l'aurore.

Tu as fait, Seigneur, des choses merveilleuses sur cette terre où tu as voulu naître dans notre bassesse et notre condamnation de pécheurs, où tu es mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. Tu es le vrai pain de vie descendu du ciel ; tu es la lumière et le salut du monde : ton nom, digne de toute adoration et de toute louange sur la terre et dans le ciel, dans le temps et dans l'éternité, est Celui du salut même, ô Jésus, ô Sauveur ! et tu veux qu'il soit connu et adoré jusqu'aux extrémités de la terre.

C'est pourquoi nous te demandons à cette heure, pour ces jeunes frères, les dons et les grâces dont ils ont besoin, et que tu daignas accorder dans tous les temps à tes

serviteurs fidèles, selon la grandeur de tes compassions et la magnificence de tes promesses. Oui, nous venons les recommander à ton amour, à ta protection, à ta faveur, ces frères dont le dévouement chrétien éveille notre sympathie, excite notre reconnaissance, attendrit nos cœurs, et fait couler de douces larmes de nos yeux. Objets des tendres dilections, des vives sollicitudes de leurs mères, de leurs familles, ils vont les quitter, le cœur rempli d'une joie chrétienne; ils laissent leur patrie pour des contrées lointaines; ils renoncent aux patries de la terre et à leurs douceurs, parce qu'ils savent bien, et avec une grande foi, qu'il n'y a de véritable patrie que la patrie céleste où tu règnes à toujours sur les élus que ton Père t'a donnés. Sauveur tout-puissant, qui te sers des choses faibles pour confondre les fortes, nous te recommandons et nous plaçons sous ta garde ces jeunes frères, roseaux fragiles, vases de terre choisis du milieu de nous, pour que tu en fasses des instrumens bénis de ton œuvre et des ouvriers infatigables dans ta moisson. Nous ne te demandons pas de changer, pour la facilité de leur ministère, les lois que tu as établies en ce monde et auxquelles nous devons obéir, d'aplanir les montagnes devant leurs pas, de semer leur chemin de fleurs et de fruits, de transformer les déserts arides et sans ombrages en prairies verdoyantes et ombragées, de désarmer les plantes vénéneuses de leur poison, les animaux carnassiers de leur ruse et de leur férocité, ni de changer les climats brûlans en climats tempérés et doux; mais nous venons te supplier de répandre dans leur âme les richesses de ta grâce, de leur accorder avec abondance ces dons célestes qui ne viennent que d'elle, et que nous devons aux mérites immenses de ton sacrifice, ces dons de la foi, de l'humilité, de la sanctification, de la persévérance que le Saint-Esprit nous communique, et qui nous sont envoyés par le Fils au nom du Père, émanation inépuisable et sans prix de ton amour et de ta miséricorde; nous te les demandons pour eux avec

ferveur, car nous avons tous le désir de les voir dignes jusqu'à la fin du privilége que tu leur dispenses et de la vocation que tu leur adresses des cieux. O Seigneur! qu'ils soient soumis, obéissans, dévoués, fidèles; qu'ils apportent à tes serviteurs, qui les attendent comme des compagnons d'œuvre et des frères bien aimés, un secours puissant et heureux dans la carrière où ils marcheront ensemble à la conquête des âmes; qu'ils soient fortifiés de plus en plus; qu'ils aient lieu de nous annoncer, dans un prochain avenir, que tu as accompagné toi-même leur ministère dans les régions éloignées où ils vont l'exercer en ton nom pour l'avancement de ton règne au milieu des nations barbares et misérables que tu daignes appeler à la paix de ton Evangile; qu'ils les voient accourir autour de cet étendart du salut et s'y fixer pour toujours, en sorte que ces promesses que tu as faites s'accomplissent sous leurs yeux: « Je me suis fait connaître à ceux qui ne s'informaient point de moi, et ceux qui ne me cherchaient point m'ont trouvé: j'ai dit à la nation qui n'invoquait point mon nom: Me voici, me voici! Je vais créer Jérusalem pour la joie et son peuple pour l'allégresse. »

Oui, qu'ils voient ainsi les lions dépouiller leur rage et les aspics leur venin, les lieux arides fleurir comme le lis et les déserts sablonneux abonder en eaux intarissables et pures.

Voilà, Seigneur, notre foi, notre prière, notre espérance; voilà ce que nous te demandons pour eux: nous te l'avons demandé avec la même confiance pour ceux qui sont allés d'ici successivement combattre au milieu des enfans de Cam dans le bon combat de la foi.

Veuille également nous accorder ces secours, afin que ton Esprit rende témoignage à notre esprit que nous sommes enfans de Dieu. Sois en ce moment avec eux et avec nous. C'est ici une heure solennelle, c'est ici une œuvre sainte. Tu nous regardes des cieux et tes anges sont attentifs. Donne efficace à la prédication de ta Parole, et

que celui de tes serviteurs qui va nous la faire entendre se sente soutenu et fortifié par l'Esprit saint. Qu'il n'y ait à la fin, dans cette assemblée, qu'une voix pour faire monter au pied de ton trône ce cantique : Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit ; gloire à Dieu, comme il était au commencement, comme il est maintenant, comme il sera éternellement. Amen.

Après cette prière et le chant d'un cantique, le Directeur de la Maison des Missions est monté en chaire, et a prononcé le discours suivant, sur ce texte du chap. I, de l'Epître de saint Paul aux Romains, v. 14 : *Je me dois aux Grecs et aux barbares, aux savans et aux ignorans.*

Mes Frères,

« Quel ministère étendu, varié et laborieux, que celui de l'apôtre saint Paul ? Quoique appelé par une vocation divine à être particulièrement l'ambassadeur de Christ auprès des païens, il ne renonce pas complétement à se rendre utile aux juifs ses compatriotes. Dans toutes les villes où il s'arrête pour annoncer l'Évangile de Dieu, c'est dans les synagogues qu'il entre d'abord ; c'est aux israélites qui les fréquentent qu'il offre, avant tous les autres, la parole de la réconciliation, en s'efforçant *de leur prouver par les prophéties que Jésus est le Christ.* Une fois sorti de la synagogue, il aborde les philosophes épicuriens et stoïciens, platoniciens et eclectiques, peu lui importe; il se présente devant l'aréopage, il discute avec les plus savans hommes de la Grèce ; et si dans le premier cas il se fait juif pour pouvoir convaincre les juifs, en entrant dans leurs opinions, en partant de leurs principes, en adoptant leur manière d'argumenter, ici il devient Grec, en quelque sorte : il

étudie les mœurs du pays, il fait connaissance avec les systèmes qui y sont en vogue, il cherche à pénétrer les besoins moraux et religieux de la nation ; un temple élevé à Athènes au Dieu inconnu lui fournit la matière d'un admirable plaidoyer en faveur du christianisme; *il se fait tout à tous, pour gagner quelques âmes* à Jésus, son maître. Ses Epîtres nous fournissent des exemples de cette prodigieuse facilité avec laquelle il prenait tous les tons et savait s'accommoder à la diversité des caractères, ainsi que de cette étonnante et inépuisable activité avec laquelle il trouvait moyen de se dépenser dans plusieurs sphères à la fois. Dans sa lettre aux Romains, il nous apparaît sous la forme du docteur chrétien, du théologien évangélique, qui établit des principes, qui en déduit des conséquences, qui nous expose les doctrines de la foi dans un ordre systématique, complet et bien lié, propre à attirer l'attention de l'homme qui pense et qui réfléchit. Dans son épître aux Hébreux, nous retrouvons bien encore le docteur chrétien, mais le docteur qui se rappelle qu'il a pour lecteurs des juifs et non plus des païens; les conséquences auxquelles il arrive sont les mêmes que celles auxquelles il a été conduit dans l'autre Epître; (car comment un ministre de l'Évangile pourrait-il écrire ou prêcher dans un autre but que celui de prouver que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, le Sauveur, et *qu'il n'y a sous le ciel aucun autre nom que le sien par lequel nous puissions être sauvés?*) mais tandis que dans l'Epître aux Romains les prémisses qu'il pose sont des faits ou des principes, dans celle aux Hébreux, son point de départ est la révélation de l'Ancien-Testament, son histoire, ses prophéties, ses types, ses promesses. Prenez enfin l'épître aux Philippiens ou celles aux Thessaloniciens : ici le docteur a mis de côté les formes de l'école, il a renoncé à argumenter; c'est un pasteur qui

parle à son troupeau, c'est un père qui adresse des exhortations à des enfans bien-aimés. Encore si le cercle d'activité qu'il avait choisi n'eût embrassé qu'un pays, qu'une nation, on pourrait dire qu'il a eu le temps de l'exploiter à loisir et de mettre ses études et son ministère en rapport avec le génie, le caractère, les mœurs de ses habitans. Mais non, une province, quelque grande qu'elle fût, serait un théâtre trop étroit pour son zèle; il ne lui faut pas une sphère moins grande que celle de l'empire romain, que celle du monde connu à cette époque. De la Judée il passe dans l'Asie-mineure, de l'Asie-mineure dans la Grèce, de la Grèce en Italie, de l'Italie en Espagne.

» Aujourd'hui, tant et de si grandes fonctions ne pèsent pas sur la tête d'un seul homme. Et qui pourrait y suffire? Les évangélistes modernes se sont partagé cet immense ministère, et dans la vaste moisson des âmes, ils se distribuent des rôles, ils se circonscrivent et s'assignent des départemens particuliers. Les uns partent pour aller annoncer l'Évangile aux Chinois; les autres s'en vont instruire les nègres des Antilles; ceux-ci s'établissent parmi les Indous, ceux-là se fixent parmi les Malais de la mer du Sud. Et sans chercher des exemples hors de cette enceinte, vous êtes à mes yeux, vous, Monsieur et cher Frère, qui vous disposez à aller porter la foi chrétienne en Turquie parmi les disciples du Coran, et qu'il nous a été si doux d'associer à cette cérémonie; autant pour donner à la Société du Conseil américain pour les Missions étrangères, un gage de notre fraternité, que pour manifester par un fait nouveau cette grande confédération chrétienne qui unit les chrétiens des deux hémisphères, dans l'intérêt unique du règne et de la gloire du Sauveur; vous êtes à mes yeux, dans cette solennité pieuse, le représentant de ces apôtres

modernes qui se sont proposé pour but la conversion des peuples civilisés, ou pour parler le langage de saint Paul, *qui se doivent aux Grecs et aux savans.* Et vous, mes chers amis, dont la voix s'ouvrira un jour, nous l'espérons, avec force et à salut, au milieu des tribus malheureuses des Béchouanas de l'Afrique méridionale, vous êtes, à mes yeux, dans une sphère plus humble, les représentans de ces apôtres modernes qui se consacrent au salut des peuples païens non civilisés, ou pour me servir de l'expression de saint Paul, *qui se doivent aux barbares et aux ignorans.* Votre ministère à tous trois diffère donc sous plusieurs rapports, mais il a un beaucoup plus grand nombre de traits de ressemblance que de points de divergence. Permettez-moi de vous rappeler brièvement ces contrastes et ces rapports. Je commence par la mission en Turquie.

» La ville, dans l'enceinte de laquelle vous arrêterez vos pas, messager de paix, ministre de Christ auprès des Turcs, est cette vaste capitale d'Orient où l'on vit, il y a mil cinq cent vingt-quatre ans, un empereur romain passer à la foi chrétienne avec tout son peuple. La cité des Chrysostôme et des Grégoire de Naziance où la chaire chrétienne fut occupée successivement par tant de pieux pasteurs et de célèbres orateurs, est aujourd'hui au pouvoir des infidèles. Le croissant y a remplacé la croix; la mosquée est venue se substituer au culte évangélique; les ministres du faux prophète en ont chassé les serviteurs de Christ; une civilisation mensongère bien plus faite pour comprimer le développement moral et social que pour le favoriser, bien plus propre à abrutir l'homme qu'à le perfectionner, a étouffé les germes de cette civilisation chrétienne, la seule réelle, la seule solide, la seule progressive, la seule compatible avec les intérêts présens et éternels de l'hu-

manité; un fanatisme sombre, atrabilaire, qui ne permet nulle recherche, qui interdit toute amélioration, et qui vient s'opposer, comme un invincible obstacle, à la réalisation des meilleurs projets et des plus nobles entreprises, enveloppe et enchaîne les esprits de ces hommes abusés. Quoique dans ces dernières années l'on ait vu le despote de la Turquie, reconnaissant l'incontestable supériorité de la société européenne sur la société asiatique, chercher à introduire dans ses états tous les perfectionnemens compatibles avec l'esprit de son gouvernement et de sa religion, l'on ne saurait dire que la position des chrétiens en Orient se soit de beaucoup améliorée. Les mêmes préjugés, ou à peu près, y subsistent toujours contre les Européens et les étrangers en général; la même défiance y accueille leurs tentatives et y neutralise leur influence; la même haine y vit toujours au fond des cœurs contre la doctrine du Crucifié. Comme vos compagnons d'œuvre travaillant dans d'autres contrées, vous n'aurez pas la douceur, mon cher frère, d'élever et d'ouvrir une chapelle évangélique, de convoquer autour de vous, par la prédication de la Parole, un auditoire d'hommes attentifs et recueillis, de voir la doctrine de vie distiller comme une rosée bienfaisante sur des âmes altérées de la vérité. Dans cet état de choses, il faudra vous borner à des conversations particulières avec les disciples de l'islamisme, à des discussions, la plupart du temps secrètes, avec les savans du pays; vous serez entraîné malgré vous dans une polémique où l'étude spéciale que vous avez dû faire du Coran et de son histoire, vous sera sans doute d'un grand secours, mais dont vous ne pourrez pas ne pas ressentir, dans votre vie spirituelle, l'influence énervante et desséchante; et si Dieu vous accorde, après beaucoup de travail et de fatigue, de persuader quel-

ques esprits, de convaincre quelques cœurs, alors commencera pour votre ministère une époque d'épreuves et de tribulations; de ce moment s'ouvrira devant vous une carrière d'alarmes et de dangers; la conversion d'un seul Musulman à la foi de l'Évangile fera peut-être lever sur sa tête, et sur la vôtre en même temps, le glaive du bourreau. Prédicateur d'une religion qui combat et qui crucifie les passions corrompues du cœur humain pour pouvoir les régénérer, placé en face d'une autre religion, qui jette à ces mêmes passions une honteuse pâture, et qui les assouvit pour se les asservir; interprète de la *loi de l'Esprit de vie,* au milieu d'une nation que son législateur n'a pas eu de peine à ranger sous la loi de la chair et à fanatiser par des espérances charnelles et un paradis de débauches, que votre mission est grande et difficile! En présence de tant d'oppositions, peut-être vous sentirez-vous pressé, dans les premières années de votre ministère en Turquie, de vous tourner vers ces Grecs et ces Arméniens, tristes débris d'églises jadis florissantes ou de consacrer une grande partie de vos soins à la direction des écoles que votre Société a fondées à Constantinople et qui ont déjà causé de si pures joies à vos prédécesseurs dans la carrière, où vous entrerez bientôt. »

« Pour vous, mes chers frères et amis, le champ de travaux qui s'étend devant vos regards, est bien différent. En vous enfonçant dans les déserts de l'Afrique, vous ne rencontrerez pas le spectacle de la mollesse, du sensualisme, de la somptuosité et de la civilisation bâtarde des peuples de l'Orient; l'homme se présentera à vous nu, ou à peu près, comme la bête qui vit dans les forêts, se couvrant de misérables peaux, se construisant des huttes, qui ne diffèrent guère des tanières où gîtent les animaux des champs, haïssant le travail, crou-

pissant dans l'oisiveté, n'ayant d'énergie et d'activité que pour piller ou pour travailler à la destruction de son semblable. Ici point de temples, point d'autels, point de prêtres, point de culte, rien qui rappelle l'idée de l'infini, la pensée du Créateur, la présence du monarque souverain des hommes et des anges; à peine ici et là quelques notions confuses sur Dieu, aussi dégradantes pour l'homme qu'elles démoralisent, qu'insultantes à la Divinité qu'elles outragent, viendront-elles vous surprendre et vous attrister. Peut-être qu'au lieu où vous arriverez et où vous planterez pour la première fois votre tente, le nom de l'Eternel n'aura jamais été invoqué, et que le cantique que vous y entonnerez sera le seul qui soit monté au ciel depuis les jours de la création. Ah! connaissant, comme vous la connaissez, la bonté de votre Dieu, sensibles comme vous l'êtes à la grandeur de son amour, vous ne pourrez point contempler, sans en être navré de douleur, ces êtres misérables dont l'existence est manquée, qui ne se sont développés ni moralement ni intellectuellement, parce qu'ils sont véritablement *sans Dieu et sans espérance au monde*, et dont la condition temporelle est ausi triste que leur avenir est sombre et effrayant. Il est vrai que la nation des Béchouanas est paisible; elle n'a point de préjugés contre les Européens; elle a accueilli jusqu'à présent sans hésiter les hommes de Dieu qui sont venus l'instruire; on a vu plusieurs de ses tribus se ranger avec empressement autour des messagers de paix. Vos frères qui vous ont devancés dans la carrière, prêchent régulièrement le salut qui est en Christ à des centaines d'Africains réunis autour d'eux; déjà plusieurs indigènes paraissent touchés à salut; d'autres écoutent, réfléchissent, deviennent sérieux. Sous ce rapport votre mission présente de grands avantages. Le peuple dont

vous allez devenir les instituteurs est ignorant, mais il est simple; il est grossier, mais il est bienveillant; il est barbare, mais il sent le besoin de sortir de sa barbarie.

« Il me serait facile d'indiquer encore d'autres contrastes entre les deux sphères d'action que vous allez parcourir. Ainsi le missionnaire qui part pour l'Orient se met en route muni de la connaissance des langues dans lesquelles il sera appelé à proclamer la Bonne-Nouvelle du salut. En Europe, à Paris en particulier, de savans professeurs lui en expliquent les règles, lui en font connaître le génie; d'immenses ressources sont mises à sa disposition pour en acquérir l'intelligence. Vous n'êtes pas, à beaucoup près, mes frères, dans une position aussi favorable; à Lattakou, parmi les Batlapi, à Morija, parmi les Bassoutos, il n'y a ni docteurs pour vous instruire, ni bibliothèques pour vous offrir leurs richesses littéraires; le commerce des indigènes est la seule académie que vous pourrez fréquenter pour apprendre et les mots et les principes, et les tournures et le génie d'une langue qu'il vous est indispensable de connaître.—Les langues orientales sont riches, fécondes, inépuisables, déjà propres à exprimer les idées chrétiennes et à revêtir de leurs formes magnifiques les doctrines de l'Evangile. Et vous, mes amis, quand vous voudrez parler aux sauvages des vérités les plus précieuses pour vous et les plus nécessaires pour eux, du pardon de notre Dieu, du don de sa grâce, de la rédemption par le sang de la croix, vous chercherez en vain dans l'indigence de leur dialecte charnel des termes pour leur en transmettre la pensée. —Le Turc possède déjà une version des saints Livres, monument précieux, au perfectionnement duquel a travaillé pendant de longues années de sa vie un homme

que notre Société pleure encore, et dont la mort a été un deuil pour la France chrétienne. Pour vous, bien-aimés frères, ce grand œuvre de la traduction des saintes Ecritures dans la langue des Béchouanas, que vos prédécesseurs ont à peine ébauché, reste presque en entier à accomplir.—En arrivant en Turquie, l'ambassadeur de Christ trouve une maison pour s'abriter, des lois pour se mettre sous leur protection, une police pour garantir son repos, et non seulement les nécessités, mais même les aisances et les commodités de la vie. Quant à vous, frères, vous n'aurez pendant long-temps pour toute habitation, au milieu du désert, que le chariot qui vous aura aidé à vous traîner péniblement à travers ces vastes solitudes, et encore devrez-vous, la nuit, entourer cette maison ambulante de feux et de sentinelles armées pour empêcher le roi des hôtes du désert de venir vous dévorer dans vos lits.—En Orient, le missionnaire est essentiellement docteur : instruire, discuter, écrire, surtout prêcher d'exemple par sa vie, telles sont ses principales fonctions. A l'accomplissement de ces grands devoirs de votre ministère, mes chers amis, vous devrez joindre d'autres travaux, qui pour être moins importans, n'en sont pas pour cela moins nécessaires. Quand vous vous serez construit à vous-mêmes une maison pour vous loger, quand vous aurez défriché un jardin et que vous vous serez procuré du bétail pour vous nourrir, il vous faûdra travailler à changer les habitudes des indigènes, et à renouveler leur vie extérieure en même temps que vous chercherez à agir sur leurs cœurs par l'Evangile, devenant ainsi tour à tour prédicateurs dans l'église, instituteurs à l'école, agriculteurs dans les champs, fermiers au milieu des troupeaux, artisans dans l'atelier, architectes dans l'intérieur de la station.—Le ministre de Christ en Tur-

quie jouit des avantages incontestables de la vie sociale, de la facilité d'échanger ses idées, de suivre les progrès de la littérature, de cultiver son esprit, tout en améliorant son être moral; il a surtout de nombreuses occasions de rencontrer des frères et de raffraîchir dans leur société son âme altérée de communion fraternelle. Pour vous, frères tendrement aimés, quoiqu'entourés d'êtres humains, vous n'aurez le plus souvent aucune société humaine, et jusqu'au beau jour où le Seigneur vous donnera, pour prix de vos fatigues, la conversion de quelques âmes qu'il vous sera possible d'aimer en Christ, il vous faudra faire violence à vos affections, et concentrer dans le ciel toute la puissance de vos sympathies.

« Mais que fais-je? Je vous afflige peut-être. Il sera mieux de quitter ce sujet, et après vous avoir parlé de la différence extérieure des postes respectifs que vous allez occuper, de vous dire un mot de l'unité de but et d'esprit de votre ministère.

« Quelle que diversité qu'il puisse y avoir, aux yeux de l'homme, dans les deux carrières que vous avez à fournir, sur les deux continens où vous allez vous rendre, vous aurez à combattre le même adversaire, vous trouverez le même ennemi, et cet ennemi c'est le péché. Sous le turban du disciple de Mahomet, comme sous la peau de bœuf du Mochouana, l'homme trahit une triste parenté, il révèle une désespérante ressemblance de nature : il est pécheur et éloigné de Dieu; c'est le même cœur rebelle aux volontés du Créateur, incrédule à sa Parole, s'aimant et s'idolâtrant lui-même, se complaisant dans l'indépendance et dans la révolte, insouciant sur ses vrais et éternels intérêts, se jouant de son âme immortelle, misérable et aveugle, tranchons le mot biblique, *esclave du démon, qui l'a pris à lui pour faire sa volonté.*

« Mais si l'ennemi contre lequel vous avez à marcher

vous est commun aux uns et aux autres, les armes que je vois en vos mains sont de la même trempe et portent les mêmes armoiries. Pauvres argumens de la sagesse humaine, faibles systèmes des moralistes du siècle, christianisme défiguré, dessavouré et énervé de nos écoles modernes d'incrédulité, que pourriez vous contre les puissances de l'enfer? Hélas! vous avez tellement la conviction de votre impuissance, que l'on ne vous a vus, à aucune époque, je ne dirai pas leur tenir tête, mais seulement essayer de vous ranger en bataille contre elles. Evangile de mon Sauveur, proclamation de la grande amnistie accordée par le Saint des Saints à un monde de pécheurs, révélation de l'amour infini et éternel du Dieu des miséricordes, Bonne-Nouvelle du salut, Parole de mon Dieu, tu es la seule puissance capable de convertir le monde! Viens donc habiter de plus en plus abondamment dans le cœur de ces chers frères, ambassadeurs et ministres du Très-Haut; place-toi avec onction et avec grâce sur leurs lèvres; sois dans leurs mains *un marteau* pour briser le rocher des cœurs, *une épée à deux tranchans* pour pénétrer jusqu'au fond des consciences, *un pain de vie* pour nourrir les âmes, *une semence de régénération* pour les renouveler à l'image de Dieu, la vertu du Tout-Puissant pour les transporter au royaume de Christ!!

« Le but auquel vous tendez les uns et les autres, n'est pas moins identique que les moyens que vous voulez employer pour y parvenir; car de quoi s'agit il pour tous les missionnaires, américains ou français, anglais ou allemands, sinon de fonder parmi les idolâtres le règne de Jésus-Christ, le plus aimable, le plus doux des règnes? Que veulent-ils tous, sinon détrôner l'erreur, pour mettre à sa place la vérité, renverser la superstition, pour établir en son lieu l'Evangile, combattre les passions qui avilissent l'homme et le perdent, pour

lui faire aimer et pratiquer la vertu chrétienne ? Quelle est la conquête à laquelle ils aspirent en commun, si ce n'est la plus paisible et la plus bienfaisante des conquêtes : gagner l'homme à son Créateur, le replacer sous l'empire de son maître légitime, l'enchaîner à l'obéissance des lois de Jésus-Christ, le rendre heureux par la reconnaissance, le sanctifier par l'amour, l'élever au ciel par les plus ravissantes espérances, transformer des âmes déchirées par les passions en un asyle de paix, en un temple de Dieu, paré de tous les sentimens nobles, de toutes les affections saintes qui font la gloire des anges ; jeter, en un mot, sur la terre, les fondemens d'un Eden nouveau, que le bienheureux racheté de Christ ne quittera que pour aller habiter le paradis de Dieu ?

» Mais ces triomphes ne s'obtiennent pas en un jour ; ils sont d'ordinaire lents et difficiles : l'expérience d'accord avec l'Écriture atteste que *pour régner avec Christ*, il faut auparavant *souffrir et mourir avec lui*, et qu'avant de moissonner, nous sommes tous plus ou moins appelés *à semer avec larmes*, à arroser avec tristesse, à appeler sur notre labeur *les pluies de la première et de la dernière saison*, à attendre avec patience, à espérer dans un esprit de foi, à persévérer dans le travail, à lutter avec courage au milieu des tribulations, à *combattre* quelquefois *jusqu'au sang*, et à ne remporter souvent la couronne de gloire qu'à la suite de beaucoup d'humiliations et d'épreuves. Vous savez, frères, que nous avons un malheureux penchant à nous confier dans le bras de la chair, et en présence de tant de difficultés à ne regarder qu'à nous-mêmes. En face de l'incrédulité, nous sommes bien plus disposés à recourir à notre sagesse qu'à la sagesse de Dieu, en face de la perversité des hommes à compter sur notre force que sur la force de Dieu, en

face des mille obstacles qui s'opposent à notre œuvre, à invoquer l'assistance humaine qu'à attendre la délivrance de l'Éternel. Encore ici, mes amis, vous avez une source commune de consolation. Les promesses de Dieu, voilà votre appui; son Esprit, voilà votre guide; sa puissance, voilà votre force; son amour, voilà le fondement de vos éternelles espérances.

» Dans peu de temps vous allez être dispersés; au lieu de vous trouver rapprochés, comme vous l'êtes dans ce moment, dans ce lieu de prières, les uns s'en iront au midi, l'autre à l'est: une immense étendue de terres et de mers vous séparera. Mais il est, vous le croyez, un lieu de réunion certain, un rendez-vous immanquable, où tous les serviteurs de Dieu qui auront *combattu le bon combat de la foi*, par la Parole de Dieu dans la puissance du Saint-Esprit, se rencontreront et se donneront la main. Ils y viendront de l'orient et de l'occident, du septentrion et du midi, apportant avec chant de triomphe ces gerbes d'une moisson qui leur aura coûté tant de larmes. Vous vous y rendrez aussi, bien-aimés frères, vous, entourés de ces Africains que le Seigneur aura convertis par votre ministère; vous, accompagné de ces Orientaux que sa grâce aura humiliés et qui seront devenus votre couronne de gloire pour le jour du Seigneur Jésus. Puissante espérance! Ravissante perspective! Ne fait-elle pas battre et tressaillir vos cœurs?

» Pour nous, mes chers auditeurs, il ne faut pas que nous ayons assisté sans fruit à cette touchante cérémonie. Si nous sommes chrétiens, ou si du moins nous avons l'intention de le devenir, elle doit nous avoir parlé et nous avoir instruits. Dans ce siècle d'incrédulité, c'est une grande leçon que celle qui est donnée par ces jeunes confesseurs de Jésus-Christ, qui déclarent ici publiquement qu'ils ont foi à l'Evangile et que parcequ'ils ont

foi à l'Évangile, ils sont prêts à aller le publier jusqu'aux extrémités de la terre habitable. Dans ce siècle d'égoïsme, où chacun cherche ses intérêts, c'est une grande leçon que celle qui est donnée par ces hommes de Dieu qui renoncent à tout pour suivre l'appel de leur maître céleste. Dans ce siècle de vanité, où des hommes et des femmes qui se disent chrétiens ne consacrent pas, pendant une vie toute entière, à l'avancement du règne du Sauveur, la portion de leur fortune qu'ils n'hésitent pas à prodiguer en quelques jours et sans regrets, aux insatiables exigences du luxe ou de la sensualité; c'est une grande leçon que celle qui est donnée par ces serviteurs de notre Dieu qui s'estiment heureux de pouvoir sacrifier jusqu'à leur vie, pour accomplir cet ordre du chef suprême de l'Eglise : *Allez partout le monde et prêchez l'Evangile à toute créature.* Dans ce siècle de mécontentement, de désordre et d'anarchie, c'est une grande leçon que celle qui est donnée par ces hommes de paix, qui ayant trouvé dans la foi en Jésus-Christ le salut de leurs propres âmes, ne connaissent pas de plus noble ambition que celle de faire participer leurs semblables à la grâce qui leur a été accordée. Ah! que tant et de si éloquentes leçons ne soient perdues pour personne! Hommes du siècle! ouvrez les yeux, sortez de votre léthargie, secouez les chaînes honteuses de l'incrédulité et du monde qui vous asservissent; tournez vos regards vers Jésus, embrassez sa croix, croyez à son amour, vivez de la vie véritable qui ne laisse aucuns regrets; soumettez-vous à sa parole, et échappez ainsi à la sentence de condamnation qui s'accomplira infailliblement un jour contre les mauvaises œuvres et les mauvais ouvriers.

» Chrétiens, n'ayons point honte de Christ, c'est notre devoir, notre privilége et notre gloire, confessons

hardiment son nom; prions pour nous-mêmes et prions pour le monde; travaillons à notre propre salut et travaillons à celui des autres, et à mesure que nous voyons s'étendre le règne de notre divin maître, et poindre l'aurore du jour éternel, soyons sur nos gardes, *tenons nos reins ceints et nos lampes allumées, soyons sobres et veillons. Or à celui qui par la puissance qui agit en nous avec efficace, peut faire infiniment plus que nous ne demandons et pensons, à lui soit gloire, dans l'Eglise, par Jésus-Christ, dans tous les âges, aux siècles des siècles.* Amen!

Après ce discours M. Homes a pris la parole. Il s'est exprimé en ces termes :

MES CHERS FRÈRES,

« Étranger dans ce pays, paraissant devant vous pour la première et probablement pour la dernière fois, vous vous attendez sans doute à entendre quelques mots sur la tâche que je me suis proposée. J'ai entièrement consacré ma vie au service du Seigneur, et j'espère embrasser la carrière missionnaire. Si l'on me demande le motif d'une pareille détermination, je répondrai avec humilité que c'est le Seigneur qui m'a appelé à cette œuvre. Je puis dire que toutes les dispensations du Seigneur envers moi depuis ma plus tendre enfance jusqu'à ce jour, ont été comme des appels pour me dire : « Va, annonce mon Evangile à ceux qui périssent. » C'est lui qui m'a donné des parens qui m'ont élevé pour son service, comme un futur hérault du salut auprès de ceux qui sont assis dans les ténèbres du paganisme. Lorsque j'étais plongé dans les plaisirs et que je cherchais en vain la vérité dans l'infidélité, il n'a point laissé sans effet les

prières et les conseils qui guidèrent mon enfance. Aussi au moment où une foi vive dans le Seigneur prit place dans mon cœur, je me trouvai tout disposé à quitter ma patrie pour aller annoncer le salut aux âmes, dans des pays éloignés. A cette époque, je demandai au Seigneur: Que veux-tu que je fasse? Il me donna ces deux réponses par sa parole : *Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois et la moisson viendra : voici je vous dis : Levez vos yeux et regardez les campagnes, car elles sont déja blanches pour la moisson.* Et encore : *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers.* Quelque répugnance que ma volonté corrompue ait ressentie à la vue de l'œuvre que je devais entreprendre, j'ai préféré obéir à la voix de ma conscience, répondre à l'appel du Seigneur, et choisir ainsi le service pénible d'un soldat de la croix. Je ne pouvais m'empêcher de m'écrier : O Dieu! tu m'as délivré de la mort par ton amour; fais de moi ce que tu voudras, appelle-moi là où tu voudras que j'aille, et je me réjouirai de te servir.

» Chrétiens, mes chers auditeurs : — Pendant que ces frères ici présens devant vous travailleront dans ces contrées de l'Afrique, envers lesquelles les chrétiens ont une si grande dette à acquitter, celui qui vous parle combattra contre les sectateurs du faux prophète, au siège même de son pouvoir. Sans doute vos prières monteront devant Dieu en faveur de vos chers missionnaires, pour qu'ils soient bénis dans leur ministère, mais j'espère que ce n'est pas trop exiger de vos sympathies pour Sion que de vous prier de vous souvenir aussi de cet étranger inconnu qui fut consacré au saint ministère par vos pasteurs. Demandez à Dieu que ses serviteurs soient humbles, fidèles, persévérans, et qu'il y ait toujours plus d'ouvriers prêts à entrer dans la moisson du Seigneur. Puissent vos prières être entendues d'en haut. Amen. »

M. Daumas a succédé à M. Homes, et a dit :

CHRÉTIENS MES TRÈS-CHERS FRÈRES,

« Dans ce moment solennel après lequel j'ai tant de fois soupiré, mon cœur rempli d'émotion et de reconnaissance voudrait à la face de cette assemblée éclater en actions de grâce, à cause de la faveur inappréciable qui m'est accordée de pouvoir, malgré ma faiblesse et mon indidignité, me présenter à ces vénérables pasteurs pour recevoir les signes sacrés du ministère évangélique ; car, que suis-je pour être honoré d'un pareil privilége ? Lorsque je m'examine sérieusement, je ne vois pas en moi cette piété fervente, ce zèle ardent, ce dévouement extraordinaire, cette charité profonde qui ont caractérisé dans tous les temps les véritables serviteurs de Christ. Et cependant le Seigneur veut m'employer à travailler dans sa vigne ; il veut m'envoyer au milieu des païens pour leur annoncer qu'il y a un Sauveur qui est venu se charger de leurs péchés, et qui est disposé à leur donner le salut et la vie. Oh ! mes frères, comment en présence d'une pareille vocation ne serai-je pas porté à bénir Celui qui daigne me charger d'un message aussi glorieux ? Quoi ! annoncer à des captifs l'ouverture de la prison, et à des sujets rebelles leur réconciliation avec le Monarque contre lequel ils ont levé l'étendart de la révolte ! Voilà sans doute un message qui devrait plutôt être confié à quelques-uns de ces bienheureux qui n'ont point souillé leurs vêtemens dans cet océan de corruption. Mais que dis-je ? ces anges même n'en sont pas dignes. C'est toi seul, ô Jésus, ô mon Sauveur, qui pourrais parler convenablement de tes miséricordes, de ton amour aux pauvres, aux misérables pécheurs ! Cependant, puisque dans son infinie bonté il veut nous confier, à nous faibles mortels, le ministère de la réconciliation,

nous l'acceptons avec une profonde reconnaissance, et en nous humiliant dans la poussière. Nous avons entendu l'appel du Seigneur, et fidèles à le suivre, nous nous sommes disposés à quitter tout pour l'amour des pauvres âmes qui sont sans Dieu et sans espérance au monde, et cela sans consulter ni la chair ni le sang. Du moment que le Seigneur nous a dit : Il faut partir, nous lui avons répondu : Nous voici; envoie-nous, notre vie ne nous est point précieuse, pourvu que nous achevions avec joie notre course, et que nous accomplissions le ministère sacré qui va nous être solennellement conféré. Eh ! ne vous étonnez point, mes chers auditeurs, s'il y a eu de notre part tant d'empressement à répondre à l'appel de notre Dieu. Nous avons senti le prix d'une âme immortelle; nous nous sommes transportés en esprit à cette époque solennelle où toutes les nations de la terre devront se présenter devant le juge redoutable qui ne tiendra pas le coupable pour innocent. Alors nos cœurs ont été navrés, et se sont glacés d'effroi à la pensée qu'un grand nombre d'âmes périssent sans avoir entendu parler du Sauveur; et dès ce moment nous n'avons pas hésité à voler à leur secours. Nous nous sommes résignés à quitter les rians et fertiles climats qui nous ont vu naître, pour nous enfoncer dans les déserts de l'Afrique; nous avons consenti de bon cœur à nous séparer de parens qui nous chérissent, pour vivre au milieu des peuples sauvages; nous avons renoncé à la compagnie des frères en la foi pour couler nos jours dans la solitude. O mon Dieu, purifie-nous et rends de plus en plus notre renoncement conforme à celui de ton bien-aimé Fils !.... Ne pensez pas cependant, mes frères, que nous attribuions quelque valeur à ces sacrifices; ne pensez pas que ce soit pour mériter le ciel ou pour nous en ouvrir la porte, que nous les faisons. Par la

grâce de Dieu nous avons cru au Sauveur des pécheurs, et après avoir senti la douce influence que son Evangile exerce sur l'âme et les avantages qu'il promet au-delà du trépas, pour témoigner notre reconnaissance et notre amour à Celui qui nous a tant aimés que de donner sa vie pour nous, nous nous sommes dévoués à son service et nous avons voulu le glorifier parmi les païens. L'amour pour les âmes et pour notre Sauveur, voilà le mobile qui nous fait agir et qui nous pousse dans la noble carrière qui s'ouvre maintenant devant nos pas.

« Bientôt nous y serons entrés dans cette glorieuse, mais difficile carrière ; bientôt, livrés à nous-mêmes, nous éprouverons le vide que laisse dans l'âme la séparation subite de ce que l'on a de plus cher ici-bas ! Peut-être serons-nous abattus en repassant dans notre esprit les sacrifices que nous avons faits et ceux que nous sommes appelés à faire encore. Sans doute que, plus d'une fois, nous serons accablés sous le poids de notre ministère en réfléchissant à la responsabilité qui pèse sur notre tête. Mais maintenant cette pensée ne jette nullement le trouble dans notre âme. Nous sommes assurés que le Seigneur, qui a voulu nous choisir pour travailler à son œuvre, nous visitera dans les pénibles circonstances au milieu desquelles nous pourrons nous trouver ; ses promesses nous en sont un sûr garant. Si nous sommes faibles, il nous fortifiera ; si nous sommes abattus, il nous relèvera ; si nous sommes affligés, il nous consolera ; il sera pour nous un ami fidèle, dans le sein duquel nous pourrons verser toutes nos peines.

« Cependant, chers frères, et vous en particulier vénérables pasteurs qui allez bientôt nous conférer la charge de ministre de l'Evangile, vous savez mieux que nous combien la vocation que nous allons entreprendre est

difficile, et combien il nous faut par conséquent de dons pour nous acquitter dignement de notre tâche. Nous sommes jeunes, sans expérience, et vous avez vieilli dans le combat. C'est pourquoi nous vous supplions de demander au Seigneur qu'il nous communique les grâces qui nous sont nécessaires; qu'il répande sur nous avec abondance son divin Esprit, afin que nous soyons dirigés en toutes choses par lui, et que nous puissions rendre honorable notre ministère; et que ce ne soit pas seulement dans cette solennité, pendant le temps que durera l'imposition des mains, que vous priiez pour nous, mais que ce soit tous les jours de votre vie, afin que nous recevions à chaque instant de nouvelles bénédictions. Il est doux pour nos cœurs de savoir que vous prierez aussi pour nous, chrétiens, mes bien chers frères, et que vos vœux nous suivront jusqu'à ce que nous soyons arrivés au terme de notre long et périlleux voyage; et si le Seigneur nous fait la grâce d'entrer dans le champ de travaux sur lequel nos regards se sont arrêtés, vous persévérerez à prier pour nous; vous nous suivrez pas à pas avec une tendre sollicitude, pendant le cours de notre glorieux ministère; vous combattrez avec nous, nos joies seront vos joies, nos peines seront vos peines. Oh, que cette assurance est propre à ranimer notre courage dans ce moment! Soyez persuadés que nous ne vous oublierons pas, chrétiens, chers frères; j'espère qu'il me sera donné de pouvoir me transporter quelque fois en esprit sous les voûtes de ce temple, pour me rappeler et les engagemens que je vais prendre, et les douces émotions que j'y ai éprouvées, et alors je prierai pour vous d'une manière toute particulière; je demanderai au Seigneur qu'il vous fasse abonder en toutes sortes de bons fruits, qu'il vous donne plus de zèle, plus d'ar-

deur, plus de dévouement pour son service, et qu'il vous accorde la grâce de le glorifier sur la terre, et d'être introduits un jour dans l'éternelle félicité.

« Je ne vous oublierai pas non plus, chères Eglises de ma patrie, mes vœux et mes prières monteront devant le trône de la grâce en votre faveur, et je me réjouirai au fond de l'Afrique si je puis apprendre que les courtines de vos pavillons se sont élargies, et que des milliers d'âmes sont entrées dans votre sein pour se mettre à l'abri de la colère du Tout-Puissant. O mon Dieu, que ton règne vienne dans cette grande ville, dans ce royaume, dans toute la terre ! *Amen.* »

Quand les candidats ont eu fini de parler, le ministre officiant leur a lu les articles de l'engagement que prennent, avant leur consécration, les candidats au saint Ministère. Ceux-ci ont juré de les remplir, avec l'assistance de la grâce divine, et s'étant mis à genoux, ils ont reçu l'imposition des mains.

Bénédiction donnée à M. Daumas :

« Cher frère, nous n'avons pas besoin d'interroger long-temps notre cœur et de le sonder bien profondément, pour nous rendre compte de ses impressions en cet instant. Tous les vœux que l'on peut former pour un chrétien, quant à sa vie intérieure et à sa vie extérieure, nous les formons pour vous ; toutes les requêtes qu'il est possible d'adresser à Dieu en faveur d'un ministre de sa Parole, nous les lui adressons à votre sujet ; toutes les tendres sollicitudes que l'on peut éprouver et les douces spérances auxquelles on peut se livrer à l'égard d'un jeune missionnaire, nous les sentons vivre et s'agiter en nous. Vous partez pour aller renforcer une mission chrétienne qui, éprouvée à son origine, s'étend et se consolide tous les jours davantage. Puissiez-vous y en-

trer avec foi, y travailler avec amour, y combattre avec courage, y servir votre Maître avec gloire pour vous et pour les Eglises qui vous envoient! Et pour résumer tous nos vœux en un seul vœu évangélique et missionnaire, puissiez-vous atteindre le but de votre ministère, et amener beaucoup d'Africains à la connaissance de Jésus-Christ, et à la possession du salut, qui est dans la foi en sa mort expiatoire. *Amen.*

Bénédiction donnée à M. Homes.

« Cher frère, vous êtes venu à nous en frère, et nous vous avons accueilli comme tel. Vous nous avez présenté vos titres pour être associé au ministère de la Parole, et nous les avons trouvés valides. Vous nous avez dit : Veuillez m'accorder l'imposition des mains, sinon je serai forcé, avant de me rendre au poste que le Seigneur m'a assigné, de repasser l'Océan et d'aller chercher ma consécration dans ma patrie, au-delà des mers ; et nous avons répondu : A Dieu ne plaise que nous soyons cause d'un si grand retard ! le temps est précieux et les âmes périssent ; vos vœux seront satisfaits ; il y a à Paris des pasteurs évangéliques dont les mains aimeront à se poser en bénédiction sur votre tête ; les voici ces mains, et non seulement les miennes, mais celles de tous ces chers collègues dans le ministère, parmi lesquels vous avez la douceur de compter plusieurs de vos compatriotes, représentans dans cette heureuse journée les Eglises d'Amérique, qui sont les sœurs des Eglises de France. Dans ce moment vous n'êtes pas pour nous un étranger, nous oublions le pays qui vous a vu naître et la langue que vous parlez, nous ne voyons en vous que le serviteur de Dieu. Soyez donc béni, et pussiez-vous, après avoir gardé la foi et avoir amené plusieurs infidèles à la justice, reluire vous-

même, comme une étoile brillante, dans le royaume de notre Père céleste ! »

Paroles adressées à M. Lauga :

« Bien-aimé frère, vous savez avec quelle joie nous vous voyons entrer dans la carrière des missions évangéliques. La confiance que vous avez su nous inspirer est grande, l'estime et l'affection que nous vous avons vouées, sont profondes; recevez ici l'expression de sentimens qui vous sont connus. Quoique l'imposition des mains ne vous confère pas, comme à votre compagnon d'œuvre, les sceaux du ministère évangélique, vous n'en êtes pas moins ouvrier avec lui, et surtout ouvrier avec Dieu dans la grande moisson des âmes, et quoique la consécration faite par la main des hommes ne vous soit pas donnée, il est une consécration qui précède toutes les volontés humaines, c'est celle que Dieu fait lui-même d'une âme qu'il se choisit et qu'il se sanctifie, et celle-là nous savons que vous l'avez reçue : soyez donc aussi béni; croissez, fructifiez en grâce, en paix, en consolation, en joie, en charité, en toutes sortes de fruits de justice par la puissance du Saint-Esprit. *Amen.* »

Les pasteurs présens ayant ensuite imposé les mains, la prière de clôture a été prononcée par M. le pasteur Monod fils, et une abondante collecte s'est faite à la porte.

Les missionnaires Daumas et Langa sont arrivés à Londres le 23 avril, et en sont repartis le 3 mai sur le *Glenalvon*, pour le cap de Bonne-Espérance. — Seigneur, que ce navire, qui porte deux frères si chers à nos cœurs, soit poussé par un vent favorable au port tant desiré, et qu'il aborde sans accident sur les côtes de l'Afrique !

NOUVELLES RÉCENTES.

Fondation d'une nouvelle station missionnaire au sud de l'Afrique.

Nous avons des nouvelles de l'expédition du docteur Smith (1), qui vont jusqu'à la fin d'août 1834. A cette époque, elle s'était avancée jusqu'à Philippolis; mais ayant appris, dans ce dernier endroit, les effrayantes conquêtes de Moussélékatsi, et prévoyant qu'il faudrait, selon toute probabilité, en venir aux mains avec ce barbare, si l'on voulait pénétrer dans l'intérieur du pays qu'il tient sous sa domination, les deux missionnaires de la Société des missions de Berlin, MM. Gebel et Kraut, qui s'étaient joints à cette expédition, ont cru convenable de s'en séparer; et d'après les conseils de M. Kolbe, missionnaire à Philippolis, ils ont fondé, le 22 septembre, sous le nom de Béthanie, une station missionnaire pour les Korannas, qui, située sur le fleuve Riet, ne se trouve qu'à quelques journées nord-est de Philippolis. Le 23 octobre, ils avaient déjà réuni autour d'eux une cinquantaine de Korannas, auxquels ils annonçaient la Parole de Dieu. Si nos lecteurs se rappellent ce que nos propres missionnaires nous ont rapporté plus d'une fois de l'esprit de brigandage et de pillage qui anime cette tribu indigène du sud de l'Afrique, ils ne pourront que bénir Dieu de lui avoir suscité, dans la personne de ces chers frères de Berlin, des instituteurs qui serviront, sans doute avec la grâce de Dieu, à les faire sortir de leur état de misère et de barbarie, et à les rendre utiles à ces stations missionnaires dont ils ont été l'effroi jusqu'à présent.

(1) *Voyez* 9e année, pag 351.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

RUSSIE D'ASIE.

Premiers fruits de la mission en Sibérie.

Seize ans se sont écoulés depuis que, sur le sol froid et désert de la Sibérie, que nous connaissons tous comme le morne séjour des prisonniers d'état de la Russie, et à ce titre comme le sombre modèle d'un lieu de bannissement, des missionnaires anglais sont volontairement venus dresser leurs tentes, et répandre au milieu des Burates-Mogols, qui habitent cette contrée, la semence de la Parole divine; mais pendant seize années le cœur de ces habitans s'est montré non moins sauvage et ingrat que le sol lui-même. Quelle épreuve sérieuse pour la foi des missionnaires et pour celle de leurs amis! Ils semblaient travailler en vain. Cependant le Seigneur s'est enfin montré disposé à leur faire recueillir quelques prémices de la moisson, et encore a-t-il fallu que des larmes amères fussent de nouveau répandues avant que les joies de la moisson pussent être savourées.

Dieu qui est incompréhensible, mais toujours bon, retira au fidèle missionnaire Stallyrass, son épouse bien-aimée. Le cœur de ce chrétien saigna et saigne encore; mais le baume de Galaad ne se fit pas long-temps attendre pour lui. Il soupira après la présence du Seigneur; il ne chercha plus qu'en lui sa consolation et son tout; il se dévoua avec plus d'ardeur à son œuvre, et

cette cruelle épreuve est devenue pour lui et pour la mission la source de beaucoup de bénédictions. Un réveil se manifesta d'abord dans sa propre famille ; trois de ses enfans, de douze à seize ans, se convertirent à Christ, et donnèrent des marques d'une sincère régénération. Plus tard ce réveil s'étendit en dehors du cercle de sa famille, et se propagea parmi les naturels du pays. Pour comprendre la grandeur d'un pareil changement, il faut se reporter, par la pensée, plusieurs années en arrière, et se représenter le tableau que nous avons plus d'une fois tracé d'une mission qui, plus que toutes les autres peut-être, a exercé la patience des missionnaires (1). Indifférence, apathie, hypocrisie, tels sont les grands obstacles contre lesquels ont eu à lutter la foi et la persévérance de ces hommes de Dieu. Quelle joie et quelle reconnaissance ne devons nous pas éprouver, maintenant que nous apprenons que dans ce pays d'ombre de mort, des âmes viennent à la repentance et à la foi !

Le premier converti, dont parle M. Stallybrass est un jeune homme de 17 ans, nommé Bardu. — « Il est, dit-il, d'une contrée éloignée. La manière dont il s'annonça à nous, comme écolier, il y a deux ans, est surprenante. Comme autrefois les Galiléens, il était, à cause de son langage et de ses habitudes, tourné en dérision par ses condisciples. Néanmoins, il mit tant d'assiduité à apprendre, lui qui ne connaissait pas une seule lettre, que bientôt il fut en état de lire et d'écrire couramment plusieurs passages de la Bible et du catéchisme. Depuis la fin de l'année dernière (la lettre est du 8 mai 1834), je remarquai certaines impressions produites sur son cœur; je m'entretins et je priai fréquemment avec lui, et

---

(1) *Voyez* entre autres, 8e année, p. 81 et 283.

je crus alors m'apercevoir que si, à la vérité, ses connaissances étaient encore défectueuses, son cœur du moins était sincère. Il se présenta au baptême, et il lui fallut bientôt porter l'opprobre de Christ attaché à la profession publique de son nom. Depuis qu'il a renoncé aux idoles de sa patrie, il est hué par ses compatriotes et chassé de leurs habitations; mais il supporte tout cela avec un grand calme. Il y a plus, je l'observai soigneusement lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de sa mère, qui était décédée à 500 werstes d'ici, sans qu'il l'eût vue depuis qu'il était arrivé au milieu de nous, et sans qu'elle eût entendu prononcer le nom de Christ. J'eus la joie de remarquer que la cause principale de sa douleur était une vive anxiété sur l'état de l'âme de sa mère. En résumé, j'ai lieu de croire qu'il est parvenu à la connaissance de ses péchés et à la foi en la grande expiation qui en a été faite. Sa vie est d'accord avec les principes qu'il professe. »

Un autre converti porte le nom de Schagdur. Il était déjà depuis cinq ans en relation avec les missionnaires, et il avait reçu quelques salutaires impressions; mais il lui était arrivé ce qui arrive à plusieurs, de vouloir suivre Christ, sans toutefois renoncer au monde et à ses vanités : aussi demeura-t-il long-temps dans un état d'oscillation, ayant à s'abreuver de toutes les angoisses et les misères morales qu'un pareil état d'âme entraîne à sa suite. La mort de Mad. Stallybrass, qui avait pour lui une vive affection, fut une nouvelle voix par laquelle le Seigneur l'appela à lui; mais il l'étouffa bientôt et retomba dans cette fatale langueur, où il n'était que trop long-temps déjà resté plongé. « J'ignorais, écrit le missionnaire, ce qui se passait alors dans son intérieur. Il résistait aux appels de sa conscience, et cherchait à s'étourdir; il alla même jusqu'à retourner à ses anciennes

idoles, qu'il avait rejetées depuis des mois et des années. Mais son histoire prouve que ce qui est impossible aux hommes, ne l'est pas à l'Esprit tout-puissant du Seigneur. La Parole de vérité se fraya peu à peu le chemin de son cœur; et voici, l'opposition qu'il avait montrée jusqu'alors et les craintes qu'il avait eues sur les suites de sa conversion, relativement à l'opprobre qu'il lui faudrait endurer, se dissipèrent en un instant. Le changement fut plus sensible et plus évident chez celui-ci que chez le précédent, précisément parce qu'il avait résisté plus long-temps que l'autre à la lumière de la vérité. Le moyen dont le Seigneur se servit pour vaincre tant de résistance, fut un sermon que je fis, il y a trois semaines, sur Apoc. III, 20. *Voici, je me tiens à la porte et je frappe.* Je me sentis moi-même saisi, en parlant de ceux à la porte desquels Christ a frappé pendant des années, sans qu'ils aient ouvert à ce bon Sauveur.

Le soir de ce même dimanche, il vint me trouver dans ma chambre, me regarda fixement pendant quelques minutes, puis au bout d'un moment, se mit à fondre en larmes. Je lui demandai la cause de son affliction, osant à peine espérer que ses larmes étaient provoquées par le sentiment de ses péchés. Son premier mot fut : « La Parole de Dieu manifeste toutes choses; je l'ai long-temps entendue; j'étais convaincu de sa vérité, mais je cherchais les moyens de cacher et d'étouffer mes convictions. Christ a long-temps frappé, mais je lui ai résisté; je ne voulais pas lui donner entrée dans mon cœur. Maintenant je ne puis plus m'opposer à lui; que dois-je faire pour être sauvé?» Ces mots, qui étaient l'expression vraie d'une âme angoissée, et que j'entendais pour la première fois sortir de la bouche d'un païen, sont les plus doux sons qui aient frappé mon oreille depuis que j'ai quitté ma patrie. Je lui fis la réponse de saint Paul, au geolier

de Philippe. « Quoi, s'écria-t-il, la foi en Jésus-Christ peut me sauver » ? — « Sans aucun doute », lui répondis-je. — « Eh bien, reprit-il, il sera désormais mon seul Seigneur et Sauveur ». Après un moment d'entretien, nous priâmes ensemble, et je le recommandai à la grâce du Sauveur miséricordieux, qui n'a pas en vain frappé à la porte de cette âme; des larmes de reconnaissance coulèrent de mes yeux à la vue d'une si profonde componction, œuvre de la grâce admirable de mon Dieu. —Le jour suivant, il rassembla ses enfans, leur raconta son changement, confessa devant eux, avec un vrai repentir, les péchés dont il s'était rendu coupable, soit en se mettant en colère, soit en les reprenant rudement. Il les exhorta à la repentance, et pria avec eux. Le surlendemain, son père et sa sœur vinrent le voir; il leur parla, pria avec eux de telle sorte qu'ils en furent touchés jusqu'aux larmes, et fit dire par eux à sa femme et à sa sœur, qu'elles ne devaient plus travailler le dimanche ni adorer les idoles, mais attendre qu'il pût aller les voir. Il serait volontiers allé les voir, pendant le cours de la semaine, mais ses occupations y mirent obstacle (Il est maître d'école attaché à la mission). Le dimanche suivant, il obtint de moi la permission d'aller visiter sa famille. J'appris, à son retour, qu'il avait brûlé ses idoles. —A la question pourquoi il les avait brûlées, il répondit: « J'ai tenu la promesse que j'avais faite, afin de n'être plus tenté de transgresser le commandement du Très-Haut, qui a eu pitié de moi, lorsque j'étais mort dans mes fautes et dans mes péchés. J'avais prié Dieu de me donner la ferme volonté de détruire ces vaines images, sans avoir égard aux représentations de ma famille et de mes amis; je n'ai fait qu'accomplir ce que j'avais résolu de faire. On n'a pas manqué de me faire beaucoup d'objections; le tentateur m'a présenté divers argumens en apparence

très-sérieux; mais à la fin j'ai triomphé, parce que je me suis tourné vers mon Dieu, pour le supplier de m'accorder la grâce de n'avoir rien à faire avec le Diable, puisque je croyais en Christ, et, dès ce moment-là, mon âme a été tranquille. J'ai jeté au feu ces dieux, qui nous ont trompés pendant tant d'années, et avec eux la table sur laquelle ils étaient placés. Mon père désirait en garder quelques-uns pour lui, mais je n'ai pu lui céder, je les ai tous brûlés, excepté ceux qui étaient de fer, me rappelant ce que vous m'aviez dit : que si je les donnais à d'autres, je me rendrais complice de leur idolâtrie ». M. Stallybrass ajoute que Schagdur étant naturellement d'un caractère doux et d'un esprit calme, l'on peut être certain que, dans cette circonstance, il a agi sans fanatisme, et que le parti qu'il a pris a été chez lui le fruit de sérieuses réflexions.

Deux autres Burates ont été convertis par le moyen d'une prédication du missionnaire Swan, sur Jean, VI, 28, 29. L'un d'eux, nommé Badma, jeune homme de seize ans, recevait depuis trois ans des instructions dans la maison des missionnaires. Il avait toujours montré beaucoup de sensibilité; mais ses impressions religieuses n'avaient jamais duré long-temps; on les avait vues s'effacer avec la même facilité qu'elles avaient été produites. Cette fois-ci, il fut si touché qu'il ne put s'empêcher de sangloter. Les missionnaires le prirent en particulier, et il leur avoua que ses péchés, qui ne s'étaient jamais présentés à lui sous un jour aussi odieux, étaient la seule cause de ses larmes. Ses amis firent tout leur possible pour lui ôter sa tristesse; mais ni eux ni son père ne purent en venir à bout; et il est devenu ainsi un candidat de la grâce, que les promesses de l'Évangile ne tarderont pas à consoler.

M. Stallybrass termine par ces mots la lettre qui ren-

ferme les bonnes nouvelles qu'on vient de lire : « Ainsi, après un long, douloureux et effrayant silence, nous commençons à apercevoir ici un léger mouvement parmi les os secs, et ce mouvement, nous l'espérons, va se communiquer à d'autres. Puisse le Seigneur manifester que cette œuvre est la sienne et non la nôtre : ce sont là les douceurs de la vie du missionnaire. Mais nous avons besoin de beaucoup de prudence et de sagesse, et d'une grande mesure des dons de la grâce pour ne pas gâter l'œuvre de Dieu. Dès ce moment nous entrons dans une nouvelle sphère d'activité, et nous avons cette confiance en Dieu qu'il proportionnera son secours au besoin que nous en avons. »

Lecteur, n'oublie pas ces quatre jeunes agneaux de la bergerie du bon berger, qui commencent à peine à marcher; recommande-les par tes prières à la protection puissante et aux tendres soins du souverain pasteur et évêque de nos âmes; et quand tu vois qu'une cruelle épreuve domestique a été le moyen dont le Seigneur s'est servi pour bénir toute une mission, qui pendant tant d'années n'avait rapporté aucun fruit, recherche si les coups de la verge du Seigneur, dont tu peux avoir été frappé, ont produit chez toi des effets analogues !

OCÉANIE.

ILES SANDWICK.

La mission américaine a étendu ses opérations dans cinq des îles Sandwick. Dans ces cinq îles elle compte dix stations, où sont employés trente-six missionnaires, la plupart mariés. Le résumé qu'on va lire de leurs travaux est extrait du dernier rapport du Conseil américain,

pour l'année 1833—34, finissant au 1er septembre de l'année dernière. Le Conseil avoue que l'œuvre des missions dans ces îles ne présente plus le même éclat que dans les premières années ; il confesse qu'il y a eu chez le grand nombre des indigènes refroidissement, et chez quelques-uns, retour à leurs anciennes habitudes. Toutefois, telle qu'elle existe encore, la mission a porté et porte des fruits qui sont de nature à nous encourager et à nous réjouir.

La mort de Kaahoumanou a produit une crise fâcheuse dans l'histoire religieuse des îles Sandwick. Doué de rares capacités pour gouverner, ce chef principal appuya, de tout le poids de son influence et de son autorité, les progrès de la piété et de la morale chrétienne dans ces îles. Mais il devait naturellement résulter de ce mode de gouvernement, dont les principaux soutiens étaient membres des Eglises chrétiennes et disciples zélés de la religion de l'Evangile, une union momentanée très-intime entre l'Eglise et l'Etat. C'est, en effet, ce qui est arrivé ; l'on a vu les Eglises, les écoles, les instituteurs et tous les moyens d'influence dont pouvaient disposer les missionnaires, s'appuyer avec force sur le gouvernement. Toutefois, la mission ne doit pas être blâmée, si elle a consenti à cet ordre de choses ; car cette union entre l'Eglise et l'Etat a été l'œuvre de l'influence même du Saint-Esprit, qui, en agissant avec puissance sur l'esprit des chefs d'un gouvernement absolu, comme était celui de Kaahoumanou, a étroitement uni dans leurs personnes, la piété avec le pouvoir. Heureusement pour les îles Sandwick, cette union a cessé avant que l'on eût à déplorer aucun des abus auxquels elle aurait pu conduire. (1)

---

(1) L'on doit se rappeler ici que ce sont des Américains qui parlent,

Aucun des chefs chrétiens n'ayant eu assez d'influence pour occuper le poste éminent laissé vacant par la mort de Kaahoumanou, qui exerçait en quelque sorte les fonctions de ministre ou de régent pendant la minorité du roi, ce jeune roi a dû prendre lui-même les rênes du gouvernement en 1833, et a abrogé, par son exemple, quelques-unes des lois les plus salutaires auxquelles il avait auparavant donné son assentiment. Il a déclaré publiquement qu'il voulait gouverner en personne, qu'il avait le pouvoir de faire des lois, et qu'il possédait le droit de vie et de mort. En effet, il a publié des lois qui se bornent à défendre le meurtre, l'adultère et le vol; d'où l'on a conclu que ce seraient là désormais les principales lois du pays. Cependant il reconnaît encore Kinau pour son secrétaire, pour la gestion des affaires, et il faut le dire, il ne s'est jamais conduit à l'égard des missionnaires que d'une manière très-amicale. On n'a pas tardé à savoir partout que le chef de l'état permettait qu'on se relâchât dans l'accomplissement des devoirs moraux, et ce triste fait a eu partout des résultats qui n'étaient que trop faciles à prévoir. Il y a eu du désordre dans les écoles et dans les congrégations; le sabbat a commencé à être profané par de coupables amusemens; quelques individus seulement ont conservé leurs vieilles habitudes de tempérance. Quant aux membres des Eglises, les uns ont fait des chûtes, et les autres se sont refroidis dans leur zèle et dans leur amour. En un mot, il n'a été que trop évident que cette influence morale qui, pendant plusieurs années, avait produit de si beaux fruits au milieu de cette nation, avait considérablement

---

et ne pas oublier que, plus qu'aucune nation, ils soutiennent le principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

(*Rédacteurs.*)

diminué et reçu un échec déplorable, dont les conséquences seront difficiles à réparer.

Comme c'est ici un événement important dans l'histoire de cette mission, il ne sera pas inutile d'examiner sous quels points de vue l'on peut le faire tourner au profit de l'œuvre du Seigneur dans ces pays :

1° Il doit nous apprendre à ne pas nous appuyer sur le bras de chair, et nous placer dans l'heureuse nécessité de tout attendre de Dieu ; par cela même aussi il devra avoir pour résultat de disposer davantage à la prière et les missionnaires et ceux qui les ont envoyés.

2° Il est de nature aussi à détourner les indigènes de l'hypocrisie à laquelle ils ont un si grand penchant.

3° Il a fixé, plus que par le passé, l'attention des missionnaires sur la nécessité de donner des fondemens solides et permanens aux institutions religieuses de ces îles.

Prédication. — Elle a continué à avoir lieu, dans chaque station, à des époques fixes. Quant aux stations extérieures, elles ont aussi joui plus ou moins de ce bienfait. Les missionnaires ont voyagé de temps en temps pour prêcher, converser avec les indigènes, et inspecter les écoles. Voici un aperçu du nombre des auditeurs qui ont fréquenté les réunions publiques du dimanche pendant l'automne dernier. Cet aperçu est incomplet sans doute, mais le comité ne possède pas les matériaux nécessaires pour le rendre plus complet.

STATIONS.	SERVICE DU MATIN.	SERVICE de L'APRÈS-MIDI.
Kaawaloa.	700	400
Hilo.	800	400
Waimea . . . . de	100 à 1000 selon qu'il a fait beau ou mauvais temps.	
Wailoukou . . . de	800 à 1000	200
Honoloulou.	1000	

En comparant ces chiffres avec ceux des années précédentes, on s'aperçoit que le zèle a diminué, et que maintenant les assemblées sont moins nombreuses qu'auparavant. La régularité à se rendre à l'église est moins grande aussi chez ceux qui y viennent encore. Cependant les natifs ont fait construire à Waialua une nouvelle chapelle qui peut contenir environ 1,500 persônnes. Ils ont aussi acheté pour cette belle église une cloche qui a coûté 144 dollars.

Éducation. — Les nouvelles reçues des diverses stations, sous la date du mois de juin 1833, donnent le nombre des insulaires qui fréquentent les écoles établies en différens districts, et qui sont en état de lire avec plus ou moins de facilité. En voici le tableau général :

Kailua.	1,099
Kaawaloa.	2,500
Hilo.	2,859
A reporter	6,458

Report.	6,458
Waimea.	3,000
Lahaina..	1,818
Wailuku.	731
Kaluaaha.	500
Honolulu.	3,100
Waialua.	1,600
Kauai.	2,977
Total.	20,184

On a remarqué, depuis l'assemblée annuelle des missions, tenue au mois de juin 1833, une grande diminution dans le nombre des écoliers qui fréquentent les écoles de la plupart de nos stations; et quant à ceux qui n'ont pas imité l'exemple de leurs condisciples, ils n'ont fait que fort peu de progrès. L'on a déjà vu quelles étaient les principales causes de ce relâchement; il en est d'autres encore. Les natifs ont une grande défiance pour les livres adoptés dans les écoles, et les instituteurs sont forcés, dans plusieurs districts, de payer un impôt en commun avec leurs jeunes élèves, quoiqu'ils ne reçoivent, comme les instituteurs de nos contrées civilisées, aucun salaire pour les services qu'ils rendent aux enfans.

Quelques écoles ont été formées, dans la plupart des stations, dans le but de donner aux instituteurs une culture d'esprit plus étendue. Ils y poursuivent leurs études sous les soins des missionnaires. Les femmes de ces derniers ont aussi des élèves de leur sexe. Mademoiselle Ogden avait, en novembre, une école très-florissante à Lahaina; elle y comptait 160 enfans. Les écoles du dimanche se continuent comme d'ordinaire; peut-être est-il avantageux que le nombre des enfans qui les fréquentent ait un peu diminué, afin que ceux qui ne les ont point

abandonnées, puissent être l'objet de soins plus attentifs et plus profitables. Le Conseil doit faire de plus grandes dépenses que par le passé, pour l'éducation dans ces contrées. Chaque station a besoin de modèles de maisons d'écoles et d'écoles-modèles.

La grande école de Lahaina a été ouverte le 2 juillet 1832. Pendant le cours de l'année, il y a eu dans cette école 91 écoliers. Le principal de cette école, M. Andrews, s'est beaucoup plaint du manque de livres. Ne pourrait-on pas préparer pour ces jeunes écoliers une grammaire grecque élémentaire, et leur fournir les autres moyens d'apprendre cette langue ? Ce serait ouvrir devant eux un vaste champ où leur intelligence pourrait s'exercer et se développer dans l'étude de la langue originale du Nouveau-Testament. Le comité a arrêté qu'il fournirait les secours nécessaires pour faire cet essai. Mille dollars ont été destinés pour cette école, l'année dernière, et ce qui reste à faire encore sera exécuté avec tout l'empressement désirable.

Les écoles de l'île de Kauai ont maintenu la paix avec les écoles des autres îles, et ont moins souffert des changemens récemment survenus dans le gouvernement.

Traduction et impression d'ouvrages. — Voici le nombre des livres imprimés pendant l'année finissant au mois de juin 1833.

	Pages.	Exemplaires.
Arithmétique pour les enfans, par Fowle.	60	3,000
Livre pour apprendre à épeler.	16	1,000
Premier livre des élémens.	108	16,000
Actes des Apôtres.	64	10,000
Catéchisme sur le livre de la Genèse. . . .	56	10,000
Histoire-Sainte (réimpression).	144	10,000
Une partie du livre des Nombres.	80	10,000
A reporter.	»	60,000

	Pages.	Exemplaires.
Report.	»	60,000
Epîtres aux Romains et 2e aux Corinthiens (réimpression).	72	10,000
Pain quotidien (Extrait des Actes).	36	20,000
Arithmétique des enfans (réimpression).	48	10,000
Traité sur le mariage.	12	10,000
Arithmétique intellectuelle de Colburn. .	64	10,000
Livre du Deutéronome.	76	10,000
Premier livre pour l'enfance (réimpression)	36	10,000
Catéchisme (réimpression).	8	10,000
Livre pour apprendre à épeler (réimpression).	8	10,000
Questions géographiques.	24	10,000
Game et musique gravées.	8	2,000
Total.	»	172,000

On peut joindre à ces ouvrages quelques petites brochures moins considérables.

Environ 368 pages d'ouvrages nouveaux ont été ajoutées, l'année passée, à la bibliothèque des îles Sandwick, formant un total de 1,988. Le nombre de pages de livres déjà connus a été de 9,436,000. Les exemplaires qu'on en a tirés depuis le commencement de l'année, ne sont pas restés au-dessous du nombre de 766,000, faisant 33,501,800 pages.

La moitié de la Bible environ est traduite.

Les livres qui sont imprimés sont :

Le Nouveau-Testament, le Deutéronome, diverses portions des livres de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres, de Josué, et vingt-trois Psaumes.

Les ouvrages dont on doit entreprendre la traduction ou la révision pendant l'année qui a commencé au mois de juin 1833, sont les suivans :

Révision du Nouveau-Testament; fin de la traduction

de l'Exode; révision du livre des Psaumes; fin de la traduction des Juges; Ruth, 1er, 2e de Samuel, et 1er des Rois; traduction du 2e livre des Rois; essais sur l'Histoire ecclésiastique et civile; révision de la géographie; préparation d'un assortiment de cartes; traduction des premières leçons de géométrie, de Holbrook; catéchisme sur les missions; traduction de la suite de l'Arithmétique intellectuelle, de Colburn; pain quotidien, ou textes pour chaque jour de l'année 1834; almanach chrétien pour 1834, s'il est possible, sinon pour 1835; traité sur l'éducation de la jeunesse; dangers de l'intempérance dans l'usage du tabac; court Traité sur la manière et la nécessité de soigner les livres; livre de musique, grammaire, vocabulaire, livre de sermons, etc.

Mariages. — Les mariages chrétiens qui ont été célébrés dans dix stations, pendant l'année qui a fini au mois de juin 1833, s'élèvent au nombre de 1430.

Eglises. — D'après les nouvelles que l'on a reçues sur les Églises pendant l'année qui finit au mois de juin 1833, l'on compte 669 membres dans huit stations, et 72 admissions ont eu lieu dans cinq autres.

Au sujet des Églises, voici ce que marquent les missionnaires :

« Nous sommes obligés de dire que beaucoup d'ivraie est venue se mêler avec le bon grain. Cependant nous croyons fermement que le chef de l'Eglise s'est choisi ici un petit nombre d'âmes pour le servir. Nous pensons que notre Eglise est chère à celui qui l'a rachetée au prix de son sang, et nous voulons continuer à espérer qu'il a des desseins de miséricorde envers elle. Le temps nous apprendra quels sont ceux qui, parmi les chrétiens de profession, tiendront ferme quand le jour de l'épreuve et de la tentation sera venu. Nous devons ajouter que

jusqu'ici nous n'avons aperçu aucun signe d'une défection générale. »

Un jeûne public, approprié à l'état actuel de la nation, a été publié par Kinau le 5 du mois de mars 1833. A peu près deux mille personnes ont assisté au culte divin à Honoloulou, matin et soir. Des conférences mutuelles ont eu lieu, dans le même endroit, pendant les mois de mars, d'avril, de mai; on s'y est occupé des moyens de fonder une mission dans l'île de Washington. Environ 100 dollars ont été donnés par les natifs seuls pour faire porter l'Evangile dans ce pays.

Le comité termine son rapport sur cette mission, en faisant remarquer que les directeurs des Sociétés de missions évangéliques parmi les païens, peuvent voir dans celle-ci à quelles marques l'on peut reconnaître si la cause du Seigneur est en voie de progrès oui ou non dans un pays. L'esprit des natifs des îles Sandwick étant naturellemment apathique, l'on pourrait croire que leur cœur, quoique opposé à l'Evangile, comme tout cœur d'homme, ne déclarera cependant jamais une guerre ouverte à la Parole de Dieu. Toutefois, nos efforts auront pour but de développer leur esprit et leur cœur tout à la fois; et si ce dernier demeure dans un état d'irrégénération, nous devons nous attendre à ce qu'il nous donne des preuves toujours moins équivoques de sa haine contre la vérité et contre la sainteté. Aux îles Sandwick, il y a beaucoup plus d'indifférence que d'opposition. Mais l'on doit s'attendre à rencontrer de l'opposition avant que l'Evangile puisse remporter d'éclatantes victoires sur la nation. Cette opposition même sera la preuve que la vérité agit sur les cœurs et les sanctifie.

AFRIQUE - SEPTENTRIONALE.

Les Juifs de Tunis.

Les détails que l'on va lire sont empruntés à une lettre que M. Ewald, missionnaire à Tunis, a écrite de cette dernière ville, dans le courant de l'année dernière. Ils nous ont paru intéressans et utiles à rapporter.

« Les juifs de Tunis se partagent en trois grandes classes; savoir : les Tunisiens proprement dits, les Portugais et ceux qui vivent sous la protection des consuls chrétiens. La première classe se compose de 5,500 familles. Or, si l'on suppose que, l'une dans l'autre, chaque famille compte six membres, nous aurons 33,000 juifs tunisiens. Il est difficile de déterminer l'époque à laquelle les juifs vinrent se fixer sur cette côte. Cependant il est probable qu'après la ruine du premier temple, plusieurs d'entre eux s'étant réfugiés en Egypte, il y en ait eu qui se soient établis sur la côte septentrionale de l'Afrique. C'est là la supposition commune des plus savans juifs de cette ville, et elle s'accorde parfaitement avec l'histoire. On dit qu'à Kériwan, surtout, il y avait anciennement beaucoup de juifs. Mais cette ville, située à quelques journées de Tunis, ayant été conquise au septième siècle par un adorateur du faux prophète, qui y mourut et y fut enseveli, on donna à cette ville le nom de Sainte-Cité, et l'on en chassa tous les juifs comme indignes d'habiter un lieu aussi privilégié. C'est de là qu'ils sont venus se fixer à Tunis.

« De nos jours encore Kériwan passe pour une ville sainte, et elle est placée au second rang des villes sacrées des Musulmans. Quiconque n'est point en état de pouvoir faire un pélerinage à la Mecque va à Kériwan,

et l'une des légendes des Musulmans parle d'une prophétie qui annonce que la Mecque tombera un jour entre les mains des chrétiens, et qu'alors Kériwan deviendra le rendez-vous général des pélerinages mahométans. C'est pour cette raison que ni juifs ni chrétiens ne peuvent visiter cette ville.

« La grande synagogue tunisienne qui se trouve ici existe déjà depuis 900 ans. On compte en outre à Tunis quarante autres synagogues dans lesquelles on fait trois services tous les dimanches et deux dans la semaine. Au surplus on s'en sert aussi quelquefois comme de simples écoles où les rabbins viennent donner leurs leçons. Les juifs donnent tous les ans au clergé mahométan une somme de 10,500 piastres (la piastre vaut environ 1 fr.) pour la protection qu'il leur accorde, et il faut dire que c'est là le plus haut impôt qu'ils aient à lui payer. Néanmoins toutes les fois que le bey l'exige, ils doivent travailler gratuitement pour lui, construire des routes, élever des bâtimens, creuser des citernes, etc.

« Anciennement ils étaient grandement opprimés, et on les traitait inhumainement. Ceux qui étaient condamnés à mort étaient brûlés tout vifs. C'est ainsi que quatre d'entre eux ont fini leurs jours sous l'ancien gouvernement, et cela sur la simple accusation d'avoir insulté à la religion de Mahomet, accusation qui était de toute fausseté et qui n'avait d'autre cause qu'une sordide avarice qui aurait bien voulu obtenir d'eux quelque argent. Le bey actuel a aboli ce genre de supplice. Depuis la chûte d'Alger les juifs sont beaucoup mieux vus dans ce pays; les Mahométans craignent de les traiter avec cruauté, toutefois on ne manque pas de les opprimer encore de mille manières. J'en citerai un seul exemple. Le frère d'un juif qui m'aide à vendre des Bibles, parlait dans la rue, il y a trois semaines. Un

Maure l'attaqua, en lui disant : «Tu as blasphémé contre notre religion. » En vain le juif assura-t-il, qu'il n'y avait jamais songé; il fut aussitôt entouré d'une foule de Maures qui criaient tous : «Oui ! oui ! nous l'avons entendu, tu as insulté Mahomet. » Le juif eut beau prendre le ciel et la terre à témoins de son innocence, ce fut en vain; il fut conduit à Bardo où on le jeta en prison, et où il reçut deux cents coups de bâton, et ce ne fut que par l'intervention du consul anglais qu'on parvint à le délivrer. Il est maintenant malade des suites des mauvais traitemens qu'il a endurés. Je pourrais faire un livre sur les cruautés que les Maures se permettent envers les juifs, et dont j'ai été moi même témoin ; mais à quoi bon ? l'Eternel délivrera son peuple de toutes ses angoisses, quoiqu'il soit maintenant méprisé et abandonné.

« Le bey actuel a élevé un juif au rang de premier juge des juifs de Tunis; il porte le nom de kaid. C'est à lui que s'adresse le bey toutes les fois qu'il veut obtenir quelque chose de la communauté juive, et c'est par son moyen que les affaires de ces derniers parviennent devant son trône. Le kaid peut imposer des amendes, faire mettre en prison et ordonner des coups de bâton; mais il ne juge qu'après que le beth-dinn juif, tribunal qui se compose de neuf dinnim (juges), tous savans rabbins, a prononcé une première sentence. Le rabbin Jeschuah-Absis a déjà, pour la seconde fois, interdit la lecture de mes Bibles, et deux fois il a dû retirer ses ordonnances. Outre ces dinnim on compte encore une foule de rabbins qui expliquent le Talmud dans les écoles. Chaque rabbin a, selon la réputation dont il jouit, de dix à douze auditeurs. Aussi le Talmud est-il le seul livre qui soit soigneusement lu et étudié. L'enfant commence déjà à l'âge de cinq ans à s'en instruire.

Le maître fait lire et traduire une page à son élève, puis il la lui fait répéter dix à vingt fois jusqu'à ce que l'enfant la sache par cœur. Telle est la méthode qu'on suit pendant tout le temps que durent les études, et c'est ainsi que peu à peu le jeune homme s'identifie avec l'esprit du Talmud, de manière à pouvoir parler et penser comme les juifs d'il y a deux mille ans. Ils croient que les institutions et l'état du monde sont restés les mêmes qu'ils étaient aux premiers âges du monde; c'est pour cette raison qu'ils connaissent beaucoup Aristote dont le Talmud fait mention, et il le font passer pour le plus grand sage après Salomon. Ils font aussi souvent allusion à quelques fables d'Alexandre-le-Grand, et ils ne veulent pas admettre qu'il y ait plus de sept langues dans le monde, parce que cela est souvent affirmé dans le Talmud, et parce que chaque membre du grand Sanhédrin devait les savoir. Ils trouvent donc tout-à-fait étrange que la Bible soit traduite en cent cinquante langues, aussi proposent-ils souvent les plus singulières questions sur ce sujet; de sorte que ce n'est qu'en demeurant sous l'influence de la grâce divine, qu'en se possédant soi-même par la patience et qu'en ayant une grande charité que l'on peut y tenir avec eux. Autant ils sont instruits dans les traditions des rabbins, autant ils ignorent le contenu de la Bible.

« J'ose même dire qu'avant que je vinsse dans ce pays, il n'y avait pas vingt-cinq Bibles parmi ce grand nombre de juifs. Le Talmud est leur tout. « L'homme qui a une connaissance approfondie du Talmud est plus excellent qu'un prophète. Quiconque pèche contre Dieu peut obtenir son pardon, mais quiconque pèche contre les ordonnances des sages, et s'y oppose, ne saurait recevoir la rémission de ses péchés. Nulle sagesse ne saurait être comparée à celle du Talmud. Personne ne peut com-

prendre la parole de Dieu sans l'explication des rabbins. Un pieux rabbin est capable de réconcilier toute une génération plongée dans le péché. Celui qui donne sa fille à une homme instruit dans le Talmud mérite le ciel. » Telles sont les choses que je suis condamné à entendre tous les jours, et contre lesquelles j'ai à combattre. C'est au Talmud qu'il faut attribuer les fausses notions que ce peuple a de Dieu, et on a peine à croire aux superstitions qui règnent parmi les Juifs à Tunis. Selon eux, l'univers fourmille de mauvais esprits. Chaque maison est remplie de revenans, chaque maladie est attribuée à la magie. Pour être délivré on a recours à tout, excepté à Dieu. L'on suspend au cou des enfans une foule de choses dans le but avoué de les soustraire à l'influence de la sorcellerie. L'un des moyens que l'on emploie le plus souvent pour cela, est une petite main en or ou en argent qu'on leur met en guise de collier. Il y en a beaucoup parmi eux qui se vantent de pouvoir éloigner les sorciers, chasser les mauvais esprits et retrouver les choses qu'on a perdues. Il y a quelques jours qu'un juif disparut, et comme on ne le trouvait nulle part, l'on fit courir le bruit qu'il avait été assassiné. Un rabbin s'offrit aussitôt pour deviner qui était le meurtrier, mais pour cela il lui fallait un nègre. On lui en procura un : alors une foule de rabbins s'assembla pour assister à cette cérémonie. D'abord on plaça une pièce de monnaie dans la main du nègre, puis le rabbin commença ses conjurations. Quand il eut fini, il dit au nègre : « Vois-tu l'anneau ? » Non ! fut la réponse. « Vois-tu la mer ? lui demanda-t-il ensuite. » Non ! répliqua-t-il encore. « Que vois-tu donc ? » Rien ! répondit le nègre. Le rabbin demanda alors qu'on lui amenât un autre nègre : il en vint un autre qui ne put pas voir davantage que le premier ; ce rabbin déclara alors qu'il faisait trop de vent et

qu'à cause de cela il ne pouvait pas découvrir le meurtrier. Cependant il se trouva que le juif n'avait pas été tué, mais qu'il s'était seulement éloigné de la maison, parce qu'on voulait le forcer d'épouser une personne pour laquelle il ne se sentait aucune inclination, et il retourna le même jour chez lui.

« Les juifs de Tunis sont, pour la plupart, gens de métiers ; on compte parmi eux plus six cents tailleurs et beaucoup d'orfèvres et de bijoutiers ; il y a ici plus de trois cents ateliers de cette espèce. Ils exercent en outre les professions de négocians, brodeurs, boutonniers, cordonniers, ferblantiers, maçons, journaliers, aides-maçons et portefaix.

«On ne connaît point ici cette mendicité honteuse qui se glisse dans les maisons. On trouve peu de richesses chez les juifs, sauf quatre ou six d'entre eux qui sont à leur aise ; les autres ne possèdent que peu de fortune, et le plus grand nombre subsiste au jour le jour. Le nombre des pauvres, proprement dits, des aveugles et des infirmes, n'est pas considérable. Pour subvenir aux besoins des pauvres, l'on vend la viande aux juifs à un prix double de celui du tarif, et ce revenu est administré par quelques-uns d'entre eux au profit des malheureux de leur nation.

« Les juifs portugais sont dans ce pays depuis qu'on les a chassés d'Espagne; et plus tard, les juifs de Livourne se sont joints à eux, et c'est pour cela qu'on les appelle aussi juifs livourniens. Leur nombre peut s'élever à 2,500. Ils possèdent une grande et belle synagogue avec plusieurs autres petites, sont soumis à un kaid, ont deux rabbins, et forment une-communauté à part. Ils sont moins attachés au Talmud que les premiers et ont aussi plus de propension qu'eux à l'incrédulité, ce qui fait qu'ils sont haïs des Tunisiens. Un grand nombre de juifs,

en partie venus d'Europe, en partie échappés au pouvoir des beys, se trouve sous la protection des consuls chrétiens anglais et français. Ceux-ci sont libres de toute oppression, jouissent de tous les droits des citoyens et cherchent ordinairement à irriter les Maures par de petites agaceries. A peine un juif tunisien est-il parvenu à s'affranchir du pouvoir des beys et à se placer sous la protection des gouvernemens chrétiens, que vous voyez déjà le lendemain sa femme et ses enfans habillés en vert, en faire parade sur le toit de leurs maisons.

« Dès mon arrivée dans cette ville, j'ai eu occasion de voir combien est grand parmi les juifs d'ici le manque de connaissances bibliques ; c'est pour cela aussi que mes premiers et mes plus importans travaux ont eu pour but de leur procurer le Livre divin, afin de me frayer ainsi le chemin de leurs cœurs. Me voyant secondé avec tant de générosité par la Société biblique, britannique et étrangère, j'ai été à même de pouvoir distribuer en peu de temps un grand nombre de Bibles. J'ai pu aussi leur donner ou leur vendre des Nouveaux-Testamens et des traités. Tous les jours j'ai occasion de leur annoncer la Bonne-Nouvelle de la croix. Ils viennent souvent chez moi, ou je vais les voir dans leur synagogue, dans leurs maisons ou dans leurs ateliers. Les expériences que je fais sont celles de tout messager de la Bonne-Nouvelle. Un jour je suis reçu favorablement et on m'écoute avec joie ; un autre jour, des injures, des menaces et des malédictions deviennent mon partage. « Le Nouveau-Testament est un bon livre, » me dit ici quelqu'un; « il me convaincra bientôt que J.-C. est le Messie. » Ailleurs un autre juif me crie avec l'expression d'une rage brutale : « J'ai brûlé ton livre abominable. » — « Tes traités sont bons, c'est une lecture agréable, » me dit-on aujourd'hui; demain on en détruit quelques-uns sous mes yeux, et l'on

vient placer sur le seuil de ma porte les feuilles déchirées d'un Nouveau-Testament que j'ai vendu. Celui-ci m'appelle un homme de bien, celui-là me fait passer pour un séducteur.

« Plusieurs viennent me voir et s'entretiennent librement avec moi, non seulement pendant des heures, mais pendant des journées entières, tandis que d'autres ne voudraient pas pour tout au monde, mettre les pieds dans ma maison, et craindraient même de commettre un péché en m'adressant la parole.

« Dans le courant de cette année, j'ai vendu, dans les différentes langues qui se parlent ici, mille et cinq Bibles, Psaumes et Nouveaux-Testamens, et environ deux mille traités pour la somme de 2,000 piastres environ. En outre, j'en ai donné un nombre assez considérable ; aussi puis-je regarder vers l'Eternel et lui dire, à la fin de cette année, dans un sentiment de reconnaissance et d'humilité :

« Seigneur ! tu as fait de grandes choses pour moi, ton faible serviteur ; tu as béni l'œuvre de mes mains. Tu m'as conduit à travers beaucoup de dangers et d'afflictions ; mais aussi, tu m'as sauvé, délivré, gardé et supporté ; qu'à toi soient rendus l'honneur, la louange et l'adoration !

Dernières traces des travaux de Brainerd.

L'on a souvent répété que pour avoir travaillé à une époque où il n'existait encore aucune Société de missions en Amérique, le ministère de l'excellent Brainerd (1) parmi les Indiens Delaware, n'avait pas porté

(1) Voyez, sur ce missionnaire éminent, *Journal des Missions*, 2e année, p. 193 et suiv., et 289 et suiv.

de fruits permanens, et qu'après sa mort l'œuvre qu'il avait entreprise, s'était éteinte faute d'un successeur qui pût la poursuivre. Sans vouloir donner la préférence à des travaux individuels, sur les opérations des Sociétés missionnaires, nous rapporterons ici un fait qui prouvera que ce n'est jamais en vain que la Parole de Dieu est annoncée, et que toujours quelque grain de cette précieuse semence tombe dans une terre bien préparée, et y rapporte son fruit. Il y a quatre-vingt-huit ans aujourd'hui que l'homme de Dieu dont nous parlons s'est endormi au Seigneur, et pourtant un missionnaire, qui l'année passée parcourait la contrée qui a été le théâtre du zèle infatigable d'un serviteur de Christ, que l'on peut regarder comme l'un des premiers apôtres des Indiens, y a trouvé des traces visibles de ses efforts apostoliques. Il est réjouissant de penser qu'outre tant de chrétiens morts dans la foi, et qui seront la couronne de joie de Brainerd pour le jour du Seigneur, il y a encore sur la terre, un siècle après lui, des âmes qui attestent par leur piété l'efficace de son ministère de paix et de charité. Voici ce que rapporte à ce sujet M. Byington, missionnaire du Conseil américain, au retour d'une excursion faite par lui au milieu des Indiens qui vivent sur les bords du Missouri et du Kansas, à la jonction de ces deux rivières :

« J'ai trouvé dans cette partie du monde, quelques descendans des membres de l'Eglise de David Brainerd, et mon cœur a été tellement plein, depuis que je les ai découverts, que je n'ai pu, sans beaucoup de difficultés, m'occuper de tout autre sujet; aussi me suis-je décidé ce matin, à retourner chez moi, afin de rédiger un court récit de ma découverte.

« Samedi dernier, je me rendis à une station missionnaire, située dans la nation des Shawnee, un peu au-

dessus de l'embouchure de la rivière de Kansas, à environ un mille et demi de cette rivière, au sud. Ce jour-là commençait parmi les Indiens de Shawnee et de Delaware une réunion qui devait durer deux jours. Une centaine d'Indiens étaient assemblés. Ils étaient bien vêtus et d'une bonne tenue. Plusieurs d'entre eux paraissaient sérieux. Là aussi se trouvaient M. Kingsbury et M. Pixley, de la dernière mission parmi les Osages. Deux méthodistes et un Indien Shawnee s'adressèrent à l'auditoire dans la première réunion. Dans la seconde, M. Kingsbury et moi, nous parlâmes aux Indiens, à l'aide d'interprètes. Nous les entretînmes des Chactas et de nos travaux parmi eux. Ils furent très-attentifs ; à l'issue de la réunion, je m'avançai de quelques pas et j'adressai la parole à une vieille femme indienne qui parlait bien anglais. Je m'informai de son origine, elle me dit qu'elle avait fait partie du troupeau de David Brainerd. Cette réponse me porta aussitôt à lui faire plusieurs questions. A côté d'elle était sa sœur, aussi membre de l'Eglise. Toutes deux pouvaient lire la Bible, et toutes deux avaient gardé leurs Bibles, dans le cours entier de leurs émigrations. Leur père, leur mère, et leur grand'mère étaient membres de l'Eglise de David Brainerd. Ces deux femmes furent amenées à des sentimens de piété, il y a environ vingt-cinq ans, par la prédication d'Isaac Wabe, l'un des disciples de Samson Occum à Brothertown, dans l'état de New-York. Lorsqu'elles étaient toutes jeunes, leur père, Jacob Skikit quitta l'état de New-Jersey et se retira à New-York. Ses filles se rappellent encore les prières qu'il faisait dans sa famille. Elles parlèrent beaucoup de leur grand'mère, qui priait souvent avec elles, et lorsqu'elle priait, Catherine, l'une des deux sœurs, disait : « Je voudrais bien savoir si je pourrais apercevoir quelqu'un, mais je ne pouvais apercevoir personne. » Je de-

mandai à Catherine si elle n'avait jamais eu d'épreuve à subir. « Oh ! si fait ! » me répondit-elle. « Vous est-il « quelquefois arrivé, lorsque vos enfans vous demandaient « à manger, de n'avoir rien à leur donner ? » — « Oh ! oui ; « lorsque nous habitions dans le bas de *James-River* « (c'est un bras de la rivière Blanche, qui se jette dans le « Mississipi), nous eûmes de rudes momens à supporter ; « nous étions obligés d'aller à cent cinquante milles pour « acheter du grain, et nous n'avions pas de prédication. » — « N'en vîntes-vous pas à oublier un peu les choses re- « latives à la religion, et vos cœurs ne devinrent-ils pas « froids ? » — « Oh ! oui ; le mien mourut. » Et elle s'étendit longuement sur ce sujet. Elisabeth parla ensuite de ses épreuves pendant le cours d'un voyage de neuf milles, depuis l'état de New-York, alors qu'en longeant au midi le lac Eries, son mari mourut de la fièvre du lac, et la laissa avec six enfans en bas âge, dont le plus jeune avait deux jours. « Je croyais que je ne pourrais jamais « surmonter mes épreuves, mais le Seigneur vint à mon « secours : je ne l'oublierai pas. » Elle a maintenant un fils qui est un homme pieux et qui prie au sein de sa famille. Sa mère habite avec lui. Ces deux vieilles femmes étaient bien vêtues, s'exprimaient en bon anglais, et paraissaient tout heureuses de vivre maintenant en un lieu où elles pouvaient fréquenter des réunions religieuses. Elles montrent dans le cercle de leurs relations un caractère vraiment pieux. Leurs enfans ont fréquenté notre école de mission à Harmony. Songez à tout ceci et voyez combien le Seigneur pourvoit aux besoins de son peuple, des enfans de ce peuple, et des enfans de leurs enfans. Une école a été fondée à Harmony, dans la nation des Osages, pour l'éducation des petits enfans de quelques membres de l'Eglise de David Brainerd ! La piété manifestée par plusieurs de ces enfans donne de l'espoir.

« J'adressai aussi à ces femmes les questions suivantes, relativement à Brainerd : — « Qu'est-ce que votre grand'-« mère vous disait de lui ? » — « Qu'il était jeune ; qu'il « était très-aimable, un appui à l'aide duquel on pouvait « marcher ; qu'il allait de maison en maison parlant de « religion. Il dormait sur une peau de daim ou d'ours, « et mangeait de la chair d'ours ou d'autres animaux « sauvages. Nous vîmes par-là qu'il n'était pas fier. Il ve-« nait chez ma grand'-mère, et lui disait : J'ai faim, « hâtez-vous. Elle servait alors la chaudière, et il man-« geait. Mais quelques personnes ne l'aimaient pas, « et disaient : Qu'est-ce que cet homme blanc est venu « faire ici ? nous n'avons pas besoin de lui ici, et elles « lui disaient de s'en aller. Quand les Indiens se réu-« nissaient pour danser et qu'ils célébraient une fête, il « y venait aussi, et allait au milieu des buissons prier « pour eux. Quelques-uns d'eux disaient alors ; nous « n'avons pas besoin ici de cet homme blanc, débarras-« sons-nous de lui ; mais d'autres disaient : Non, nous « ne le tuerons pas. Au bout d'un peu de temps, ils trou-« vèrent qu'il était honnête homme, et firent tout ce « qu'il leur prescrivait. — Je demandai ensuite à mon interlocuteur pourquoi Brainerd était mort sitôt, puisqu'il était jeune ? — « Ma grand'mère disait qu'il n'avait « pas été habitué à notre manière de vivre, à nos grands « froids d'hiver, ni à coucher par terre sur des peaux. « Il vint à la Nouvelle-Angleterre, et mourut de con-« somption. » Je lui appris alors où et comment il mourut. « Après sa mort, me dit-elle, son frère Jean vint « au milieu de nous ; il mourut à Deerfield, dans l'état « de New-Jersey. Il fut dans le doute, aux approches de « la mort, et il vint une femme indienne qui lui parla. « Qui, de David ou de Jean, votre grand'mère aimait-elle le mieux ? — « C'était David qu'elle aimait le mieux.

—Je pourrais vous donner d'autres détails encore ; je dois ajouter ce qu'une jeune fille, qui se trouve dans la famille d'un missionnaire, disait un jour à sa maîtresse, touchant ces femmes : « Je crois qu'à présent ces vieilles « femmes indiennes ont assez de réunions. Quand elles « habitaient les bords de James-River, elles parlaient « continuellement de leur extrême besoin de réunions « religieuses ; et lorsque venait le dimanche, elles con- « voquaient tous leurs enfans, et tenaient avec eux une « réunion de ce genre. Personne n'alla jamais voir « quelle espèce de réunion avait lieu ; mais elles n'en « tenaient pas moins leurs réunions le dimanche. »

« Je vous présente, aussi littéralement que possible, le récit exact de ce que j'ai entendu. Je passai le samedi et le dimanche à l'assemblée, et j'eus plusieurs occasions de converser avec ces femmes. Il me semblait être plus près de Brainerd comme ouvrier, que je ne m'étais attendu à l'être. J'avais souvent cherché à découvrir les restes de son troupeau, et je les avais maintenant sous les yeux. En vérité, mon cœur était plein ; je voyais la bonté et la fidélité de Dieu. Ces deux femmes étaient les seules personnes en cet endroit qui eussent appartenu au troupeau de Brainerd ; il en est d'autres à Green-Bay. Je me propose d'aller visiter Catherine et Elisabeth dans leurs cabanes. »

VARIÉTÉS.

Extrait du dernier rapport du Conseil américain pour les missions étrangères (année 1834).

Le Conseil a fondé trente-six missions, et entretient

soixante-six stations. Ces stations sont desservies par cent trois missionaires consacrés au saint ministère (dont sept sont médecins gradués et sept médecins non gradués); sept médecins, non ministres; huit imprimeurs; vingt-un instituteurs et catéchistes; onze fermiers et artisans; cent soixante-deux femmes mariées et non mariées, formant un total de trois cent douze missionnaires et aide-missionnaires. En outre, la Société a à son service cinq prédicateurs indigènes et trente-neuf autres aides-indigènes. En connexion avec les missions du Conseil se trouvent quarante-une Églises, comptant mille neuf cent cinquante-huit membres. Depuis leur établissement, deux mille trois cent soixante personnes, ayant donné des preuves évidentes de leur piété, ont été reçues dans leur sein. Les écoles de la mission comptent quarante mille écoliers; depuis l'origine de leur fondation, huit cent mille enfans et adultes y ont reçu leur instruction. Il y a, dans diverses stations, sept imprimeries et treize presses. Depuis que la Société existe, quatre-vingt-huit millions de pages, en seize différentes langues, sont sorties de ces imprimeries. Les recettes de la Société, pendant l'année 1834, ont été de 189,802 dollars (996,433 f.); ses dépenses se sont élevées à 194,579 dollars (1,016,540 f.)

Cinquième rapport de la Société des Missions du Rhin.

Cette Société, qui comme Société des missions du Rhin, n'existe que depuis l'année 1828, quoique plusieurs des Sociétés particulières qui la composent remontent à une époque antérieure à celle-là, comprend les cinq grandes Sociétés d'Elberfeld, Barmen, Cologne, Wesel et Tecklenburg, qui, à leur tour, comptent vingt-

cinq Sociétés auxiliaires qui leur sont affiliées. Elle a étendu, l'année passée, le champ de ses travaux, et au lieu de se borner, comme elle l'avait fait jusqu'à ce jour, à envoyer ses missionnaires au sud de l'Afrique, elle en a député deux aux îles de la Sonde, chargés de tenter la fondation d'une mission parmi les Dayaks de Bornéo. (1) Le nombre des stations de cette Société au sud de l'Afrique est de cinq; savoir : Stellenbosch, Worcester, Tulbach, Wupperthal et Eben-Ezer, occupées par six missionnaires la plupart mariés; nos lecteurs ont appris, dans le temps, la mort subite de deux des ouvriers de la Société du Rhin, Kœhler et Wachtendonk (2), et ils savent également qu'elle a été appelée à rompre ses relations avec le baron von Wurmb, qui, après avoir été employé dans la station de Wupperthal, l'avait quittée pour aller fonder celle d'Eben-Ezer. Il y a actuellement dans l'Institut des missions de Barmen onze élèves, dont les uns se destinent au ministère et les autres deviendront aide-missionnaires. —La feuille des Missions de Barmen acquiert un nombre toujours plus grand d'abonnés; 16973 exemplaires de ce journal ont été placés pendant l'année 1834, et le tirage pour 1835 a dû être porté à 19,000 exemplaires. Le roi de Prusse et la famille royale montrent toujours un grand zèle pour la cause des missions : aux preuves nombreuses de l'intérêt que ce monarque a déjà données à la Société des Missions du Rhin, il faut ajouter l'ordre émané de son cabinet, par lequel l'exemption du timbre est accordée à toutes les Sociétés auxiliaires de Missions en rapport avec la Société du Rhin. Les recettes totales de la Société, du 1er avril 1833, à la fin de juillet 1834, se sont

(1) *Voyez* 9e année, p. 348 et suiv.

(2) *Voyez* 8e année, p. 344, et 9e année, p. 352.

élevées à la somme de 13,581 thalers 13 gr. 9 pf. (47,533 fr.) ; ses dépenses, dans le même espace de temps, ont été de 13,257 thalers, 26, 11 ; soit 46,400 fr.

Onzième rapport de la Société des Missions de Berlin, pour l'année 1834.

Le zèle missionnaire parcourt et anime les habitans de la Prusse dans presque toute l'étendue de ce royaume. Princes, évêques, pasteurs, magistrats, tous veulent coopérer à cette grande œuvre. Des Sociétés de Missions s'établissent partout, des fêtes annuelles se célèbrent de toute part. Des riches et des pauvres, des maîtres et des domestiques, des propriétaires et des ouvriers, des protestans et des catholiques figurent sur la liste des souscripteurs de la Société de Berlin. Nous y avons vu mentionnés les détenus d'une maison de correction, qui se sont cotisés entre eux pour une somme de 11 thalers (38 fr. 50 c.), fruit de leurs épargnes. Le nombre des élèves de l'Institut est de onze. Des quatre missionnaires que cette Société a envoyés, il y a un an, au sud de l'Afrique, deux travaillent à Beaufort, dans l'intérieur de la colonie du Cap, parmi les nègres affranchis ; les deux autres, comme nous l'annonçâmes dernièrement (1), viennent de fonder une station parmi les Korannas, non loin de Philippolis. Les recettes de la Société se montent à 11,792 th. 12 gr. 2 pf. (41,272 f.); les dépenses ordinaires à 4,216 th. 23 gr. 6 pf.; ses dépenses extraordinaires (pour l'équipement, les voyages et l'entretien des missionnaires), à 7,140 th. Total des dépenses, 11,356 th. (38,746 fr.).

---

(1) Page 164.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Témoignage rendu par un marin aux succès de l'œuvre missionnaire.

Voici ce que rapporte le capitaine Morrell (officier américain) sur la baie des îles, dans la Nouvelle-Zélande : « Ce pays était autrefois habité par des cannibales sauvages et féroces; mais les travaux philanthropiques des missionnaires ont civilisé ces mêmes cannibales, ainsi que les habitans des lieux voisins, et les ont rendus doux, hospitaliers et empressés à se rendre des services mutuels. L'indolence a fait place à l'industrie; la saleté à des habitudes de propreté; la férocité à la douceur; l'ignorance à la culture de l'intelligence; l'idolâtrie à la pure religion de l'Evangile. » Le capitaine Morrell dit encore dans un autre endroit : « Quels ne sont pas les périls que ces excellens hommes ont bravés et les peines qu'ils ont volontairement endurées dans leurs nobles efforts pour civiliser les sauvages insulaires de l'Océan Pacifique ! Peu importe maintenant que leurs tentatives aient été méprisées et que même la pureté de leurs motifs ait été mise en doute par ceux qui ne peuvent pas comprendre qu'un tel dévouement soit entièrement désintéressé. Aujourd'hui la Nouvelle-Zélande est elle-même la preuve la plus

évidente de l'utilité des travaux missionnaires. Il est plusieurs endroits de cette île dont autrefois un vaisseau ne pouvait approcher sans courir de grands dangers, à moins qu'il ne fût armé, qu'il n'eût à bord des gens de guerre, et que tout l'équipage ne fût sans cesse sur ses gardes; mais grâce aux missionnaires et à la bénédiction divine qui a secondé leurs pieux efforts, les vaisseaux peuvent maintenant, sans avoir rien à craindre, jeter l'ancre dans ces ports où ils étaient ci-devant si exposés à toutes sortes de périls; ils peuvent même s'y procurer des provisions à un prix raisonnable, et recevoir en outre de la part des indigènes des témoignages nombreux d'amitié et des offres d'hospitalité. »

Installation d'un consul anglais.

Un événement important vient d'avoir lieu dans le même pays. Les progrès de la civilisation, amenée par le christianisme et les efforts des missionnaires, y ont rendu nécessaire la présence d'un consul anglais qui y a été publiquement installé le 17 mai 1833. Nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré de leur communiquer quelques détails sur cette intéressante solennité dont le révérend H. Williams, missionnaire, rend compte de la manière suivante :

« Chacun se mit en mouvement, à la pointe du jour, afin que tout fut disposé pour que nos hôtes reçussent un accueil approprié à une circonstance aussi importante que le débarquement du consul anglais, accompagné du capitaine et des officiers du vaisseau de Sa Majesté, *l'Imogène*, et son entrevue avec les chefs et les nobles du pays. Des canots de Kororarika, Waikari et Kauakaua, montés par les principaux personnages de ces divers districts, ne tardèrent pas à paraître. Ceux-ci se rendirent à leurs

postes respectifs et construisirent aussitôt des espèces de hangards assez bons pour les protéger contre le temps qui s'annonçait d'une manière menaçante. Chacun paraissait désireux de connaître la nature du message de M. Busby (tel est le nom du consul anglais) et de savoir si le vaisseau de guerre devait rester dans la baie, et si les soldats devaient débarquer. Les indigènes, auxquels il avait été décidé que le vaisseau ferait un salut militaire, étaient tout occupés à nettoyer leurs fusils. A dix heures et demie on vit les chaloupes quitter le vaisseau avec le salut de sept coups de canons. Les indigènes s'empressèrent aussitôt de se ranger en bon ordre pour produire le meilleur effet possible, et nous nous retirâmes à l'une des extrémités du lieu de réception opposée à celle par laquelle les étrangers devaient entrer. A onze heures, M. Busby, accompagné du capitaine Blackwood et des officiers du vaisseau, touchèrent le rivage et s'avancèrent lentement vers les indigènes qui s'étaient blottis par terre, prêts à se lever au signal donné. Ils se levèrent, en jetant des cris perçans selon leur habitude, coururent, avec la plus grande impétuosité, droit à nous, s'arrêtèrent à quelques pas seulement du groupe que nous formions, et, après avoir formé leurs rangs en poussant toujours mille vociférations, se mîrent à brandir leurs fusils et à gesticuler, au grand étonnement des étrangers qui abordaient sur leur plage. Ils prononcèrent alors des discours dans lesquels ils faisaient les honneurs de leur pays. Cela dura quelque temps, après quoi nous entrâmes dans l'enceinte de la chapelle où tous s'assemblèrent promptement, avec des marques non équivoques d'intérêt, afin d'entendre la communication qui allait être faite des ordres bienveillans de Sa Majesté. Des siéges avaient été préparés pour les Européens ; on avait aussi disposé une table sur

laquelle fut placée la lettre de lord Goderich, secrétaire d'état. Lorsque le silence fut établi, M. Busby brisa le grand sceau apposé sur ce document important, et en fit la lecture en anglais. Elle ne pouvait être comprise que par les Européens ; aussi la traduction qu'on en avait faite d'avance fut-elle lue aussitôt; le discours que M. Busby prononça à la suite de cette lecture, fut aussi traduit immédiatement. Plusieurs chefs prirent tour à tour la parole pour exprimer la satisfaction que leur causait l'arrivée de M. Busby ; après quoi, M. Busby offrit, à chacun des principaux personnages, une couverture et environ six livres de tabac. Les officiers du vaisseau et les Européens qui habitent dans le voisinage, ainsi que plusieurs missionnaires, prirent part, au nombre d'à peu près cinquante, à la collation disposée chez moi; ce nombre de convives était fort étendu eu égard aux faibles ressources dont je pouvais disposer sur cette terre lointaine pour offrir l'hospitalité. A trois heures, on servit aux indigènes leur repas de bœuf, de pommes de terre, etc., etc. Comme nos enfans avaient acquis quelque expérience dans l'accomplissement de cet important devoir, lors de nos réunions annuelles, nos hôtes ne furent pas peu surpris de l'ordre et de la rapidité avec lesquels on servit les nombreux convives de la Nouvelle-Zélande; or, pour ce repas, il ne fallut pas moins de huit cents écuelles fabriquées avec une plante semblable au pavillon d'un navire. Tout se passa du reste fort agréablement.»

Les passages suivans de l'allocution prononcée par M. Busby, dans cette circonstance, font assez connaître l'esprit dans lequel il se propose d'exercer ses nouvelles fonctions.

« Il fut un temps, dit-il, où la Grande Bretagne différait fort peu de ce qu'est aujourd'hui la Nouvelle-Zélande.

Ses habitans n'avaient ni grandes maisons, ni bons vêtemens, ni saine nourriture. Ils peignaient leurs corps et se couvraient de peaux de bêtes sauvages. Chaque chef allait à la guerre contre son voisin, et les hommes périssaient dans les guerres de leurs chefs, de même que périssent maintenant les hommes de la Nouvelle-Zélande. Mais après que Dieu eut envoyé son Fils dans le monde pour enseigner aux hommes que, de quelque tribu qu'ils soient sur la terre, ils sont tous frères, et que, loin de se détester et de se détruire, ils doivent au contraire s'aimer les uns les autres et se faire du bien; et, après que les hommes de l'Angleterre eurent connu la parole et la sagesse de Dieu, ils cessèrent de se faire la guerre, et toutes les tribus ne formèrent plus qu'un seul peuple.

« Les habitans de ce pays, étant donc devenus pacifiques, commencèrent à construire de vastes maisons, parce qu'ils n'avaient pas à craindre qu'un ennemi vînt les en chasser. Ils se mirent à cultiver leurs champs et eurent du pain en abondance, parce qu'aucune tribu ennemie ne venait ravager leurs terres et détriure le fruit de leurs travaux. Ils augmentèrent le nombre de leurs troupeaux, parce qu'il n'y avait personne qui vînt les leur ravir. Aussi devinrent-ils industrieux et riches, et eurent-ils toutes les bonnes choses à la possession desquelles ils aspiraient.

« Voulez-vous donc, vous, chefs et tribus de la Nouvelle-Zélande, devenir semblables aux habitans de l'Angleterre? Eh bien! écoutez avant tout la Parole de Dieu, qui a mis au cœur de ses serviteurs, les missionnaires, de venir ici pour vous instruire. Sachez que c'est la volonté de Dieu que vous vous aimiez les uns les autres comme des frères; et lorsque les guerres cesseront parmi vous, votre pays deviendra florissant. Au lieu de racines de fougère, vous mangerez du pain, parce que la terre

sera cultivée sans crainte, et que les fruits qu'elle produira seront mangés en paix. Lorsqu'il y aura abondance de pain, les hommes s'occuperont à conserver le lin, les bois de construction, et les approvisionnemens nécessaires aux vaisseaux qui viennent ici faire le commerce; et les vaisseaux qui viennent ici pour y faire le commerce vous apporteront des vêtemens et toutes les autres choses que vous pouvez désirer. C'est ainsi que vous deviendrez riches; car il n'y a pas de richesses sans travail, et les hommes ne pourront point travailler tant que la paix n'aura pas été établie, et c'est par la paix seule qu'ils pourront jouir des fruits de leur travail. »

INDES-OCCIDENTALES.

Célébration religieuse du jour de l'Emancipation dans les colonies anglaises des Antilles.

Le 1er août 1834, ce jour mémorable si ardemment demandé par les chrétiens, si impatiemment attendu par les esclaves, et si redouté par les adversaires de l'émancipation s'est passé dans un calme presqu'absolu, et a été très-généralement observé comme un jour de prière et de gratitude envers le Dieu tout-puissant. La plupart des autorités avaient prescrit un service religieux pour la célébration de cette grande journée, et nos lecteurs verront, par les renseignemens qui nous sont parvenus de divers lieux, qu'un grand nombre des esclaves émancipés a su saisir et comprendre le but que l'on s'était proposé dans ce service religieux. Une telle mesure était sage, car non seulement elle devait réjouir la masse nombreuse des nègres qui, par la grâce de Dieu, avaient déjà ressenti l'influence de la vraie religion, mais elle

était aussi appelée à servir de frein puissant aux mauvaises dispositions du reste des nègres.

Nos lecteurs liront avec plaisir les détails suivans, que nous extrayons de divers documens envoyés en Europe par les missionnaires évangéliques de plusieurs Sociétés.

— *Jamaïque.* Le Rév. James Thomson, de Kingston écrit : — « Enfin notre grand jour de transition est venu et s'est écoulé. Le 1er août et les premiers jours de ce mois solennel mais critique ont passé sur nos têtes au milieu des plus miséricordieuses dispensations. A peine s'est-il manifesté quelque incident fâcheux, et encore est-ce chose maintenant assoupie; car la population entière, je peux le dire, travaille avec autant de tranquillité que précédemment. La journée du jubilé nouveau, et celle du dimanche suivant, ont été plutôt des journées de fêtes religieuses que de réjouissances vulgaires. Durant ces deux journées les nègres sont accourus en foule pour entendre la Parole de Dieu, et ont rempli tous les lieux de culte dont l'accès leur avait été ouvert. Dans ces circonstances solennelles, de nombreux conseils ont été donnés, beaucoup de prières ont été adressées à l'Eternel, et c'est à l'emploi de semblables moyens, c'est aux prières de nos bons amis d'Angleterre que nous devons d'avoir vu, sous la bénédiction de Dieu, les choses se passer aussi heureusement. Il y a en général une impression très-favorable produite chez les planteurs relativement au changement de situation qui vient de s'opérer, et j'entrevois dans l'avenir, avec un doux espoir, une grande et salutaire propagation des bons principes parmi nous. Je pense qu'un vaste mouvement spirituel se prépare dans toutes ces colonies.

M. Philippo, missionnaire baptiste à Spanish-Town, dit :

« La veille du grand jour, une atmosphère épaisse et étouffante, et l'aspect menaçant des nuages avaient fait craindre un ouragan; cependant le matin du 1er août fut un des plus beaux et des plus purs qu'on eût jamais vus sous la voûte des cieux. De bonne heure les nègres, proprement et décemment vêtus, se rendirent de tous côtés à la ville. Un grand nombre entrèrent pour se reposer et se rafraîchir dans les demeures de leurs voisins et de leurs amis; après quoi ils accoururent par milliers vers les différens lieux de culte ouverts pour les recevoir, de même que des troupes de pigeons qui regagnent leurs colombiers.

« A dix heures la chapelle que je dessers était tellement remplie, qu'à peine pus-je me frayer un chemin jusqu'à la chaire, et lorsque le service commença, la foule avait envahi les embrasures des portes et des fenêtres. Je commençai par dire que la réunion qui avait lieu en ce moment était destinée à rendre de ferventes actions de grâces à Dieu, pour l'immense bienfait qu'il venait, à partir de ce jour, d'accorder à la majeure partie de mon auditoire; et jamais je n'oublierai ce que je sentis à la vue de ces nègres qui, pour la première fois de ma vie, se présentaient à moi avec l'entière conscience de leur état de liberté. Je me crus en quelque sorte transporté dans un nouveau monde, au milieu d'un nouvel ordre de créatures. L'abattement dans le regard, la tristesse dans le maintien extérieur, et quelque étrange que cela puisse paraître, jusqu'à l'inertie intellectuelle dont les visages portaient l'empreinte, tout avait disparu. Le sourire se peignait sur chaque

physionomie; et chaque cœur, j'ai lieu de le croire, battait de joie.

« Après une allocution dictée naturellement par la circonstance, j'invitai plusieurs de mes frères noirs à diriger les exercices du culte. La plupart de ceux qui reçurent cette invitation de ma part étant personnellement intéressés dans le grand événement que ce jour chéri avait amené pour eux, on aurait pu croire qu'ils se seraient étendus avec emphase sur le changement d'état qui venait de s'opérer en leur faveur, et sur la perspective qui s'offrait à eux sous le rapport temporel; mais il n'en fut pas ainsi; des considérations de ce genre s'effacèrent devant l'importance infinie qu'ils attachaient au fait de l'affranchissement, eu égard aux choses spirituelles et éternelles.

» Leur dépravation, et par conséquent leur indignité, l'amour de Christ manifesté dans leur rédemption et dans tous les bienfaits de l'alliance de grâce révélée par l'Évangile, la bienveillance des chrétiens anglais en envoyant des missionnaires parmi eux, l'abnégation de ces missionnaires qui, pour venir à eux, avaient quitté amis, patrie, famille, la dissémination récente de l'Évangile en Afrique et dans le reste de l'univers, voilà quels furent les sujets sur lesquels ils insistèrent plus ou moins, et cela avec des accents de ferveur et de simple éloquence, faits pour intéresser et toucher les cœurs les plus endurcis. Voici la prière prononcée par l'un d'eux : »

« O, Seigneur, notre gracieux Sauveur! comment se fait-il que nous soyons réunis ici ce matin, lorsque nous ne le sommes pas habituellement dans ce jour de la semaine? Nous sommes venus bénir et magnifier ton grand et saint nom, parce que tu nous as accordé le grand bienfait de nous tirer aujourd'hui de la maison d'esclavage. O Seigneur! qu'est-ce que nos yeux voient,

et qu'est-ce que nos oreilles entendent? Ta parole nous dit que les rois et les prophètes ont désiré voir les choses que nous voyons, et entendre les choses que nous entendons, et qu'ils sont morts sans les avoir vues. O, Seigneur! si nos misérables et méchans cœurs ne te glorifient pas comme ils le doivent, arrache-les de leurs racines. Voici, Seigneur, nous te les donnons; amollis-les par le feu de ton amour; lave-les à la source pure de ton sang, et rends-les tels qu'ils doivent être. »

Un autre nègre a dit :

« Seigneur! bénis sois-tu de ce que tu nous as permis, dans tes compassions, de voir ce jour de grâce. Nous manquons de paroles, nous manquons de langage, nous manquons de cœur pour te louer. Ce n'est pas le diable qui nous a fait ce bien; mais c'est toi qui nous as accordé cette grâce, car c'est toi qui as mis au cœur des Européens bénis, de nous accorder ce grand privilége! C'est pourquoi il faut qu'aucun de nous, pauvres pécheurs, n'aille servir le démon en faisant du vacarme dans les rues; mais il faut que, comme des pigeons qui vont à leur colombier, nous venions ici pour célébrer et glorifier ton grand nom. »

Un troisième nègre a dit :

« Depuis que tu as accompli cette grande chose, oh! que nous t'aimions bien plus, toi et ton Évangile! que nous ne fassions jamais tourner ton bienfait en malédiction! Que nous soyons diligens dans notre propre vocation, fervens en esprit, servant le Seigneur. O Seigneur! déploie maintenant ton bras, et attire à toi les cœurs de tous les hommes! Nous te bénissons de ce que tu as porté tant de pauvres pécheurs mourant à venir en ce jour dans ta maison! O, Seigneur! enseigne leurs cœurs; détourne-les de leurs propres voies, comme tu

l'as fait pour la ville de Ninive ! Maintenant fais-leur jeter à terre leurs armes rebelles pour ne plus combattre contre toi, car tu dis : Celui qui combattra toujours contre moi, pourra-t-il être heureux? Nos yeux s'élèvent vers toi. Nous ne pouvons pas te laisser aller sans que tu nous bénisses par tes grâces ! Toi seul tu peux changer les misérables cœurs ; détourne-les de même qu'un courant d'eau est détourné, afin que tous te servent, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. »

Antigoa. — M. Banks écrit : « Le jeudi soir, 31 juillet, nous tînmes des assemblées dans toutes nos chapelles. Dans celle de Saint-Jean, nous commençâmes le service à neuf heures. Les membres de la réunion étaient fort nombreux; et, quoiqu'ils manifestassent des impressions profondes, leur maintien était cependant pieux et solennel. Environ deux minutes avant le coup de minuit, j'exprimai le désir que tous les nègres et les amis de la liberté s'agenouillassent; les nègres, pour recevoir leur liberté de la main de Dieu; et leurs amis, pour recevoir de lui l'accomplissement du grand fait qu'ils avaient si long-temps appelé par leurs vœux. Je crois que les émotions produites par ce moment solennel, ne pourraient se décrire; et vous supposerez peut-être que le bruit et la confusion ont dû être extrêmes? Eh bien, non ! L'homme était trop oublié en ce moment, et la présence de Dieu se faisait trop bien sentir pour que le calme ne régnât pas. Lorsque minuit sonna, j'annonçai que le 1er août était venu, et je m'écriai : Vous êtes tous libres ! Alors le langage de leurs pleurs se fit plus distinctement entendre. Au milieu de l'émotion générale, retentissaient ces paroles : Gloire soit à Dieu ! Louange au Seigneur ! Nous chantâmes alors le cantique qui commence par ces mots : Gloire à Dieu, de qui découlent

tous les bienfaits, et plusieurs autres passages adaptés à la circonstance du jour. Ensuite de solennelles actions de grâces furent adressées à l'auteur des suprêmes bénédictions, et nous chantâmes une hymne en l'honneur du Roi; il y avait quelque chose de délicieux dans le sentiment de franche gratitude que respirait le chant de cette hymne. Nous terminâmes par une prière pour notre gracieux souverain, pour la famille royale, pour le parlement de la Grande-Bretagne et pour les chrétiens anglais en général, qui ont été, entre les mains de Dieu, les auteurs du bienfait signalé de l'affranchissement; et les auditeurs parurent s'unir de toutes les forces de leur âme aux sentimens exprimés dans cette prière. »

M. Box raconte, à l'occasion de l'un des services religieux qu'il tint, lors de l'affranchissement des nègres, qu'il fut vivement ému par l'accueil que reçurent, dans son auditoire, les dernières paroles d'une allocution religieuse qu'il adressa aux affranchis, au moment où après un appel direct fait à leurs consciences, il leur posait cette question: « Qui d'entre vous désire se « consacrer aujourd'hui au service du Seigneur? » Plusieurs se levèrent, et étendant leurs mains, s'écrièrent: « Je le veux, je le veux; c'est moi, c'est moi, c'est moi. » Lorsque je leur demandai avec plus d'instance encore (ajoute M. Box): « Etes-vous décidés? » je n'entendis plus d'autres mots que ceux-ci: « Oui, Massa, oui Massa. » Et alors d'abondantes larmes inondèrent leurs joues, et une joie céleste se peignit dans toute leur contenance.

Tortola. — M. Fraser écrit ce qui suit: « Ce jour à jamais mémorable et glorieux s'est passé parmi nous de la manière la plus heureuse sous l'influence de la religion. Nos chapelles ont été ouvertes, et, comme d'un

commun accord, ce jour a été considéré comme un saint jour; les êtres humains qui, le matin, pour la première fois de leur vie, avaient respiré l'air de la liberté, du moins de la liberté qui dégage des liens d'un esclavage absolu, se réunirent en troupes joyeuses, pour louer et honorer celui qui délivre les prisonniers. Il n'y avait pas assez de places pour les recevoir, non, pas même dans notre plus vaste chapelle. Ce spectacle fut d'autant plus réjouissant pour nous, que plusieurs affranchis avaient précédemment manifesté du mécontentement et des intentions hostiles. A ma sortie de la chapelle, je fus accosté dans la ville par un homme qui se détacha d'un groupe et vint me dire : « Monsieur, nous voudrions faire une pétition au roi pour lui offrir nos remercîmens. » Il paraisssait croire que toute espèce d'adresse, présentée à Sa Majesté, devait porter le nom de pétition. Je lui répondis : « Sans doute, le roi apprendra avec beaucoup de plaisir votre reconnaissance et votre bonne conduite. »

« Ce saint jour est passé, et chacun est retourné à son ouvrage. Tous les cœurs ont été fléchis comme le cœur d'un seul homme. Combien nous devons nous réjouir de ce résultat ! Quelle plénitude de bien-être pour nous ! ah ! que notre joie est grande ! — Oui, elle l'est d'autant plus, qu'avant le grand événement, on n'entendait de toutes parts que sinistres récits, que menaces et murmures, au sujet du système d'apprentissage. Mais nous avions employé une grande activité à prier, à exhorter, à voyager, ainsi qu'à lire et à répandre des exhortations imprimées, et maintenant il est positif que nos travaux, dirigés par la main de Dieu, n'ont pas été vains.

Un pieux Américain qui réside aux Bermudes, termine un récit intéressant de ce qui s'est passé sous ses

yeux, par ces mots : « Mon opinion bien arrêtée est que nous sommes redevables du calme et du bonheur que nous avons goûtés dans la journée du 1er août, à l'influence des écoles du dimanche et à la prédication de l'Evangile. Oui, la prédication de l'Evangile et les écoles qui en dérivent, sont les seuls moyens à l'aide desquels on puisse préparer avec efficacité une nation à recevoir le bienfait de la liberté !

Divers documens démontrent l'empressement que mettent les nègres à se prévaloir du don que leur a fait des saintes Ecritures la Société biblique Britannique. Nous citerons les lignes suivantes écrites par le révérend James Thomson, agent de cette Société, à la Jamaïque.

« Le don que vous nous avez fait, nous est parvenu en temps propice, et a ravivé notre joie commune. Une assez forte impression morale en a été la suite. Plusieurs nègres qui, non seulement n'avaient jamais appris à lire, mais n'avaient même jamais songé à apprendre, apprennent maintenant, afin d'être en droit de posséder, à Noël prochain, l'un des exemplaires du Livre de vie que vous nous avez envoyés. Pendant que je suis occupé à vous tracer ces lignes, j'entends le bruit que font en épelant et en lisant, les apprentis qui se trouvent à l'étage au-dessous de moi. Quelquefois, lorsque je m'éveille pendant la nuit, les mêmes sons frappent mes oreilles, et l'articulation des lettres et des syllabes ressemble au tic-tac d'un pendule qui se fait entendre dans le silence de la nuit. Nous avons reçu diverses lettres de l'intérieur de l'île, et il paraît que la même ardeur et le même intérêt s'y manifestent.

« J'ai visité ici les différentes chapelles, ayant à la main un exemplaire du livre que vous vous proposez de donner ; en le montrant aux nombreuses assemblées de nègres, je leur ai expliqué quelles étaient vos bienfaisantes

et libérales intentions, et je leur ai fait envisager le jour de Noël prochain comme devant être celui dans lequel il serait statué sur l'aptitude de chacun à utiliser le don qui pourrait lui être fait des saintes Ecritures. Tous furent pleins de reconnaissance pour votre générosité. Vous apprendrez avec plaisir que le don que vous vous proposez de faire a été annoncé dans la chapelle catholique-romaine par le prêtre, qui m'a assuré qu'il secondera vos généreuses intentions. »

VARIÉTÉS.

La mer Rouge et le mont Sinaï.

M. C. W. Isenberg, missionnaire destiné pour l'Abyssinie, a été, comme ses prédécesseurs MM. Gobat et Kugler, retenu long-temps en Egypte avant que de pouvoir pénétrer dans la contrée des anciens Ethiopiens. Il a employé ce temps d'attente à l'étude des langues de l'Orient et à des excursions missionnaires dans les pays environnans (1). Ces voyages sont d'une grande utilité aux missionnaires en ce qu'ils les fortifient dans la connaissance des langues étrangères qu'ils sont appelés à parler, et en ce qu'ils les habituent au climat et aux usages des peuples au milieu desquels il doivent vivre. Une

---

(1) Depuis lors, M. Isenberg ayant rejoint M. Gobat, est entré avec lui en Abyssinie. Une lettre datée de Massoua, 26 décembre 1834, annonce qu'ils sont arrivés, sains et saufs, dans cette ville.

(*Rédacteurs.*)

visite que, dans l'une de ses excursions, M. Isenberg a faite à Suez, sur les bords de la mer Rouge et au mont de Sinaï, nous a paru jeter du jour sur plusieurs faits de l'Histoire sacrée; et, sous ce rapport, devoir intéresser nos lecteurs. Nous rapporterons ici quelques fragmens de son récit.

Remarques sur le passage de la mer Rouge par les Israëlites.

« A mon arrivée à Suez, mon attention fut naturellement attirée par un grand événement, dont nous parle l'Histoire sacrée, je veux dire la délivrance des Israélites des mains de Pharaon, et leur passage miraculeux à travers la mer Rouge. Je ne pus m'empêcher d'entrer dans l'examen de la question que l'on a agitée quelquefois, pour savoir si ce fut ici, ou plus au sud, qu'ils traversèrent la mer. La dernière supposition est généralement admise par les Eglises d'Orient; et quelques voyageurs européens se sont même décidés en sa faveur, afin d'ôter aux incrédules tout prétexte de rejeter ce miracle en le représentant comme l'effet naturel du flux et du reflux des eaux de la mer. Toutefois la solution de cette question dépend d'une autre question, que l'on n'a peut-être pas assez examinée, et qui est celle-ci : D'où venaient les Israëlites lorsqu'ils arrivèrent au bord de la mer Rouge? Les théologiens orientaux tiennent pour assuré que les juifs arrivaient du Caire, où, comme ils le pensent, étaient situées l'ancienne terre de Goscen et la contrée de Rahmèses. En effet, il y a plusieurs routes qui conduisent du Caire à la mer Rouge, et même trois de ces routes aboutissent à Suez; savoir, celle que suivent les pélerins mahométans, et qu'on appelle aussi *Hadj*, ce fut celle que nous prîmes, parce qu'elle est la plus au

nord, et deux autres dont la direction est plus au midi. On découvre aussi plusieurs chaînes de collines et de montagnes, qui, à ce que je crois, sont une prolongation du mont Mokattan, situé près du Caire, ou qui du moins ont quelque affinité avec lui. Elles s'étendent du côté est de la mer Rouge. Deux de ces chaînes de montagnes, avec une vallée qu'elles forment entre elles, viennent se terminer dans la plaine où se trouve Suez. Cette vallée est traversée par la route du milieu, qui, partant du Caire, vient se joindre à la route septentrionale que nous prîmes, et dont j'ai parlé ci-dessus, après s'être unie déjà auparavant à celle du sud, de manière à ce que toutes les trois se confondent à quatre ou cinq lieues environ de Suez. Au midi de ces routes on aperçoit encore d'autres chaînes de collines, à travers lesquelles, comme le supposent les chrétiens d'Orient, les Israélites descendirent sur les rivages de la mer Rouge.

« Cependant, suivant cette supposition, c'est plusieurs milles au-dessous de Suez que le peuple de Dieu doit avoir été cerné, ayant alors deux chaînes de montagnes de chaque côté, Pharaon derrière, et la mer Rouge devant lui. Si la première supposition était admise, c'est-à-dire s'il était vrai que les juifs vinrent du Caire, il n'y aurait aucun inconvénient à croire qu'ils ont passé la mer au-dessous de Suez, si ce n'est cependant qu'il me semble que dans cet endroit la mer Rouge est trop large pour permettre à toute une armée de la passer dans une seule nuit. Mais ce qui me porterait encore à rejeter cette hypothèse, c'est que nous savons par la Genèse, ch. XLVI, que les Égyptiens avaient en abomination tous les bergers, et qu'à cause de cela Joseph leur avait assigné une province séparée ; mais cette province même, nous ne saurions supposer qu'elle a été voisine du Caire et si près de la capitale. Au contraire, si nous plaçons Goscen et

Rahmesès beaucoup plus bas, entre le Caire et Damiette, alors les Israélites eurent devant eux une grande plaine qui s'étend depuis Damiette jusques vers les chaînes de montagnes dont on vient de parler, et la route qu'ils prirent devait joindre celle du Caire au nord. C'est probablement à l'extrémité *est* de cette chaîne, qui est la plus septentrionale de toutes, qu'ils reçurent l'ordre de faire le tour des montagnes et de descendre dans la plaine de Pihahiroth, qui correspondrait assez bien avec la basse plaine de Suez. Cette plaine se termine par un grand triangle, assez vaste pour contenir plus de deux armées aussi nombreuses que le fut celle des Israélites. L'un des côtés de cette enceinte est limité par des collines, qui s'étendent directement du nord au sud; l'autre laisse la mer Rouge s'étendre du nord-est au sud-ouest. Ces deux lignes se joignent aux pieds des collines qui sont les plus septentrionales, et au point où celles-ci s'avancent presque perpendiculairement dans la mer Rouge. Si les Israélites campèrent ici, ils eurent la mer Rouge en face, les montagnes derrière eux et Pharaon avec les Égyptiens à gauche; de manière que, pressés de tous côtés, et la plaine ne leur offrant aucune issue, ils furent forcés d'entrer directement dans la mer Rouge. Il y a, à partir de cette limite de la plaine de Suez jusques en haut vers le golfe, un intervalle de cinq à six milles à peu près, quand la marée monte, et sept milles environ quand le reflux a lieu. C'est au milieu de cette rive (qui est celle de l'est) que se trouve située la ville de Suez, qui, comme je le crois, est le lieu où le gros de l'armée traversa, attendu que dans cet endroit la mer n'a pas plus d'un demi-mille anglais de largeur, et est cependant assez profonde pour qu'une armée ne puisse la traverser, à quelque époque de l'année que ce soit, sans un miracle. »

Après avoir traversé la mer Rouge à Suez, la caravane

s'avança du côté des monts Horeb et Sinaï, que M. Isenberg devait visiter, et dont il nous rend compte en ces termes :

Visite au Mont Horeb.

« Nous dinâmes sur un plateau élevé, où il y avait beaucoup de verdure, et d'où nous avions de tous côtés une vue magnifique. Le pays est entièrement couvert de montagnes d'un granit dur, dont, dans des temps de révolutions qui ont eu lieu anciennement sur notre globe, toute la terre labourable semble avoir été enlevée par les eaux et transportée dans les vallées, car ces montagnes ne présentent à la vue qu'un granit nu, excepté cependant ça et là dans quelques enfoncemens, où l'on trouve un peu de terre propre à la végétation et couverte d'arbustes. Vers le soir nous arrivâmes sur un plateau près Wadi-Féran. Wadi-Féran s'élève par plusieurs terrasses jusques au haut du Mont-de-Sinaï. C'est là que nous passâmes la nuit, et le lendemain matin, après nous être séparés de notre bagage, qui nous suivit sous la conduite d'un janissaire et par une autre route plus fréquentée, pendant que nous prenions nous-mêmes un chemin plus court, mais plus difficile, nous commençâmes d'abord à gravir la montagne et descendîmes ensuite dans une profonde vallee, renfermée de toutes parts entre de hautes montagnes. Ici la température s'éleva tout à coup à un tel degré de chaleur, que je ne saurais me souvenir d'en avoir jamais éprouvé de plus grande. Toutefois, nous passâmes cette vallée en moins d'un quart d'heure.

« Pendant que nous gravissions la montagne, et lorsque nous fûmes arrivés à une hauteur égale à celle des montagnes qui se trouvaient autour de nous, de doux

zéphyrs vinrent nous rafraîchir agréablement ; néanmoins nous eûmes long-temps encore à monter.

« Au milieu d'un chemin étroit que nos chameaux ne suivaient qu'avec de grands dangers, nous nous reposâmes un peu dans un petit ravin, où nous aperçûmes une source de fort bonne eau, ainsi que quelques petits palmiers. C'est là que nous dînâmes à l'ombre d'un rocher. Ensuite nous nous remîmes en route, et marchâmes sans nous arrêter jusqu'à ce que nous eûmes atteint une hauteur qui était bien, à ce que j'estime, à mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous nous trouvâmes alors dans une belle et vaste plaine, située entre deux hautes chaînes de montagnes, au milieu desquelles la vallée s'étend du côté du sud jusqu'au pied de l'Horeb. Si j'en crois mon sentiment, c'est ici que les Israélites ont dû camper pendant leur séjour au pied du Mont-Sinaï, parce qu'aucune des vallées environnantes que nous remarquâmes n'a pu être aussi convenable que celle-ci pour servir de quartier à une armée nombreuse, et pendant une année tout entière. Vers l'extrêmité sud de cette plaine se trouve une masse de montagnes, qui, à ce que je crois, sont les montagnes d'Horeb. J'aime même à penser (puisque l'Écriture ne parle qu'une seule fois du Mont-Sinaï, à l'occasion de la promulgation de la loi, pendant qu'elle fait mention à plusieurs reprises du Mont-Horeb), que le nom d'Horeb est appliqué par l'Écriture comme nom commun à toute cette chaîne de montagnes, et qu'au contraire le nom de Sinaï ne doit être exclusivement donné qu'à la seule montagne sur le sommet de laquelle la loi a été publiée.

« Comme l'expérience prouve que l'homme a souvent été induit en erreur par la tradition, je ne m'étonnerais pas du tout si l'on découvrait qu'ici aussi une erreur a

été commise. Le nom d'Horeb a été donné par tradition à une montagne seulement, et précisément à celle que je suppose être le Mont-Sinaï, parce qu'elle fait face à la vallée dans laquelle ont dû camper les Israélites. Or, si nous admettons cette supposition, l'armée des Israélites aura pu facilement être témoin de l'importante promulgation des dix Commandemens et en recevoir la plus puissante impression; tandis que le soi-disant Mont-Sinaï, ou *Gibel-Moosa*, quoiqu'un peu plus haut seulement que le premier, se trouve cependant tellement en arrière de lui, que tout ce qui se serait passé à son sommet n'aurait pu être observé que par cette partie de l'armée qui aurait été campée à une très-grande distance et dans un lieu, d'où à travers un espace qui se trouve entre le mont vulgairement appelé Horeb et le Mont-Catherine, elle aurait pu seulement apercevoir le sommet du Gibel-Moosa.

(La suite à un prochain numéro).

Assemblées religieuses annuelles à Londres.

Un ami qui a assisté aux dernières assemblées annuelles qui ont eu lieu à Londres, pendant le mois dernier, nous a adressé la lettre suivante :

Londres, mai 1835.

Cher frère,

Vous recevrez avec plaisir, je n'en doute pas, quelques renseignemens sur les assemblées annuelles qui ont eu lieu dans cette grande cité, pendant ce mois-ci. Elles ont commencé le 4, et elles ont duré jusqu'au 27 cou-

rant. En tout, il n'y a pas eu moins de vingt-cinq assemblées. La première, par ordre de date, a été celle de la *Société wesleyenne des Missions*, et la dernière celle de la Société qui a pour but de détruire la cruauté envers les animaux. Outre la célébration de ces divers anniversaires, seize sermons annuels, au moins, ont été prêchés en faveur de plusieurs de ces Sociétés, sans compter ceux qui ont été prononcés en faveur de divers sujets particuliers de charité, d'une moins haute importance.

Comme il me faudrait beaucoup de temps pour vous rendre un compte détaillé de toutes ces assemblées, je bornerai mes remarques à quelques-uns des points les plus importans.

1° L'*assemblée de la Société wesleyenne des Missions* a offert un grand intérêt. Plusieurs discours excellens y ont été prononcés. Je regrette de n'avoir pas sous les yeux le compte exact des recettes et dépenses de cette Société pendant l'année dernière; mais je crois qu'il a dépassé cinquante mille livres sterling (soit, 1,250,000 francs).

2° L'assemblée annuelle de la *Société des Missions de l'Eglise épiscopale* a été excellente. Le marquis de Chichester occupait le fauteuil· Le rapport a été lu par le révérend M. Lowett. Il a fourni d'encourageans détails sur les stations missionnaires fondées par la Société dans l'Inde, dans la Nouvelle-Zélande, sur les côtes de la Méditerranée, en Abyssinie, etc., etc., et a annoncé que la Société est sur le point d'envoyer plusieurs missionnaires dans les possessions britanniques aux Indes Occidentales, et de fonder une mission en Chine. Les recettes de la Société, pendant l'année qui vient de s'écouler se sont élevées à 67,581 liv. sterl. (soit 1,689,550 fr.). Sur cette somme, 11,766 livres sterling (soit,

294,150 francs), provenaient d'un legs généreux fait à la Société par H. Cock, esq. de Colchester. Le dépenses se sont élevées à 55,638 livres sterling (1,390,950 fr.), et ont excédé celles de l'année précédente de 7,016 livres sterling (175,400 francs).

3° L'assemblée annuelle de la *Société pour l'instruction chrétienne* a été délicieuse. Cette Société concerne les chrétiens de toutes dénominations qui s'unissent à elle. C'est aussi le marquis de Chichester qui a présidé l'assemblée. Le rapport a été lu par le révérend J. Blackburn. Cette Société a distribué, dans le cours de l'année dernière, 566 exemplaires des saintes Ecritures, a soulagé 1,662 personnes en proie à la détresse, et a fait entrer, tant dans les écoles du dimanche que dans d'autres, 2,976 enfans. Elle a 75 associations, 1,630 visiteurs qui visitent 40,666 familles par mois, et tiennent 91 réunions de prières. Elle a aussi entrepris dernièrement la formation de petites bibliothèques, dont les livres circulent et sont prêtés, de district en district; cinquante de ces bibliothèques sont déjà établies. Les recettes de la Société, pendant l'année qui vient de s'écouler ont été de 1,041 liv. 19 sch. 4 d. (soit 26,050 francs), et les dépenses de 1,024 liv. sch. 1 d. (25,600 francs).

4° L'assemblée générale de la *Société biblique britannique et étrangère*, qui était la trente-troisième depuis sa formation, a été des plus importantes. Lord Bexley occupait le fauteuil. Le rapport a été lu par le révérend A. Brandram, l'un des secrétaires. Cet excellent rapport contenait les rensenseignemens les plus réjouissans sur les travaux de la Société dans les différentes parties du monde. La Société s'est récemment occupée, avec un soin tout spécial, des moyens de secourir les esclaves qui viennent d'être affranchis dans les Indes-Occidentales. Environ cent mille exemplaires du Nouveau-Testament

et des Psaumes leur ont été envoyés. Le nombre d'exemplaires des saintes Ecritures qui sont sortis l'année dernière, du dépôt de la Société à Londres, a été de 525,522, et en pays étrangers, de 128,082; en tout, 653,604 exemplaires. Les recettes de l'année dernière se sont élevées à 107,526 liv. (2,688,150 francs), somme dans laquelle il faut comprendre plus de 15,000 liv. (375,000 francs), recueillies avec la destination spéciale d'envoyer des Bibles aux nègres affranchis dans les Indes-Occidentales, et 11,655 liv. 12 sch. 5 d. (291,389 francs), provenant d'un legs de H. Cock, Esq.

Il résulte du rapport, que la Société a distribué, pendant l'année dernière, 62,154 Bibles et Testamens en France, et qu'elle trouve une source abondante d'encouragement et de progrès dans les Sociétés locales, non seulement en France, mais aussi en Suisse, en Russie, en Suède, en Grèce, dans l'Inde, en Amérique, etc., etc. Le rapport s'est terminé par un appel éloquent et animé aux amis et aux soutiens de la Société. On les y pressait de concourir à l'aggrandissement et à l'exécution des plans et travaux de la Société, dans des proportions qui pussent correspondre à la largeur et à l'étendue des voies que Dieu, dans sa bonne Providence, ouvre pour la dissémination de sa Parole parmi toutes les nations. Il est un fait sur lequel on a insisté en le signalant, c'est que l'année dans laquelle nous sommes, accomplit les trois siècles qui se sont écoulés depuis que la Bible entière fut pour la première fois imprimée en anglais. On a fait ressortir le contraste frappant que présente l'époque actuelle comparée à celle de 1535. — Il n'existait alors pour toute la population de la Grande-Bretagne, qu'un petit nombre d'exemplaires de la Bible imprimée par les soins du vénérable Coverdale, exilé à Zurich en Suisse, tandis que de nos jours, dans la Grande-Bretagne et l'Irlande seu-

lement, des millions d'exemplaires de ce saint livre ont été mis en circulation en peu d'années, tant en anglais qu'en galëique, en irlandais, en gallois, etc., etc. De plus, on a résolu au sein d'un Comité tenu pendant le mois dernier, de publier dans ces derniers idiômes seuls, des éditions de la Parole divine au nombre de 365,000 exemplaires.

Au moment même où se tenait l'assemblée générale, dans la grande salle de Exeter-Hall, où plusieurs centaines de personnes n'avaient pas pu pénétrer, bien que cette vaste salle puisse contenir de 3,000 à 4,000 auditeurs, parce qu'elle était entièrement pleine, une assemblée avait lieu dans la salle de dessous. L'honorable M. Thornton, trésorier de la Société, présidait cette seconde assemblée; on y lisait les feuilles du rapport à mesure qu'elles étaient descendues de la salle supérieure.

5°. L'anniversaire de l'*Union pour les Ecoles du dimanche* a été des plus réjouissans. La séance s'ouvrit sous la présidence de Thomas Challis, esq., et la lecture du rapport fut faite par M. Lloyd. Le nombre des auditeurs était tellement grand (à Exeterhall) qu'il fallut tenir une seconde assemblée, en même-temps, dans la salle du bas, où la lecture du rapport se fit à mesure que les diverses parties de cet écrit arrivaient de la grande salle dans laquelle on se pressait en foule. Le rapport a énoncé un fait bien remarquable, c'est qu'il y a, tant dans la Grande Bretagne que dans ses possesions, un million et demi d'enfans qui fréquentent les écoles du dimanche, et que les écoles de ce genre, aux Etats-Unis, sont fréquentées par un million d'enfans.

6°. L'assemblée annuelle de *la Société Hibernienne* de Londres a été, à plus d'un égard, très-intéressante; mais ce qui lui a nui beaucoup, ce sont certaines digressions

politiques, et certaines attaques dirigées par quelques orateurs (dont il faut excepter le rapporteur) contre les opinions et les pratiques des catholiques romains. Le marquis de Cholmondeley présidait la séance. M. Banks a lu le rapport. Il y est dit que les revenus de la Société s'élèvent à plus de 5,000 liv. (125,000 fr.). Elle entretient cinq cents écoles ouvertes dans le cours de la semaine, et qui sont fréquentées par environ 100,000 écoliers; 26000 écoliers viennent aux écoles du dimanche. Sur la masse de ces écoliers, plus de 8,000 sont adultes. Les travaux de la Société consistent uniquement à établir et à entretenir en Irlande des écoles dans lesquelles les saintes Écritures sont journellement étudiées. Ces travaux, qui datent déjà de trente ans, ont produit beaucoup de bien.

7°. *La Société des Traités religieux* a tenu sa séance à six heures du matin, et malgré cette heure si peu avancée de la journée, la grande salle de la taverne de la cité de Londres était tellement pleine que plusieurs personnes ne purent pas y entrer. Des centaines de personnes arrivèrent dès cinq heures du matin et déjeûnèrent à la taverne avec du pain et du café. Le président était l'honorable M. Plumtre. Le rapport fut lu par M. Jones, secrétaire. Les revenus de la Société, pendant l'année dernière, ont dépassé 56,000 liv. (1,400,000 fr.) Ils proviennnent en grande partie des ventes de ses publications, dont le nombre s'est élevé à plus de seize millions d'exemplaires. Cette Société a mis en circulation plus de 215,000,000 d'exemplaires de ses publications en quatre-vingts idiômes différens.

8°. L'assemblée de la *Société britannique et étrangère des écoles* a été très-intéressante. Lord Brougham la présidait en l'absence de lord John Russel. Le rapport a été lu par Henry Dawn, esq., secrétaire. Le but

de cette Société est de former des instituteurs, de fonder des écoles là où on en manque, de les pourvoir d'instituteurs, et en général de servir la cause de l'éducation primaire à l'aide des principes évangéliques dans toute l'étendue de l'empire britannique. Dans toutes ces écoles la Bible est étudiée. Cette Société est fort importante : sa fondation remonte à trente années.

9°. L'anniversaire de la *Société évangélique d'Irlande* a présenté aussi de l'intérêt. Elle était présidée par Thomas Walker; le rapport a été lu par le Rév. A. Tidman. L'extrait suivant du rapport fera connaître l'objet et les travaux de cette Société. « Le nombre des agens employés par la Société, pendant l'année dernière, a été de 48. Sous leur surveillance pastorale sont placées 22 églises chrétiennes. Leurs travaux ont un caractère essentiellement missionnaire, chaque agent ayant autour de sa station principale à parcourir un circuit de 5, 10, et quelquefois 20 milles ; par ce moyen, ils ont annoncé l'Evangile soit publiquement, soit de maison en maison, au moins dans deux cents villes, bourgs et villages d'Irlande. Comme la prédication de la croix est leur premier devoir et la gloire de leur ministère, il en résulte qu'ils secondent avec activité et zèle la cause de la noble Société biblique. Ils luttent avec de grands efforts contre l'un des plus pernicieux défauts des Irlandais, en propageant les principes de la tempérance. Ils distribuent activement les traités religieux, et en passant par leurs mains, des multitudes de ces petits écrits ont été disséminés dans les ignorans districts de l'Irlande, et y ont produit les plus heureux effets. Sous leur direction, des milliers de pauvres enfans sont amenés à entendre les préceptes et l'annonce de la miséricorde du Seigneur. Au chevet du lit des malades et des mourans, au coin de la cheminée de quelque famille de

paysans, ou enfin sur le bord de la route, en compagnie de quelque voyageur, partout ils s'efforcent, de quelque manière que ce soit, de sauver quelques âmes. »

10° Ça été aussi un intéressant anniversaire que celui de la *Société des Missions à l'intérieur*. Thomas Challis présidait; le rapport a été lu par le Rév. William Henry. Cette Société entretient environ 80 ministres de l'Evangile sur divers point isolés de l'Angleterre. Son revenu est de 4,000 liv. (100,000 fr.)

11°. L'anniversaire de la *Société Britannique et étrangère de tempérance* a réuni aussi un grand nombre d'auditeurs. Cette Société travaille à délivrer la Grande Bretagne et les pays étrangers, des terribles maux causés par l'intempérance. La cause qu'elle soutient fait en Angleterre des progrès qui, cependant, sont encore de beaucoup inférieurs à ceux que fait l'Amérique, où les premières Sociétés de tempérance ont été établies. Dans ce pays seul, plus de 1,200,000 personnes sont entrées dans ces Sociétés, et trois mille navires naviguent sans porter avec eux des liqueurs spiritueuses, telles que le rhum, l'eau-de-vie, etc., etc.

12°. Mais je dois passer sous silence les assemblées de plusieurs autres Sociétés, telles que la *Société pour les juifs*, la *Société de la Paix*, la *Société qui combat la cruauté envers les animaux*, etc. etc., pour terminer cette lettre par quelques détails, sur ce qui, à mes yeux, a offert le plus d'intérêt, je veux dire l'assemblée de la *Société des Missions de Londres;* c'était le quarante-unième aniversaire de cette pieuse institution. William W. Hankey, esq., occupait le fauteuil; il ouvrit la séance par un excellent discours. Le rapport fut lu par le Rév. Thomas Ellis, secrétaire, qui, en résumé, a rendu un compte extrêmement favorable de l'état des missions dirigées par cette Société. En voici le sommaire : La So-

ciété a 256 stations missionnaires et stations accessoires dans différentes parties du monde; 102 missionnaires consacrés; 220 instituteurs pris parmi les indigènes; 480 maîtres d'écoles et aides; en tout plus de 800 personnes qui relèvent plus ou moins de la Société, sans compter leurs familles.

Les directeurs de la Société, ont, dans le cours de l'année dernière, envoyé 17 missionnaires, uniquement dans les Indes-Orientales et Occidentales.

Le nombre des Eglises formées parmi les païens, sous le patronage de cette Société, est de 84; celui des communians, de 5,208; celui des écoles, de 478; et celui des écoliers, de 26,960.

Il résulte du rapport fait par le trésorier que le montant des recettes pendant l'année, s'est élevé à 57,855 liv. 5 sch. 10 d. (soit, 1,446,375).

Les missions établies par cette Société aux Indes-Orientales et Occidentales, ainsi que dans les îles de la mer du Sud, sont dans un état des plus florissans. Le rapport a signalé plusieurs faits qui tendent à le prouver. On dirait que Dieu, dans sa divine Providence, ouvre une perspective plus éclatante et plus glorieuse que jamais devant cette Société et toutes celles qui, dans cette contrée, de même que dans plusieurs autres, travaillent à l'établissement du règne de Dieu sur la terre. Il paraît, d'après ce qu'annonce le rapport, que la Société dont je parle se propose de donner à ses travaux de vastes développemens.

La séance, ouverte à dix heures du matin, s'est prolongée jusqu'à cinq heures après midi, sans que l'intérêt se soit ralenti. Une collecte faite à la fin de la séance et diverses souscriptions ont produit 500 liv. (12,500 fr.).

Les discours prononcés par MM. Noel, Close, Codmand, Tholuck et Reed m'ont vivement intéressé. J'ai

été charmé du discours clair, simple et vraiment pieux du professeur Tholuck. C'était une douce chose que d'entendre un littérateur aussi distingué, et un professeur de théologie aussi éminent en Allemagne, exprimer d'aussi nobles sentimens. Puissent de tels hommes se multiplier par milliers au sein de cette grande nation, qui fut le théâtre de la glorieuse réforme, et qui est demeurée si long-temps et si profondément ensevelie dans les ténèbres d'un autre Evangile.

Le discours du docteur Reed a produit aussi une vive impression. Il exprima sa joie de voir dans l'assemblée des dispositions à une nouvelle activité; il dit qu'il pensait que le temps était venu de commencer à prier et à travailler avec énergie pour la conversion de six cent millions d'âmes; que, dans son opinion, le jour de la rédemption du monde approchait; et que dès-lors, l'Eglise devait s'efforcer d'envoyer l'Evangile aux millions d'âmes qui périssent, en entreprenent cette tâche immense avec une ardeur qu'elle était loin d'avoir déployée jusqu'ici.

Il ajouta qu'il fallait que les chrétiens donnassent davantage, non pas les chrétiens pauvres, car, dans la plupart des cas, ils ont donné autant qu'ils le pouvaient; mais les chrétiens riches, parce qu'ils n'ont pas présenté des dons qui fussent proportionnés à leurs ressources. Un fait qui l'a frappé, c'est que les chrétiens riches, en Amérique, ont donné plus, comparativement à leurs ressources, que les chrétiens riches de l'Angleterre. Ce qu'il faut, a t-il dit encore, c'est qu'un plus grand nombre de ministres de l'Evangile aillent au milieu des païens; que la Société devait envoyer vingt missionnaires en Chine, et cinquante dans l'Inde l'année prochaine; qu'il ne savait pas pourquoi des pasteurs établis, et surtout ceux dont les familles sont peu nombreuses,

n'iraient pas, dans bien des cas, prêcher Christ en pays étrangers. Il dit, en outre, qu'il n'avançait pas une doctrine qu'il ne fût prêt à mettre en pratique en ce qui le concernait; car il offrait, en présence de l'assemblée, de se consacrer à cette œuvre et d'aller dans quelque partie du monde que ce fût, où il plairait à la Société de l'envoyer, si un comité, composé de ses frères dans le saint ministère, était chargé de lui assigner un champ d'activité, en prenant en considération son âge, ses relations avec sa vaste église, son troupeau, etc., etc. Alors il n'hésiterait pas à accomplir son devoir et à se rendre au milieu des païens.

Le discours du docteur Reed a produit un grand effet sur l'assemblée. Il est un des ministres de l'Evangile les plus capables et les plus distingués parmi les indépendans, en Angleterre, et il a été, à ce que je crois, pendant long-temps, directeur de la Société. Assurément ceci fait pressentir que l'Eglise est sur le point d'envisager, sous un nouveau jour, son devoir relativement à la conversion du monde.

Avant de terminer cette longue lettre, j'ajouterai que plusieurs sermons ont été prononcés en présence de la Société des Missions de Londres; l'un, par le révérend J. Blackburn; un autre, par le révérend F. Close, de l'Eglise épiscopale, et un troisième, par le révérend docteur Spring de New-York. Tous trois étaient excellens. Le révérend Spring avait choisi, pour texte, ces paroles : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Mais je ne puis vous en dire davantage, et je termine en vous assurant, etc., etc.

Superstition hindoue.

« J'ai vu, de fort bonne heure ce matin, en allant à

Ghaut, écrit M. Bowley, missionnaire anglican à Chunar, dans le nord de l'Inde, un homme qui vint hier ici pour achever les actes d'une pénitence qu'il doit continuer, jour et nuit, pendant plusieurs années. Il avait attaché aux branches d'un peuplier sacré, des cordes qui descendaient en terre jusqu'à quatre pieds environ du sol; il avait suspendu à ces cordes une planche qui avait dix-huit pouces de large sur deux pieds de long, et il avait placé sur cette planche une espèce de coussin sur lequel il reposait sa poitrine. Lui ayant demandé s'il savait ce qui était arrivé, il y a plusieurs années, à Gorruckpore, à un homme qui avait voulu s'infliger une punition semblable à celle-là, il étendit aussitôt ses jambes, pour me montrer combien il avait déjà souffert, quoiqu'il n'y eût que deux ans qu'il eut commencé à se soumettre à ces mortifications. Ses jambes étaient enflées, et il s'y formait déjà des ulcères en différens endroits. Pauvre créature! Il ne pouvait rien dire pour se justifier qui ne fût contraire à la raison et au sens-commun. La multitude qui nous entourait semblait approuver mes observations, et deux heures après étant retourné à l'endroit où s'était passée cette scène, je trouvai que le patient s'en était allé, et l'on me dit qu'il avait pu descendre de la planche sans le secours de personne. »

Deuils nombreux.

Durant l'année, qui a fini au 1er mars dernier, la seule Société des Missions du Conseil américain a perdu treize missionnaires; savoir, cinq parmi les Indiens (Amérique du Nord); deux à Bombay (Indes Orientales); un à Jérusalem; deux à Sumatra (MM. Munson et Lyman); deux aux îles Sandwick, et un à l'île de Ceylan.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CHINE.

Visite de M. Gutzlaff à l'île Formose et au Tschang-tscheu.

L'apôtre de la Chine, M. Gutzlaff, vient d'accomplir un nouveau voyage dans l'empire chinois. Il a visité Formose et la côte du district de Tschang-tscheu, qui est vis-à-vis de cette île. Ce voyage présente le même intérêt géographique et religieux que tous les autres. Nous extrairons de son journal ce qui, sous ces deux rapports, et surtout sous le dernier, nous a paru de nature à instruire et à édifier nos lecteurs.

Sa lettre est datée de Macao, 20 décembre 1834. Elle annonce que le 7 juillet de la même année, il mit à la voile, plein de confiance en la force du Tout-Puissant, et pourvu de plusieurs caisses de livres, et de médecines, et qu'il arriva à Lokang, l'un des grands marchés de Formose, le 13 juillet suivant. M. Gutzlaff a trouvé beaucoup d'industrie dans cette île, et une grande activité sous le rapport de l'agriculture et du commerce ; mais il regrette que le gouvernement chinois encourage si peu les colons, et même qu'il fasse tout pour les entraver dans leurs opérations, de peur que ceux-ci ne deviennent de dangereux voisins pour le céleste empire. Selon lui, l'île Formose mérite moins le nom de *Belle*, qu'on lui a

donné, que celui de *Fertile*, qu'elle pourrait porter à juste titre ; car elle n'a rien de remarquablement beau, vue à une certaine distance; mais ce qui la distingue, c'est que tout, jusqu'au plus petit coin de terre, y est mis en culture : le sucre et le camphre y croissent partout, et sans la mauvaise politique du gouvernement chinois, ce pays s'élèverait décidément au plus haut dégré de prospérité.

En mettant pied à terre sur le rivage de Lokang, Gutzlaff, ne pouvant savoir quelle serait la réception qu'on lui ferait, n'avait pris avec lui que deux caisses de livres; mais à peine fut-il descendu sur le rivage, que la curiosité des habitans, naturellement excitée par l'arrivée d'un étranger, rassembla autour de lui une grande quantité de monde. Il commença par donner un ou deux livres aux personnes qui se trouvaient le plus près de lui; en les acceptant, on lui en demanda le prix; mais à peine eut-il répondu qu'il donnait, mais qu'il ne vendait pas ses livres, que cette déclaration eut un effet magique sur tous les assistans. «Bien !» fut le cri général, et aussitôt on l'entoura, et personne ne voulut s'en retourner les mains vides. Il distribua, dans cette circonstance, 6 à 700 exemplaires de divers extraits des saintes Ecritures.

Cependant il ne voulut pas se borner à cette distribution, et en se dirigeant du côté du village voisin, toujours suivi de la multitude qui s'était rassemblée autour de lui sur le rivage, il sentit le besoin de profiter d'une aussi belle occasion d'annoncer à ces pauvres idolâtres la Parole de vie. Mais il eut la douleur de remarquer que c'était avec la plus grande indifférence que ses auditeurs prêtaient l'oreille aux doctrines fondamentales du christianisme. Les Chinois écoutent avec intérêt un discours sur l'absurdité de l'idolâtrie, ou sur les attributs divins, mais dès que l'on vient à leur parler de la croix du Sauveur et de

l'expiation des péchés, ils cherchent à éluder le sujet, au moyen de questions puériles, ou bien ils s'écrient : « C'est bien, Jésus est votre compatriote, comme Confucius est le nôtre. » Rien, ajoute M. Gutzlaff, neme convainc davantage de la nécessité de l'influence du Saint-Esprit, que cette déplorable apathie. J'étais moi-même autrefois un ennemi déclaré de l'Evangile, un déiste rusé ; cependant le Sauveur m'a retiré de mes ténèbres ; pourquoi ne déploirait-il pas le même pouvoir dans cespauvres malheureux, en les attirant à lui ?

Le lendemain, le missionnaire chercha à pénétrer jusqu'à la ville de Lokang, muni de beaucoup plus de livres que la veille, et joyeux de pouvoir les répandre parmi les habitans du pays. A peine y fut-il arrivé, que la foule se pressa autour de lui, et qu'en un instant il eut distribué un millier de volumes. On arrivait de tous les côtés, et les derniers venus, qui avaient fait le plus long chemin, durent s'en retourner sans avoir rien reçu, au grand déplaisir de M. Gutzlaff, qui pouvait supposer que la grandeur du désir qu'ils avaient de posséder les saintes Écritures, était en raison de la longueur du chemin qu'ils avaient fait pour le satisfaire. Il ne fut pas possible de les consoler autrement qu'en leur donnant l'espérance, que l'on ne tarderait pas à revenir les voir. « Mon cœur était joyeux, dit M. Gutzlaff, d'entendre les remarques que l'on me faisait au sujet de ces livres, et de répondre aux questions qui m'étaient adressées. Dieu bénisse sa Parole et la fasse fructifier par son Esprit ! »

Après avoir beaucoup fait pour le bien des âmes, il était temps de faire quelque chose pour le soulagement des corps, car, dans l'île Formose, les malades sont fort nombreux. Mais tandis que M. Gutzlaff était occupé à soigner, comme médecin, la multitude des patiens qui étaient

venus lui demander les secours de l'art, voici venir à lui deux officiers, à la tête d'une bande de soldats, qui le prièrent de retourner à bord du navire, et de ne plus s'avancer désormais autant dans le pays, attendu qu'il pourrait en résulter de graves conséquences pour eux-mêmes. Du reste, ils mirent beaucoup de politesse dans leurs procédés, et il firent comprendre au missionnaire, qu'ils étaient fâchés de devoir exécuter des ordres qui leur paraissaient sévères, pour ne rien dire de plus. En quittant cette partie de l'île, M. Gutzlaff emporta le sentiment qu'il ne faudrait pas tarder long-temps à y envoyer un missionnaire, et qu'il serait bon de joindre Formose à la longue liste des contrées sur lesquelles l'Église de Christ doit porter les yeux et implorer la rosée du ciel.

De Formose M. Gutzlaff se rendit sur la côte opposée à cette île, dans le district de Tschang-tscheu. Les habitans de cette partie de la Chine sont très-pauvres, leur pays est peu fertile, et ils vivent en général misérablement. Mais leur état religieux et moral est plus triste encore. Voici le tableau qu'en trace M. Gutzlaff : « Tout homme qui n'a pas les moyens d'acheter une petite image, fait écrire, sur un morceau de papier, le nom de quelque idole connue, et supplée de cette manière à l'absence d'une divinité dans sa maison. L'on ne trouve pas un village où il n'y ait un temple, quelque petit qu'il soit, avec des images faites en terre; et où l'on ne rencontre des maisons de jeu et de débauche, et des tavernes. Cependant l'on se tromperait fort, si l'on croyait que les Chinois sont un peuple religieux. Ils ne prient pas; cet office est réservé au prêtre, et ils ne se prosternent point devant leurs dieux, si ce n'est dans de grandes occasions, une ou deux fois l'année peut-être; tout leur culte se réduit à brûler de l'encens,

deux fois par jour, le matin et le soir. Penser ou parler sur le sujet de l'idolâtrie est chose dont ils ne s'inquiètent guère. Sur mille individus, il y en a à peine un seul qui ait le courage de se déclarer le champion de sa foi, lorsqu'elle est attaquée, et qui ose en soutenir les principes. Une indifférence totale, en religion, est un trait dominant du caractère des Chinois.

« Conformément aux idées reçues, un homme pieux ne saurait mieux manifester sa piété, qu'en faisant bâtir des temples, qu'en brûlant des bâtons d'encens en profusion, qu'en donnant de riches présens aux prêtres, et qu'en n'épargnant pas les offrandes de papier doré. » Souvent je les ai exhortés à servir Dieu en sincérité, mais je n'ai reçu d'eux d'autre réponse que celle-ci : « Comment le pourrions-nous ? nous n'avons point d'argent. » Les convaincre que le cœur est le seul sacrifice que Dieu demande, est aussi difficile que de leur persuader qu'ils vivent sous un gouvernement paternel.

« Les enfans ne reçoivent aucune instruction religieuse, et les personnes du sexe sont exclues de l'accomplissement de tous les devoirs qu'elles devraient remplir.

« Les temples sont ordinairement bâtis par souscription, et les frais des réjouissances, qui ont lieu dans les jours de grandes fêtes, sont à la charge de la communauté. Ces solennités sont tellement nécessaires pour se concilier la faveur des dieux, qu'à défaut d'acteurs vivans, l'on habille des poupées, que l'on fait mouvoir avec toute la pompe des représentations théâtrales. Chacun est libre de se choisir ses dieux et d'en fixer le nombre à volonté. L'idole à la mode dans ces quartiers, est un vieux guerrier des temps anciens, nommé Kwan-te-ya, ayant à ses côtés un aide-de-camp à la mine sévère et refrognée. L'idolâtrie varie suivant les districts, mais nulle part le vrai Dieu n'est connu.

« A la mort d'une personne, et au moment où l'on suppose que son âme entre dans le monde invisible, l'on pratique des cérémonies religieuses, auxquelles l'on attribue plus d'importance qu'à toutes les autres, et que l'on accomplit, à cause de cela, avec plus de sincérité. Les tombes, et de petits tableaux que l'on place dans les temples, et sur lesquels l'on inscrit les noms des décédés, servent également les plans de l'idolâtrie. La nation entière imite fidèlement l'exemple de son empereur, et place ses ancêtres au même rang, comme divinités, que le ciel et la terre, et, quoiqu'il y ait différentes religions dans l'empire, toutes s'accordent à prescrire les honneurs divins les plus distingués, en faveur des âmes des ancêtres. »

Sur la côte du Tschang-tscheu, M. Gutzlaff répéta les prédications et les distributions de livres, qu'il avait faites à l'île Formose : « Je commençai, dit-il, par Ying-ling, endroit considérable, bâti sur une colline et entouré d'un mur qui tombe en ruines. Je m'y rendis, avec trois caisses de livres ; mais avant que d'y être arrivé, je fus assailli par des foules de gens qui m'entourèrent et qui me forcèrent à commencer mes distributions plus tôt que je ne m'y étais attendu. Deux caisses se vidèrent ainsi, et je songeai à réserver la troisième pour les habitans de l'intérieur, quand de nouveaux solliciteurs, arrivant à moi tout essoufflés, à force d'avoir couru, me supplièrent avec trop d'instance de leur donner des livres, pour que je pusse me refuser à satisfaire leur désir. Je me plaçai donc sur un rocher, dans une position d'où je pouvais les dominer, et je fus assez heureux pour faire taire leurs clameurs, au moyen d'une prompte distribution. Ceux qui avaient été assez heureux pour obtenir quelques volumes, s'enfuyaient à toutes jambes, dans la crainte que ceux de leurs compatriotes qui accouraient vers nous,

venant à s'apercevoir que ma provision était épuisée, ne se jetassent sur eux pour s'emparer de leur butin.

« En m'avançant dans l'intérieur, à travers des villages irrégulièrement bâtis, je rassemblai bon nombre d'auditeurs, que je trouvai répétant les choses que je leur avais dites, dans le but de les graver plus profondément dans leur mémoire; c'était une preuve parlante de l'intérêt qu'ils avaient pris à ces doctrines nouvelles pour eux; les remarques qu'ils ajoutaient à mes propres pensées me montraient qu'ils m'avaient compris jusqu'à un certain point. »

Veut-on savoir quelle est la méthode que M. Gutzlaff emploie pour prêcher aux Chinois, l'on n'a qu'à écouter ce qu'il en dit lui-même : « Ne supposez pas, dit-il, quand je parle de prêcher, que vous avez devant vous un orateur dans une chaire, haranguant un auditoire attentif; mes discours ne sont autre chose que des appels affectueux que j'adresse à la multitude, et qui, adaptés à la circonstance, sont toujours pris des objets les plus voisins de moi. Il faut un tact particulier pour fixer l'attention de pareils auditeurs, car rien de plus mobile qu'eux, et si le sujet ne les intéresse pas, ils vous quittent avant que vous ayez fini. La meilleure méthode est de leur parler par similitudes, et de joindre toujours aux doctrines des réflexions applicables aux personnes présentes. Il y a dans cette manière quelque chose qui les frappe plus que les raisonnemens les plus profonds; c'est là l'argument *ad hominem.* »

De village en village et de ville en ville, la provision de livres diminuant, toucha bientôt à sa fin, et pourtant M. Gutzlaff assure que dans aucun de ses voyages précédens, il ne s'en était muni d'une aussi grande quantité. Mais quoique notre missionnaire n'ait plus de caisses à ouvrir devant des multitudes qui se ruent sur elles et qui en

enlèvent, en un clin-d'œil, le précieux contenu, nos lecteurs ne se refuseront pas à l'écouter encore sur le sujet de l'idolâtrie des Chinois, et de ses espérances pour leur salut.

« L'avarice des Chinois les porte à fabriquer leurs idoles avec une terre commune et fort grossière; du bois leur paraîtrait trop précieux pour cela. Ces idoles, qui sont d'une figure très-grotesque, sont ordinairement peintes ou dorées. Dans les grands temples on voit des statues de Budha, placées dans l'endroit le plus reculé, et entourées de trépieds, de grands tambours et d'encensoirs. Le Chinois a pour tout cela le plus grand mépris. Et pourtant, quelle inconséquence! tandis qu'il n'a que du dédain pour ces masses de terre informes, il leur rend, malgré cela, des honneurs divins! Il n'est pas difficile de convaincre ces hommes de la folie d'une pareille superstition, mais elle est tellement enracinée chez eux, que l'on ne parvient pas à les y arracher. Il y a parmi eux des hommes très-capables, qui, comme philosophes, ont écrit contre l'idolâtrie, et qui dans le moment où ils tournaient en ridicule la foi du vulgaire, adoraient les dieux des champs, des rivières, des montagnes, de l'air, et ne faisaient que substituer d'autres absurdités aux absurdités dont ils se moquaient. Il est évident que le papisme n'a eu aucune influence régénératrice sur ce peuple, et que le mahométisme, qui reconnaît l'unité de Dieu, et qui est professé par de nombreuses multitudes, n'a pas non plus produit l'effet désiré. De quoi attendre donc ce grand renouvellement si ce n'est de l'Evangile?.. Quand je vois cette grande nation captive sous la puissance de Satan, mon âme souffre l'agonie et je m'écrie: Seigneur, quand arrivera le temps de la rédemption de la Chine? Quand ce peuple deviendra-t-il ton peuple? Quand seras-tu leur Dieu? Hélas! les ténèbres couvrent

encore ce pays, et le Prince de ce monde y maintient son empire! Cependant, Christ paraîtra un jour et réclamera cette nation, comme son héritage. Qu'il me tarde de voir ce jour glorieux! Que je serais heureux d'agrandir encore ma sphère d'activité, et de contribuer à hâter l'époque où les enfans de Ham s'uniront au chant de ce cantique: « Alléluia, le salut, la gloire, l'honneur et le pouvoir appartiennent au Seigneur notre Dieu. » Si je les vois un jour se prosterner devant l'Agneau qui a été immolé pour leurs péchés et jouir des priviléges des enfans de lumière, je fermerai les yeux avec joie à ce monde, et je m'endormirai en paix. »

VARIÉTÉS.

Manière de diriger le service mensuel de prières pour l'œuvre des missions.

Le sujet de cet article est d'une haute importance. Souvent déjà, on nous a demandé des directions à cet égard, et nous avons regretté de ne pouvoir répondre que d'une manière partielle et incomplète. Nous sommes heureux de pouvoir offrir aujourd'hui à nos lecteurs, et surtout à ceux d'entre'eux qui sont chargés de présider une ou plusieurs réunions de prières pour les missions évangéliques, soit comme ministres de l'Evangile, soit comme simples chrétiens, de copieux extraits d'un mémoire qui a paru dernièrement en Amérique sur cette question, et que le Conseil américain a jugé convenable de couronner et de répandre. Dieu veuille, par ce moyen,

ranimer chez les chrétiens le sentiment de l'importance de ces réunions, et faire revivre en eux l'esprit de foi, de charité et de prière qu'ils doivent y apporter !

Des efforts généraux pour éveiller l'intérêt en faveur des missions.

Rappeler le monde à lui par la prédication de l'Evangile, tel est le dessein de Dieu. Contribuer à l'avancement et au prompt accomplissement de cette œuvre, tel est le devoir et le privilége de l'homme. C'est dans ce but que Dieu a établi et maintient son Eglise sur la terre; le Sauveur enseigna, dès le commencement, à ses disciples cette prière : « *Ton règne vienne;* » et son dernier commandement fut d'*aller par toute la terre, et d'annoncer l'Évangile à toute créature.*

Quels qu'aient été l'obéissance, le zèle et les succès des premiers chrétiens, on ne peut nier que la cause des missions chrétiennes ne réclame encore aujourd'hui la force, l'activité et les ressources de l'Église, pour procurer la conversion du monde à Dieu; et quoique le zèle pour la propagation de la foi évangélique se soit développé rapidement et ait pris une grande extension, l'on peut dire toutefois que les ténèbres du paganisme dominent bien plus loin encore, et que jamais l'incrédulité et la haine pour Dieu et la vertu ne semblent avoir été plus opiniâtres. D'un autre côté, les moyens de succès et les encouragemens à l'activité ne furent jamais plus nombreux. Tout ce dont on a besoin maintenant, c'est de la coopération unanime et énergique de l'Eglise. Des efforts limités, partiels et sans suite, ne sauraient atteindre le but. C'est une œuvre à laquelle ne suffit pas le dévouement d'une portion seulement des fidèles, mais

qui exige le concours des prières, des vues et des travaux de l'Eglise chrétienne en masse.

Et d'abord il est clair qu'aux ministres de l'Evangile appartient surtout le devoir d'exciter le zèle des Eglises pour l'œuvre de la conversion du monde; et c'est ce qu'ils doivent s'efforcer de faire par l'esprit général qui les anime, par leurs prédications, leurs prières, leurs travaux.

La première chose dont il importe que les ministres de l'Evangile se pénètrent bien, c'est que, s'ils veulent attirer l'attention et l'intérêt des chrétiens sur la cause des missions, il faut qu'ils cultivent et entretiennent en eux *l'esprit missionnaire.* Cet esprit est celui de leur ministère, c'est celui de la piété et de l'Evangile de Jésus-Christ.

On ne saurait se représenter, en effet, un pasteur pieux et vraiment chrétien, qui serait destitué de cette bienveillance universelle, de cette charité qui ne cherche point son intérêt, mais qui sait compatir aux misères du monde entier, et qui travaille au salut de tous ceux que Christ a compris dans les desseins miséricordieux de son œuvre réparatrice.

Pour entretenir en lui cet esprit, le ministre de l'Evangile doit étudier de plus en plus la nature et la fin du royaume de Christ, considérer combien il est propre à s'étendre par toute la terre, et avec quelle facilité il peut s'adapter à toutes les situations et à tous les besoins de l'homme. Il doit s'arrêter aux prédictions qui regardent l'avancement de ce règne, et remarquer combien les moyens employés ont déjà contribué à ses progrès et préparé la voie à son triomphe rapide et universel.

Il doit en outre, s'il veut obtenir la coopération de son Eglise à la cause des missions, manifester l'esprit qui l'anime. Quand, de semaine en semaine, il vient

s'adresser à son troupeau avec une nouvelle onction et une vive sollicitude pour le salut des âmes, il faut que le monde entier occupe une place dans ses pensées, et que les païens aient part à sa charité. Il ne doit pas craindre de voir diminuer son amour pour son Eglise, ni s'affaiblir le zèle de cette Eglise pour elle-même, lorsqu'il recommandera aux sympathies et aux prières de celle-ci des millions d'idolâtres qui périssent. Car jamais peut-être l'Evangile ne s'adresse avec autant de force à l'attention immédiate et personnelle des hommes que lorsqu'ils saisissent distinctement combien il est propre à la guérison des misères morales du monde entier; et les chrétiens eux-mêmes ne peuvent jamais éprouver un plus ardent désir pour le salut de ceux qui les entourent, que lorsqu'ils travaillent au salut de tous les hommes. Il faut aussi qu'il prie pour les païens, pour les missionnaires qui sont à l'œuvre, et pour ceux qui sont sur le point d'aller les rejoindre, pour les institutions qui les soutiennent, et enfin pour toute l'Eglise, afin que celle-ci sente l'obligation d'affranchir le monde de l'abomination du péché. Si la cause des missions, dans tous ses détails, devient ainsi l'objet des prières du troupeau, il n'est pas de chrétien qui puisse rester indifférent à une œuvre à laquelle il est si souvent ramené, dans le moment même où son cœur est attendri et sanctifié par la prière.

Le ministre de l'Evangile doit aussi, de temps en temps, *prêcher sur le sujet des missions.* Il montrera que l'histoire de la Rédemption n'est autre chose que l'histoire des missions; que la Bible est un *Journal des Missions* inspiré, qui nous fait remonter jusqu'aux siècles des plus épaisses ténèbres, pour nous faire suivre, de là, les progrès de la religion et de la piété, obtenus par les efforts des hommes et la bénédiction de Dieu. Il indi-

quera les prophéties déjà accomplies et les moyens par lesquels cet accomplissement a été effectué, et, s'arrêtant aussi à celles qui ne l'ont pas encore été, il rappellera les devoirs qui en résultent. Il insistera, en s'appuyant sur la Parole de Dieu, sur la certitude que nous devons avoir relativement à l'établissement universel de l'Evangile, et sur le privilége du chrétien appelé à concourir à une œuvre si sacrée. Il retracera l'histoire des missions, en montrant leur influence sur le caractère personnel des hommes, sur les mœurs domestiques, sur la vie sociale, sur la littérature, les arts et les sciences, ainsi que sur la prospérité des états. Il fera voir, par cette histoire, que toute louange donnée au christianisme n'est autre chose qu'un panégyrique de la cause des missions. En retraçant ainsi les progrès de la civilisation et du christianisme, comme étant le résultat des travaux des missionnaires chrétiens, il rappellera le triste état des peuples nombreux qui sont encore plongés dans les ténèbres du paganisme, et montrera, par l'histoire des nations, que l'esprit des missions évangéliques peut seul les y arracher.

Pour éveiller l'intérêt en faveur des missions telles qu'elles existent maintenant, et rallier tous les efforts à cette sainte cause, il sera bon aussi de présenter quelquefois l'histoire de l'origine des missions modernes, de montrer comment elles ont pris naissance, par quels moyens elles se sont étendues, et quels résultats elles ont amenés.

On décrira les nombreuses stations occupées par les ouvriers déjà partis; on retracera à ses auditeurs les champs que ces missionnaires ont cultivés, les heureux effets de l'agriculture, de l'industrie et du commerce qu'ils y ont introduits et fait fleurir. On montrera ces écoles, où ils ont appris à lire à des milliers d'enfans,

ces maisons de culte qu'ils ont bâties, ces tables de communion qu'ils ont dressées, et l'on rappellera enfin ces scènes solennelles qui se sont passées et qui se passent encore au lit de mort de tant de païens convertis, qui, à leur dernier soupir, rendent un si éclatant témoignage au prix de l'Evangile et à l'efficacité de smissions. La vue de la grandeur et des difficultés de l'œuvre qui reste à accomplir peut décourager, mais les succès signalés qui jusqu'ici ont couronné cette œuvre, doivent servir à relever les espérances. Et quoique toute victoire doive être attribuée à la grâce de Dieu, il faut d'un autre côté encourager les efforts et les travaux des fidèles en leur montrant que la puissance de Dieu est engagée dans l'œuvre qu'ils poursuivent.

De cette manière les jours et les heures spécialement consacrés, dans une grande partie du monde chrétien, à prier pour les missions et à s'en occuper, reviendront avec un intérêt toujours croissant. Une œuvre ainsi présentée du haut de la chaire, ainsi recommandée à Dieu dans la prière, inspirée par une si sainte charité, et qui possède tant de titres à l'amour des chrétiens, attirera nécessairement leur présence aux réunions mensuelles, et excitera leur sympathie.

Mais, au contraire, il n'est pas d'invitations, si pressantes qu'elles soient, qui parviennent à y attirer la généralité dés fidèles, si l'on néglige les moyens dont il a été fait mention. Beaucoup de personnes ne croiront pas digne de leur temps, de leurs prières et de leurs offrandes une cause qui ne leur est point présentée le dimanche, du haut de la chaire, et qui ne paraît pas préoccuper vivement leur pasteur. Si le sujet des missions n'est pas traité dans ses rapports avec l'Evangile et les devoirs des chrétiens, les gens pieux eux-mêmes n'y prendront qu'un médiocre intérêt; mais si le plan développé plus

haut est adopté et suivi, il y a lieu de croire que, dans aucun cas, le service mensuel de prières ne sera délaissé, et qu'il ne manquera pas de devenir pour l'Eglise un puissant moyen d'intérêt et d'édification.

Il dépend presque entièrement du ministre de rendre ces réunions attrayantes et de disposer les individus à y prendre part. Il faut donc qu'il y apporte l'esprit missionnaire dont nous devons supposer qu'il est animé, et qu'il y arrive tout plein du sujet des missions. Quelque préoccupé qu'il puisse être des besoins spirituels de son propre troupeau, et de la nécessité d'un réveil religieux dans sa propre patrie, que ce service ne perde jamais son caractère de service pour les missions. C'est ainsi que, bien dirigées, ces réunions deviendront elles-mêmes un des moyens de réveil les plus efficaces.

Conseils sur la manière de diriger les réunions mensuelles de prières.

Quant *à la meilleure manière de les diriger*, il peut y avoir diversité d'opinions, suivant la diversité des localités et des circonstances. Le même plan ne doit pas être suivi partout. Cependant l'on peut dire que, sous les rapports essentiels, ce qui convient à une Eglise convient généralement à toutes les autres.

1° Et d'abord, comme nous l'avons déjà remarqué, *que la réunion mensuelle soit essentiellement une réunion pour les missions.* Que les nouvelles que l'on y communiquera, les exhortations que l'on y adressera, les prières que l'on y fera, que les cantiques que l'on y chantera soient appropriés au but de ce service, et qu'ils portent le cachet de sa spécialité.

2° *Il faut que le ministre se fasse un devoir de se préparer pour cette réunion.* Cette préparation ne doit pas

avoir lieu seulement dans les heures de loisir qui précèdent le jour où elle doit se tenir, mais pendant toute la durée du mois qui s'écoule entre un service et un autre service. Dans les lectures qu'il sera appelé à faire sur le sujet des missions ou sur d'autres sujets en rapport avec celui-là, ainsi que sur les efforts, les priviléges et les devoirs des chrétiens, le ministre ne devra jamais perdre de vue la réunion mensuelle de prières; et les faits importans qu'il aura recueillis de cette manière et mis en quelque sorte en dépôt, il les communiquera plus tard à son troupeau. Il faut qu'il se familiarise avec le sujet des missions, et qu'il se rende capable de faire l'histoire de chaque station missionnaire, de son origine, de ses progrès, des difficultés qu'elle a rencontrées, et des succès qu'elle a obtenus. En possession des faits les plus récens, il comparera le présent avec le passé, et encouragera à de nouveaux efforts, en présentant le résultat des succès dont ont été couronnées les entreprises précédentes; il parlera aussi des facilités nouvelles qui s'offrent pour étendre le règne de Dieu et portera ainsi, soit les individus, soit les Sociétés, à concevoir des plans d'opération beaucoup plus larges et beaucoup plus étendus. Comme il connaîtra les besoins de chaque station missionnaire, et les divers plans suivis dans l'œuvre de la conversion du monde, ainsi que les principales vues de ceux à qui l'administration des Sociétés missionnaires est confiée, il sera naturellement préparé, par cette connaissance elle-même, à exhorter les membres de son troupeau à redoubler d'ardeur dans leurs prières, et de charité dans leurs contributions pour avancer la plus belle et la plus grande des causes. Eclairés, par ce moyen, quant à *l'objet* même et au *but* de ces réunions, les fidèles se sentiront identi-

fiés avec l'existence et la prospérité de l'œuvre missionnaire et comprendront mieux leurs devoirs sous ce rapport.

Tantôt le ministre présentera une histoire détaillée d'une mission particulière, sur laquelle il attirera spécialement l'attention de ses auditeurs, dans le but de faire ressortir l'importance des efforts individuels et séparés, dans leurs rapports avec la majestueuse entreprise de la conversion du monde.

Tantôt il fera une peinture animée de l'ignorance, de la superstition, de la cruauté et des crimes de tel ou tel peuple païen; il décrira avec vérité et chaleur les heureux fruits des travaux missionnaires; il fera voir dans quelle intime connexion ceux-ci se trouvent avec la prospérité des individus, des familles et de la société, il montrera que l'on ne peut attendre que d'eux l'émancipation du monde.

D'autres fois il parlera du caractère, des sacrifices, des périls, des maladies et de la mort des missionnaires étrangers; des motifs qui les ont déterminés à embrasser la vie missionnaire, de la joie avec laquelle ils ont quitté, pour l'amour de leur Sauveur, leurs familles et leur patrie; il fera mention de leurs études, de la protection que la divine Providence leur a accordée sur mer, pendant leur voyage; de leur arrivée et de leurs premiers travaux au milieu des païens; il dira comment, dans certaines circonstances, la vue du paganisme les a plongés dans une sombre tristesse voisine du découragement, et comment dans d'autres, les prophéties et les promesses de Dieu les ont relevés et fortifiés dans le Seigneur. Qu'il raconte quels sont les objets qui les premiers ont frappé les regards du missionnaire chrétien débarquant sur la terre étrangère, quels ont été ses épreuves et ses travaux

ses désappointemens et ses succès. Qu'il expose les sentimens avec lesquels il fait la revue de sa vie, lorsque Dieu juge à propos de le coucher sur un lit de maladie ou de mort, et qu'il fasse voir comment les cendres du missionnaire chrétien consacrent le lieu où il est mort, et sont le plus beau tribut d'affection et de fidélité qu'il puisse donner à la cause des missions. Qu'il ne néglige pas non plus de relever, en termes vrais et mesurés, la grandeur d'âme et la noblesse de caractère, que dans l'infirmité de leur sexe, les femmes des missionnaires savent souvent déployer, et qu'il sache recommander la veuve et l'orphelin du serviteur de Dieu, mort parmi les idolâtres, aux prières et à la tendre charité des amis de Christ et de l'humanité.

Le pasteur pourra ainsi, dans l'occasion, faire la revue des obstacles les plus formidables qui s'opposent à la réussite des entreprises missionnaires, de l'opposition des sceptiques, de l'indifférence d'une foule de chrétiens, de l'avarice et de l'indolence de beaucoup de gens qui font profession de croire à l'Evangile, de la disette d'hommes capables et qualifiés pour l'œuvre du ministère, de la résistance obstinée des païens, de leur nombre et de leurs préjugés, de leur éloignement et de leur dégradation morale, ainsi que de la sécurité charnelle qui les retient dans les chaînes de leurs castes. Sans négliger aucun de ces points, qu'il n'oublie pas non plus d'en appeler à la force de la vérité, à l'esprit de la charité chrétienne, aux ressources de l'Eglise, aux prophéties, aux promesses, à la puissance de Dieu, comme à des moyens plus que suffisans pour surmonter ces difficultés, en démontrant que souvent déjà de pareils obstacles ont dû céder à l'action de la grâce de Dieu, et n'ont servi qu'à faire voir quelle vigueur et

quelle persévérance il fallait employer dans l'œuvre de Dieu, et qu'à rehausser le triomphe qui devait en être la conséquence.

Il est une considération sur laquelle il faut revenir souvent, c'est que les missionnaires parmi les païens sont les délégués des Eglises chrétiennes, leurs agens réels munis de lettres de crédit de leur part, et que notre devoir est de nous souvenir d'eux avec une affection toute particulière. Leurs succès dépendent sans doute, avant toute chose, de Dieu: cependant, dans un sens fort important, l'on peut avancer qu'une bonne partie des bénédictions que Dieu accorde à leurs travaux reposent sur la coopération active de l'Eglise. C'est ainsi que, par le moyen de ces commissaires des sociétés chrétiennes, bénis par la grâce de Dieu et soutenus par la prière, chaque chrétien peut, en son particulier, accomplir le commandement de Christ, de prêcher l'Evangile à toute créature.

Souvent l'on pourra parcourir rapidement un grand nombre de ces points, les joindre, en forme d'application, à la lecture qui aura été faite de quelque nouvelle concernant le règne de Dieu, embrasser d'un coup d'œil plusieurs des faces de l'œuvre missionnaire, les condenser dans un seul et même discours, et laisser ainsi ses auditeurs comme accablés sous le poids et la majesté d'un sujet si puissant.

3. Quoiqu'il importe extrêmement que le pasteur fasse, dans la réunion mensuelle de prières, des communications relatives à l'œuvre des missions, et quoique l'intérêt et l'édification du service du premier lundi du mois dépendent, en grande partie, de la nature et du choix des nouvelles lues ou communiquées, l'on peut toutefois mettre en doute l'utilité de lire de longs et minutieux détails empruntés aux journaux missionnaires.

Le temps ordinairement consacré au culte de prière est trop court pour pouvoir permettre des lectures aussi étendues. Il vaut mieux se borner à de courts extraits, dont le contenu soit de nature à captiver l'attention et à frapper, afin d'encourager les auditeurs à lire chez eux et à étudier plus à fond les nouvelles qu'on ne leur présente qu'en résumé.

L'on pourra joindre occasionnellement aux faits relatifs à l'œuvre des missions proprement dite, des informations sur les progrès de la piété, les réveils religieux et la prospérité des institutions de la patrie, en faisant voir que l'amour des missions réagit sur tous ces objets, et que ces efforts eux-mêmes, lorsqu'ils sont bien dirigés et accompagnés de succès, influent à leur tour sur les Sociétés missionnaires. Si, avec cela, l'on s'applique à faire des prières courtes, substantielles et appropriées à la nature des sujets dont on s'occupe, le service du premier lundi du mois manquera rarement de produire son effet.

4. Comme les secours pécuniaires indispensables pour soutenir une pareille cause, se trouvent intimément liés avec les questions que l'on traite dans ces réunions-là, il ne faudra pas manquer d'en faire mention. Il ne suffit pas de comprendre la grandeur et la sainteté d'une œuvre chrétienne et de prier pour ses succès; mais il faut vouloir employer les moyens qui sont de nature à nous faire atteindre le but. Les prières et les offrandes des chrétiens doivent toujours monter ensemble devant le trône de la grâce.

Si nous faisons voir que le devoir du chrétien est de consacrer à Dieu ses biens temporels aussi bien que ses facultés, que les besoins de la cause des missions sont immenses, et qu'il y a une connexion très-étroite entre la souveraineté de Dieu et l'activité humaine, nous ver-

rons que les contributions pécuniaires croîtront toujours en proportion. En insistant sur le devoir de la libéralité, le pasteur ne devra pas oublier que son exemple a une grande influence sur son troupeau, et que si ses contributions personnelles sont faites avec parcimonie, il détruira infailliblement le bon effet de ses exhortations et de ses prières. Il sera bon de montrer aussi, par des considérations religieuses et par des faits, que les dons en faveur de l'œuvre des missions tendent si peu à diminuer le zèle pour les institutions religieuses et philanthropiques du pays où l'on vit, que l'on a toujours vu, sans presque aucune exception, les sociétés religieuses et philanthropiques prospérer en raison de l'intérêt qu'excitait la belle œuvre de la conversion des païens.

Point de vue sous lequel il faut envisager l'œuvre des missions.

Le grand objet que les missions modernes ont en vue est la conversion du monde. C'est le monde par conséquent, dans la grandeur et la multiplicité de ses besoins, qu'il faut continuellement avoir devant les yeux. De là la nécessité de contribuer de préférence à l'œuvre des missions en général comme ne formant qu'une seule et grande cause, plutôt qu'à une mission particulière ou à l'entretien d'un missionnaire et de sa famille. Une mission, prise à part, peut rencontrer de grands obstacles. Le climat, la peste, la famine ou la guerre sont de nature à l'anéantir en un instant, ou du moins à la décourager dans ses efforts ; et si l'attention ne se portait que sur cette seule mission, il pourrait en résulter un grand abattement relativement aux succès de l'œuvre en général. Il est possible qu'un missionnaire meure ou se retire, qu'il manque de prudence ou qu'il compromette

par des fautes le caractère dont il est revêtu, et que, de cette manière, toutes les dépenses occasionnées par son entretien, son établissement et celui de sa famille, aient été faites en vain. Mais si nous versons nos offrandes dans la caisse des missions pour avancer en général l'œuvre de l'Evangile parmi les païens, et si c'est pour cette grande cause que nous offrons à Dieu tous les jours nos prières, des revers partiels ne feront que nous stimuler à de nouveaux efforts et à une nouvelle activité. Un missionnaire est-il enlevé par la mort ou vient-il à manquer à son devoir, des multitudes se présenteront pour lui succéder. Une station est-elle abandonnée, nous aurons la joie d'en voir d'autres prospérer et de nouvelles se former. Et non seulement cela, mais il y a quelque chose de grand et de particulièrement impressif dans les appels que l'on fait à la charité chrétienne pour lui recommander un monde entier d'idolâtres. On trouve toujours les chrétiens plus disposés à soutenir ces vastes et nobles entreprises, qui sont en proportion avec le but final qu'elles ont en vue, qu'à coopérer à des efforts partiels, humbles, il est vrai, mais qui promettent peu de résultats. Offrez à l'attention des chrétiens un missionnaire, une famille, une station : cela pourra exciter à un haut degré l'intérêt; mais l'on aura bientôt évalué approximativement ce que peut coûter cette entreprise, et l'on limitera aussitôt sa contribution. Au contraire, présentez l'armée entière des missionnaires, leurs familles, leurs écoles, leurs opérations étendues, les centaines de stations déjà existantes dans diverses contrées de la terre, tout un monde païen périssant dans le péché et nous faisant entendre de toutes parts des supplications énergiques pour nous déterminer à venir à son secours, qui calculera la grandeur des sacrifices et des efforts exigés pour une pareille œuvre? et qui ne se sentira

pressé d'y coopérer avec un cœur large et expansif. Ici, plus de limites prescrites à la charité. En contribuant, nous contribuons pour le monde; nous n'accroissons pas seulement un petit ruisseau ni même une grande rivière; nous ajoutons aux eaux de ce vaste océan qui baigne tous les rivages : c'est le monde universel qui est béni par nos contributions et nos prières.

Enfin, il faut répéter que la cause des missions n'est pas celle d'une société particulière, mais celle de l'Eglise universelle, et qu'elle est destinée à unir les cœurs et les efforts de tous ceux qui aiment Dieu et l'humanité. Que l'on se dise qu'*il n'y a pas moins d'un monde à sauver, et que ce monde ne peut être sauvé sans les efforts des chrétiens*; que cette œuvre a été commencée par Christ; que la vie est courte et incertaine; que le temps que chacun de nous peut consacrer à une pareille entreprise est limité; mais que nous avons devant nous l'éternité, où nous pourrons en contempler la consommation. Quoi de plus propre que de pareilles pensées à nous exciter à de nouveaux efforts, à rendre notre travail facile, nos sacrifices doux et nos prières ferventes? Toutes ces grandes idées et ces nobles sentimens, en se concentrant dans le service mensuel de prières pour les missions, en feront une saison de rafraîchissement spirituel pour toutes les âmes qui aiment sincèrement le Sauveur.

(*La fin à un prochain numéro.*)

LA MER ROUGE ET LE MONT-SINAÏ (Fin).

Arrivée au Mont-Sinaï. — Visite au couvent.

«La vue de cette montagne fit une profonde impression sur nous. Je me sentis comme transporté au milieu

des Israélites que le Seigneur avait séparés ici du reste des hommes et placés dans cette solitude, afin qu'ils devinssent son peuple choisi. Il me semblait voir Jéhova dans cette colonne de nuées au sommet de cette montagne, et l'entendre élever sa voix pour dire : « Je suis le Seigneur ton Dieu ! » Cette impression fut si vive que, croyant ouïr le tonnerre de sa voix retentissante sur toutes les montagnes, je m'écriai avec saisissement de cœur : « Oui, ô Eternel ! tu es à moi en Jésus, et moi je suis à toi pour l'éternité. Tu m'as racheté par le sang de ton Fils. » Ce sentiment devint plus profond encore quand je me rappelai que c'était justement le lendemain de la Pentecôte que nous étions arrivés ici, jour que les Israélites célèbrent en mémoire de la promulgation de la loi, et que les chrétiens fêtent, parce que ce jour-là le Saint-Esprit, qui est chargé d'écrire la nouvelle loi de l'Evangile dans le cœur des croyans, fut répandu sur l'Eglise.

« Le couvent de Sainte-Catherine se trouve au fond d'une petite vallée à l'est du Mont-Horeb, dans un endroit où le pied du Mont-Gebel-Moosa se joint à celui du Mont-Horeb.

« Avant d'entrer dans le couvent, nous traversâmes le jardin qui en fait partie, et qui est entouré d'une haute muraille. Dans ce jardin croissent une grande quantité de plantes tant asiatiques qu'européennes; on y voit surtout beaucoup de cyprès. Extérieurement, le couvent ne ressemble pas mal à un château, tandis que du dedans on le prendrait pour une petite ville. Il n'a point d'entrée en bas, à l'exception d'une porte fermée avec des pierres, et que l'on n'ouvre qu'à l'arrivée d'un nouvel évêque au couvent. A notre arrivée, quelques moines mirent la tête à une grande fenêtre qui est au haut du couvent, et d'où ils nous regardèrent quelques

instans ; après quoi ils nous descendirent une corde, à laquelle nous attachâmes nos lettres de recommandation, qui aussitôt furent tirées en haut pour être examinées. Une seconde corde fut descendue pour notre bagage, et enfin une troisième qui nous était destinée et que nous dûmes nous attacher autour du corps, nous enleva les derniers. C'est ainsi que nous fîmes une espèce d'ascension aérienne d'environ quarante pieds de hauteur, et que nous entrâmes dans le couvent par une fenêtre où le supérieur nous attendait, et où il nous fit un accueil assez amical. Cet homme me parut, dans le premier moment, fort bienveillant : cependant je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il n'aimait pas les conversations religieuses. »

Visite au sommet de Sinaï.—Ignorance et superstition des moines.—Curiosités dans le couvent et dans ses environs.

Le lendemain matin, le supérieur du couvent nous donna pour guide un moine qui parlait italien, et qui devait nous accompagner jusqu'au haut du *Gebel-Moosa*. Ce moine, malgré l'apparence de grande simplicité que je croyais voir en lui, ne cessait néanmoins de nous raconter des histoires qui, toutes, comme on le comprend aisément, avaient pour but de nous faire accroire que le couvent de Sainte-Catherine était un lieu *très-saint*. Car, selon lui, il ne se passe pas un événement tant soit peu remarquable dans le monde, sans qu'on en ait connaissance dans le couvent long-temps à l'avance, soit par des tremblemens de terre, soit par des apparitions ou par d'autres présages analogues. Nous gravîmes cette montagne par une espèce d'escalier que l'on a pratiqué dans le chemin au moyen de pierres entassées les unes

sur les autres, afin de faciliter la marche aux pèlerins. Ces degrés vont depuis le pied de la montagne jusqu'à son sommet, à l'exception cependant de quelques petits intervalles où ils seraient inutiles. Plusieurs voyageurs se sont amusés à les compter, et différens nombres en ont été donnés. Les uns les font monter à trois mille, tandis que d'autres n'ont pas craint d'assurer qu'il n'y en a pas moins de quatorze mille. Ce dernier nombre nous a été donné par le supérieur du couvent comme le plus exact. Quant à moi, j'avoue qu'il est aussi facile d'en trouver trois mille que quatorze mille; car ces pierres ayant été posées fort négligemment, elles se trouvent maintenant, à force d'être monté et descendu par ces degrés, dans un tel désordre, qu'une énumération bien exacte est vraiment impossible.

« En gravissant la montagne, nous trouvâmes çà et là un peu de bonne terre et quelques fontaines dont les eaux limpides servirent à nous rafraîchir. Après avoir atteint une hauteur assez considérable, nous passâmes par une petite porte où, à ce que nous dit notre conducteur, il y avait eu ci-devant une chapelle, et où maintenant encore il est facile de reconnaître un lieu de prières et de confession. Aussitôt notre moine s'offrit de lui-même à mes compagnons pour être leur confesseur; mais mes compagnons lui dirent que c'était moi qui étais leur confesseur; ce qui me fournit occasion de lui dire que nous avions confessé nos péchés à Dieu ce matin, et que nous trouvions toujours la plus parfaite absolution et le meilleur pardon dans sa sainte Parole. Je lui montrai en même temps un Nouveau-Testament grec que j'avais sur moi, et je lui fis voir quelques passages où Dieu promet un pardon absolu à tout vrai croyant, et où Jésus-Christ est présenté comme le seul médiateur qu'il y ait entre Dieu et les hommes, et cela aussi bien

pour le prêtre que pour le laïque. Peu après nous arrivâmes à la chapelle dédiée au prophète Elie, et dans laquelle on montre encore le lieu où cet homme de Dieu se réfugia lorsqu'il fuyait de devant l'impie Jézabel. Tout près de là se trouve aussi le puits d'Elie, et plus loin l'on découvre une vallée au-dessus de laquelle on distingue plusieurs sommets de montagnes qui s'étendent dans toutes les directions. Nous continuâmes à gravir la montagne jusqu'au point le plus élevé à l'ouest : là, on nous montra le pied d'un chameau empreint sur le rocher. Les chrétiens et les mahométans de ces lieux-ci s'accordent à croire que c'est l'empreinte du pied du chameau de Mahomet. Non loin de là se trouve aussi le lieu où l'on suppose que Moïse se tint avec Aaron et Hur quand il priait pendant la bataille que les Israélites eurent à soutenir contre les Amalékites. La vallée profonde et étroite qui se trouve vis-à-vis serait alors, dans cette supposition, la vallée de Réphidim. Lorsque nous fûmes arrivés au point le plus élevé de Sinaï, le moine nous fit voir un trou formé dans un rocher de granit. Il me pria d'essayer d'y entrer : il s'y trouvait tout juste assez de place pour que l'on pût s'y coucher, et lorsqu'on est parvenu à s'y blottir sur le dos, l'on distingue dans le rocher qui fait face de petites cavités semblables à celles que l'on trouve assez souvent dans le granit, dans les pierres calcaires et autres. Cette caverne, selon moi, ne ressemble pas mal à l'empreinte qu'aurait pu faire dans le rocher le dos d'un géant. Derrière cette cavité s'en trouve une seconde plus petite encore, et dans laquelle on suppose que Moïse se cacha quand, comme cela est rapporté dans le chap. XXXIII, v. 21, 22 de l'Exode, il vit passer devant lui la Gloire de l'Eternel. Cependant, lorsque je demandai à notre moine quel rapport il y avait entre l'empreinte du dos

d'un géant et l'événement qui donna lieu à Moïse de se cacher dans la caverne, il fut confondu et ne sut que répondre. C'est de ce même rocher, ajouta-t il ensuite, que furent taillées les tables sur lesquelles Dieu fit graver les dix commandemens. Tout près de cet endroit nous remarquâmes encore une autre chapelle chrétienne et vis-à-vis une mosquée. Dans cette chapelle, nous prîmes quelques rafraîchissemens que le moine avait apportés avec lui; puis nous descendîmes dans des ravins, visitâmes quelques autres chapelles, et arrivâmes au pied du mont Sainte Catherine, où le corps de cette sainte est supposé avoir été enseveli. Sa tête a été déposée dans le couvent qui porte son nom. On nous conduisit aussi dans un autre couvent, appelé le couvent des quarante Martyrs, où nous vîmes un magnifique jardin. L'on nous montra également le rocher que Moïse frappa pour en faire sortir de l'eau, et enfin la place où l'on croit que les Israélites adorèrent pour la première fois le veau d'or. Ces deux derniers endroits se trouvent au pied de la montagne que je crois être le véritable Mont-Sinaï. Enfin, nous fîmes le tour des montagnes pour rejoindre notre couvent. Le jour suivant, l'on nous montra les lieux remarquables dans l'intérieur même du couvent, comme, par exemple, l'église de la Transfiguration, qui est fort belle et ornée de superbes tableaux; la tête de sainte Catherine et le lieu où Moïse vit Dieu dans le buisson ardent. Le supérieur lui-même nous conduisit ensuite dans la bibliothèque, que nous trouvâmes dans un grand désordre. Il nous y fit voir un manuscrit des Psaumes, en lettres d'or, donné au couvent, au quatrième siècle déjà, par l'empereur Théodose. Il nous dit en même temps que beaucoup de démarches avaient été faites pour acheter quelques-uns des ouvrages que l'on conserve ici; mais que jamais on n'avait pu réussir à en

obtenir aucun, à cause de la malédiction prononcée par un évêque contre quiconque tenterait d'acheter un seul des livres que cette bibliothèque renferme. Aucun autre ouvrage digne de remarque ne nous fut montré, et je pense que c'est beaucoup si les habitans du couvent font quelque usage de cette bibliothèque. Sur le soir, nous quittâmes ce couvent, où la superstition a remplacé la lumière de l'Evangile; et quand nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, nous avions déjà fait plusieurs lieues de la route qui devait nous conduire chez nous. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Extrait d'une lettre de madame Lemue, à ses parens.

Motito, 2 novembre 1834.

« Nos santés sont bonnes, Dieu merci. Je suis plus forte qu'avant mes couches; en sorte que les occupations qui m'étaient un véritable fardeau pendant les derniers mois de ma grossesse, me paraissent maintenant fort agréables : de ce nombre est l'école; je l'ai recommencée avec zèle, et j'espère que ce ne sera pas sans quelques succès. Mon cher mari et le frère Rolland sont très-occupés à bâtir une maison pour ce dernier. C'est un rude travail dans ce pays, et surtout dans cette saison. Les missionnaires sont obligés de tout faire eux-mêmes. Tandis qu'ils ont tant d'ouvrage, je tiens l'école des adultes; j'enseigne aussi régulièrement la couture

aux femmes; elles commencent à y prendre goût, et voudraient que je tinsse cette classe tous les jours; mais cela m'est impossible. J'ai écrit deux fois à Paris pour demander quelques étoffes en leur faveur, et jusqu'à présent je n'ai point obtenu de réponse (1)..... Nos pauvres femmes béchuanas ont grand besoin d habillemens, pour être au moins décentes. Je viens de faire douze tabliers à celles qui sont venues le plus régulièrement à l'école; mais les étoffes nous reviennent ici à un prix exorbitant. Tant que les femmes ne seront pas vêtues, elles resteront dans un état sauvage.—Le Kuruman offre, sous ce rapport, un contraste frappant avec les autres endroits de ce pays; là presque tous les habitans sont vêtus à l'européenne. Madame Moffat a reçu d'Angleterre une assez grande quantité d'étoffes pour subvenir aux besoins des natifs. Cette station est peut-être plus avancée en civilisation que plusieurs villages de France. Quand est-ce que la nôtre le sera de même?... Depuis que je suis rétablie, je me sens beaucoup plus de courage à travailler; je suis honteuse du peu que j'ai fait, et je désire ardemment de servir Dieu avec plus de fidélité. La lecture des journaux des Missions, que le Comité nous a envoyés dernièrement, nous a émus à une sainte jalousie.... Le nombre des candidats au baptême n'a pas augmenté depuis ma dernière lettre; cependant, nous ne sommes pas découragés; nous espérons toujours que Dieu continuera son œuvre de grâce dans le cœur de ces pauvres païens. Le nombre de ceux qui assistent aux services religieux s'accroît de plus en plus, notre maison est trop petite pour les contenir tous; ce

(1) Ces étoffes ont été envoyées avec les derniers missionnaires partis.

(*Rédacteurs.*)

qui est bon signe. — Point de nouvelles du terrible Musélékatsi, sinon que tous les Baharutzi qu'il trouve, il les fait jeter impitoyablement, eux, leurs femmes et leurs enfans, dans une grande rivière qui traverse son pays.... L'astucieux Mahura n'a point quitté Lattakou; il voulait sans doute nous arracher des présens. Son frère lui a enlevé une partie de son peuple, et est allé se fixer à *Tlogo ea Pitse.* Quelques familles de Lattakou sont venues dernièrement s'établir à Motito. Notre station prend toujours plus d'accroissement. — Madame Rolland est accouchée, le 28 septembre, d'une petite fille.... Le temps ne nous permet pas d'écrire aussi souvent que nous le désirerions. Jugez-en vous mêmes, mes bien-aimés parens! Lorsque j'ai tenu les écoles et donné la leçon de couture, le ménage reste encore à faire; je n'ai qu'un petit garçon pour m'aider, et il me faut laver le linge, le tenir en ordre, faire tous nos habits, jusqu'aux souliers! Lemue coud les semelles, et moi je fais le reste.....

Extrait d'une lettre de M. Lemue.

Motito, 2 novembre 1834.

« Notre vie n'est rien moins que contemplative. Quand nous avons divisé notre temps le mieux qu'il nous est possible, en en donnant une portion à chacun des devoirs qui nous sont imposés, il en reste bien peu à consacrer à notre Dieu, et la correspondance doit en souffrir. Depuis que nous avons écrit la dernière fois, nous sommes toujours assaillis de diverses craintes sur les conséquences que peuvent avoir les commotions qui agitent les tribus de ces contrées. Que les hommes sont

cruels ! qu'ils sont corrompus ! Ils le sont à tel point que, si vous passiez un mois avec nous, à peine pourriez-vous ajouter foi au récit de tous les crimes qui se commettent autour de nous et pour ainsi dire sous nos yeux ; ce sont les sauterelles du puits de l'abîme qui sont aux prises, et c'est à qui se dévorera avec le plus de fureur. Les derniers traits de l'image de Dieu sont effacés du cœur du sauvage ; il n'y reste que les passions avilissantes qui assimilent l'homme à la brute. C'est cependant dans ce champ ingrat, qui ne ressemble que trop aux déserts de cette partie du monde, que nous sommes appelés à semer : aussi le faisons-nous souvent avec larmes quoiqu'avec foi. Point de milieu, ou l'Evangile rétablira bientôt l'ordre dans ces contrées, ou les indigènes s'entre-déchireront jusqu'à ce que le dernier ait disparu ; ou, s'il en reste, ils seront errans dans les déserts, et n'auront plus de l'homme que la face. — Priez pour eux, priez pour nous, afin que le Seigneur nous soutienne dans ce combat opiniâtre, comme il nous a soutenus jusqu'à présent, et qu'il nous donne la joie d'en voir au moins quelques-uns parvenir à sa divine connaissance, pour être notre consolation et notre gloire au grand jour des rétributions. . . . .

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS EVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Depuis trois mois nous, nous sommes vus dans la nécessité de laisser nos lecteurs presque complètement privés de nouvelles de nos stations françaises au sud de l'Afrique, et de leurs chers missionnaires, et nous avons eu plus d'une preuve, pendant ce laps de temps, qu'une telle privation leur était pénible. Il nous est infiniment doux de pouvoir aujourd'hui satisfaire leur juste impatience, et ils conviendront, nous en sommes sûrs, quand ils auront lu les lettres que nous venons de recevoir, que si elles se sont fait attendre long-temps, leur contenu est de nature à les dédommager, et au-delà, de la sollicitude qu'ils ont éprouvée. A Motito, MM. Lemue et Rolland baptisant huit indigènes, prémices de leur ministère; à Wagenmaker's-valley, M. Bisseux, que nous représentions, dans notre dernier rapport annuel (1), sur le point de quitter son poste, encouragé à y demeurer par le baptême de quatre de ses auditeurs, ce qui prouve que les esprits s'éclairent et que les préjugés des

(1) Page 24.

colons diminuent; de Calédon, M. Pellissier nous écrivant que son œuvre prospère et qu'il vient d'admettre plusieurs candidats au sacrement par lequel on entre dans l'Église; les travaux de Morija se poursuivant avec persévérance et prenant une marche de plus en plus régulière; M. Rolland, dans son zèle infatigable, éprouvant le besoin de se séparer d'un ami avec lequel il avait travaillé et souffert cinq années, parce que sa conscience lui disait que c'était trop de deux ouvriers pour une aussi petite station que Motito, et venant fonder, au prix de nouvelles sueurs et de nouveaux dangers, un nouvel établissement dans le voisinage de Calédon et de Morija; et avec tout cela des épreuves, des sujets de tristesse (car les tribulations ne manquent jamais aux chrétiens, le Seigneur leur ayant promis non seulement des joies, mais des persécutions): voilà les événemens importans que nous avons à retracer, ou plutôt que nous allons laisser nos frères eux-mêmes nous rapporter, en publiant les passages de leurs lettres les plus significatifs et les plus édifians.

STATION DE MOTITO. — *Lettre de M. Lemue.*

Motito, 2 janvier 1835.

A monsieur le Président et à messieurs les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

« Messieurs,

« L'année qui vient de s'écouler n'a pas été pour nous moins féconde en épreuves que les précédentes. C'est dans le cours de cette année que nous avons perdu notre premier-né. La mort prématurée d'un enfant si

désiré a fait à notre cœur une plaie profonde, qui se rouvre souvent. C'est dans le cours de la même année que nous avons été menacés de destruction par les Zoulas (1). Et, peu après, lorsque le frère Rolland essaya de reprendre possession de Mosika, il fut obligé de revenir à Motito, ayant échoué, pour la quatrième fois, dans cette entreprise (2).

État du pays.

« Je comprends que vous soyez avides de nos nouvelles. Le désir ardent qu'ont les églises de France de voir le règne de Dieu s'établir au sud de l'Afrique explique fort bien cette sollicitude. Vous voudriez que le spectacle touchant des temps apostoliques se renouvelât de nos jours; vous voudriez entendre de notre bouche ces paroles : *Les démons même nous sont assujettis par le nom du Seigneur.* L'heure de vous porter ce message n'est pas encore arrivée. Placés, pour ainsi dire, sur une éminence, d'où nous contemplons deux grandes armées aux prises, la puissance des ténèbres luttant contre le principe évangélique, avant de porter les nouvelles, nous voudrions voir à qui demeurera la victoire; mais hélas! la lutte se prolonge, le combat devient toujours plus opiniâtre et plus sanglant, et la sentinelle ne sait que crier!

« L'époque actuelle est critique pour ce pays. Vouloir que tout demeure calme quand tout doit changer, serait une méprise. Depuis l'apparition des Zoulas, toutes les tribus ont été déplacées. On n'en compte pas moins de vingt-cinq qui ont, ou disparu, ou subi le joug de fer;

(1) Pages 14 et 15.
(2) Page 96.

et l'on conçoit bien que celles qui sont refoulées dans ces quartiers ne soient pas sans appréhension. Mahura s'était long-temps contenté d'être spectateur de la lutte, sans y prendre part, et il devait son existence à cette sage mesure; mais il vient de commettre une faute qui ajoute beaucoup aux troubles de ce pays. Voici ce qui y a donné lieu. Le roi des Zoulas avait envoyé quelques messagers à Kourouman, avant les dernières hostilités de Bloem (1). Lorsque ces messagers reprirent le chemin de leur pays, sous la sauve garde d'un certain Européen, nommé Gibson, ils durent passer par Lattakou. Mais la vue de ces hommes fit éclater la haine des Batlapi; ils ne purent pas en cacher leur déplaisir; Mahura lui-même, aussi peu prudent que ses sujets, fit défense à Gibson de pénétrer plus avant, et les Métébélé, commençant à craindre pour leur vie, demandèrent à celui-ci de les conduire à Motito, où ils seraient en sûreté auprès de nous. Deux fois nous fîmes demander Mahura, en intercédant pour les Zoulas, et en lui représentant le danger auquel il s'exposait en leur refusant passage. Il y consentit enfin; mais il reconnut, peu de jours après, qu'il avait commis une faute irréparable, en offensant un homme qui ne pardonne jamais; aussi prit-il le parti d'abandonner Lattakou. Il s'est donc retiré à *Tlogo ea Pitsi*, à deux journées sud-est de Lattakou, pour se joindre aux Korannas, ennemis irréconciliables de Moussélékatsi. Sa fuite a laissé ce pays presque désert; et au lieu de venir se fixer auprès de nous, comme il nous l'assurait encore un mois auparavant, le voilà qui est allé grossir le camp des ennemis du roi des Zoulas. Tout cela s'est passé à notre insu; nous n'en avons été informés que lorsqu'il était déjà parti de Lattakou. En vain je me mis en devoir de l'aller chercher sur-le-champ,

(1) Pages 14 et 15.

pour le déciderà revenir sur ses pas « La mort est douloureuse, je fuis la mort, » telle fut sa réponse.

« Mais, tout en fuyant la mort, Mahura nous persécutait encore. Oubliant qu'il n'avait dû jusqu'ici son salut qu'aux Missionnaires, il tâcha de persuader à ses sujets que les Européens étaient les seuls auteurs des troubles actuels; quelques-uns furent d'assez mauvaise foi pour applaudir à ces discours, mais la majorité n'en crut rien. Depuis que tout cela s'est passé, Mahura a ordonné à tous les Batlapi qui demeuraient avec nous de le suivre sans tarder. Un vieillard, qui aimait son pays natal, était venu se réfugier à Motito, Mahura l'y suivit le lendemain, et lui enleva ses troupeaux sous nos yeux. Les chefs des Barolong qui étaient restés les derniers à Lattakou avec leurs tribus, envoyèrent leurs femmes et leurs enfans chez nous ; puis, ayant pris leurs troupeaux, ils les conduisirent à Mahura, dans l'espoir de le fléchir, lui demandant comme une grâce de les laisser avec leurs missionnaires; il s'y refusa. « Que les manchots, les boiteux et les aveugles aillent demeurer à Motito, j'y consens, leur répondit-il, mais je me réserve les hommes vaillans. » Les Barolong, déjà fatigués depuis long-temps du joug des Batlapi, conçurent le projet de s'affranchir, tout d'un coup, de la servitude. Ils revinrent à Motito trouver leurs femmes et leurs enfans. Un instant après, on vit la station couverte de troupeaux; tous les bergers des environs arrivèrent ponctuellement au rendez-vous, et en moins d'une demi-heure tout fut prêt pour le départ. D'un côté étaient les hommes armés de leurs sagaies et de leurs boucliers, de l'autre, les femmes portant leurs enfans sur le dos et une marmite sur la tête. Ils défilèrent dans cet équipage, comme les enfans d'Israël fuyant jadis les Egyptiens. A l'heure qu'il est, ils

sont au Kourouman, où ils jouissent en repos de leur liberté.

Baptême de huit indigènes, prémices des travaux des missionnaires.

« Parmi tant de sujets d'affliction, nous croyons cependant être en droit de nous réjouir et d'espérer de meilleures choses pour l'avenir. Car si l'Evangile est odeur de mort pour les uns, il est odeur de vie pour les autres ; et alors que nous voyions les réprouvés s'engager plus avant dans la carrière du mal, le petit nombre des élus s'affermissait dans la foi. C'est ce que nous avons évidemment remarqué dans nos candidats. Frappés de l'endurcissement de leurs compatriotes, ils sont devenus plus vigilans. L'un d'eux, dans une de nos réunions, qui a eu lieu à la suite de tous ces changemens, exhortait les autres catéchumènes à redoubler de zèle. « Puisqu'ils s'éloignent, disait-il, nous autres, rapprochons-nous toujours plus du Seigneur *car nous savons que c'est une vérité digne d'être reçue avec une entière croyance, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs.*

« Depuis long-temps ils nous donnaient beaucoup de satisfaction, et si nous avions différé de leur conférer le sacrement de baptême, c'était d'un côté, pour nous assurer de la sincérité de leur foi et pour leur faire faire un cours abrégé des principales vérités contenues dans la Révélation. Le temps de confesser publiquement le nom du Seigneur était arrivé. Nous avions vu avec joie qu'ils avaient, pour la plupart, rendu un noble témoignage à la vérité; pourquoi tarder à leur donner entrée dans l'Eglise? A l'appui de ce que je viens de dire, peut-

être ne sera-t-il pas inutile de rapporter quelques faits qui se sont passés sous nos yeux. Mahura étant venu à Motito, il se mit, sous le prétexte le plus frivole et le plus injuste, à maltraiter Henrik avec une fureur de sauvage, et après l'avoir dangereusement blessé à la tête, il lui fit les reproches les plus amers. Cependant personne ne pouvait accuser Henrik d'avoir manqué de respect à son roi. Qui ne voyait que c'était uniquement le changement opéré dans cet homme simple par la foi à l'Evangile qui avait porté ce chef violent à commettre ce scandale! Henrik a-t-il maudit le tyran? Il l'a béni. « Frappe-moi, dit-il, tu en as le droit, je suis un de tes sujets. » La constance de Sékukulé, autre candidat, avait aussi été soumise à une forte épreuve. Son mari, selon l'usage des Béchouanas, prit une seconde femme. Ne sachant pas ce que l'Evangile lui prescrivait en pareil cas, Sékukulé vint me consulter. Je lui dis que la Parole de Dieu lui laissait la liberté ou de se séparer ou de continuer à vivre avec son mari; et je l'exhortai surtout à agir sans passion, et à prier le Seigneur de lui montrer ce qu'elle avait de mieux à faire dans cette circonstance. Elle prit le parti de se séparer, mais non sans s'exposer à des persécutions; car tous les Béchouanas polygames de l'endroit, se sentant repris par leur conscience, et craignant que cet exemple ne fût contagieux pour leurs femmes, lui jetèrent la pierre. Son mari était le plus fécond de tous en ressources pour la faire souffrir; il lui enleva même tout ce qu'elle possédait, pour le donner à sa rivale; mais Sékukulé ne s'en mit pas en peine, et persévéra dans sa première résolution. Saul, l'interprête, avait aussi été éprouvé d'une autre manière; une maladie violente, en lui ôtant l'usage de ses facultés, l'avait conduit aux portes de la mort, mais le Seigneur nous l'avait rendu plus zélé que jamais. Nous ne doutâmes donc plus que Dieu avait

commencé une œuvre de grâce dans le cœur de ceux dont je viens de parler, et nous en conclûmes qu'il était temps de les admettre au baptême.

« C'est le premier dimanche, après les fêtes de Noël, que cette cérémonie touchante a eu lieu. Les personnes, qui ont été baptisées, étaient au nombre de huit, cinq adultes et trois enfans dont voici les noms : Saul et sa fille Sitihélé, Henrik et Takaing sa femme, Sékukulé, Kikélamé, Kuru son fils, et Mokoné sa fille. N'ayant pas encore de temple, et notre maison étant beaucoup trop petite pour cette occasion, nous eûmes le service en plein air. Jamais l'auditoire n'avait été aussi nombreux à Motito. Parmi nos Béchouanas, on distinguait facilement les candidats et leurs familles, car ma femme avait eu soin de leur préparer d'avance des habillemens, afin qu'ils pussent se présenter décemment à la plus auguste des cérémonies. Après avoir déclaré, en présence de l'assemblée, qu'ils renonçaient au monde, à Satan et à ses œuvres, et qu'ils étaient résolus à vivre et à mourir dans la religion chrétienne, ils furent baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, au grand étonnement de leurs compatriotes. Ce jour a laissé, je l'espère, de profondes impressions dans le cœur de quelques-uns; une femme, entre autres, qui s'était distinguée depuis long-temps par son assiduité au service divin et par une conduite irréprochable, a manifesté le désir de confesser aussi le Seigneur. Puissent ces prémices être suivies d'une abondante moisson !

Travaux extérieurs de la Station.

« Il me reste encore à vous parler des travaux manuels de la Station. Lorsque le frère Rolland s'est décidé à rester à Motito, nous étions très-étroitement logés; nous n'avions à notre disposition qu'une chambre de dix pieds

carrés. Durant l'été, la chaleur y était presque toujours de 90 à 100 degrès, thermomètre de Fahrenheit. Il était impossible qu'une telle température ne ruinât pas peu à peu notre santé; aussi n'avons-nous pas été long-temps sans nous en apercevoir. Il a donc fallu se résoudre à bâtir une autre maison. Celle-ci, d'abord destinée pour le frère Rolland, a 46 pieds de longueur et 20 de largeur. Les murs sont à peu près à leur hauteur. Pour épargner, autant qu'il dépendait de nous, les fonds de la Société, nous n'avons pris aucun aide maçon, ce sont nos propres mains qui l'ont élevée. Il n'y a jusqu'ici aucune autre dépense, portée au compte de M. le trésorier, que la nourriture des manœuvres qui nous servaient, et quelques planches que nous nous procurons de Grigua-Town. Cependant la couverture reste à faire, et si, moyennant la grâce de Dieu, tout va bien, je compte l'achever après le départ du frère Rolland (1). Je me propose plus tard, de convertir notre ancienne demeure en une école; ainsi nous aurons une habitation commode. Ces travaux ne nous ont pas fait perdre de vue des devoirs autrement importans. Nous avons continué à avoir un service tous les soirs, et l'école des adultes a été tenue régulièrement une fois par jour. Lorsque je ne pouvais pas y assister, c'était ma femme qui en avait la direction. Nous bénissons aussi la divine Providence de ce que les habitans de Motito ont déjà pu rentrer une partie des récoltes de cette année. Au lieu que, durant la première année, ils étaient tous dans une extrême pauvreté et, en grande

(1) Trouvant qu'il n'y avait pas assez de travail à Motito pour deux missionnaires, M. Rolland s'est décidé à aller fonder une station au midi, entre Calédon et Morija. Nous donnerons plus tard des détails sur cette nouvelle station.

(*Rédacteurs.*)

partie, à notre charge, ils sont aujourd'hui indépendans et, comparativement, à leur aise.

Asile et protection accordés par les missionnaires à un Européen en danger (1).

« Je ne vous parlerais pas de Moussélékatsi, s'il n'occupait pas une si grande place dans la pensée des habitans de ce pays; mais quand nous nous en entretenons tous les jours, force nous est bien d'en dire quelque chose dans nos journaux. Pour tout dire, en un mot, il n'est ni moins menaçant ni moins cruel qu'autrefois. Irrité par les attaques réitérées des Korannas et des Griquas, il semble vouer une haine irréconciliable à toutes les nations indistinctement. Il y a environ six semaines, un corps de ses Machaka surprit des Griquas qui étaient à la chasse sur la Gariep ou rivière Vaal. On les conduisit chez Moussélékatsi, eux et leur wagons. Dans le nombre des prisonniers se trouvait une jeune fille. Son père qui était à la chasse, lorsque les Zoulas attaquèrent son parti, parvint facilement à s'échapper. Cet homme est converti à l'Evangile depuis long-temps. Représentez-vous quelle est sa douleur de sentir sa fille au pouvoir des Métébélé. L'on dit qu'il se prépare à aller redemander sa fille au roi des Zoulas, quoi qu'il puisse lui advenir.

« Le 20 du mois dernier, il était minuit, lorsqu'un homme de Lattakou est venu frapper à notre porte, criant à plusieurs reprises d'une voix rauque et terrible : « Levez-vous ». Probablement, nous disions-nous à nous-mêmes, il est encore question des Métébélé. J'ouvre et je vois entrer un Européen d'une taille majestueuse, sans habit et portant une longue barbe négligée. La première parole qui lui échappa, fut celle-ci : « Grace à Dieu, me

(1) *Voyez* un fait à peu près semblable, 9[e] année, p 266 et suiv.

voilà encore sous le toit d'une maison chrétienne. » Il nous raconta ensuite qu'il avait été quelque temps dans les environs de la rivière Sitlagoli occupé à rassembler divers objets de curiosité. Malheureusement il avait à son service des Griquas qui lui aidaient à faire sa collection. Ceux-ci se trouvant dans le voisinage de Moussélékatsi, furent si amorcés par l'appas de ses troupeaux, qu'ils formèrent secrètement le projet de lui enlever des bœufs et de prendre la fuite. Mais le roi des Zoulas, qui en fut aussitôt instruit, fit partir sur-le-champ différens corps de troupes pour poursuivre ces vagabonds. L'un de ces corps étant tombé sur les wagons de M. Baine (l'Européen dont je viens de parler), ils se préparèrent à l'attaquer. Dieu permit que Baine fut instruit de leur marche d'une manière inattendue, cinq minutes auparavant; et, par une autre coïncidence non moins remarquable, ses chevaux se trouvant alors près des voitures, il monta sur son cheval, qnand déjà les Métébélé n'étaient plus éloignés de lui, que d'une portée de fusil. En vain il essaie de leur parler de paix, une partie des Métébélé va fondre sur ses attelages de bœufs en faisant retentir l'air du nom de Moussélékatsi; et les autres courent en toute hâte, pour former un cercle autour de Baine et de ses gens. Ceux-ci, en battant en retraite, tuèrent quelques Zoulas. Environ une demi-heure après l'engagement de cette action, Baine monta sur une éminence d'où il découvrit trois colonnes de fumée, qu'il supposa être occasionnées par l'incendie de ses wagons. Ce pauvre homme était à 40 lieues de Motito, quand ce désastre lui est arrivé, et il serait infailliblement péri de faim et de fatigue, s'il n'eût rencontré Gibson qui se rendait chez Moussélékatsi. Ce voyageur, dont j'ai déjà parlé, avait avec lui trois Métébélé, dont deux avaient été près de six mois chez M. Moffat. Baine les chargea de dire à leur maître qu'il était inno-

cent; mais à supposer que son innocence soit reconnue, Moussélékatsi n'est pas homme à restituer. Cet infortuné voyageur passa trois jours avec nous pour se reposer de ses fatigues. Afin de faciliter son retour à Graaff-Reinet, son pays, nous lui donnâmes un wagon qui devait le conduire à Kourouman, et M. Moffat le fit aussi conduire jusqu'à Campbell.

« Puisqu'une autre année vient d'être rayée pour chacun de nous du livre de l'Eternel, chrétiens, mes chers compatriotes, prenez à cœur l'œuvre des Missions.

« Ma femme se joint à moi pour vous prier, Monsieur le Président, Monsieur le Directeur et Messieurs, d'agréer l'assurance de notre affection cordiale et chrétienne.

« Votre dévoué serviteur,

« P. LEMUE. »

STATION DE WAGENMAKER'S-VALLEY. — *Lettre de M. Bisseux.*

A monsieur le Président et à messieurs les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Wagenmaker's-walley, le 27 mai 1835.

Messieurs et très-honorés frères en Jésus-Christ notre Seigneur,

Baptême et profession de foi d'un nègre, de deux négresses et d'une femme de Mozambique, convertis.

« Quand on considère avec quelque attention la carrière du missionnaire, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'elle est sujette à de grandes vicissitudes. Tantôt sa foi, mise à l'épreuve, lutte contre des difficultés

presque insurmontables, et la perspective qu'il a devant lui est des plus tristes et des plus décourageantes; d'autres fois il n'a que des sujets de joie, et sent qu'il ne peut assez bénir le Seigneur pour les faveurs grandes et signalées dont il est l'objet. D'un côté, trop de prospérité l'enorgueillirait peut-être; de l'autre, il se laisserait aller au découragement, si Celui à l'œuvre duquel il travaille ne faisait jamais venir pour son âme un temps de rafraîchissement. Mais le Seigneur, qui est bon, rend ses enfans plus que victorieux par Celui qui les a aimés; il tire la lumière des ténèbres, et nous accorde de la joie après nous avoir éprouvés.

« Ces réflexions m'ont été suggérées par les nouvelles que j'ai à vous communiquer. Celles que je vous ai données précédemment étaient fort décourageantes (1); grâces à Dieu, je puis vous en envoyer de plus réjouissantes aujourd'hui. Je viens de recevoir dans l'Église de Christ, par le saint baptême, quatre de mes auditeurs. Ce fut le 5 de ce mois, qui était un dimanche, que cette cérémonie eut lieu, cérémonie nouvelle pour la plupart des gens de cet endroit, où l'on n'avait encore baptisé aucun païen, et nouvelle aussi pour moi, qui n'avais encore administré à personne ce saint sacrement, depuis que la charge de ministre de Jésus-Christ m'a été conférée. Ma joie serait plus grande, il est vrai, si j'avais pu baptiser tous ceux qui désireraient l'être. Quelques-uns, et entre autres Rachel (2), ne se sont pas présentés, parce que leurs maîtres continuent à s'opposer à leur désir, et qu'ils aiment mieux attendre encore, dans l'espoir de gagner par la douceur ce qu'ils ne semblent

(1) *Voyez* onzième Rapport annuel, page 24.

(2) *Voyez*, sur cette jeune esclave convertie, 6e année, pag 165.

pas disposés à obtenir par la force. Peut-être que ce temps n'est pas éloigné; j'ai d'autant plus d'espérance, que deux des quatre personnes que j'ai baptisées, avaient aussi été, dans le commencement, contrariées par leur maître, et que celui-ci vient de leur accorder une pleine liberté d'agir, comme ils le voulaient, à cet égard.

« Les personnes que j'ai baptisées sont : *Martinus* (prononcez *Martineusse*), *Wilhelmina*, *Christina*, tous trois esclaves, et *Délà*, personne libre. Trois ont été amenés à la connaissance du Seigneur par des personnes pieuses qui, sans être ministres de l'Evangile, tenaient, avant même qu'il y eût des missionnaires dans ce pays, des réunions religieuses pour les esclaves; l'autre dit avoir reçu les premières impressions salutaires, pendant mon ministère à Wagenmaker's-valley, quoiqu'il n'était pas auparavant tout-à-fait indifférent aux choses de la religion. Quoiqu'ils aient été catéchumènes, je n'ai pas laissé de les examiner d'une manière particulière, et de leur faire rendre compte de l'espérance qui est en eux, en présence de quelques colons. J'ai même fait savoir aux maîtres de ces esclaves qu'ils pouvaient, s'ils le désiraient, assister à cet examen, pour qu'ils fussent eux-mêmes témoins de leur aptitude à recevoir le baptême. Vous ne trouverez peut-être pas mal que je vous donne ici leurs réponses aux demandes que je leur ai faites; elles peuvent être considérées comme leur profession de foi. Voulant parcourir les points les plus importans de notre sainte religion, je les ai particulièrement interrogés sur les trois Personnes Divines, sur leurs attributs et leurs œuvres, finissant toujours par sonder leurs dispositions et par leur faire rendre compte des expériences qu'ils ont faites dans la voie, par laquelle le Seigneur les a menés.

Martinus.

« Je crois qu'il y a un Dieu, créateur du ciel, de la terre et de toutes les choses qui y sont; que ce Dieu est le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et que ces trois personnes ne sont pas trois Dieux, mais un seul Dieu. Je crois que ce Dieu est tout parfait, tout puissant, car il a fait toutes choses; il est tout sage car il gouverne le monde, et tout ce qu'il fait est bien; il connaît et voit tout; il est bon et fait miséricorde aux pécheurs qui se repentent. Dieu a fait le monde en six jours; le septième il s'est reposé. Il a fait l'homme pour le connaître, l'aimer et le servir; l'homme est la plus excellente des créatures de Dieu, car il a une âme; son âme ne meurt pas, elle est créée pour l'éternité. Je crois que Dieu a créé l'homme bon et parfait; il l'a créé à son image, en connaissance et en sainteté; mais l'homme n'est pas demeuré longtemps dans cet état; le serpent, c'est-à-dire le diable, l'a séduit; il a mangé du fruit de l'arbre, que Dieu lui avait défendu et s'est ainsi rendu pécheur. Le péché d'Adam s'est étendu sur tout le genre humain; par lui nous sommes corrompus et il n'y a pas un homme dans le monde qui fasse le bien. Je sens que mon cœur est méchant; je suis un grand pécheur; j'ai mérité la condamnation. Je ne puis, et personne ne peut entrer dans le ciel, si le Seigneur ne nous fait grâce. Il n'y a que Jésus-Christ qui puisse nous délivrer de nos péchés; il est le Sauveur des pécheurs, non de tous les pécheurs, mais de tous ceux qui croient en lui. J'étais un grand pécheur, cependant je crois qu'il m'a reçu dans sa miséricorde. Il n'y a pas plus de quatre ans que je connais ma misère et que j'ai été à Jésus pour qu'il m'en délivrât; je lui ai donné mon cœur et il m'a rendu capable de le servir. Auparavant je ne craignais pas d'offenser Dieu,

mais maintenant je hais le péché et je voudrais toujours faire le bien; cependant je fais encore beaucoup de péchés, aussi je prie le Seigneur tous les jours qu'il me pardonne toutes mes fautes.

Wilhelmina.

« Je crois en Jésus-Christ, le Fils unique du Père. Jésus est Dieu de toute éternité, mais il est devenu homme pour nous sauver. Il est né de la vierge Marie. Il est notre prophète, notre sacrificateur et notre Roi; comme prophète, il nous instruit; comme sacrificateur, il s'est offert pour nous, et comme Roi, il nous gouverne. Il faut que nous recevions Jésus comme tel, si nous voulons être sauvés par lui. Jésus-Christ est mort sur la croix, non pas pour ses péchés, car il n'en avait pas, mais pour nos péchés. Il pardonne aux plus grands pécheurs, mais il faut que nous croyions en lui, et que nous nous repentions de nos péchés. Nous repentir de nos péchés, c'est une bonne chose, mais avec cela il nous faut avoir la foi. Si nous pouvions être sauvés par la repentance seulement, Jésus-Christ n'aurait pas eu besoin de venir au monde. Il y a plus d'une sorte de foi, il y a la foi historique, la foi des miracles et la foi temporaire; mais la foi véritable, la foi qui nous sauve, est celle que nous avons en Jésus, qui nous le fait recevoir comme notre Sauveur. La vraie foi se fait reconnaître par ses œuvres; c'est comme un bon arbre qui porte de bons fruits. Quand on croit, on aime Jésus et on observe ses commandemens. Vous désirez que je vous dise ce que j'éprouve de toutes ces choses; ce que je sais, c'est qu'il n'y a en moi que misères; plus je vieillis et plus je vois qu'il n'habite pas de bien en moi. Cependant je ne puis pas méconnaître que le Seigneur ait commencé une bonne œuvre en moi; je dois le dire

à sa gloire et je crois que je serais ingrate, si je le cachais. Il y a déjà long temps qu'il m'a donné le désir de l'aimer, et ce désir loin de diminuer ne fait que s'accroître, c'est pourquoi je crois que c'est l'œuvre du Seigneur. Je l'aime tant, que je ne voudrais pas l'abandonner, pour toutes les richesses du monde. Je suis aussi persuadée qu'il sera toujours avec moi, car il dit : « *Je ne te délaisserai pas, je ne t'abandonnerai pas.* »

Christina.

« Je crois qu'il y a un Dieu, savoir : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Saint Esprit est la troisième personne de la Sainte-Trinité; Dieu nous le donne pour nous convertir et nous sanctifier ; il vient habiter dans nos cœurs. Quand il est en nous, il nous donne de bonnes pensées et de bonnes résolutions; c'est aussi lui qui nous rend capables de faire de bonnes œuvres. Nos bonnes œuvres ne peuvent nous sauver. Cependant le Seigneur veut que nous les fassions; nous lui montrons par là notre reconnaissance. Quand Jésus-Christ viendra juger le monde, il récompensera par grâce, les œuvres de ses élus. Je crois qu'il y a une éternité de bonheur et une éternité de peines ; que ceux qui croient en Jésus-Christ hériteront la vie éternelle, et que ceux qui ne croient point iront au feu éternel. Mon plus grand désir est de servir le Seigneur ; je le prie sans cesse de me détacher du monde ; il m'a donné ce désir, en me visitant par des afflictions. Mes malheurs m'ont appris à le chercher pour qu'il rende mon âme bien heureuse : J'ai été à Christ et je l'ai prié qu'il ait pitié de moi et qu'il sauve mon âme. J'ai la confiance qu'il la recevra dans son saint paradis, comme celle du brigand converti. Je fais usage, autant que je puis, des moyens de grâce, pour avancer toujours plus dans la connaissance du Seigneur; je n'ai pas de

plus grande joie que celle d'aller écouter sa parole, lorsque mon maître peut se passer de moi et qu'il me donne permission. Oh ! que je souffre lorsque je vois l'indifférence des gens qui m'entourent ! Comme je voudrais qu'ils aillent aussi à la chapelle ! Je ne cesse de prier Dieu qu'il leur ouvre les yeux.

Déla.

« Je désire recevoir le baptême, parce que Jésus-Christ a dit que ceux qui croient, doivent se faire baptiser ; je veux me déclarer ouvertement pour lui ; je veux être membre de son Église. Je me suis donnée à lui, il y a déjà fort long-temps ; j'ai toujours vécu pour lui depuis ce temps-là et je veux toujours vivre pour lui, ainsi je crois que je puis me faire baptiser. J'ai aussi toujours désiré de célébrer la cène du Seigneur, avec son peuple. Quoique je ne pusse le faire de corps, je l'ai souvent fait en esprit. Je ne saurais dire ce que j'éprouve, quand je vois le pain et le vin qui représentent le corps et le sang du Seigneur Jesus, qui s'est livré pour nous à la mort de la croix. Si je voulais raconter comment d'une brebis égarée, je suis devenue la brebis du Bon Berger, j'aurais beaucoup de choses à dire ; et depuis ce temps-là j'ai fait beaucoup d'expériences. Je ne saurais assez bénir Dieu pour la bonté avec laquelle il m'a conduite jusqu'ici. J'ai fait des chutes et des rechutes, mais il m'a toujours tendu une main secourable pour me relever. Je me confierai, tant que je vivrai, dans sa bonté et dans son amour ; et quoique je ne sois qu'une noire mozambique, j'espère me trouver un jour avec la multitude qu'il a rachetée, de tout peuple, de toute langue et de toute tribu, devant le trône de l'agneau pour chanter avec eux ses louanges immortelles.

« Après que ces quatre personnes eurent fait ces dé-

clarations si satisfaisantes pour moi et pour ceux qui étaient venus les écouter, je leur annonçai que, d'après la profession de foi qu'elles venaient de faire, je me proposais de leur administrer, dans le service de l'après-midi, le saint sacrement du baptême. L'assemblée était beaucoup plus nombreuse que de coutume. Je développai ces paroles de notre Seigneur Jésus-Christ: *Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Je montrai, dans la première partie de mon discours, la nécessité de cette instruction religieuse recommandée par le Sauveur, et cela pour éclairer ceux qui prétendent que les païens n'en ont pas besoin. Je traitai, dans la seconde, de la divine institution du baptême; je parlai de sa nature, des dispositions où il faut être pour le recevoir, et enfin des obligations de ceux qui l'ont reçu. En terminant, je m'adressai aux auditeurs convertis, qui semblent ne pas sentir la nécessité de se faire admettre dans l'Église visible de Christ; je les exhortai à se déclarer ouvertement pour le Seigneur, sans craindre le monde et ce que l'on dira d'eux, et à suivre l'exemple de ces personnes qui venaient de confesser, avec franchise, Jésus-Christ, devant les hommes. Après avoir fait les questions qui se trouvent dans la liturgie du baptême des Églises réformées de la Hollande pour les adultes, et administré le baptême, je terminai cette touchante cérémonie, en faisant chanter le cantique d'usage dans cette occasion, commençant par ces mots: *Nouveaux frères*, etc.

« Ce jour a été un jour de joie pour tous ceux qui s'intéressent ici à l'avancement du règne de Dieu. Ce n'est, il est vrai, qu'un commencement, mais la Parole de Dieu nous dit que nous ne devons *pas mépriser le jour des petits commencemens.* Espérons que ces prémices seront suivies d'une abondante moisson; espérons

que beaucoup d'autres âmes viendront grossir le petit nombre des disciples de Jésus, et qu'il agrandira le lieu de sa tente. Deux Hottentots, émus par ce qu'ils ont vu et entendu, désirent aussi recevoir le baptême. Si je les trouve bien disposés, je pourrai le leur administrer sans aucune difficulté, car étant libres, ils ne sont pas, comme les nègres, esclaves dépendans de la volonté d'autrui (1).

« Je me suis fait une règle de ne baptiser que ceux que je regarde comme vraiment convertis. Il ne manque pas d'exemples de gens de couleur qui, après être baptisés, s'abandonnent encore au vice ; c'est un scandale pour l'Eglise, et le nom de Jésus-Christ est blasphémé par ses ennemis. Je sais bien que malgré toutes les précautions qu'on peut prendre, on ne saurait empêcher qu'il ne se trouve des hypocrites dans l'Église ; mais il est certain que ces cas seront rares, quand le ministre de l'Évangile fera tout ce qui dépend de lui pour les prévenir. Du reste, il ne s'est rien passé de remarquable que je doive vous communiquer, depuis que j'ai écrit ma lettre de décembre (2). J'ai, comme à l'ordinaire, annoncé la Parole de Dieu et exhorté les pécheurs à se repentir et à croire à l'Évangile. Si cette divine semence doit produire des fruits et mes faibles efforts être couronnés de quelques succès, c'est ce que j'ignore, mais c'est ce que cependant j'attends humblement de la bonté

---

(1) Permettez-moi de vous faire observer, qu'il n'est pas exact de dire : « *Esclaves hottentots* », comme je l'ai lu quelque part dans le Journal des Missions. Tous les esclaves de la colonie ont été importés dans ce pays-ci, de même que dans les Indes-Occidentales ; il n'y a pas ici un seul Hottentot qui soit esclave ; s'ils ont été dans une condition qui ressemble beaucoup à celle des esclaves, le gouvernement les en a délivrés en 1828, sur les représentations du docteur Philip.

(2) Page 113 et suiv.

de Celui qui nous a dit, que *sa Parole ne retourne pas à lui sans effet.* Je puis dire, en général, que les auditeurs sont loin d'être en proportion avec le grand nombre de personnes qui résident dans l'endroit, et que peu paraissent avoir une véritable faim d'ouïr les paroles de l'Eternel. Cependant, je dois remarquer qu'aucun de ceux qui avaient montré d'abord un grand désir de parvenir à la connaissance de Jésus-Christ, n'est retombé dans l'indifférence quant aux choses qui appartiennent à leur salut. Malgré l'apathie et le relâchement des autres, ils persévèrent à assister à mes prédications; si je ne puis dire que la Parole ait touché leur âme à salut, je vis dans l'espérance que l'Esprit du Seigneur, bénissant les moyens de grâce dont ils font usage, reluira en eux pour leur donner la manifestation de la gloire de Dieu en la présence de Jésus-Christ. »

BISSEUX.

STATION DE CALÉDON. — *Lettre de M. Pellissier.*

Calédon, le 1er mai 1835.

« Monsieur le Président et Messieurs,

« *Le désert et le lieu aride se réjouiront et le lieu solitaire s'égaiera et fleurira comme une rose.* Cette prophétie touchant l'extension du règne de Dieu sur toute la terre habitable, est belle et encourageante pour tous les enfans de Dieu, mais spécialement pour ceux qui sont engagés dans l'œuvre de l'évangélisation. Quand même nous ne serions, pendant toute notre vie, que les témoins oculaires de l'erreur et du péché, et que nous verrions les ténèbres prévaloir sur la lumière, nous sa-

vons que tout l'univers sera finalement rempli de la gloire de l'Éternel et que des milliers de pécheurs graviront la montagne de Sion, avec des chants de triomphe et d'allégresse, s'écriant que la droite de l'Éternel a fait vertu. Il n'en est pas de la conversion des âmes, comme des progrès des arts et des sciences; car la première est l'effet immédiat de la puissance divine, tandis que les seconds ne sont que le résultat de la combinaison des facultés dont Dieu a doué l'homme. Nous ne sommes que des Jean-Baptistes, envoyés pour préparer les voies du Sauveur. Notre fonction, assistés, par la grâce d'en haut, est de crier à la malheureuse postérité d'Adam, de se repentir, et d'attendre avec patience que la rosée céleste vienne fertiliser le cœur de l'homme.

Admission de trois Béchouanas, comme candidats au Baptême.

« Cependant, depuis que je vous envoyai mon dernier journal (1), le Seigneur dans sa miséricorde, m'a comblé de ses grâces tant temporelles que spirituelles, en me donnant de vaquer journellement à l'œuvre de mon ministère et en m'encourageant par l'espérance que quelques âmes commencent à marcher dans la voie du salut. Il y a trois semaines, que j'ai admis trois de mes Béchouanas, comme candidats au baptême, après m'être assuré de la sincérité de leurs sentimens, autant qu'il est possible à un homme de le faire, en les suivant pas à pas, pendant plusieurs mois. Pour cet effet je fais avec eux un petit cours de religion pratique, qui se prolongera jusqu'à ce qu'il soient jugés avoir les dispositions requises pour recevoir le symbole du changement que l'Esprit de Dieu semble

---

(1) Page 50 et suiv., et onzième Rapport annuel, page 26.

avoir opéré dans leurs cœurs; car on ne saurait mettre trop de circonspection dans une affaire d'une aussi grande importance. Combien de fois n'a-t-on pas vu en Europe, mais principalement parmi les païens, qu'il ne faut pas toujours prendre pour durables des impressions qui trop souvent ne sont que passagères. Toutefois, j'espère de meilleures choses de ces nouveaux convertis. L'un d'eux est le second fils du chef, l'autre, la première femme de celui qui montera sur le trône après la mort de son père; et quant au troisième, il n'a aucun rang. Ils me donnent généralement des réponses satisfaisantes. Dans une conversation, je demandai à l'un deux, ne craignez-vous pas de mourir? Il me répondit naïvement dans sa langue: — « *Ki si ki boeya goshua, gone Jesu-Christi, o'nehuetse mo korong*, je ne crains point de mourir, parce que Jésus-Christ est mort pour moi sur la croix. » — « Est-ce que Jésus-Christ est mort pour vous seulement, continuai-je? » — « Non, dit-il, mais aussi pour tous ceux qui croiront en lui de tout leur cœur. » L'un d'eux vint un jour me trouver, dans le but de savoir, si c'était mieux de prier Dieu avant que le soleil se couchât ou après qu'il était couché. Je lui enseignai que Dieu n'a pas égard au temps, ni aux heures de la journée pour entendre nos prières, et qu'il est continuellement disposé à nous exaucer, lorsque nous nous approchons de lui en sincérité de cœur.

Détails sur deux autres Béchouanas.

« Si je ne vous parle pas du chef subalterne que j'avais mentionné dans ma dernière lettre (1), comme étant venu chez moi avec les larmes aux yeux, pour s'enquérir du salut de son âme, la raison en est que ses amis du

(1) Onzième Rapport annuel, page 28.

côté de Kuruman, étant venus le visiter, l'ont engagé à s'en retourner avec eux; il a accédé à leur proposition, et il se prépare à partir dans le courant de ce mois, à moins qu'il ne change de résolution. Du reste, il paraît être encore dans les mêmes sentimens qu'il avait manifestés précédemment. Il avait deux femmes, il en a congédié une, parce que, dit-il, la Parole de Dieu ne lui permet pas d'en garder deux. C'est avec peine que je le vois quitter la station, car je crains qu'il n'adopte de nouveau la manière de vivre de ses compatriotes. Toutefois, je le remets entre les mains du Seigneur. S'il a commencé son œuvre en lui, il l'achèvera, selon son bon plaisir.

« Quant à l'autre individu que je vous avais dépeint (1) comme l'un des plus désireux d'être instruit touchant les intérêts éternels de son âme, je ne puis rien vous en dire, vu qu'il y a plus de deux mois que je ne l'ai pas vu. Un jour, dans l'après-midi, ayant entendu des cris affreux, je sortis pour savoir ce que c'était; je ne fus pas peu saisi en voyant une quarantaine d'hommes, qui le conduisaient auprès du chef. Je me demandais en moi-même quel pouvait être le crime qu'il avait commis. Sur ces entrefaites, je me dirigeai aussi du côté de la maison du chef. En arrivant auprès de lui, je fus obligé de me frayer un passage, à travers une foule de gens qui l'environnaient. L'homme en question était présent, pâle comme la mort, ne pouvant pas articuler une parole. Alors je m'adressai au chef pour avoir des renseignemens sur la position de cet individu. Il me répondit qu'il n'avait commis aucun crime, que s'il l'avait fait saisir, c'était parce qu'il refusait de se faire circoncire depuis bien des années, et que son père considérant ce refus

(1) Onzième Rapport annuel, page 27.

comme un déshonneur, l'avait pressé, à différentes reprises de contraindre par force son fils à la *boguera* ou circoncision; alors je lui déclarai ainsi qu'à tous ceux qui l'entouraient, que c'était un péché de violer la liberté d'un homme, en de telles matières. On ne me répondit autre chose, sinon que c'était leur coutume d'en agir ainsi et que même, lorsqu'ils étaient encore dans leur pays, ceux qui refusaient de se faire circoncire, étaient mis à mort.

« Pour obtenir plus d'éclaircissemens sur ce rite, je questionnai le père en particulier. Je lui demandai : « Pourquoi désirez-vous que votre fils soit circoncis, puisqu'il croit que cette cérémonie ne lui profitera de rien? » — « Ne remarquez-vous pas, me dit-il, que ce rite a la vertu de nous faire vivre plus long-temps en nous rendant forts, robustes et courageux. » — « Je ne comprends pas bien, repliquai-je, comment la circoncision peut produire de pareils effets. » — « Il est facile pourtant de le concevoir, répondit-il. Pendant les deux mois que nous sommes sequestrés loin de nos amis, on nous fait passer par de nombreuses flagellations, ce qui endurcit le corps, et on nous exerce à la course, afin de pouvoir combattre plus vaillamment. » — « S'il en est ainsi, lui dis-je, comment se fait-il que les Béchouanas sont si lâches, lorsqu'ils se battent contre les Zoulas? » — « C'est, reprit-il, parce que ces derniers tiennent plus du mauvais esprit que des hommes : au reste nous suivons dans cette cérémonie, l'exemple que nous ont laissé nos ancêtres. » Alors je terminai cet entretien, en lui disant comme saint Paul aux Juifs, que la circoncision ne profite de rien, mais Christ crucifié pour nos péchés ».

Culte.

« En outre, Messieurs, ce qui vous réjouira, ce sera

d'apprendre que le service divin continue à être assidument fréquenté par les natifs et peut-être plus que jamais. Je désirerais que mes nombreuses occupations me permissent de les visiter plus souvent en particulier, afin de pouvoir par ce moyen leur être plus utile. Et pour le dire en passant, c'est difficilement qu'on parvient à connaître leurs sentimens, car quand on les questionne, ils répondent toujours affirmativement. Quoi qu'il en soit, ils entendent la vérité; espérons que Dieu leur donnera d'être sincères devant lui et de se repentir pour avoir la vie éternelle. Que nos frères de France ne se lassent point de prier, de soupirer et de travailler, afin que le règne de Dieu soit bientôt établi dans tous les cœurs et et que ces temps bienheureux viennent où toutes les nations s'égaieront en l'Eternel des armées. Faisons notre œuvre et Dieu fera la sienne. Mais quelle est donc notre œuvre? Notre œuvre est de nous dévouer de corps et d'âme à son service, de travailler comme si nous pouvions tout et de prier comme si nous ne pouvions rien. Quoiqu'il ne soit pas en notre pouvoir de faire germer les campagnes, Dieu ne veut pas que nous restions oisifs; il aime à nous associer à lui en nous donnant pour tâche de préparer la terre et d'y confier les semences. Il en est de même de l'œuvre de Dieu dans les âmes. Quoique nous soyons faiblesse et néant, Dieu veut que nous soyons ouvriers avec lui, que nous plantions, que nous arrosions, et il se réserve de donner l'accroissement. Et si l'apôtre saint Paul considérait comme une gloire d'être ouvrier avec Christ, le considérerons-nous comme un déshonneur? A Dieu ne plaise! rachetés à grand prix par le sang précieux de Jésus-Christ, nous ne saurions trop lui témoigner notre reconnaissance pour un si grand salut. L'éternité ne sera pas assez longue, pour raconter la grandeur de sa miséricorde envers nous, pauvres pécheurs.

Ecole.

« Quant à l'école, elle marche à peu près sur le même pied, que lorsque je vous écrivis la dernière fois. La première classe est maintenant au premier tableau de lecture. Tout ce que je regrette c'est de ne pas pouvoir tenir l'école deux fois par jour, car l'instruction de cette nouvelle génération, est d'une si grande importance, pour la prospérité de cette station, qu'il me semble qu'on ne peut pas trop la prendre en considération. Sous ce rapport, Messieurs, j'espère que vous m'enverrez bientôt un frère, pour m'assister dans des travaux auxquels je ne puis plus suffire.

Construction du presbytère.

« La construction de la maison missionnaire que je vous avais annoncée, comme devant être habitable à l'époque où vous recevriez mon journal, ne sera achevée que vers la fin du mois prochain. Elle est divisée en sept appartemens. Au milieu est la salle à manger qui sert de salle de réception; sur le côté, un cabinet d'étude, une chambre à coucher, une *idem* pour loger les étrangers et une pour des provisions. De plus il y a, sur le derrière, une cuisine et un buffet pour le pain et la vaisselle. La largeur des murs est de 22 pouces et leur hauteur de 10 pieds au-dessus du niveau. Toute la charpente est en bois de saule, que je me suis procuré sur les bords du fleuve Orange; et le toit est couvert en roseaux, que je suis obligé d'aller chercher à huit lieues d'ici.

Arrivée du missionnaire Rolland dans le pays.

« De plus, Messieurs, j'ai à vous informer que M. Gosselin, ayant été rappelé à Morija, par le frère Casalis, à

cause des circonstances dans lesquelles ce dernier se trouvait, m'a quitté, dans le commencement d'avril. Quinze jours avant son départ, le frère Rolland arriva ici avec tout son bagage, dans le but de fonder une station entre Calédon et Morija. Il n'est pas nécessaire de vous décrire la joie que je ressentis en moi-même en revoyant ce cher frère, ainsi que sa femme, et le bonheur que nous eûmes de le posséder pendant quinze jours. Durant le temps qu'il fut ici, nous partîmes à cheval pour aller chercher un emplacement propre à la fondation d'un établissement missionnaire, et du monde pour s'y fixer. Nous réussîmes assez bien, comme il vous en rendra compte lui-même. Etant maintenant rapprochés les uns des autres, nous avons formé la résolution de commencer nos conférences le dernier lundi de juin, tant pour le bien de nos âmes, que pour la prospérité de nos stations.

«Recevez, Messieurs et très-honorés frères, l'expression de la haute estime et du dévouement de

« Votre affectionné

«*Signé* J. P. PELLISSIER.»

On ne sera pas fâché de trouver ici quelques autres détails empruntés à une lettre particulière de M. Pellissier.

Séjour du docteur Smith à Calédon.

«Il y a quelques mois que l'expédition africaine dirigée par le docteur Smith a passé ici, avec sept fourgons. Elle s'y est arrêtée huit jours, pour recueillir des informations sur les habitans de la station, et a remonté le Calédon jusqu'à sa source. De là le docteur s'est dirigé vers le pays des Kalliharry, au nord-ouest de Lattakou. Son principal but est d'enrichir l'histoire naturelle, d'augmenter de quelques pages l'histoire des peuples de

l'Afrique centrale, et de contribuer à la pacification des tribus belligérantes. C'est un homme respectable, et qui n'est pas étranger aux sentimens religieux; il est à espérer qu'il fera du bien partout où il passera. Il a adressé ici une petite exhortation aux indigènes, et a donné au chef, de la part du gouvernement de la colonie, une médaille, comme marque de satisfaction et d'amitié.

Dégâts causés par les sauterelles.

« Les sauterelles ont ravagé cette année tout le pays; elles ont brouté tout ce que j'avais semé ou planté dans mon jardin, choux, haricots, maïs, pommes de terre, etc.; elles n'ont rien laissé, à l'exception du blé des indigènes, qu'elles n'aiment pas. Tout ce que nous avons pu recueillir, c'est un peu de blé moissonné avant ce désastre. Nous voilà réduits à n'avoir, toute l'année, qu'un morceau de pain et un peu de viande, et encore bien heureux d'en avoir.

Épreuves domestiques.

« Ma femme est accouchée heureusement, grâce à Dieu, d'une petite fille, le 25 janvier dernier; mais le Seigneur a jugé convenable d'abréger la carrière terrestre de cette petite créature, en la retirant à lui. Huit jours après sa naissance, elle quitta ce monde de larmes et de misères, pour s'envoler vers son Sauveur, où elle nous attend. Quoique nous l'eussions consacrée à Dieu dès les premiers jours de son court pèlerinage, nous avons senti profondément cette perte. De jour en jour davantage, le Seigneur nous apprend à ne plus compter sur rien, excepté sur sa fidélité, qui est immuable (1) ».

(1) L'on sait que madame Lemue a passé par une épreuve à peu

En se rendant à Colsberg, dans la colonie, pour y chercher les provisions dont la station de Morija avait besoin (1), et qu'il n'a pu y trouver qu'en partie, le missionnaire Arbousset a passé et repassé par le Calédon, et nous a donné, dans une lettre particulière, les renseignemens suivans sur cette station. Nous les joignons ici, comme pouvant servir à compléter ce qui a été dit jusqu'à présent sur les heureux commencemens de cet établissement.

Accroissement rapide de Calédon.

« En général, et c'est ici un fait qui mérite d'être spécialement mentionné, ce n'est pas chose aisée à un missionnaire au sud de l'Afrique, de réussir à rassembler autour de lui une population un peu considérable. Les chefs habitent sur des montagnes, et redoutent encore extrêmement de descendre dans la plaine; ils sont très-dispersés, et n'ont, la plupart, que peu de monde sous eux, cent, cent cinquante, deux cents âmes au plus; voilà, en moyenne, la population des villages, et il n'y a guère que les villes, où résident les principaux chefs, qui fassent exception. Point de désir d'instruction, car elle n'est point connue; point d'industrie; aucun germe de cette culture avancée, de ces arts, de ces métiers qui attachent si puissamment au sol : toute l'existence sociale est circonscrite dans les soins que demande la prospérité du bétail. Or cette vie nomade, simple et peu exigeante d'ailleurs, maintient ces hordes dans leur ancien état de barbarie, restreint extrême-

près semblable. Le 22 juillet 1834, elle est accouchée d'une petite fille morte, après beaucoup de souffrances et un grand danger.

(*Rédacteurs*).

(1) Page 109 et suiv.

ment notre influence parmi elles, et paralyse nos meilleurs efforts.

« La formation prompte, ou pour mieux dire encore, improvisée de Calédon, est un fait unique dans l'histoire des missions de ces contrées. Plusieurs petits chefs, chassés du nord, et épars ici et là dans un giron limité, sur les rives de l'Orange, qui savaient déjà ce que c'est qu'un missionnaire, et combien les blancs, en général, l'emportent sur les Béchouanas, n'attendaient qu'une occasion favorable pour se réunir et concourir à se protéger mutuellement. Cette occasion se présente ; un missionnaire s'offre pour les rassembler et les instruire ; il leur propose un emplacement le plus favorable à la prospérité du bétail et à l'agriculture, le mieux situé de tous ceux connus dans ces contrées : ils se rassemblent, et bientôt le vieux Mordenaar's-port (1) se verra peuplé de tant d'habitans, qu'on sera obligé de dire : C'est assez; n'y venez plus! — On se plaît singulièrement, au sortir des déserts, où l'œil se fatigue en vain à chercher un petit village, un hameau, un simple berger dans la vaste étendue des plaines; on se trouve, dis-je, agréablement surpris, lorsque tout-à-coup on aperçoit sur une belle colline quelque chose qui a tout l'air d'une ville, qui en est une effectivement, et même une ville populeuse; on contemple avec admiration ces groupes de huttes, ces troupeaux, ces jardins et cette maison du missionnaire, qui fait face à l'Orange. En qualité de missionnaire soi-même, on éprouve un sentiment de joie et de reconnaissance presque inexprimable envers le Seigneur. »

---

(1) C'est-à-dire *Passage-du-Meurtrier*. Ce nom, très-usité dans ces contrées, fut donné autrefois à ce lieu-ci, à cause des meurtres qu'y commirent anciennement les fermiers hollandais sur les Bushmen qui l'habitaient.

NOUVELLES RÉCENTES (1).

Destruction de l'établissement portugais de la baie de Delagoa.

Les journaux du Cap renferment la triste nouvelle que Dingan, chef des Zoulas du midi, est tombé à l'improviste sur l'établissement portugais de Delagoa ; qu'il l'a complètement ruiné et qu'il en a massacré presque tous les habitans.

Quant aux stations missionnaires, qui ont souffert de l'invasion de Cafres, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (2), l'on sait maintenant que les colons de l'établissement méthodiste de Mont-Coke ont dû se réfugier dans celui de Wesley-ville ; que le missionnaire Ayliff de Butterworth a été forcé de quitter le territoire, qu'il occupait, et de se retirer avec des marchands européens, au milieu d'une tribu de Tambouquis demeurés fidèles ; que Tyali, chef des Cafres révoltés a détruit la station écossaise de Chumie ; et que *trente-cinq* missionnaires s'étant placés sous la protection militaire des Anglais, ont été chercher un asile dans la colonie. Heureusement aucune des stations françaises ne se trouve dans le voisinage de ce théâtre de désolation ; mais nous n'en devons pas moins prier le Seigneur pour ce pays ; car la guerre, qui s'en est suivie entre le gouvernement de la colonie et les Cafres, n'est pas une atmosphère dans laquelle puisse vivre et prospérer l'œuvre paisible de la propagation de la Bonne-Nouvelle, et aussi long temps que les hostilités dureront, il ne sera guère possible que les missionnaires retournent à leur poste.

---

(1) Faute de place nous sommes obligés de renvoyer au numéro prochain, les lettres reçues des stations de Morija et de Béerséba.

(*Rédacteurs.*)

(2) P. 127.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

STATION DE MORIJA. — *Lettre de M. Casalis.*

Morija, 12 décembre 1834.

Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions Évangéliques.

« Messieurs et très-honorés Frères,

L'École de Morija.

« Si je ne savais le prix que vous attachez à la régularité de notre correspondance, le manque presque absolu de faits nouveaux me déciderait à différer encore l'envoi de ce journal. Cette disette de faits, Messieurs, provient d'une cause dont nous devons nous réjouir. Grâces à Dieu, la Station de Morija a pris un degré de consistance et de stabilité qui nous permet de vaquer à l'objet principal de notre vocation, et nous sommes entrés, jusqu'à un certain point, dans le genre de vie régulier et, par conséquent, un peu monotone du ministre de l'Évangile.

« Conformément au plan dont je vous donnai connais-

sance dans mon journal du 26 mai courant (1), nous avons commencé à nous créer un district missionnaire. Chaque dimanche, un de nous monte à cheval pour aller prêcher au dehors. Nous avons dû cependant nous restreindre jusqu'ici à quatre ou cinq villages (2) et à Bossiou. Dès que les travaux matériels seront tout-à-fait terminés, nous pourrons nous absenter pendant la semaine et nous étendre au loin. Les prédications sont généralement bien suivies et paraissent exciter de l'intérêt. C'est surtout sur Bossiou que se porte notre attention. Nous y allons tous les quinze jours.—Le dimanche matin de bonne heure Moschesh rassemble les enfans, avant qu'ils descendent de la montagne pour paître les troupeaux, et nous tenons l'école sur la place publique.

« Les enfans doivent être propres, et nous commençons toujours par l'examen des mains et de la figure ; ceux qui ont négligé de se laver sont renvoyés avec une forte réprimande. Après ce premier soin, plus essentiel qu'on ne le croirait, surtout dans ces pays-ci, les enfans se mettent en rang, et nous leur faisons chanter, en battant la mesure, ce cantique d'introduction :

Re atla go ituta,
Go bala le bina
Baruti ba re ruta
A re ba utlua.

« Nous venons apprendre à lire et à chanter; les missionnaires nous instruisent ; écoutons-les ».

« Le chant terminé, suivent les exercices de lecture.

(1) Page 37.

(2) Ces villages sont ceux de Koboro, Chakane, Celialia, Mogale, Ramaniola et Letsapo. Leur population moyenne peut être d'une centaine de personnes chaque.

Pour suppléer au défaut de tableaux, nous tenons à la main, et de telle manière qu'elle soit bien vue, une grande feuille imprimée en gros caractères; on montre une lettre à tous les enfans, et l'un d'eux, qu'on désigne arbitrairement, doit sortir des rangs et venir indiquer avec un petit roseau la lettre qui a été montrée. Les élèves s'attendant à être appelés au moment où ils y pensent le moins, sont obligés de faire d'autant plus attention. — Des exercices de lecture nous passons aux instructions religieuses. Ici encore, il a fallu chercher un moyen d'aider la faiblesse des enfans. A cet effet, nous leur faisons répéter tous ensemble à haute voix des sentences courtes et précises qui renferment certaines vérités capitales, telles que celles-ci : « *Morimo ò bopile lefatsi le batu botle.* » Dieu a créé la terre et tous les hommes. « *Jesu-Kereste 'nguana a Morimo ò re shuetse.* » Jésus-Christ, Fils de Dieu, est mort pour nous, etc., etc.» La prière de clôture est aussi répétée phrase après phrase. — Le culte public a lieu entre dix et onze heures. Je me dispense de vous rendre compte de la manière dont nous le conduisons, vu que le frère Arbousset l'a déjà fait dans son dernier journal (1). Vers cinq heures de l'après-midi les gens se rassemblent de nouveau, et nous leur récapitulons d'une manière plus intime et plus familière les vérités qui leur ont été annoncées le matin. Moschesh prête la plus sérieuse attention à tout ce qu'il entend. L'idée du péché, tout-à-fait nouvelle pour lui, paraît le préoccuper, et il s'est fait répéter plusieurs fois l'énumération des actes contraires à la loi de Dieu.

---

(1) *Voyez* page 102 et suiv.

Expédition du docteur Smith.

« Un événement qui a excité au plus haut point l'intérêt des Bassoutos, et n'aura pas peu contribué, je l'espère, à augmenter le respect et l'admiration de ce peuple pour les institutions européennes, c'est le passage de l'expédition du docteur Smith (1). Ce naturaliste distingué est chargé par le gouvernement, non seulement d'explorer le sud de l'Afrique, mais encore d'établir entre les chefs indigènes et la colonie des rapports d'amitié et de confiance. Il a fait présent à Moschesh, au nom du roi d'Angleterre, d'une superbe médaille et d'un manteau. J'ai été appelé à lui servir d'interprête pendant tout le temps qu'il a passé dans nos quartiers, et il m'est doux de pouvoir témoigner qu'il n'a négligé aucun moyen de faire sentir aux natifs le prix des instructions religieuses qu'ils reçoivent.

« Je demeure dans les liens de la foi,

« Votre dévoué serviteur,

« E. CASALIS. »

STATION DE BEERSÉBA. — *Lettre de M. Rolland.*

Depuis le cinq février de la présente année, M. Rolland n'est plus le compagnon d'œuvre de M. Lemue à Motito. Les interminables guerres entre Mousselékatsi,

---

(1) « *Central Africa expedition* ». Chef, M. le docteur Andrew Smith ; peintres, MM. Bell et Stobber ; en outre, M. Borris, chargé des observations astronomiques ; M. Edie, capitaine d'infanterie ; huit à dix soldats, etc., etc. — Le Journal des Missions évangéliques a souvent fait mention de cette grande entreprise.

les Korannas et les Griquas, lui faisant désespérer de pouvoir avant bien long-temps, aller reprendre possession de Mosika, dans le pays des Baharoutsi; d'un autre côté, Mahura ayant quitté Lattakou, avec sa tribu de Batlapi et laissant le pays presque désert; enfin la station de Motito étant beaucoup trop petite pour fournir assez d'occupation et de travail à deux missionnaires, M. Rolland s'est décidé à lever sa tente et à venir la planter au midi, dans le voisinage de ses autres frères, où il avait l'espoir de trouver un champ d'activité plus vaste. C'est ce qu'il a fait en fondant, sous le nom de Beerséba, une cinquième station missionnaire française, à égale distance à peu près de Calédon et de Morija. Dans une lettre datée de Beerséba, 20 avril 1835, il nous fait lui-même le récit de son départ de Motito, de son voyage à travers le désert, de son arrivée à Calédon, et de son établissement à Beerséba, en ces termes :

« Tout étant prêt pour notre départ, nous prîmes congé de M. et de Mme. Lemue, et partîmes pour Calédon, le 5 février dernier. Comme le principal but de mon voyage était de trouver une fontaine assez forte pour subvenir aux besoins de quelques centaines de personnes, je me frayai, dans cette vue, une route au travers du désert. Chaque jour, je prenais les devants à cheval pour chercher de l'eau et un endroit pour y passer la nuit. Je découvris plusieurs petites fontaines durant les huit premiers jours, toutes insuffisantes pour un établissement, à l'exception d'une seule qui se trouve aux environs de Boutchaap. Mais comme elle est située dans un fond, elle n'aurait été d'aucune utilité pour les jardins, et point de jardins, point d'indigènes. En outre, presque toutes les eaux de ces quartiers-là étant saumâtres, le terrain en est extrêmement stérile. Je trouvai Boutchaap abandonné et toutes les maisons brûlées ou démolies. L'E-

glise seule subsistait encore. Vous savez sans doute que les missionnaires Wesleyens ont abandonné cet endroit à cause de ses mauvais pâturages. Ils sont maintenant sur les terres des Moschesh avec les gens de leurs stations (1). Je partis de Boutchaap, le 16, et ayant été retenu deux jours par la rivière Hart qui se trouvait haute, je n'arrivai à la rivière Jaune que quatre jours après, c'est-à-dire le 22 février.

Passage dangereux de la Rivière Jaune.

« Il y avait alors 12 pieds d'eau dans cette rivière, et ce ne fut qu'après trois semaines d'attente et lorsque les eaux furent réduites à 4 pieds de profondeur que je me décidai à la traverser. Je pris à gages pour m'aider, une douzaine de Buschmen, moyennant des grains de collier. Ils passèrent d'abord mes brebis à la nage et réussirent à merveille. Voici comment ils s'y prirent : Ils amenaient sur le rivage une vingtaine de brebis, puis formaient un demi-cercle en dessous du courant et les poussaient en nageant du côté du rivage opposé. Mon waggon de bagage passa ensuite assez bien. Les Buschmen nageaient en dessous à côté des bœufs, criant et battant des mains dans l'eau pour les empêcher de s'arrêter au milieu et d'être emportés par le courant. Le waggon où j'étais avec ma femme et une petite fille qui nous est née à la fin de septembre dernier, passa ensuite. Mais, ayant heurté contre une racine, le waggon s'arrêta, les bœufs s'entre-mêlèrent ; en sorte que ce ne fut qu'après avoir combattu pendant trois heures contre le courant que nous pûmes atteindre le bord opposé. Durant l'intervalle, je fis passer notre petite fille à la nage par les Buschmen et ma

(1) *Voy.* 9e année, p. 298.

femme ensuite. Je restai dans le waggon pour faire travailler les gens qui commençaient à se laisser étourdir dans une eau qui coulait avec une rapidité telle qu'elle les emportait presque. Ce passage de l'Écriture était alors présent à ma mémoire : *Invoque-moi au jour de ta détresse*, et je pense que jamais je ne priai avec plus de foi et d'ardeur. Le Seigneur ne tarda pas à nous entendre et à nous délivrer ; car bientôt nous arrivâmes sur le rivage et nous pûmes ensemble bénir Dieu qui venait de nous conserver par un effet de sa miséricorde. Durant mon séjour près de cette rivière, je recueillis une quantité de cailloux ou quartz siliceux. Si je trouve une occasion pour vous en envoyer des échantillons, je le ferai ; et s'ils peuvent vous être de quelque utilité, je pourrai vous en envoyer davantage.

Arrivée à Calédon.

« Je partis de la rivière Jaune, le 13 mars, et après cinq jours de marche nous traversâmes le Modder. Le lit de cette rivière est très-profond, et nous fûmes obligés de faire un chemin dans le banc opposé pour pouvoir en sortir. Il n'y avait que très-peu d'eau. De là nous nous rendîmes à Red-river en deux jours, et nous la traversâmes aisément dans le même endroit où nous l'avions passée, il y a cinq ans. Comme il n'y avait plus de rivière pour nous retenir, nous pûmes continuer notre route sans interruption jusqu'à Calédon. Ce fut le 27 mars que nous eûmes la joie d'embrasser le frère et la sœur Pellissier ainsi que frère Gosselin. Nous fûmes fort réjouis de les trouver en bonne santé et de voir cette station dans un état prospère. L'extérieur va bien ; l'école fait des progrès ; le service divin est assez fréquenté, et il y a quelques âmes qui s'enquièrent de leur Sauveur. Que

pourrait-on souhaiter de plus, vu le peu de temps qu'il y a que cette station est établie?

Fondation de Beerséba.

« Après nous être entretenus ensemble sur ce qu'il y avait de mieux à faire dans ces quartiers, nous nous décidâmes à partir à cheval la semaine après mon arrivée à Calédon, pour visiter un endroit auquel les fermiers ont donné le nom de Sept-Fontaines, et où quatorze d'entre eux avaient séjourné pendant dix-huit mois que l'herbe manquait dans la colonie. Cet endroit nous plut extrêmement, sous tous les rapports, et nous en prîmes aussitôt possession au nom de la Société des Missions Evangéliques de Paris. Il est situé sur la rive nord du Calédon entre la station du frère Pellissier et Morija, sur une même ligne N.-E., environ à 18 lieues de la première de ces stations et à 20 lieues de la seconde. Comme le nom de Seven-Fountains (sept fontaines) est un nom très-commun dans la colonie, j'ai cru devoir le changer en celui de *Beerséba* (1), parce que, comme à Agar, et ensuite à Abraham, le Seigneur m'a donné de l'eau. Des sept fontaines qu'il y avait ici, il n'y en a plus que deux qui coulent. La principale sort de la base d'une montagne ronde, d'environ six cents pieds de hauteur. Ses eaux ont un goût un peu sulfureux, qu'elles perdent après avoir coulé hors de leur bassin. Elles sont aussi un peu tièdes. Son lit a deux pouces de profondeur sur un pied de largeur; elle est par conséquent l'une des plus fortes fontaines de ce pays. Je n'en connais point de plus considérable de ce côté de l'Orange, excepté le Kourouman. La seconde est beaucoup moins forte, mais l'eau en est fraîche et agréable à boire. Outre ces deux fon-

(1) Le mot hébreu Beerséba signifie *sept fontaines*.
(*Rédacteurs*).

taines qui pourront arroser une centaine de jardins, il se trouve à trois minutes d'ici un petit ruisseau, dont les eaux ne peuvent pas être détournées, mais qui serviront à abreuver le bétail. De plus, le Calédon n'est qu'à dix minutes d'ici : l'eau n'y manque jamais, et il y a du bois en abondance sur ses bords. Après avoir trouvé un emplacement aussi convenable, il fallait chercher du monde pour y venir habiter; c'est de quoi nous nous occupâmes la semaine suivante. Nous fûmes, les frères et moi, visiter les chefs d'un village, à 4 lieues de Calédon, d'environ 90 familles de Barolong, et nous les invitâmes à venir se fixer à Beerséba. Après avoir appris quel était notre dessein et s'être enquis de l'endroit où nous voulions les conduire, il nous promirent de venir après avoir terminé les cérémonies de la circoncision qui devaient encore durer deux mois. En attendant, l'un des petits chefs de ce village nous dit qu'il désirait se rendre ici en même temps que nous, si nous pouvions lui aider à s'y transporter. En conséquence, je partis le 7 avril pour l'aller chercher avec le waggon de frère Gosselin qui retournait à Morija. Moë, c'est le nom de ce chef, envoya avec moi sa femme, ses enfans et huit autres personnes, et le 9 suivant nous partîmes pour Beerséba où nous arrivâmes le 12 avril. Dès-lors six autres familles sont arrivées. D'autres personnes sont venues pour voir l'endroit et m'ont promis de venir dans une quinzaine de jours. Mon waggon doit aussi partir pour aller chercher Moë et quelques autres. C'est ainsi que peu à peu ma station se peuplera. Le frère Pellissier m'écrit que je n'ai pas besoin de me mettre en peine pour avoir du monde, qu'il en viendra assez. Il faut l'espérer ainsi. Frère Gosselin ne resta ici qu'un jour et partit pour Morija.

Du 1er Mai. « Frère Casalis a eu la complaisance de me rendre une courte visite : c'est un bien cher frère ;

nous avons passé d'agréables momens ensemble. Nous avons parlé de nos conférences, et nous pensons qu'étant maintenant plus rapprochés, nous les commencerons cette année. Il a aussi approuvé la fondation de cette station, comme la note ci-jointe le témoigne. C'est ainsi qu'avec le consentement de tous mes frères, j'ai mis la main à l'œuvre avec un nouveau courage et avec le désir de racheter le temps. Ce que nous avons fait, Messieurs, n'aura de poids que lorsque vous aurez sanctionné nos démarches. C'est dans l'espérance que vous voudrez bien m'autoriser à continuer, que j'ai la satisfaction de vous présenter, Messieurs et très-honorés frères, l'assurance de mon amitié chrétienne et de la haute estime que vous porte

« Votre dévoué serviteur, »

« S. ROLLAND. »

P. S. Nous avions cru que le terrain n'appartenait à personne, mais Mòschesch l'a réclamé et m'a fait dire qu'il était très-content de ce que je suis venu ici, et que je pourrais l'avertir des mauvais desseins que pourraient former contre lui, Danster, chef cafre, et les Korannas qui demeurent de l'autre côté du Calédon, l'un à six et les autres à quatre lieues d'ici. Je viens d'apprendre par une note du frère Casalis, que Moschesh est parti avec huit cents hommes pour aller, dit-il, redemander une partie de son bétail qu'Hinza, chef cafre, lui a enlevée. Tous les hommes de Morija sont avec lui. J'espère qu'il ne se battront pas et que la station n'en souffrira pas.

S. R.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

L'Évangile à la Nouvelle-Zélande (1).

Un missionnaire, qui a séjourné de longues années à la Nouvelle-Zélande, le révérend W. Yate, de la société épiscopale, est de retour à Londres depuis quelque temps. Au dernier anniversaire de la société des Missions de l'Eglise épiscopale, il a prononcé un discours rempli de faits, qui a puissamment intéressé l'assemblée. Il y a vingt ans que la Nouvelle-Zélande n'était connue en Europe, que comme un repaire de cannibales; et voyez, d'après le rapport de M. Yate, ce qu'elle est devenue en peu d'années ! Ceux de nos lecteurs qui ont lu, dans ce journal, l'origine et les commencemens difficiles de la mission dans ce pays (2), béniront Dieu, sans doute, du changement qui s'y est opéré. Il est dû, après Dieu, aux efforts persévérans et infatigables des missionnaires anglais, de la Société épiscopale et de la Société Wesleyenne de Londres. Le discours de M. Yate ne présente pas une histoire de l'origine et des progrès de cette mission; et l'on y chercherait en vain un résumé complet de son état actuel. Mais, en échange, il est riche de ces faits de détail, et de ces observations qui jettent un grand jour sur un pays qui, au moyen du christianisme, commence à sortir de sa barbarie. Nous en communiquerons la substance à nos lecteurs :

(1) *Voyez* page 197, et 9e année, page 103.
(2) *Voyez* 3e année, p. 116 et suiv.

Il dit que, dans la Nouvelle-Zélande, la porte est aujourd'hui grande ouverte aux missionnaires chrétiens; qu'ils peuvent parcourir le pays en long et en large, et aller de l'est à l'ouest, du nord au midi, sans être inquiétés. Il peut assurer qu'il y a peu d'individus qui ne fussent en état de recevoir efficacement l'instruction, soit par le moyen des écoles, soit par la prédication de l'Évangile, s'il y avait des missionnaires en nombre suffisant pour la leur procurer. Sept stations existent déjà, qui sont occupées par les agens de la Société épiscopale. La quatrième station, celle dans laquelle il a surtout travaillé, est celle de Waimate. Les natifs étaient venus en grand nombre demander instamment qu'on les instruisît, afin que, selon leurs propres expressions, *leurs cœurs pussent devenir frères par l'amour de Christ*, afin de cesser de vivre comme ils avaient vécu jusqu'alors.

La cinquième station, Kaitaia, fut également fondée à la pressante requête des indigènes, qui demandaient instamment le bienfait d'une instruction chrétienne. Ils en avaient vu les bons effets chez leurs voisins, et désiraient jouir des mêmes avantages. Ils avaient été auparavant dans un état de guerre continuelle, et ils désiraient, disaient-ils, « que leurs massues fussent brisées en deux, que leurs fusils fussent vides de balles, que les pointes de leurs lances fussent cassées, et ils souhaitaient de vivre comme des frères, dans la paix et dans la charité, ainsi que le faisaient ceux qui avaient été instruits ». Lorsque les frères surent que cette peuplade se montait à près de cinq mille âmes, et qu'elle vivait à une distance considérable, il fut décidé, sur-le-champ, de fonder une station missionnaire au milieu d'elle. Une chapelle fut élevée, des écoles furent ouvertes, et environ quatre-vingt-dix personnes s'y sont jusqu'à présent soumises à l'Evangile.

La sixième station est sur le bord de la Tamise, où les

missionnaires ont travaillé long-temps dans la crainte et l'anxiété. Les natifs du midi avaient été long-temps en état de guerre constante avec ceux de la Baie des Iles; ceux-ci leur avaient causé d'immenses pertes; ils avaient détruit plusieurs de leurs tribus, et l'inimitié semblait aller en croissant. Ils avaient prévenu les missionnaires que, si quelqu'un de la Baie des Iles tentait de venir s'établir auprès d'eux, il n'y resterait pas long-temps, vu qu'ils le chasseraient ou le tueraient. Mais Dieu avait préparé ses serviteurs à intervenir avec succès dans cette circonstance. Trois mille habitans de la Baie des Iles furent empêchés, par leur moyen, de continuer leur œuvre de destruction; ils envoyèrent même quelques personnes, au péril de leur vie, pour demander aux missionnaires de leur donner la même instruction qu'à leurs compatriotes. L'on en vint de part et d'autre, à une entrevue à laquelle assistèrent près de quinze cents naturels. A peine eurent-ils débarqué, que quelques-uns des chefs annoncèrent qu'ils avaient à parler. Ils désignèrent d'abord un vieux chef, qui parla pendant près d'une heure, et qui se servit, à peu près, des mêmes expressions que le peuple de Kaitaia dans une semblable occasion. « Les missionnaires, dit-il, sont venus dans ce lieu, j'en suis sûr, pour briser les pointes de nos lances, pour rompre nos massues en deux, pour faire sortir les balles de nos fusils, pour planter nos baïonnettes dans le sol, pour réunir et réconcilier les deux tribus et les faire vivre en paix. » Un seul cri partit alors de toute cette assemblée : *Nous voulons les avoir, nous voulons les avoir! Et alors notre tribu vivra en paix avec ses voisins, et nous ne nous tuerons plus les uns les autres, comme nous avons fait jusqu'à présent.* La manifestation de pareils sentimens procura une grande joie aux missionnaires; elle les convainquit que le Seigneur était à l'œuvre parmi ce

peuple, quoiqu'ils n'y eussent pas pris garde. Le gros des indigènes attendait l'issue de la conférence avec anxiété. Les missionnaires répondirent que toutes les fois qu'ils voulaient entreprendre quelque affaire, ils avaient l'habitude de demander à Dieu direction et assistance. « C'est bien, dirent alors les sauvages, cherchez donc secours et direction auprès de Dieu. » M. Yate leur dit que l'intention des missionnaires était d'avoir un service, à la suite duquel il leur exposerait leurs vues au sujet de la demande faite par les chefs. Il indiqua donc un cantique, et l'entonna avec cinq à six jeunes gens qui l'accompagnaient. A son grand étonnement, il remarqua que le plus grand nombre, non-seulement connaissaient les paroles de ce cantique, mais y joignaient leur voix et le chantaient avec lui. Quand il commença à lire la liturgie, sa surprise fut plus grande encore; tous s'unirent à lui de cœur pour faire la même confession. Cette énigme s'expliqua plus tard. Un jeune garçon qui avait vécu avec lui, et qu'il avait affranchi de l'esclavage au moyen de deux ou trois couvertures données en échange, avait passé quelque temps parmi eux dans une visite qu'il avait faite à ses connaissances, et comme il avait sur lui son livre d'hymnes et de prières, il avait établi chez eux une espèce d'école où il enseignait à ceux qui le désiraient, le chant des hymnes qu'il connaissait, et où il faisait la lecture de quelques portions de la liturgie.

M. Yate passa ensuite à quelques faits relatifs à l'œuvre missionnaire en général. Dans un voyage qu'il entreprit à cinq cents milles de la Baie des Iles, il fut partout reçu avec intérêt et cordialité. Les naturels désiraient ardemment connaître l'Évangile, sans savoir exactement à quoi cela les conduirait. Comme il avait parlé dans un endroit, de son dessein d'aller en Angleterre pour leur obtenir du secours, s'étant retiré le soir dans sa tente, il

entendit quelques naturels réunis qui disaient : « Il nous faut avoir une assemblée pour le retenir ici. Nous ne devons pas le laisser aller. Il dit qu'il va en Angleterre, et le vaisseau qui doit l'emmener est là ; mais il ne faut pas qu'il parte. Il sera notre esclave ; non pour nous procurer de la nourriture, mais pour nous enseigner. Oui, il sera notre esclave pour nous parler et nous instruire. Nous voulons le garder. » Comme M. Yate avait entendu cette conversation, il leur présenta, dès le lendemain matin, la chose comme grave et importante, et leur promit de faire usage de toute son influence pour leur procurer deux missionnaires, qui pourraient leur donner l'instruction qu'ils désiraient tant recevoir.

M. Yate a raconté un autre fait fort intéressant. Un vaisseau étant entré dans la baie, un homme de l'équipage avait réussi à attirer quelques naturels à bord, et les avait conduits à la Baie des Iles, où il se proposait de les vendre comme esclaves. Mais les missionnaires parvinrent à délivrer ces captifs, dans l'intention de les rendre à leurs amis. Ceux-ci qui les croyaient perdus, s'étaient abandonnés à toute la violence de leurs pratiques superstitieuses, pleurant, criant, se blessant et se meurtrissant eux-mêmes avec des couteaux, etc. ; mais quand le vaisseau qui portait les missionnaires parut en vue de la côte, et que ceux-ci annoncèrent aux indigènes qu'ils leur ramenaient leurs amis perdus, ce ne fut du côté des naturels qu'admiration et ravissement ; leur joie tenait de l'extase. Ils sautaient, dansaient, et exprimaient leur plaisir de toute sorte de manières. Aussitôt ils rassemblèrent quantité de provisions et les mirent aux pieds des missionnaires, les pressant de manger. M. Yate ajouta : Si cette nombreuse assemblée avait pu être témoin de la joie avec laquelle ces vingt-cinq esclaves furent reçus par leurs femmes, leurs mères, leurs sœurs et leurs frères,

elle en aurait certainement été touchée; et quand les missionnaires n'auraient obtenu d'autres succès que de rendre ces vingt-cinq esclaves à leurs familles, ce n'est pas en vain qu'ils auraient été envoyés par la Société.

M. Yate a parlé ensuite des écoles, dont l'une contient jusqu'à deux cent cinquante enfans; puis revenant à l'object direct de la mission, qui est la prédication de l'Evangile, il a dit qu'il ne se passe pas de jours que les missionnaires n'aient occasion de prêcher, et que beaucoup de personnes qui vivent à de grandes distances d'eux, ne leur demandent instamment des visites, ne fût-ce que pour peu de jours, en leur procurant toutes les facilités de voyage en leur pouvoir. Il n'en était pas ainsi quelques années auparavant, car ces mêmes gens étaient alors fort opposés aux missionnaires qui avaient voulu les visiter. Ils avaient déclaré saintes les routes et les rivières du pays, afin d'empêcher les missionnaires de les parcourir. Maintenant, non seulement ils voudraient que les missionnaires les instruisissent, mais encore qu'ils leur fissent des lois. Ils les consultent dans toutes les affaires difficiles, surtout dans celles qui regardent la paix et la guerre, et soumettent à leur approbation tout ce qu'ils ont fait ou se proposent de faire.

Les naturels ont adopté les habitudes des Européens. Ils désirent en particulier que l'on introduise chez eux les rites du culte anglican, soit pour le mariage, soit pour d'autres cérémonies. Ils abandonnent successivement leurs nombreuses superstitions. Trois cents nouveaux Zélandais ont embrassé franchement l'Evangile, et veulent vivre d'après ses saintes lois.

M. Yate a assisté au lit de mort de plus de quarante naturels convertis, et a été témoin de quelques scènes profondément édifiantes. Il ne saurait exprimer la joie qu'il a souvent éprouvée en voyant la fermeté de la foi

de ces jeunes chrétiens, la sincérité de leur amour pour Christ, et leur joie triomphante à l'aspect du sépulcre. Il s'est souvent écrié alors avec le prophète : « Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur. » Souvent des expressions comme celles-ci sont sorties des lèvres mourantes des Nouveaux-Zélandais : « Oh quand irai-je vers Dieu? quand verrai-je Jésus-Christ ! quand ne sentirai-je plus en moi aucun péché? quand n'aurai-je plus que de l'amour en mon cœur? quand serai-je devenu semblable à mon Sauveur ? »

La cruauté des naturels du pays va en diminuant; les guerres sont plus rares; l'infanticide est presque généralement aboli. Dans son premier séjour à la Nouvelle-Zélande, il avait été témoin de six infanticides. Il avait vu des mères briser la nuque et enfoncer le crâne des enfans qu'elles tenaient sur leur sein. Mais pendant les quatres dernières années qu'il y a passées, ce fait ne s'est répété qu'une fois dans le voisinage du port, où les naturels avaient été maltraités par des marins anglais en état de débauche.

On demandera sans doute par quels moyens des changemens aussi importans ont été obtenus. Les missionnaires ont passé de longues années avant de voir aucun succès, et leur patience a été souvent mise à de rudes épreuves, mais à la fin l'œuvre de Dieu a marché. Les moyens employés sont d'abord la prédication de l'Évangile, l'offre du salut gratuit par le sang de Christ à tous ceux qui veulent le recevoir. Ensuite les écoles, au moyen desquelles huit cents naturels ont été mis en état de lire la parole de Dieu pour eux, et cent autres rendus capables de l'expliquer plus ou moins parfaitement. Enfin la liturgie de l'Église anglicane, qui est si simple, si bien adaptée à toutes les circonstances de la vie, qu'elle est devenue un grand moyen de répandre la connaissance

de l'Évangile, et de faire avancer les âmes dans l'expérience des voies de Dieu.

Quant on sut que M. Yate partait pour l'Angleterre, beaucoup de naturels lui demandèrent *d'être leur bouche* auprès des chrétiens anglais. L'un d'eux en particulier lui demanda *d'être ses doigts* : « Oui, lui répondit M. Yate, mes doigts mettront sur le papier tout ce que vous désirez ». Cet homme avait chargé un vaisseau-royal de poutres en bois pour S. M. Britannique, et il désirait beaucoup que le roi d'Angleterre sût de qui lui venait ce présent. Une lettre fut donc écrite sous sa dictée, et il en fit copier ensuite, sur ses joues, la signature. Voici la traduction de cette lettre. « Me voici, moi, l'ami du capitaine Sadler. Le vaisseau est chargé et prêt à par-partir. J'ai appris que vous étiez autrefois capitaine de vaisseau (la lettre est adressée à Guillaume IV, roi d'Angleterre), c'est pourquoi, examinez les poutres que je vous envoie, et voyez si elles sont bonnes ou mauvaises. Si vous aviez guerre avec la France, il y a ici à votre service une certaine quantité de grands mâts pour vos vaisseaux de guerre. Je suis occupé à construire un vaisseau pour moi; mon vaisseau c'est un petit canot, et avec cela je n'ai besoin de rien. Les canots des naturels partent souvent chargés de pommes de terre et d'autres objets pour votre peuple. J'ai chargé un bâtiment de buffles et de deux vêtemens; ce sont les seuls biens que possèdent les Nouveaux-Zélandais. Si j'avais quelque chose de mieux, je le donnerais au capitaine Sadler pour vous le remettre. C'est ici tout ce que j'ai à vous dire.

« Moi, FITORE. »

A Guillaume, roi d'Angleterre.

Cette lettre, ajouta M. Yate, a été remise à S. M. par les lords de l'Amirauté.

M. Yate lut encore plusieurs extraits de lettres sur divers sujets intéressans.

Une de ces lettres entre autres, était d'un vieillard qui avait autrefois accompagné M. Marsden, en qualité de guide dans ses premiers voyages à la Nouvelle-Zélande. Pendant dix-huit ans, il s'était fortement opposé à l'Evangile. « Ne me dites rien de Jésus-Christ, disait-il. Je n'ai besoin de savoir quoique ce soit sur Dieu. Je suis content de m'en aller mon chemin, pourvu que je possède ce dont j'ai besoin; et si je dois aller en enfer quand je mourrai, eh bien! j'y descendrai. Il y a assez de gens autour de vous, prêchez-leur si vous le voulez; parlez-leur de Jésus-Christ si cela vous fait plaisir; pour moi je n'en ai pas besoin. » Eh bien! cet homme a été converti par la puissance de Dieu, et il a fait bâtir une chapelle dans laquelle, chaque dimanche, quelque missionnaire prêche l'Évangile du salut.

M. Yate a terminé en disant que le dimanche avant son départ, il a admis dans l'Eglise, par le sacrement du baptême, soixante indigènes de la Nouvelle-Zélande, dont quarante adultes et vingt enfans. Mais il y a malheureusement beaucoup d'ennemis de la croix dans ce pays, soit parmi les naturels, soit parmi les Européens. Ces derniers font tout pour entraver l'œuvre des missions. Ils ont établi partout des débits de liqueurs, où plusieurs natifs ont contracté l'habitude de boire *le feu liquide*. Dernièrement ils ont eu recours au ventriloquisme pour les tromper. Ayant appris cet art à un jeune homme, ils l'ont envoyé aux chefs pour les informer que tout ce que les missionnaires avaient enseigné était faux. On assembla le peuple, et le jeune homme s'offrit de faire un miracle pour prouver que les missionnaires n'avaient enseigné jusqu'ici que des mensonges. Mais pressé par la force de la vérité, ou manquant de courage lorsque le

moment fut venu, le jeune homme s'écria : Tout ce que les missionnaires ont dit est parfaitement vrai ; ils se sont seulement trompés sur le jour où il faut adorer Dieu. C'est le samedi et non le dimanche, qui doit être le jour consacré au culte. Il en appela alors à une pierre, puis à un arbre, les prenant à témoin qu'il disait la vérité. Cette affaire causa d'abord un peu de confusion, mais depuis la chose est tombée à plat; les indigènes ont découvert l'artifice employé pour les séduire, et chacun est retourné à la pratique de ses devoirs, comme on les lui avait enseignés d'abord.

OCÉAN PACIFIQUE.

ILES MARQUISES (1).

Quelques détails sur les indigènes de ce pays.

Plusieurs tentatives ont déjà été faites pour introduire le christianisme dans ces îles, et toujours sans succès. Les derniers efforts entrepris dans ce but, l'ont été par trois missionnaires américains, MM. Alexandre, Armstrong et Parker, qui quittèrent momentanément leurs stations dans les îles Sandwick, pour essayer de fonder une Mission à Nuuhiva, la plus considérable des îles Marquises ou Washington. Ils y sont restés depuis le mois d'août 1833 jusqu'au mois d'avril 1834, et pendant ce temps-là, ils ont éprouvé des difficultés qui les ont forcés à abandonner une terre ingrate et inhospitalière.

Nous communiquerons ici à nos lecteurs, quelques

(1) *Voy.* 3e année, p. 289.

fragmens de leurs journaux, qui serviront à montrer que si, dans certaines contrées, comme dans la Nouvelle-Zélande, par exemple, dont il vient d'être fait mention, Dieu couronne de riches bénédictions les travaux de ses serviteurs, dans d'autres, il exerce leur patience et met leur foi à de rudes épreuves. Les détails dans lesquels nous allons entrer auront aussi pour effet, nous l'espérons, de raviver les sentimens de compassion que doivent éprouver des âmes chrétiennes, pour de malheureux païens qui repoussent l'Evangile qu'on leur apporte avec tant d'amour, et de rendre leurs prières plus ferventes et plus efficaces en faveur de ces êtres abusés.

Voici d'abord comment ces Messieurs rendent compte des dispositions que les naturels apportaient au culte divin : « Leur conduite a été pour nous la plus sévère des afflictions, presque toutes les fois que nous avons essayé de leur prêcher. Les uns se couchaient et dormaient; les autres riaient et causaient; ici ils se querellaient au sujet des choses qui leur étaient dites; là ils se moquaient, contrefaisaient le prédicateur, et cherchaient à exciter l'hilarité chez leurs compagnons; plus loin c'était un homme qui fumait sa pipe; ailleurs c'était un individu qui s'occupait à tordre une corde, et souvent le bruit était tel que le prédicateur avait peine à s'entendre lui-même. Lorsque nous les invitions à se tenir tranquilles et à nous écouter, ils répondaient : « Oui, « asseyons-nous, soyons tranquilles et écoutons. — « Assieds-toi là tranquillement, toi, » disait celui-ci à son compagnon, et en même temps, il faisait semblant de le frapper ou de lui jeter une pierre; l'autre ripostait et tous partaient par un éclat de rire. Ainsi l'assemblée n'était souvent que bruit et confusion, et il est arrivé plus d'une fois, que la moitié de nos auditeurs s'en sont allés en éclatant de rire et en se moquant. »

Ailleurs ils s'expriment ainsi sur le même sujet : « Tout ce que nous avons dit aux indigènes sur la fausseté de leur religion et sur la nature du vrai Dieu, a été accueilli très-défavorablement par eux. Ils grinçaient les dents lorsque nous cherchions à les convaincre que leurs dieux n'étaient que des idoles. Au milieu et quelquefois même au commencement du discours, il n'était pas rare d'entendre l'un d'eux dire *Titava*, c'est-à-dire, tout cela n'est que mensonge. Le vieux chef Hape a reçu avec le dernier dédain, tout ce que nous lui avons enseigné sur le Christianisme; il se moquait de nos exercices religieux et nous demandait, en souriant malicieusement, si c'était là la manière dont nous servions notre Dieu. Dans un moment de colère, il s'est écrié : Pourquoi votre Jéhovah ne me guérit-il pas, s'il en a le pouvoir? Et lorsqu'il prononçait son nom, il y ajoutait ordinairement les termes les plus obscènes que l'on puisse concevoir. »

Même indifférence et même légèreté à l'école; même répugnance pour toute instruction.

Voici les idées que les indigènes des îles Marquises se forment de l'Être-Suprême, et les rites superstitieux que les missionnaires ont trouvés établis au milieu d'eux. Leur *Mana*, ou Dieu souverain, se distingue par son extraordinaire habileté à tuer les hommes, au moyen de certaines conjurations dont il possède le secret. Au fond, ce Dieu n'est autre chose, selon eux, que l'esprit d'un *taua* ou magicien qui a quitté ce monde, et qui passe pour posséder un pouvoir surnaturel; et pourtant durant leur vie, ces *taua* ne sont ni beaucoup craints ni beaucoup respectés. Lorsqu'un *taua* meurt, son esprit (*kuhaue*) monte au ciel (*aki*), où il se sustente en mangeant du fumier, et d'où cependant il exerce un certain empire sur les hommes et sur les élémens. Comme ces *taua* ont été très-nombreux, les dieux de

Nuuhiva sont par conséquent en fort grand nombre, et chaque tribu ou clan a ses divinités particulières. Ils n'ont pas l'idée d'attribuer des perfections morales à de pareils dieux, aussi toutes les fois que les missionnaires leur parlaient des attributs de Jéhovah, leur langage leur était inintelligible.

Les indigènes des îles Washington ont quelques légères traces de cérémonies religieuses, ainsi, par exemple, des chants avec accompagnement de tambour. Lorsqu'ils ont été heureux à la pêche, ils entonnent certaines chansons dans lesquelles ils reconnaissent la faveur du Dieu qui les a protégés. A la mort de quelqu'un de leurs parens, ils se réunissent pour chanter et faire du bruit pendant trois jours; quand c'est un chef qui est mort, les cérémonies durent plus long-temps, et se terminent toujours par une fête. Dans ces sortes d'occasions, l'on offre des victimes humaines, non comme expiatoires, mais simplement comme une dette due au *taua;* si l'on n'était pas exact à lui payer ce qui lui est dû, il s'en vengerait immanquablement en détruisant leurs récoltes, ou de tout autre manière.

Comme un ruisseau ne remonte pas au-dessus de sa source, de même la conduite d'un homme n'est jamais meilleure que ses principes. On ne s'étonnera donc pas que nous ajoutions qu'en conséquence de ces grossières superstitions, les indigènes des îles dont nous parlons sont adonnés à toute sorte de vices. Les missionnaires affirment que la description que l'apôtre Paul fait au chapitre I des Romains, v. 29-32, et au chapitre III, v. 10-18, leur est entièrement applicable. Ils sont de plus menteurs et voleurs au suprême degré. Il ne s'est presque pas passé de semaine que les missionnaires ne se soient vu dérober quelque article des objets leur appartenant, et dans les derniers temps de leur séjour aux Marquises,

chaque nuit, pour ainsi dire, ils ont été attaqués et obligés à cause de cela, de faire la garde pour ne pas être pillés. Plus d'une fois en se levant en sursaut, ils ont trouvé derrière les contrevents de leur chambre à coucher, une troupe d'indigènes armés de longues perches avec un crochet au bout, et se disposant à leur enlever les objets suspendus près de la fenêtre ou au chevet de leur lit.

Les tribus des diverses îles de ce groupe, sont constamment en guerre les unes avec les autres, et se livrent au plus horrible cannibalisme. Les missionnaires ont causé sur ce sujet, avec plusieurs habitans de Nuuhiva, qui leur ont avoué qu'ils avaient mangé de la chair humaine. Les plus féroces de tous sont les Taipis, et comme ils étaient en guerre avec les indigènes du district où résidaient les missionnaires, ceux-ci ont plus d'une fois craint qu'ils ne vinssent se pourvoir de victimes humaines dans le quartier qu'ils habitaient, et qu'ils ne fussent eux-mêmes désignés pour servir de pâture à ces barbares anthropophages. On les avait avertis de se tenir sur leurs gardes, attendu que les *Taipis* étaient résolus à mettre le feu à leurs maisons, et à enlever leurs personnes, et ils ont en conséquence dû veiller plusieurs fois, le fusil au bras.

On offre des victimes humaines dans deux occasions, pendant la maladie et à la mort d'un *taua.* Pendant sa maladie une seule suffit; à sa mort, il en faut au moins trois. Celles qui ont été choisies pour cela sont conduites dans une maison *tabou*, c'est-à-dire sacrée, où elles sont gardées pendant trois jours; au bout de ce temps-là, on les tue, on les coupe en morceaux et on les mange. L'un des chefs les plus influens de l'île, avouant un jour franchement aux missionnaires qu'il s'était nourri de chair humaine, ajouta qu'elle avait très-bon goût.

Nuuhiva est divisée en trois districts, comprenant ensemble 5,335 âmes. Il est fort difficile de passer d'un district dans l'autre, par la raison qu'ils sont séparés les uns des autres par des vallées et des précipices presque perpendiculaires, et qu'il est fort difficile de franchir.

MM. Alexandre, Armstrong et Parker étaient venus des îles Sandwick aux îles Marquises, comme explorateurs et dans le but d'examiner s'il ne serait point possible de fonder une Mission parmi ces idolâtres ; mais le séjour de neuf mois environ qu'ils y firent, suffit pour les convaincre qu'eu égard aux difficultés insurmontables dont il vient d'être fait mention, il fallait renoncer pour le moment, au projet d'introduire le christianisme dans ces îles, quand tant d'autres champs de travaux déjà blancs pour la moisson, appelaient les efforts des missionnaires chrétiens.

Aperçu sommaire de l'état actuel des missions parmi les Juifs..

Nous avons rarement entretenu nos lecteurs des efforts faits par l'Eglise chrétienne, de nos jours, pour ramener au Seigneur notre Dieu le cœur des enfans d'Israël, et pourtant, c'est ici une partie bien importante de l'œuvre missionnaire, et qui doit d'autant plus attirer notre attention et solliciter nos prières, qu'elle est accompagnée de plus de difficultés, et qu'elle excite en général parmi les chrétiens, moins d'intérêt que les missions proprement dites, chez les nations païennes. Le onzième rapport de la Société de Berlin, pour l'Avancement du Christianisme parmi les juifs, nous met à même aujourd'hui d'offrir à nos abonnés, un tableau général des travaux entrepris pour la conversion des juifs; et nous nous réservon le

plaisir de leur communiquer plus tard, les détails qui nous parviendront de cette partie du règne de Dieu.

Dans les États prussiens, la Société de Berlin, qui se trouve dans des rapports directs et intimes avec la société de Londres (London Society for promoting Christianity among the Jews), travaille à amener les juifs à la foi, en leur envoyant des missionnaires, en fondant des écoles pour leurs enfans, et en faisant distribuer parmi eux des Bibles et des écrits chrétiens. Elle a des sociétés auxiliaires à Posen, à Stettin, à Ratibor, à Kœnigsberg, à Thorn et à Munster. La plupart de ces associations se bornent à recueillir des fonds et à nourrir l'intérêt en faveur des juifs, parmi les amis d'Israël; mais dans le grand duché de Posen, de toutes les provinces de la monarchie prussienne celle où l'on trouve le plus grand nombre de juifs, la Société auxiliaire du chef-lieu ne se borne pas aux travaux, dont il vient d'être fait mention, mais elle cherche de plus à agir directement sur les juifs, en entretenant des missionnaires parmi eux. Trois prédicateurs, MM. Wermelskirch, Graf et Hartman, mais surtout ces deux derniers, parcourent le pays, pendant une grande partie de l'année, s'arrêtant dans les lieux où ils le jugent le plus convenable, et annonçant partout que Jésus est le Messie promis par les prophètes. Dans la ville de Posen, l'on a établi un service régulier pour les juifs; ce service se célèbre dans une Église, et l'on a vu, l'année passée, plus de mille juifs et juives, assister à la cérémonie du baptême d'un docteur juif et de ses deux fils, et écouter, avec une vive émotion, l'exhortation onctueuse du pasteur Wermelskirch. Dans d'autre villes, il y a aussi un culte public destiné aux juifs; mais c'est surtout de la jeunesse israëlite que la Société de Posen s'occupe avec un soin tout spécial; elle a fondé pour elle des écoles gratuites en beaucoup de lieux, et ces écoles sont fréquen-

tées, avec bénédiction, par un assez grand nombre d'enfans appartenant à cette nation.

Le missionnaire Hændes travaille également dans le grand duché de Posen. Ses instructions y ont été particulièrement bénies pour deux jeunes docteurs juifs, qui, ayant été convaincus par lui de la vérité du Christianisme, ont renoncé à une position brillante, et ont fait au Seigneur tous les sacrifices, que rend capable d'accomplir une foi vivante à l'Évangile. Après avoir fondé un service religieux dans la ville de Samoczyn, M Hændes s'est transporté à Dantzig, où se trouve un nombre considérable de juifs, qui, du fond de la Pologne y viennent, chaque année, vendre du blé, et y demeurent plusieurs mois, jusqu'à ce qu'ils aient écoulé leurs marchandises. Les Anglais ont fondé à Dantzig une école gratuite, dont les progrès sont satisfaisans; le missionnaire Wedemann l'a dirigée pendant quelque temps et y a vu beaucoup de bien s'opérer parmi les nombreux enfans juifs qui la fréquentent.

Le missionnaire Bergfeldt est stationné à Kœnigsberg, d'où il fait de fréquentes excursions dans le pays, répandant des Bibles et des Traités, et cherchant à entrer en rapport et en conversation avec les juifs. Dans une seule année, il leur a vendu 1503 exemplaires, soit de la Bible entière, soit du Pentateuque, des prophètes et des Psaumes, et 36 Nouveaux Testamens.

L'on peut dire que dans toutes les autres provinces prussiennes, il y a des missionnaires pour les juifs; ils sont entretenus, en grande partie, aux frais de la Société de Londres. C'est ainsi qu'en Silésie, on trouve M. Wedeman; dans le Brandebourg, le missionnaire anglais Ayerst, actuellement stationné à Berlin; dans la Saxe, M. Noesgen; en Westphalie, M. Petri, et dans les provinces du Rhin, M. Stockfeld. Tous ces missionnaires

font de fréquens voyages dans un rayon assez étendu autour de la ville qu'ils habitent, de sorte que de la Prusse orientale, jusqu'aux provinces sur le Rhin, ces ambassadeurs du Messie se peuvent tendre la main, de ville en ville et de province en province.

Mais une Société, qui l'emporte par son activité et ses ressources sur toutes les autres Sociétés du continent, est celle de Londres. Elle entretient à elle seule 37 missionnaires, parmi lesquels se trouvent treize juifs convertis; elle a, en outre, plusieurs agens et beaucoup de maîtres d'école. A Londres même, elle fait célébrer, chaque semaine une fois, dans une chapelle épiscopale, un service religieux pour les juifs; et elle a établi des conférences publiques, auxquelles ceux-ci sont invités, et où, tout en leur développant les preuves évidentes de la divinité de Jésus-Christ, on leur permet de proposer leurs objections et d'émettre leurs doutes. Les sujets que l'on traite d'ordinaire dans ces conférences, sont, la personne du Christ, considéré comme le Sauveur du monde, sa mort expiatoire, sa généalogie, ses charges, sa divinité, ses souffrances, sa résurrection et son ascension, ainsi que les évidences en faveur de l'authenticité et de la crédibilité du Nouveau-Testament. Ces réunions, qui sont plus ou moins fréquentées, et où l'on a vu assister jusqu'à 80 juifs, ont déjà été bénies pour plusieurs personnes.

Hors de l'Angleterre, la même Société embrasse non-seulement une grande partie du continent, mais elle étend encore son activité jusqu'en Asie et en Afrique. Nous avons déjà nommé plusieurs de ses missionnaires en Prusse; elle en a d'autres dans différentes parties de l'Allemagne. Ainsi, par exemple, les missionnaires Becker et Goldberg, établis en Saxe, se rendent souvent à la foire de Leipsig, qui attire d'ordinaire un si grand nombre de juifs; le missionnaire Marc, à Offenbach, et

M. Moritz, à Francfort-sur-le-Mein, entreprennent de grands voyages dans les pays circonvoisins, surtout dans le duché de Bade et le Wurtemberg.

En Hollande, les missionnaires Bellson et Davenport, avaient commencé leurs travaux, dans des circonstances très-favorables, mais ils ont eu plus tard de rudes épreuves à endurer de la part des juifs de ce pays.

Plusieurs contrées de la Suisse ont été visitées par MM. Banga, Oster et Hausmeister.

En France, le siége des travaux de la Société de Londres a été jusqu'ici Strasbourg; c'est de là que M. Oster a fait de nombreux voyages, souvent bénis, en Alsace, à Metz, Marseille, Lyon, Avignon et Paris. Il a été remplacé, dans cette ville, par le missionnaire Hausmeister, qui a visité dernièrement l'Alsace, la Suisse, la Bavière et le Wurtemberg.

Nos lecteurs savent qu'il existe à Toulouse, une Société des amis d'Israël, qui a déjà eu plus d'une occasion de se réjouir du succès de ses travaux.

La Pologne est, de toutes les contrés de l'Europe, la partie la plus importante du théâtre de l'activité de la Société de Londres. Elle n'a pas moins de neuf missionnaires dans les deux principales stations de Warsovie et de Lublin. La première de ces deux villes est habitée par 30 à 40,000 juifs. Il s'y trouve un établissement destiné à recevoir les prosélytes juifs, qui d'ordinaire sont repoussés par leur famille et haïs par leurs compatriotes. Là on leur apprend divers métiers et l'on achève leur instruction religieuse. Cet établissement, qui est placé sous la direction de M. le prédicateur Smith, fait des progrès remarquables. Nulle part en Europe, il n'y a autant de juifs qu'en Pologne. La ville de Lublin en compte 10,000; et il y a des villes, dans ce pays,

dont la population presque entière ne se compose que de juifs. Mais là, comme ailleurs, les prédicateurs de l'Évangile font des expériences diverses. Ici, ils sont accueillis avec joie, et ils ont la satisfaction de voir qu'on lit avec attention, dans le silence et le recueillement, les Bibles et les traités qu'ils ont placés. Ailleurs on se moque d'eux, l'on déchire et l'on brûle leurs livres et l'on ferme les oreilles à leurs enseignemens et à leurs exhortations. Dernièrement, un nouveau missionnaire auprès des juifs, M. Gerlach, a été placé, par l'intermédiaire de la Société de Posen, à Cracovie, ville libre, où il a, avec la permission de l'autorité supérieure, ouvert un culte et une école pour les juifs, qui y ont afflué dès le commencement.

Mais ce n'est pas seulement à l'Europe, que la Société de Londres pour la conversion des juifs borne ses travaux; elle les a étendus en Afrique et jusqu'en Asie. Nous avons raconté ailleurs (1) les efforts faits par MM. Nicolaïson et Ewald, missionnaires de cette Société pour répandre la connaissance du Christ parmi les juifs d'Alger, de Tunis et de Tripoli, et les obstacles qu'ils ont rencontrés, dans l'accomplissement de leur pieux dessein. Le premier de ces missionnaires est actuellement à Bairout en Syrie, où il s'occupe à jeter les premiers fondemens d'une mission qui doit embrasser la Palestine et la Syrie, et avoir pour point central Jérusalem, où l'on sait que les juifs émigrent chaque année, en nombre toujours plus considérable, dans l'espoir de reprendre bientôt possession du pays de leurs pères. Nous avons à peine besoin de répéter que M. Ewald est à Tunis, et qu'il y reçoit des encouragemens; car il n'y a pas longtemps, que nous avons entretenu nos lecteurs des tra-

---

(1) 9e année p. 74 et suiv.

vaux de cet évangéliste, qui est lui-même un Israëlite converti (1).

A Smyrne, le missionnaire Lewis vient de recevoir de grandes bénédictions, à la suite d'une longue et rude saison d'épreuves. Il a baptisé dernièrement cinq Israëlites, dont la foi n'a fait que croître et se fortifier au milieu des persécutions, dont ils ont été les objets. Il a pour compagnon d'œuvre, un prosélyte, nommé Jean l'Évangéliste, qui a lui-même enduré pendant long-temps à Constantinople, et avec un courage vraiment héroïque, de pénibles souffrances pour le nom de son Sauveur.

Quoique le célèbre missionnaire Wolf ne soit plus au service de la Société de Londres, nous ne pouvons nous empêcher de faire ici une mention spéciale de son zèle et de ses gigantesques voyages. Israélite lui-même, il a parcouru et parcourt encore le monde, dans le but de gagner parmi ses compatriotes quelques âmes à Jésus-Christ, son maître. En décembre 1830, il se rendit de Malte en Egypte, et traversant l'Asie-Mineure, il arriva à Constantinople, prêchant Jésus-Christ dans tous les lieux où il passait, aux mahométans aussi bien qu'aux juifs, en arabe, en hébreu, en anglais, en italien et en allemand. Son but étant de pénétrer dans l'intérieur de l'Asie pour y chercher les derniers restes des dix tribus, il s'achemina vers la Perse en passant par l'ancienne Galatie, Tokat où est mort H. Martyn, Trébizonde, Erzerum et Bayasid. Après s'être arrêté quelque temps à Tauris et à Téhéran, il en partit pour le Khorassan, qu'il parcourut et où il trouva de nombreuses occasions de placer des Bibles en arabe et en persan, mais où il faut dire aussi qu'il fut attaqué par une bande de turcomans qui le dévalisèrent et le chargèrent de liens. Délivré

(1) P. 181, suiv.

de ses chaînes, grâce aux efforts des juifs et à l'intervention du prince-régent de la Perse, Abbas-Mirza, notre intrépide voyageur se rendit à Meshed, capitale du Khorassan, où il visita les juifs qui habitent cette ville et qui affectent de se nommer *Beni-Israel* (enfants d'Israël). C'est ce qu'il fit aussi dans la grande Bucharie, à Sarakhs, Bouckhara et Balkh, où il prêcha partout aux juifs l'Evangile de Jésus-Christ. En passant dans l'Afghanistan, il tomba entre les mains d'une tribu nomade nommée Hazara, qui le pilla entièrement. Presque nu, il arriva à Caboul, capitale du pays, où deux voyageurs européens, MM. Barnes et Dr. Gérard, lui prêtèrent secours et assistance, et le mirent en état de continuer son voyage. Ses recherches sur l'origine des Afghans, qu'il supposait être les descendans des dix tribus, ne l'amenèrent à aucun résultat positif. De Caboul, il alla à Attok où il traversa l'Indus, visita Lahore, revint sur ses pas à Cachemire, après avoir eu dans tous ces endroits des entretiens particuliers avec des juifs et des mahométans, et entra dans l'Inde qu'il parcourut dans une très-grande partie de son étendue. Il fit quelque séjour à Dehli, Calcutta, Madras, Bombay, Goa, et c'est dans cette dernière ville qu'il doit avoir rédigé une esquisse de ses voyages, qui sera, à ce que l'on assure, livrée un jour au public par la voie de la presse. Au mois d'avril 1834, M. Wolf était de retour à Malte, d'où il entreprendra probablement encore de nouvelles excursions dans le monde.

Outre les sociétés dont il vient d'être fait mention, il en existe d'autres encore, telles que celle des amis d'Israël, (friends of Israël) celle des Philojuifs de Londres (philojudæan society), et celle de Bâle, qui s'occupe spécialement des prosélytes juifs, dans le but de leur procurer du travail, de les placer dans des institutions chrétiennes, ou de leur donner des professions manuelles.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

De peur que je ne m'élevasse trop, à cause de l'excellence de mes révélations, il m'a été mis une écharde dans la chair, un Ange de Satan pour me souffleter et pour m'empêcher de m'élever. L'expérience à laquelle l'apôtre saint Paul fait allusion dans ces paroles de sa seconde épître aux Corinthiens, chapitre onzième, repose sur ce principe généralement reconnu vrai dans le royaume de Christ, qu'une série non interrompue de bénédictions dans l'exercice du ministère évangélique, pourrait avoir de fâcheuses conséquences pour l'âme de ceux de ses serviteurs que Dieu honore de grâces particulières, s'il n'avait soin de leur rappeler, de temps en temps, par des épreuves, qu'ils sont fragiles, impuissans, qu'ils dépendent de lui pour tout, et qu'ils ont un besoin constant de son secours. C'est pour cette raison sans doute, qu'aujourd'hui encore il accorde rarement à ses enfans un succès ou un triomphe, sans l'accompagner ou le faire précéder de certains faits, soit dans leur vie intérieure soit dans leur vie extérieure, qui servent comme de contre-poids à la faveur qu'ils ont reçue, et qui les empêchent d'en abuser, soit

pour s'enorgueillir, soit pour perdre le sentiment de leur dépendance du Seigneur. Aussi quand on y regarde de près, leur vie présente-t-elle une alternative presque continuelle de joie et de tristesse, de triomphes et d'humiliations, de bénédictions proprement dites, et d'épreuves. Nos frères en Afrique n'ont point fait jusqu'à présent exception à cette marche générale de la discipline du Seigneur à l'égard des siens; car nous n'avons presque jamais appris, de leur part, des nouvelles propres à nous réjouir, sans que peu de temps après, nous n'ayons été appelés à nous affliger à leur sujet. C'est ainsi que le missionnaire Lemue, qui, le mois passé, se présentait à nous, dans cette lettre qui a dû exciter une si vive reconnaissance dans le cœur de tous les amis des Missions entre les mains desquels elle est parvenue (1), comme étant au comble de ses vœux, parce qu'il avait eu le bonheur de répandre les eaux du baptême sur plusieurs indigènes, que le Seigneur a amenés à la foi par son ministère, vient de passer par des embarras et des épreuves qui lui ont donné, pendant quelque temps, de sérieuses alarmes, et qui l'ont obligé d'abandonner momentanément sa station. La lettre qui nous a appris ce douloureux évènement est du 30 mars 1835; nous allons en transcrire ici quelques extraits; et pour ne pas laisser trop long-temps nos lecteurs sous l'impression pénible qu'a dû leur causer la triste nouvelle que nous venons de leur donner, nous nous empressons d'ajouter qu'il est plus que probable, qu'à l'heure qu'il est, M. Lemue est à Motito, puisqu'en terminant sa lettre, il nous annonce qu'il faisait ses préparatifs pour retourner à son poste.

---

(1) Page 266.

Embarras suscités aux missionnaires par la conduite de Mahura.

«Tant s'en faut, écrit M. Lemue, que l'état des choses soit calme ici. Je vous disais, il y a trois mois (1), que nous semblions toucher à un moment de crise, qu'un certain ferment moral remuait sourdement toutes les tribus du Sud de l'Afrique, et nous faisait craindre qu'elles ne se portassent à quelque violente extrêmité. Ce moment est arrivé. La colonie elle-même, qui se croyait en pleine sûreté, vient d'éprouver de grands désastres (2); et le peuple qui nous entoure serait très-probablement déjà aux prises avec Moussélékatsi, si le Seigneur n'eût permis que M. le Docteur Smith, qui est à la tête d'une expédition pour explorer le centre de l'Afrique, ne fût arrivé à propos pour calmer un peu les esprits remuans de ces quartiers.

» Mahura et sa tribu sont les seuls auteurs de la consternation où nous avons été jetés, pendant ces derniers mois. La première faute qu'il a commise envers Moussélékatsi, c'est d'avoir dit des injures aux envoyés de celui-ci, et de s'être laissé aller à un tel excès de ressentiment envers eux, qu'il les aurait mis à mort, sans nos pressantes intercessions. Peu de temps après, la crainte lui a fait abandonner Lattakou, et il est allé s'établir dans un endroit nommé Tlogo ea Pitsi, *la Tête-d'Ane*, à vingt-cinq lieues environ, sud-est de Lattakou. Prévoyant les conséquences de cet entêtement, nous nous sommes refusés à le suivre, et c'est alors que le frère Rolland s'est décidé à quitter Motito, pour aller se

(1) Page 263.

(2) M. Lemue veut sans doute parler de l'invasion des Cafres. (*Rédacteurs.*)

créer un nouveau champ d'activité dans le pays où sont stationnés nos frères. Cependant Motito n'avait rien perdu par la fuite de Mahura. Après le départ du frère Rolland, plusieurs Baharoutsi sont venus chercher un asile dans la station; un petit chef de Batlaro qui demeurait autrefois à Lattakou, s'est aussi joint à nous avec ses gens. Ainsi nous étions tous contens de notre sort. Les Béchouanas cultivaient leurs jardins; le local pour le culte, étant devenu trop petit, je travaillais chaque jour à la maison que le frère Rolland et moi avions commencée ensemble. En attendant, nos réunions avaient lieu en plein air; environ quatre-vingts personnes y assistaient le dimanche, et de quarante à cinquante, tous les soirs. Ma femme était chargée de l'école des enfans, et moi de celle des adultes. « Agréable tâche, nous disions-nous souvent. Depuis que Mahura nous a quittés nous sommes comme en paradis. La station se passera bien de lui. Nous réunirons les pauvres et les abjects à Motito; leurs cœurs n'en seront que mieux disposés à recevoir l'Évangile, et l'industrie les aura bientôt mis à leur aise. » Tels étaient nos entretiens et nos occupations de tous les jours.

» Mais Mahura se dégoûta bientôt de *Tlogo ea Pitsi* sa nouvelle patrie. Il y redoutait Moussélékatsi encore plus qu'à Lattakou. Les Korannas lui cherchaient querelle. Les pâturages étant fort mal sains, *le Kuatsi*, gangrène qui ressemble à une maladie généralement connue en France sous le nom de charbon, lui enlevait beaucoup de bétail. Les Batlapi, ne pouvant résister à la tentation de manger de cette viande dangereuse, contractèrent bientôt cette maladie eux-mêmes, et plusieurs, parmi lesquels une femme et un fils de Mahura, furent les victimes de leur gourmandise. Il n'en fallut pas davantage pour ramener Mahura à Lattakou; mais l'expérience ne l'a pas

rendu plus prudent. C'est ce que vous verrez par un extrait de mon journal, que je crois devoir rapporter ici, pour vous donner quelque idée de l'état des choses dans ce pays.

Arrivée au Kourouman de l'expédition du docteur Smith, et envoi d'une députation à Moussélékatsi.

30 *Janvier.* — « L'expédition commandée par M. le docteur Smith (1) est arrivée au Kourouman. Son intention était de se diriger vers le pays de Moussélékatsi, parce qu'il n'est pas possible de pénétrer dans le désert des Kalliharri; mais ayant appris le traitement qu'a essuyé M. Bain dans les environs de Sitlagoli (2), M. Moffat et lui, ont été d'avis d'envoyer des messagers au roi des Zoulas, pour l'informer de leur intention et lui demander des explications sur sa conduite à l'égard de M. Bain. Mahura s'étant rendu au Kourouman, dans ces conjonctures, il entra tout-à-fait dans leurs vues. Mais il n'était pas facile de trouver des hommes disposés à se rendre chez le tyran, pour sauver leur patrie. Deux se sont enfin présentés, ce sont Matlolanyane et Lepile, les mêmes individus que nous avons envoyés tant de fois à Moussélékatsi, dans des circonstances également périlleuses. Leurs noms doivent être chers aux amis des Missions. Le premier vient d'être reçu membre de l'Église du Kourouman. Ils n'ignorent pas les dangers qu'ils courent dans cette ambassade. Si le chef des Zoulas se repent d'avoir agi si inhumainement envers M. Bain, ils seront bien accueillis; sinon, bien des tourmens les attendent.

27 *février.* — « Tous les Batlapi ont repris possession de

(1) Page 288 et 296.
(2) Page 270.

la vieille Lattakou. Un de leurs principaux chefs est venu me prier de me rendre le dimanche, comme de coutume, dans son *Kraal*, pour avoir *la cloche et le chant*, c'est-à-dire un service réligieux.

2 *mars.* — « Notre réunion mensuelle a été plus vivante qu'elle ne l'avait jamais été. J'ai raconté à nos Béchouanas la conversion de la reine Kéopuolani des îles Sandwick; Saül et Henrik (1) ont demandé avec onction au Seigneur de bénir les croyans leurs frères, qui sont au-delà des grandes eaux, et de les couvrir de son bouclier, pour qu'il ne leur arrive aucun mal. J'ai achevé la traduction d'un traité qui a pour titre : *Le Réfuge du Pécheur.* Notre frère Moffat a offert de l'imprimer, aussitôt qu'il aura mis la dernière main à un recueil d'hymnes qui est commencé.

Retour des messagers envoyés à Moussélékatsi.

11 *mars.* — « Avec quelle joie nous avons revu les deux envoyés du Kourouman, qui nous avaient quittés, il y a un mois, pour se rendre chez Moussélékatsi; ils étaient accompagnés d'un Létébélé. Leur voyage avait réussi au-delà de nos espérances. Matlolanyane m'a raconté qu'en arrivant à Mosika, ils furent d'abord aperçus par quelques enfans qui prirent la fuite en voyant leurs fusils. A la nouvelle que des gens armés paraissaient, les Machaka allèrent à leur rencontre avec leurs sagaies et leurs boucliers; mais bientôt ils reconnurent Matlolanyane. Lui ayant demandé quel message il apportait du Kourouman pour le roi, il leur en fit part, et incontinent des Zoulas se mirent en route pour aller en instruire Moussélékatsi. Ainsi, il connut le but de leur visite, avant leur arrivée.

---

(1) Indigènes convertis, voy. pag 267 et suivantes.

Lorsque Matlolanyane parut devant lui, le chef des Zoulas lui cria, quoiqu'il se trouvât encore à une grande distance de lui : *Te voilà*, Matlolanyane, *viens-tu encore me dire des mensonges, comme tu fais toujours? Tu m'annonces certainement que Moffat viendra bientôt me voir. Où est Moffat?* Matlolanyane répondit qu'il était au Kourouman. *Eh bien,* reprit-il, *dis-moi les nouvelles.* Celui-ci lui fit comprendre qu'il était chargé de lui demander deux choses; 1° pourquoi il avait attaqué M. Bain; 2° s'il trouvait bon que M. Moffat lui fît une visite avec l'expédition; il répondit d'abord à la seconde question, en disant *que c'était tout ce qu'il désirait; que son pays était ouvert à tous les blancs qui voudraient y venir faire la chasse aux éléphans, et qu'il serait transporté de joie de revoir son ami Moffat.* Il ajouta, *si je le pouvais, je partirais sur-le-champ pour aller le voir, ainsi que sa femme et ses enfans; mais comme je ne pourrais pas entreprendre ce voyage sans être accompagné de beaucoup de monde, tous ceux que je rencontrerais sur la route seraient alarmés, et prendraient la fuite, croyant que je vais les exterminer; voilà ce qui m'empêche.* A la première question il répondit, qu'il ne niait pas d'avoir attaqué M. Bain; il montra même aux envoyés les deux waggons que M. Bain croyait incendiés, et ils étaient dans le même état qu'au moment où ils avaient été pris : *c'est ce à quoi,* continua Moussélékatsi, *cet homme devait s'attendre, puisqu'il a été assez téméraire pour convoiter mes bœufs. J'ai entendu dire que ceux qui viennent avec Moffat, sont en grand nombre et très-forts* (1): *qu'ils viennent également me voir, j'en serai bien aise. Mais, s'ils avaient dessein de prendre mes bœufs, il ar-*

(1) Il veut parler de l'expédition du docteur Smith.
(*Rédacteurs.*)

riverait de grands malheurs, car je mourrais plutôt que de me les laisser enlever. Je crois vous avoir dit, dans mon dernier journal, que M. Bain, qui était fort innocent dans cette affaire, avait eu du malheur. Deux Griquas qui étaient à son service l'avaient quitté secrètement, et avaient volé un certain nombre de bœufs dans l'un des kraals de Moussélékatsi. En fuyant avec leur proie, ils reprirent le chemin qu'avait suivi M. Bain et attirèrent ainsi sur lui un corps formidable de Zoulas, qui ne doutèrent point qu'il ne fût l'auteur du vol. Il avait essayé vainement de leur expliquer la chose, car il n'est pas facile de faire entendre raison à des sauvages. Pour en revenir aux envoyés, Moussélékatsi les chargea de remercier M. Moffat et moi, des présens que nous lui avions envoyés, et d'assurer Mahura qu'il était son ami. Mais en même temps, il le priait d'envoyer un exprès à Mokatla, pour lui dire de sa part, qu'il connaissait fort bien l'endroit où il s'était retiré, qu'il ne l'avait épargné jusqu'à ce jour, qu'en considération de la promesse qu'il avait faite à M. Moffat, de n'attaquer personne à moins d'y être provoqué; mais que s'il continuait à lui voler ses bœufs, et à servir de guide aux Korannas qui venaient l'attaquer dans son pays, il saurait bien l'en punir, en quelque endroit qu'il se réfugiât. Par une coïncidence remarquable, Mokatla se trouvait à Motito, quand ce message arriva. Je le présentai au Létébélé, député de Moussélékatsi, qui lui répéta, au nom de son maître, tout ce que je viens de rapporter.

14 — « Autre malheur ! A peine avions-nous entrevu un rayon d'espérance que voilà de nouvelles hostilités. On nous annonce que les Batlapi font une fête à Lattakou, et qu'ils immolent des bœufs qu'ils ont dérobés à Moussélékatsi; et cela au moment même où Mahura recevait les délégués qu'il avait envoyés à Moussélékatsi, pour lui

faire des propositions de paix. On a peine à concevoir une pareille perfidie. Quand les missionnaires travaillent jour et nuit, et s'exposent à tous les dangers pour sauver ce malheureux pays, ces misérables semblent acharnés à se détruire, et rappellent les juifs d'autrefois, qui disaient : *mangeons et buvons, car demain nous mourrons*. Si nous étions fixés à Lattakou même, il faudrait se préparer à en partir dès aujourd'hui, pour ne pas compromettre le caractère de tous les missionnaires en général. Je fais dire à Mahura de venir au plus tôt s'expliquer sur cette affaire, et que s'il s'y refuse, je serai forcé, pour remplir un devoir, d'en informer M. le docteur Smith, et le Létébélé, qui se trouvent au Kourouman.

15—» Mahura ne m'ayant pas répondu, j'ai fait partir un exprès pour le Kourouman, dans le but d'informer M. Moffat des bruits qui confirmaient le vol des Batlapi.

16— « Mahura, son frère et une suite nombreuse, sont venus pour essayer de se justifier du crime que tout le monde leur impute. Mahura assure qu'il est innocent. Pour dissiper toute espèce de soupçon, il a amené un individu qui, selon lui, a occasionné toutes ces rumeurs. C'est un Wankits, qui demeurait dans le voisinage de la Molapo. Celui-ci raconte que les Métébélé ont cerné pendant la nuit, le petit village qu'il habitait, et qu'ils en ont détruit les habitans ; mais que lui, s'étant échappé et ayant aperçu une vingtaine de bœufs épars dans la campagne, il s'en est emparé, et s'est réfugié à Lattakou, où demeure son frère. Toute cette histoire était fausse, comme j'ai pu m'en convaincre quelques jours plus tard.

Arrivée du docteur Smith à Motito, et son intervention dans l'affaire de Mahura.

21.— « L'expédition de M. le docteur Smith est arrivée à Motito. Elle avait descendu le cours de la rivière de

Kourouman jusqu'à Tsining, cotoyé Lange-Berg, visité Malebing et Chuaie, et remonté le lit de la rivière Mochaua jusqu'à Motito. Le docteur ainsi que ses gens étaient exténués de fatigue et de soif. Il avouait qu'il était content de revenir dans cette direction, parce qu'il était convaincu que l'on chercherait vainement des sources d'eau dans le désert plat et sabloneux des Kalliharri. Les nouvelles qu'il venait de recevoir de Moussélékatsi, l'encourageaient beaucoup à continuer son voyage. Il espère que lui et M. Moffat, parviendront à le persuader de rendre les enfans des Griquas qu'il retient captifs, ainsi que les waggons de M. Bain. Nous avons eu le bonheur de le posséder quelques jours à Motito. L'étendue de ses recherches scientifiques, les voyages nombreux qu'il a faits dans tout le sud de l'Afrique, et la profonde connaissance des natifs que lui a donnée une longue expérience, rendent sa conversation extrêmement intéressante. Il est bien à désirer qu'il puisse pénétrer très-avant dans l'intérieur du pays. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage qu'il se propose de publier sera, je n'en doute pas, le plus complet de tous ceux qui ont paru sur ces contrées.

23. — « Une forte discussion s'est engagée entre Mahura et M. le docteur Smith. Le docteur lui a représenté combien sa conduite était odieuse, et combien Moussélékatsi serait exaspéré, lorsqu'il découvrirait que le message qu'il lui a envoyé dernièrement n'était qu'une moquerie; qu'il ne comprenait pas comment, ayant si peu de monde à opposer à un ennemi aussi redoutable, un pareil dessein avait pu entrer dans son esprit. « Lorsque je paraîtrai, ajouta-t-il, devant le gouverneur de la colonie pour lui rendre compte de mon voyage, et qu'il me demandera quel homme est Mahura, dites-moi ce que je dois lui répondre. » Mahura garda long temps le silence, et dit enfin : *Mahura n'est pas un méchant homme.* «Et

moi, reprit le docteur, je dirai franchement que Mahura est un méchant homme, qu'il dit une chose et en fait une autre, et qu'il ne sait pas apprécier les missionnaires. Mahura fut enfin forcé d'avouer, qu'il avait dix-huit bœufs de Moussélékatsi entre les mains. Quant à ceux que ses gens avaient mangés en route, il ne pouvait rien en dire, mais il promit de remettre les dix-huit restans à M. le docteur Smith et à M. Moffat, lorsqu'ils se rendraient chez Moussélékatsi.

26—28.—«M. Bell a pris deux vues de Motito parfaitement ressemblantes. L'une présente une vue générale de la station, et l'autre nos services religieux du soir, en plein air et à la chandelle. Si l'ouvrage de M. le docteur Smith tombe un jour entre vos mains, ce qui est probable, vous pourrez vous transporter en esprit à Motito, et assister à notre culte.

Situation critique de la station de Motito, et retraite momentanée de M. Lemue et de sa femme, au Kourouman.

29.—« Des lettres du Kourouman de M. Moffat et de M. le docteur Smith, nous engagent à être sur nos gardes. Des Béchouanas leur ont appris que les Batlapi ont enlevé, pour la seconde fois, des bestiaux à Moussélékatsi; nos amis ne doutent pas que si ce rapport est fondé, Moussélékatsi n'envoie une expédition pour détruire Lattakou, et peut-être Motito. Le docteur ne voit pas comment nous pourrions rester plus long-temps à Motito, sans nous exposer à un danger imminent. Il aurait aimé que les gens de l'expédition qui étaient avec nous, fussent allés le rejoindre au Kourouman, mais, par égard pour nous, il leur enjoignait de ne pas quitter Motito, si nous n'étions pas décidés à les suivre. Nous avons été très-sensibles à la générosité de M. le docteur Smith. Cepen-

dant, n'ayant pu constater la réalité du second vol, dont on accusait les Batlapi, j'ai prié MM. Bell et Burrow de différer leur départ de quelques jours. M. Hume se trouvant alors à Lattakou, et pouvant, mieux que personne, découvrir la vérité, je lui envoyai un exprès pour le prier d'observer tout ce qui se passerait sous ses yeux, et de revenir à Motito pour nous en instruire. Il vint, mais il ne put rien nous apprendre de positif. Comme la nuit approchait, les chefs de l'expédition firent placer leurs wagons près des murs de la Maison-Neuve pour se fortifier, en cas d'attaque, durant la nuit, et ils mirent des sentinelles en faction.

31 — « Des lettres arrivent de nouveau du Kourouman exprimant les mêmes craintes que les précédentes. Notre position devient toujours plus délicate, car si le danger est réel, l'on pourrait nous accuser d'opiniâtreté, si nous restons ici.

1er *avril.* — « Un message de Mahura nous informe que quelques Batlapi ont en effet essayé une seconde fois d'enlever des bestiaux appartenant à Moussélékatsi, mais que la vigilance des Métébélé les a découverts. Les craintes de nos amis du Kourouman nous paraissant alors fondées, et ayant appris en même temps que notre sœur madame Moffat était dangereusement malade à la suite de ses couches, nous avons pris le parti d'aller passer quelques jours avec les frères du Kourouman. En partant j'ai remis la maison, le jardin et la station aux soins de Saül (1), en qui nous avons une entière confiance. Je lui ai aussi laissé un waggon et un attelage de bœufs, afin que s'il apprenait que les Métébélé fussent en marche pour se diriger de nos côtés, il pût se mettre en

(1) Indigène converti.

(*Rédacteurs.*)

route pour le Kourouman, avec les femmes et les enfans de la station, et en emportant avec lui tout ce qu'il pourrait de nos effets.

2 — « Comme nous nous acheminions vers le Kourouman, nous avons reçu des lettres de M. le docteur Smith et de M. Moffat, encore plus pressantes que les précédentes, et qui nous engageaient à partir sans retard.

Du Kourouman. — Dim. 4. — « Nous avons célébré la Sainte-Cène, en commémoration des souffrances et de la mort de notre Seigneur Jésus-Christ avec quarante natifs. Notre sœur Moffat, que nous avions ordinairement le plaisir de voir la première, en pareille circonstance, n'avait pu y participer ce jour-là. Vers le soir, sa maladie toujours croissante nous donnait de vives inquiétudes. Le docteur crut découvrir les symptômes d'un abcès dans les poumons.

Moussélékatsi persiste à demander des missionnaires; opinion de M. Lemue à cet égard.

» Chose étrange! Moussélékatsi a encore chargé les derniers messagers de M. Moffat, de nous dire que la maison que nous avions bâtie à Mosika tombait en ruine, et qu'il désirait que nous allassions la rebâtir et demeurer avec lui. Tout le monde, dans ces quartiers, s'accorde à dire qu'il serait désirable que Moussélékatsi eût des missionnaires. Maintenant que notre société compte plusieurs stations au sud de l'Afrique, ne pourriez-vous pas faire une nouvelle tentative, et destiner les premiers messagers du salut qui partiront d'Europe pour cette mission intéressante? mais il faudrait des hommes non mariés, d'un courage plus qu'ordinaire, et possédant une connaissance profonde du cœur humain et de ses ruses. Trois ne seraient pas trop pour débuter. L'opinion de tous ceux qui

ont visité les Zoulas, est qu'un missionnaire devrait se borner dans les commencemens de sa Mission, à agir uniquement sur le chef, car chez eux le pouvoir est despotique au-delà de toute conception. Tout dépend du caprice d'un seul. Sa puissance fait trembler. Il dispose de la vie de ses sujets comme nous disposons de nos animaux domestiques. Rien ne leur appartient en propre. Leurs femmes, c'est lui qui les leur distribue, et il va jusqu'à leur prescrire l'habillement, la nourriture, et l'exercice qu'ils peuvent se permettre. Priez le Seigneur avec nous, Messieurs, pour qu'il lui plaise de changer un jour le cœur de Moussélékatsi, le cruel.

16. — « J'ai la joie de vous apprendre, en terminant ce journal, que madame Moffat est convalescente. Tous ses amis en bénissent le Seigneur. Nous allons nous préparer à retourner à Motito. L'expédition viendra avec nous, à l'exception de M. le docteur Smith qui continuera à prendre soin de notre chère sœur, jusqu'à ce que M. Moffat soit prêt à partir pour Mosika.

« Les dernières nouvelles que nous avons reçues ne nous permettent plus de douter que les Batlapi ne soient coupables du vol dont on les accuse. »

Il est permis de conclure des détails qui précèdent, que l'expédition du docteur Smith peut rendre de grands services aux diverses stations missionnaires de l'intérieur du sud de l'Afrique, et nous sommes heureux de voir qu'à cet égard les faits ont réalisé nos prévisions (1).

(1) 8e année, p. 379.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

LES ILES DE LA MER DU SUD.

L'œuvre de Dieu dans les îles de la mer du Sud, et la floraison des arbres au printemps ont plus d'un trait d'analogie. Pareilles à un arbre, couvert de fleurs magnifiques, se présentaient, il y a quelques années, à l'œil du chrétien, les îles d'Otahiti, Eiméo, Rajatéa et autres; les amis des Missions ne pouvaient assez rassasier leurs yeux de ce coup d'œil enchanteur, et c'est à cette contrée bénie de l'Éternel, que les journaux missionnaires empruntaient leurs plus belles feuilles (1). Mais le printemps a bientôt passé; de longs jours de pluie et quelques nuits froides ont suffi pour dépouiller l'arbre de sa parure et pour joncher la terre de ses fleurs desséchées. L'été et l'automne ont pu seuls montrer que tout n'était pas perdu, et que dans le grand nombre de ces fleurs abattues par le vent, plusieurs avaient produit un fruit qui se cachait modestement sous le feuillage. Déjà nous avons eu plus d'une occasion de montrer que l'état du christianisme dans la Polynésie avait suivi une marche analogue à celle du règne de la nature que nous venons de rappeler, et que nous avions à rabattre quelque chose des espérances exagérées que nous avait fait concevoir la conversion en masse de plusieurs de ces îles (2). Fidèles au plan que

(1) *Voyez* entr'autres, 1re année, p. 60 et suiv.; 201 et suiv.; 2e année, p. 126 et suiv.; 3e année, p. 211 et suiv., et 289 et suiv.; 4e année, p. 369 et suiv.

(2) *Voyez* entr'autres, 7e année, p. 334 et suiv.

nous nous sommes tracé, de présenter l'œuvre missionnaire dans ses épreuves et ses revers, aussi bien que dans ses succès et ses triomphes, nous continuerons aujourd'hui notre tâche, en plaçant sous les yeux de nos lecteurs le rapport d'un missionnaire, qui a travaillé seize années consécutives dans les îles de la Société, et qui forcé de revenir en Angleterre pour la santé de sa femme, éprouvée par un aussi long séjour sous un climat débilitant, a senti qu'il était de son devoir d'instruire à fond les directeurs de la Société des Missions de Londres, de l'état religieux et moral dans lequel il a laissé la partie de l'Océanie qu'il a évangélisée en qualité de missionnaire. Ce rapport, quelque triste qu'il soit, servira à montrer, que si (pour reprendre l'image employée plus haut), plusieurs des fleurs de l'arbre se sont flétries, et sont tombées sans laisser le germe d'un fruit après elles, quelques autres ont produit des fruits qui mûrissent avec patience, et que l'œil attentif de nos lecteurs, saura découvrir sous le feuillage (1). Voici le rapport du missionnaire Williams :

« De temps à autre, des rapports défavorables sur l'état actuel du règne de Dieu, dans les îles de la mer du Sud, vous sont sans doute parvenus. En ma qualité de témoin oculaire, ayant visité récemment presque toutes les stations missionnaires de ces îles, et pouvant par conséquent fournir des renseignemens exacts, il me serait bien agréable de vous dire et à vous de l'entendre, que l'Évangile y fleurit et y prospère comme auparavant, mais je ne le puis; et comme je suis convaincu que ce n'est pas en taisant ou en tordant la vérité, qu'on avance les intérêts du règne de Jésus-Christ, je dirai franchement ce que j'ai vu et ce que je crois être le véritable état des choses. Et d'abord, les événemens survenus, dans ces

(1) Barmer Mission's Blatt, 1835, n° 11.

derniers temps, n'infirment pas le moins du monde l'exactitude véridique des tableaux réjouissans et des rapports que nous vous avons faits jadis sur les progrès de l'Évangile, rapports qui ont causé tant de joie dans la chrétienté. Quand nous disions que tous les indigènes avaient abandonné les idoles pour servir le Dieu vivant, cela était vrai; qu'ils avaient construit des églises spacieuses dans lesquelles ils se pressaient en foule le dimanche pour entendre la prédication de la bonne nouvelle, cela était vrai aussi; quand, en un mot, nous écrivions que la religion était devenue la grande affaire de toutes les classes de la population, rien n'était plus exact. Et lors même qu'aujourd'hui, ce qu'à Dieu ne plaise, les naturels retourneraient aux honteuses superstitions qu'ils ont abandonnées, nos rapports n'en demeureraient pas moins entièrement conformes à la vérité. Mais cette supposition est loin d'avoir été confirmée par les faits. Malgré le relâchement des insulaires dans la doctrine et dans la conduite, nous n'avons pas appris qu'un seul individu ait eu seulement la pensée de rétablir le culte des idoles.

« Ainsi la vérité de nos rapports subsiste dans toute son intégrité, et rien n'est plus facile que d'expliquer les chutes et le relâchement qui se sont manifestés plus tard. Ces réactions plus ou moins grandes accompagneront toujours les réveils tant soit peu étendus. Rendre chrétienne une nation complétement barbare, est une œuvre longue et hérissée d'obstacles et de difficultés de tout genre. L'expérience du passé, quelque douloureuse qu'elle soit, ne saurait nous abattre, et ne nous a point découragés dans notre œuvre de foi et d'amour. Le christianisme trace devant un peuple sauvage un chemin droit, mais étroit, dans lequel ses habitudes ne l'ont guère préparé à marcher. Les choses nouvelles plaisent

aux païens, comme elles captivent les hommes civilisés, et les satisfont pendant un temps; mais le charme de la nouveauté de l'Évangile une fois passé pour les habitans des îles de la mer du Sud, la réalité de la vie chrétienne s'est présentée à eux, dans tout son jour; et tous ceux dont le cœur n'avait pas été touché et renouvelé, se sont trouvés chargés d'un joug pesant, qu'ils ont saisi la première occasion de secouer. La conduite immorale des équipages venant d'Europe et d'Amérique, a beaucoup contribué à la chute de plusieurs. Quelques exceptions très-honorables doivent sans doute être faites, mais en général les principes et la vie des gens dont nous parlons, sont infiniment plus propres à détourner de l'Évangile, qu'ils passent pour professer, qu'à le faire rechercher et aimer. Mais la grande cause du relâchement de nos insulaires a été sans contredit, l'introduction des liqueurs fortes dans leur pays.

« J'ai assisté à Otahiti, à une assemblée de missionnaires convoquée pour aviser aux moyens de remédier à cette calamité. Tous les missionnaires furent unanimes à déplorer la diminution dans le nombre des enfans et des adultes qui fréquentaient l'école, et dans celui de tous les indigènes qui assistaient au culte, ainsi que l'indifférence générale qui se manifestait pour les choses de Dieu. L'existence du fait une fois bien établie, nous en cherchâmes sérieusement les causes. Quoique l'on pût en indiquer plusieurs, il nous parut certain cependant que la consommation croissante des liqueurs fortes était la principale d'entr'elles. Ainsi, par exemple, sur une personne excommuniée de l'Eglise pour vol ou pour tout autre péché, il y en avait toujours dix, quinze, vingt, pour cause d'ivrognerie. Nous sentîmes tous alors la nécessité de prendre des mesures énergiques, et nous résolûmes à l'unanimité de fonder une société de tempérance, dont

les membres s'engageraient à s'abstenir d'user, de vendre ou d'acheter aucune espèce de spiritueux. Nous n'envisageâmes pas ce moyen extérieur, comme le remède propre à extirper le mal, mais tout en en faisant usage, nous recourûmes plus instamment que jamais, à l'Auteur de toute grâce, pour lui demander sur nos travaux et sur nous-mêmes, une nouvelle mesure de son saint et puissant Esprit.

« Après cette réunion, chacun retourna dans sa station et chercha de son mieux à mettre à exécution ce qui avait été résolu. *Tati*, le chef converti de Papara, prit avec joie l'initiative, et bientôt trois cent soixante membres de l'Église furent inscrits, et s'engagèrent à ne point faire usage de liqueurs et à n'en point débiter. Les fruits de cette œuvre furent réjouissans. Les bancs vides de l'Église se regarnirent peu à peu, les écoles furent fréquentées plus assidûment, et une attention sérieuse aux vérités de l'Évangile, se manifesta de nouveau parmi le peuple. Le peuple fut lui-même si réjoui de ce changement, que la nombreuse population de ce district ayant été convoquée en assemblée générale, il fut résolu : que personne ne s'emploierait désormais, de quelque manière que ce fût, à transporter les liqueurs que les bâtimens étrangers voudraient débarquer. On nomma des inspecteurs pour visiter les bâtimens qui aborderaient dans cette partie de l'île ; et si l'on y trouvait des liqueurs, ils étaient aussitôt renvoyés. D'autres chefs imitèrent cet exemple, et l'influence de la Société a été si heureuse, que l'importation du rhum a déjà considérablement diminué. L'année précédente, il en était entré dans l'île, pour douze mille dollars (54,000 f. environ), et depuis l'établissement de la Société, pas même pour la troisième partie de cette somme.

« Depuis mon arrivée en Angleterre, j'ai reçu des lettres qui m'apprennent que la société de tempérance

continue à porter les meilleurs fruits. Un des frères m'écrit « que la reine et les principaux conseillers font ac-
« tuellement partie de la société. Les *Iri Ture*, ou lé-
« gislateurs sont maintenant assemblés à Papara, et ont
« défendu par une loi, l'entrée de l'eau-de-vie. Tous
« ceux qui ont encore des liqueurs doivent s'en défaire
« avant le 14 mai. Celles qu'on trouvera encore à cette
« époque, seront confisquées et répandues. J'espère donc
« qu'Otahiti a franchi le plus mauvais pas qu'elle avait à
« faire. La reine a renvoyé les mauvais conseillers qu'elle
« avait, et n'a plus que des gens de bien autour d'elle».

Un autre de mes frères m'annonçant la mort de l'un des diacres de son Église, me dit de lui : « Sa fin a été
« paisible ; il avait été pendant douze ans diacre de cette
« Église, et avait persévéré dans le bien ; maintenant il
« est avec les bienheureux qui sont glorifiés. Depuis que
« l'eau-de-vie est défendue, le culte est mieux suivi, et
« l'état général des choses s'est beaucoup amélioré de-
« puis votre départ.

Un troisième me confirme ces faits, et ajoute : «Il
« y a environ deux mois que le capitaine H. amena ici
« un colon de la Nouvelle-Galles du Sud, qui avait plu-
« sieurs tonneaux d'eau-de-vie à vendre ; mais on ne lui
« permit pas de les débarquer, et il fut obligé de s'en
« aller avec sa marchandise aux Iles-sous-le-Vent, où il la
« débite maintenant. Nous ne pouvons plus nous plaindre
« ni à l'égard du culte, ni à l'égard des écoles ; le zèle a
« repris partout ».

« Avant l'introduction de l'eau-de-vie, le peuple faisait des progrès visibles dans l'amour du travail, dans la culture des terres, etc. Il bâtissait de jolies maisons, fabriquait de l'huile, récoltait de l'arrow-root, et se procurait en échange de ces objets, des étoffes d'Europe, pour l'habillement des femmes et des enfans. Dès que l'usage

de l'eau-de-vie se fut établi, toutes les bonnes habitudes disparurent; l'activité des indigènes se borna à se procurer cette fatale boisson par tous les moyens possibles, et au lieu d'acheter de nouveaux habillemens, ils en vinrent à vendre leurs anciens habits pour avoir de l'eau-de-vie.

« Malgré ces pas rétrogrades, qui n'ont au reste été que momentanés, la culture des terres est aujourd'hui dans un état florissant. Les naturels possèdent un nombre considérable de canots de 20 à 35 tonneaux, au moyen desquels ils se rendent dans les îles voisines, et vont y chercher des perles qu'ils vendent aux bâtimens d'Europe et d'Amérique qui s'arrêtent à Otahiti. Quelques chefs ont même des plantations de sucre. A Eimeo l'on prépare beaucoup d'agrès de navire, que l'on vend aux vaisseaux étrangers, qui peuvent en général y renouveler assez bien leurs provisions de bouche.

« La mission d'Otahiti a huit stations *sous le vent*. L'introduction de l'eau-de vie y a aussi été défendue, et cette défense y a produit les mêmes résultats qu'ailleurs. Le temps seul montrera jusqu'à quel point, ces moyens extérieurs peuvent servir de préparation à une piété vivante. Autant je suis certain que mes bien-aimés frères les missionnaires, mettront en usage tous les moyens qu'ils croiront bons pour avancer le règne et la gloire de Dieu, autant je sens la nécessité absolue de l'action du Saint-Esprit pour sanctifier véritablement le cœur. Que Dieu le répande donc abondamment sur l'œuvre de ses serviteurs. Il est possible et même très-vraisemblable que les revers de ces derniers temps auront contribué à purifier le Églises beaucoup mieux qu'on n'aurait pu le faire, auss long-temps que le goût de la nouveauté y avait introdu une confusion inévitable, et l'on peut aujourd'hui présenter aux indigènes des motifs beaucoup plus simples

et beaucoup plus puissans qu'auparavant, pour les porter à la sanctification.

«Les chefs des deux îles Rajatea et Tahara, étant morts presqu'en même temps, leurs jeunes successeurs ne purent parvenir à s'entendre sur plusieurs points relatifs au Gouvernement. Toutes les tentatives d'arrangement à l'amiable ayant été vaines, et les intrigans et les mécontens de toutes les îles s'étant rendus auprès du jeune prince de Tahara, pour l'exciter à la guerre, celui-ci devint sourd à toutes les représentations. Borabora se rangea du côté de Tahara, Huahaine du côté de Rajatea, et les hostilités commencèrent. C'était pendant l'obscurité d'une profonde nuit; les insulaires de Tahara attaquèrent leurs adversaires, mais ils furent repoussés et complétement défaits. Je le reconnais avec joie, ceux de Rajatea et de Huahaine se conduisirent dans cette occasion, en vrais chrétiens. Avant la guerre, ils avaient tout fait pour conserver la paix, et une fois attaqués, ils ne se battirent que pour leur propre défense. Au moment du combat qui eut lieu pendant la nuit, ils commencèrent par se recommander à Dieu par la prière, et quelques vieillards pieux ne cessèrent d'intercéder pendant toute la durée de la bataille en faveur des combattans. Dès que l'ennemi eut commencé à fuir, il fut ordonné de ne plus tuer personne. Les blessés furent conduits dans la demeure des vainqueurs, où ils reçurent tous les soins nécessaires. On leur rendit même une grande partie du butin; et cette conduite forma un grand contraste avec celle qu'ils avaient tenue autrefois, en pareille occasion.

« Je terminerais volontiers ici mon rapport sur les habitans de Rajatea; mais je dois ajouter que, comme ceux de Borabora, ils sont aussi enclins à la boisson. Pendant la vie du vieux chef, l'usage des liqueurs fortes était

complétement interdit : car à l'époque où il embrassa le christianisme, il s'engagea à ne plus faire usage d'eau-de-vie; et autant que des rapports journaliers pendant quinze ans avec lui, ont pu m'en faire juger, je crois qu'il a tenu strictement sa promesse. Ainsi l'île de Rajatea, mon ancienne station, a été préservée de ce fléau, pendant que les deux autres Églises en étaient affligées. Mais le nouveau roi, son fils, qui réside à Huahaine, est en échange fort intempérant et s'adonne à l'usage des spiritueux. Un homme de Botany-Bay, ayant trouvé moyen, pendant la durée d'un petit voyage que je fus obligé de faire, de pénétrer dans l'île avec un tonneau de rhum, il n'en fallut pas davantage pour réveiller chez les indigènes une passion assoupie depuis long-temps, et ceux-ci encouragés d'ailleurs par l'exemple de leur chef, se portèrent à de tristes excès; le vice de l'ivrognerie devint général et l'on alla jusqu'à distiller la racine du *Ti*, pour en faire de l'eau-de-vie. Voilà l'état dans lequel je trouvai mon Église au retour de mon voyage. Appuyé par plusieurs habitans, je pris le parti de faire adopter et de publier une loi qui défendait l'usage des liqueurs fortes; et après une nouvelle absence de six mois, j'eus la joie de voir qu'elle avait été observée. Mais je crains que les choses n'empirent depuis que j'ai quitté l'île et que mon successeur est mort.

« D'après le court exposé que je viens de vous soumettre, vous voyez que si beaucoup de choses sont propres à nourrir nos espérances et à soutenir notre courage, il y en a aussi d'autres qui sont de nature à affliger notre cœur et à exercer notre foi. Ce que nous avons à faire maintenant, est de marcher en avant, de persévérer, et de ne pas nous lasser. Que nos amis recourent en meme temps que nous, et avec ferveur au trône de la grâce, afin que le Seigneur déploie de nouveau son bras puissant;

qu'il bénisse et renouvelle son œuvre et qu'il répande de plus en plus son Esprit sur mes chers compagnons d'œuvre et sur leurs saints travaux.

« Oui, joignons-nous tous ensemble en ce jour solennel, à tant d'âmes qui soupirent après une nouvelle Pentecôte. Que de terres altérées, que de cœurs desséchés, qui attendent les bienfaits de la rosée céleste; mais l'Éternel a promis de faire couler des torrens sur la terre sèche et des ruisseaux d'eau sur ceux qui sont altérés, et il le fera. Seigneur, qu'il en soit ainsi! Amen. »

VARIÉTÉS.

Notice sur la première introduction du christianisme au Groënland.

Nous avons raconté, dans les premières années de ce journal (1), l'origine et les progrès des Missions modernes au Groënland dont la plus ancienne, celle entreprise par Jean Egédé, remonte à l'année 1721. Mais nous avons plus d'une fois insinué, qu'avant cette époque, le christianisme ou du moins la religion chrétienne telle que l'entend l'Église de Rome y avait été implantée, puisque, dans leurs excursions, les missionnaires évangéliques ont rencontré, en plusieurs lieux, des ruines d'anciens édifices et d'églises considérables, qui attestent l'établissement d'un culte chrétien de beaucoup antérieur à l'arri-

---

(1) 3e année, p. 193 et suiv., et 4e année, p. 289 et suiv.

vée des frères Moraves. Mais faute de documens suffisans sur cette partie de l'Histoire Ecclésiastique, nous ne pûmes dire, ni à quelle époque précise la première Mission chrétienne au Groënland avait eu lieu, ni dans quel temps et par quelles circonstances elle y avait pris fin. Mieux informés aujourd'hui, nous venons faire part à nos lecteurs de ce que nous avons appris sur ce sujet, et combler ainsi une lacune qu'il nous tardait de remplir. La relation d'un voyage entrepris pendant les années 1828 et 1829, par le capitaine Graah, de la marine danoise, pour explorer la partie du Groënland, qui s'étend depuis l'extrémité méridionale de ce pays, jusqu'au 69° de latitude de la côte orientale, et dont la société de géographie de Paris a publié dernièrement plusieurs fragmens (1), nous a mis à même de donner les détails qu'on va lire.

La première colonisation du Groënland remonte à l'année 983. Un Islandais ou homme du Nord nommé Gunbiörn, ayant été jeté par la tempête à l'ouest de l'Islande, découvrit quelques rochers qu'il nomma de son nom, puis une grande terre, dont il apporta le premier avis en Islande. Cette découverte avait piqué la curiosité des Islandais ; aussi quelque temps après, un autre habitant de ce pays, nommé Erik Raude ou Erik le Rouge, ayant été banni de son pays pour cause de meurtre, forma-t-il le projet de se mettre à la recherche de la contrée découverte par Gunbiörn et ayant équipé un navire, il cingla vers la côte orientale du Groënland qu'il cotoya jusqu'à un promontoire qui fut appelé *Hvarf*, et vint s'établir dans une île, que l'on nomma plus tard *Eriksey* ou île d'Erik. Trois années se passèrent ainsi à explorer le pays, et quand, au bout de ce temps-là, Erik fut retourné en Islande, et y eut fait une description du beau pays, dont

(1) Bulletin de la Société de Géographie, 2e série, tomes III et IV

il avait fait la découverte, tel fut l'enthousiasme excité par les récits de cet aventurier, que les Islandais équipèrent vingt-cinq vaisseaux, pour venir sous sa conduite coloniser la *Terre Verte* (1), dont leur intrépide compatriote les avait si fort encouragés à prendre possession.

Il y avait quatorze ans qu'Erik s'était établi pour la première fois au Groënland, quand son fils Leif den Hepne, ou Leif l'Heureux, éprouva le besoin de faire un voyage en Norwège. Il s'y rendit auprès du roi Oluf Trygvesön, qui charmé des bons sentimens qu'il trouva chez ce jeune homme, le fit instruire dans la religion chrétienne, et le renvoya l'année suivante à son père, avec un prêtre qui baptisa Erik ainsi que tout son peuple. Peu à peu le désir de l'émigration devint si fort en Islande, que cette île étant menacée d'une dépopulation presque complète, l'on fut obligé d'interdire par une loi d'émigrer de l'Islande au Groënland.

Les anciennes annales du Groënland rédigées dans le quatorzième siècle nous apprennent que les contrées colonisées par les Islandais se nommaient Osterbygd et Versterbygd, c'est-à-dire établissement de l'est et établissement de l'ouest, et qu'entre les deux colonies se trouvait une étendue de pays appelée Ubygder, que l'on peut évaluer à 50 milles. D'après les mêmes annales, il y avait dans le Vesterbygd quatre églises, quatre-vingt-dix maisons avec cour ou métairie ; et dans l'Osterbygd, une église cathédrale, onze autres églises, cent quatre vingt-dix maisons avec cour, deux villes, trois maisons royales et trois ou quatre monastères. Si l'on en croit les chroniqueurs, dans l'un de ces monastères, il y aurait eu une fontaine d'eau bouillante conduite par des canaux dans tous les

(1) C'est là ce que signifie le mot Groënland ou Gronland.
(*Rédacteurs*).

jardins, qui produisaient par ce moyen, à côté des glaces et sous le plus rude des climats, les plus belles fleurs et les plus beaux fruits; mais il est plus que probable, que ce n'est là qu'une fable, telle que le quatorzième siècle en a produit plusieurs. Tous ces établissemens se trouvaient sur la côte occidentale du Groënland, car quant à la côte orientale, elle n'a jamais été habitée, pas plus dans les temps anciens qu'aujourd'hui, et si la statistique générale, que nous venons de rapporter est exacte, elle peut faire juger de l'excessive diminution de la population du Groënland, puisqu'au dix-neuvième siècle, elle ne s'élève guère au-delà de quelques milliers d'âmes, et est presque toute comprise dans les quatre ou cinq stations des frères Moraves.

Le premier évêque du Groënland fut sacré en 1121, par l'archevêque de Lund en Suède. Il se nommait Arnold et se rendit dans son diocèse, accompagné de plusieurs personnages distingués parmi les Islandais et les hommes du Nord. Jusque là, il paraît que les Groënlandais n'avaient pas eu d'évêque particulier, et que comme chrétiens, ils avaient relevé d'abord de l'archevêché de Lund en Suède, et plus tard, de celui de Drontheim en Norwège.

Le dernier évêque fut, à ce qu'il paraît, Andréas ou plus correctement Endride Andreassôn, nommé en 1406, et qui résidait à Gardar. Si quelques autres ont été évêques après lui, il est probable qu'ils ne l'ont été que *in partibus*, c'est-à-dire, qu'ils ne se sont jamais rendus dans le pays, la navigation avec le Groënland, depuis cette époque, ayant presqu'entièrement cessé, et les relations entre le nord et ce pays ayant été presque complétement interrompues. C'est ainsi que s'est perdu peu à peu la connaissance du Groënland, qu'il a fallu découvrir plus tard, comme une terre nouvelle et presqu'inconnue. Cependant, il existe encore un document, qui, depuis cette

époque, jette quelque jour sur les colonies de ce pays; c'est une lettre écrite par le pape Nicolas V, en l'an 1448, aux évêques de Skalholt et d'Holum, et que l'on a retrouvée il y a quelques années, dans les archives du Vatican. On nous saura gré d'insérer ici ce curieux document, qui, suivant la traduction danoise de Poule Egédé, fils du célèbre Jean Egédé, premier missionnaire évangélique du Groënland, est conçu en ces termes :

« A l'égard de mes chers enfans qui sont nés et qui habitent dans l'île du Groënland que l'on dit être située à l'extrémité du Grand-Océan, au nord du royaume de Norwège, et du diocèse de Drontheim, leurs plaintes lamentables ont frappé vivement notre oreille et excité notre compassion, car les habitans de cette île ont, pendant près de 600 ans(1), conservé fermement et constamment, sous le siége de Rome, la religion chrétienne introduite parmi eux par les exhortations de leur célèbre roi Oluf, ainsi que les coutumes du siége apostolique. Grâce à leur zèle ardent pour la religion, ils ont pendant les siècles suivans érigé dans cette île des édifices sacrés, et une belle cathédrale où le service divin était fait avec beaucoup de soin jusqu'à l'époque où des païens étrangers, venus il y a trente ans, des côtes voisines, à bord d'une flotte, attaquèrent avec férocité les habitans, ravagèrent le pays, détruisirent les édifices sacrés avec le fer et le feu, ne laissant intactes dans l'île du Groënland que les paroisses, qui sont dit-on éloignées, où ces hommes féroces ne purent parvenir à cause des montagnes escarpées, et emmenèrent dans leur pays comme prisonniers,

(1) Le pape fait erreur d'un siècle au moins, car le christianisme ne fut introduit, pour la première fois au Groënland, qu'au commencement du onzième siècle, ou au plus tôt, vers la fin du dixième.

(*Rédacteurs.*)

les pauvres habitans des deux sexes, surtout ceux qu'ils considéraient, comme assez forts pour supporter les travaux rudes et continuels de l'esclavage, et sur lesquels ils pouvaient le mieux exercer leurs violences. Mais comme porte la même plainte, un grand nombre de ces habitans maintenant revenus de leur prison, ont reconstruit leurs villes détruites, et désirent voir le service divin rétabli sur le pied où il était auparavant; et comme, par suite des malheurs qu'ils ont éprouvés, ils ne possèdent pas même le nécessaire, et n'ont pas les moyens d'entretenir leurs ecclésiastiques et inspecteurs; comme ils ont également perdu par la même cause, pendant ces trente années, la consolation de jouir de la présence d'un évêque et du service d'un prêtre, sans que quelqu'un poussé par le désir de plaire à Dieu, se soit déterminé à entreprendre des voyages pénibles pour arriver à ces paroisses que la violence des barbares avait épargnées. D'après ce que nous venons de dire et dont nous avons une parfaite connaissance, nous vous chargeons et ordonnons, mes frères, vous qui, suivant ce qui nous a été rapporté, êtes les évêques les plus voisins de ladite île, qu'après vous être préalablement concertés avec l'évêque du chef-lieu, si l'éloignement de cet endroit le permet, vous y nommiez et instituiez pour évêque un homme convenable et savant. »

Il résulte de la lettre qu'on vient de lire, que vers l'an 1418 environ, la colonie groënlandaise fut attaquée à l'improviste par des étrangers arrivés d'un pays lointain; que la plus grande partie de ses habitans fut massacrée, que presque tous les édifices consacrés au culte furent détruits, et que sur le nombre des personnes qui furent épargnées et emmenées en captivité, il en revint plus tard quelques-unes dans le pays. Mais quant à savoir de quelle contrée étaient venus ces étrangers, et quel a été le sort des colons qui revinrent au Groënland, c'est ce qu'il est

très-difficile d'éclaircir. L'on suppose assez généralement que ces aventuriers conquérans étaient des Esquimaux, et il est à présumer, relativement aux restes de la population du Vesterbygd et de l'Osterbygd, que leurs évêques et leurs prêtres étant morts, comme ils ne pouvaient en retrouver d'autres, ils oublièrent bientôt le peu de connaissance qu'ils pouvaient avoir de la Parole de Dieu et redevinrent peu à peu païens, en se conformant à la manière de vivre des Esquimaux. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en arrivant au Groënland, au commencement du dix-neuvième siècle, les missionnaires n'y trouvèrent qu'un peuple abruti, sauvage, païen dans toute l'étendue de l'expression et parfaitement ignorant des choses de Dieu.

Pour ce qui est du désir exprimé ou de l'ordre donné dans la bulle du pape Nicolas V, il ne paraît pas qu'il ait eu de suite. L'archevêque Walchendorff, qui fut élevé en 1516 à l'archevêché de Drontheim, s'occupa bien de recueillir des renseignemens sur le Groënland; il composa même une carte pour servir de guide aux marins et proposa de découvrir ce pays, en offrant d'entreprendre cette découverte à ses propres frais, si on lui accordait pendant dix ans, la jouissance de son commerce; ses propositions semblaient sur le point d'être acceptées, mais sur ces entrefaites il fut disgrâcié et mourut à Rome. Nous ne savons s'il faut regretter, qu'à la voix de Nicolas V, et plus tard d'Erik Walchendorff, personne ne se soit levé, pour aller restaurer les anciennes églises du Groënland. Sans doute qu'il eût pu se trouver parmi les écclésiastiques de Rome des hommes animés de l'Esprit de Dieu, des prêtres de la classe de François-Xavier. Mais tout en annonçant le Christ, ils eussent mêlé à leurs enseignemens des traditions humaines, et l'œuvre qu'ils auraient entreprise n'aurait point été pure d'alliage terrestre. Aujour-

d'hui, il n'y a au Groënland ni évêque, ni archevêque, ni cathédrale, ni monastère, ni hiérarchie sacerdotale, mais ce qui vaut mieux, des églises humbles, vivantes, basées sur la Parole de Dieu, ayant à leur tête pour les instruire et les édifier de simples missionnaires de l'Évangile, dont la foi et le dévouement pour les âmes prouvent qu'ils sont aggrégés au collège apostolique des pasteurs de la bergerie du bon Berger, et qu'ils sont du nombre de ceux auxquels le Christ a commis la charge de paître ses brebis.

La Bible en birman.

Le 31 janvier 1834, le missionnaire Judson écrivait dans son journal : « Dieu soit loué ! je viens d'achever la traduction de la Bible en birman; la dernière feuille de ma traduction en main, je suis tombé à genoux, et j'ai prié Dieu de me pardonner tous les péchés que j'ai commis dans ce travail, et toutes les imperfections qui doivent nécessairement se rencontrer dans une œuvre de cette nature. J'ai placé mon travail sous sa sauvegarde et l'ai consacré à sa gloire. Puisse-t-il s'en servir pour répandre dans ce vaste empire, le nom et la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ ! »

Voilà donc une nouvelle version à ajouter au nombre déjà si considérable de celles que l'œuvre missionnaire a enfantées dans le cours des trente derrnière sannées. On sait que la mission baptiste-américaine date de l'année 1823, et qu'elle a été commencée par le Dr. Judson et sa femme. Depuis lors vingt-et-un missionnaires et vingt-quatre femmes ont travaillé dans ce pays, et dans ce moment, huit autres missionnaires avec leurs épouses et deux femmes non mariées sont en route pour aller renforcer cette mission qui acquiert tous les jours plus d'importance.

Persécution en Chine.

Vers la fin de l'année dernière, les autorités civiles de Canton, effrayées du nombre prodigieux de livres religieux mis en circulation par les missionnaires, dans cette ville et dans les environs (1), crurent devoir prendre des mesures pour en arrêter la distribution. En conséquence dix Chinois convertis, membres de la mission, qui avaient été employés à faire ces distributions, furent saisis et emprisonnés, et Léangafa, déjà connu de nos lecteurs, dut prendre la fuite pour échapper aux poursuites de la police. Cependant, d'après une lettre de M. Morrison fils et de M. Bridgman, missionnaires à Canton, sous la date du 20 janvier 1835, huit de ces personnes ont déjà été relâchées, et les deux autres ne tarderont pas à recouvrer leur liberté. Il paraît que cette persécution doit être attribuée à des causes *politiques* plutôt que *religieuses*, et que les livres prohibés l'ont été bien plus comme ouvrages *étrangers* que comme ouvrages *chrétiens*.

---

(1) Dans l'espace de quelques semaines, 5 à 6,000 volumes avaient été distribués dans la ville de Canton, et dans le cours d'une année, 40,000 traités et fragmens des Saintes-Écritures.

(*Rédacteurs*).

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE EN DEÇA DU GANGE.

Une contrée qui, par son immense étendue et sa vaste population d'une part, et de l'autre par la grandeur et l'énergie des moyens qui y sont mis en œuvre, pour y répandre la connaissance du christianisme, mérite tout particulièrement de fixer notre attention, de solliciter nos prières et d'exciter notre plus vif intérêt, est l'Inde en deçà du Gange ou les Indes-Orientales. Sur une vaste étendue de pays, comprise entre l'île de Ceylan, au sud, et les sommets gigantesques et glacés de l'Hymalaya au nord, et entre l'empire birman à l'est, et la Perse à l'ouest, vit et s'agite une population païenne de près de 150 millions d'habitans, qui relève en grande partie de la domination britannique, ou se trouve du moins sous l'influence de l'Angleterre. De quelle importance n'est donc pas, sous le rapport de l'évangélisation, un pays qui renferme plus du quart de la population de notre globe! S'il passe au christianisme, de quel poids ne pèsera-t-il pas dans la balance des destinées du monde! Et n'est-il pas admirable et réjouissant en même temps, qu'une portion aussi notable de notre globe ait été donnée aux Anglais, de toutes les nations de la terre la plus religieuse, et celle qui fait les plus grands efforts et les plus généreux sacrifices pour étendre le règne du Rédempteur?

Dans l'espace d'une vingtaine d'années, 110 stations

missionnaires ont été établies sur plusieurs points du continent indien, et l'on compte dans ces diverses stations 850 ouvriers environ, missionnaires, aide-missionnaires, maîtres d'écoles et prédicateurs indigènes; ce qui ne fait guère plus d'une station pour trois millions d'habitans. C'est bien peu de chose, si l'on met en parallèle la petitesse des moyens avec la grandeur du but qu'il faut atteindre; cependant nous ne devons point oublier que celui qui nourrit autrefois miraculeusement 5,000 hommes, avec cinq pains et deux poissons, portés par un jeune garçon, dans un panier, peut, par le ministère de ce millier d'ouvriers évangéliques, auxquels il a ordonné de porter aux Hindous la parole du salut, rassasier une multitude d'âmes et les sauver pour la vie éternelle; et si l'on fait le calcul des résultats obtenus dans l'Asie du Sud, depuis le commencement de ce siècle seulement, que n'est-on pas en droit d'attendre de la bénédiction divine et des efforts des chrétiens, dans vingt, quarante ou soixante années d'ici?

Cependant pour bien apprécier l'état des choses dans ce pays, il importe de se faire d'un côté, de justes idées des obstacles nombreux et puissans qui s'y opposent à la propagation du christianisme et de l'autre, de discerner soigneusement les signes des temps favorables à son extension.

Quand nous parlons des obstacles qui empêchent ou retardent dans l'Inde les progrès de l'Evangile, nous n'entendons point énumérer ici ces causes générales, qui en tout pays et sous tout climat des cieux combattent et paralysent l'action divine du christianisme, telles que la corruption naturelle du cœur humain, son incrédulité, son inimitié contre la vérité et autres semblables, mais simplement celles qui sont particulières à ce pays

et qui ne se retrouvent pas ailleurs sous la même forme, ni au même degré.

La première est l'antiquité de la religion des Hindous, qui se perd dans la nuit des âges, et qui porte ces peuples à l'entourer de la plus haute vénération; cette antiquité seule est pour eux un caractère irrécusable de divinité, et qui leur suffit pour frapper de prescription et rejeter comme inadmissible et mensongère toute religion, le christianisme aussi bien que les autres, qui aurait la prétention de substituer ses dogmes à ceux que de génération en génération ils ont reçus de leurs ancêtres et que leur prêchent les savans du pays.

Car une autre raison qui attache fortement les Hindous à la religion de leurs pères, est la science assez étendue de la plupart de leurs docteurs. Ces hommes se piquent de connaître à fond des langues fort difficiles, d'en exploiter les richesses et d'en pénétrer le génie; ils passent leur vie à étudier des livres sacrés qu'ils considèrent comme les archives de leur religion; ils se sont fait une habitude et un jeu de raisonner sur les questions les plus abstruses de la métaphysique, telles que l'origine des choses et le mode de la conservation de l'univers, et toute cette science, qui au fond aboutit à assez peu de chose, puisqu'elle ne les rend pas meilleurs, les environne aux yeux du peuple d'une auréole de gloire qui l'éblouit, le trompe et lui fait accroire qu'un culte qui a pour ministres et pour interprêtes des hommes aussi érudits, ne peut pas ne pas être d'origine divine.

Ajoutez à ces obstacles le fanatisme inné chez les Hindous. A voir cette nation naturellement froide et apathique, on ne s'attendrait guère à y trouver un profond enthousiasme religieux, et pourtant nulle part les dévots ne sont plus nombreux et plus persévérans; nulle part l'homme ne se montre plus ingénieux et plus bar-

bare envers lui-même dans le choix des macérations et des tortures. Témoins ces fakirs de toutes les sortes et à tous les degrés, qui, par d'incroyables pénitences, se flattent de trouver le chemin du ciel, de s'élever même jusqu'à la divinité et qui exercent sur les masses un tel empire, qu'ils se les asservissent et les maîtrisent à leur gré ! Ce journal renferme plus d'un exemple de ce genre d'atrocités. Aux faits déjà cités, nous en ajouterons un autre fourni par le missionnaire Fischer de Meerout, qui raconte ce qui suit, dans son journal de la fin de 1833.

« Dimanche dernier, je rapportai à mon petit troupeau d'Hindous convertis, ce que mes fils m'ont dit avoir vu de leurs propres yeux, à Kurdwar. Ils s'approchèrent d'un fakir, qu'entourait une foule de dévots, qui l'aidait dans les préparatifs d'une affreuse torture, qu'il s'imposait volontairement, pour expier un crime qu'il avait commis long-temps auparavant. Il était à la lettre adoré par eux; on lui baisait les pieds, en l'appelant Dieu et en lui demandant sa bénédiction. Un grand feu était allumé sous un arbre; il attacha à une branche deux fortes cordes, auxquelles étaient pratiqués des nœuds coulans où il passa les jambes, et par le moyen d'une troisième corde fixée à l'arbre, il se balançait, la tête renversée en bas, sur le feu, que ses adorateurs étaient occupés à entretenir. De l'autre main, il tenait un rosaire, dont les boules lui servaient à mesurer la durée des quatre heures qui étaient destinées à cette douloureuse punition, et chaque jour il la renouvelait, jusqu'à ce que douze années se fussent écoulées, au bout desquelles il deviendrait tout-à-fait saint. Il se roulait aussi dans les cendres brûlantes du feu ».

Un quatrième obstacle gît dans l'empire que les bramins ou prêtres de la religion des Hindous exercent sur

l'esprit des indigènes et dans la haine qu'ils savent leur inspirer et entretenir en eux, contre les mœurs et les coutumes des Européens.

La difficulté excessive que les Européens trouvent à apprendre les langues de l'Inde, est un cinquième obstacle à la propagation du christianisme. Plusieurs missionnaires, même après beaucoup d'années de séjour et d'études dans l'Hindoustan, ne parviennent jamais à connaître une langue dont le génie est si différent de celles de l'Occident, et dont les dialectes sont si variés et si riches, que la vie d'un homme suffit à peine pour les exploiter. D'autres n'en acquièrent qu'une connaissance imparfaite, qui leur est de peu d'utilité dans la pratique; et quant à ceux qui, doués du génie propre à l'étude des langues orientales, sont devenus maîtres de ces langues au point de pouvoir les écrire et les parler couramment, leur nombre est si petit, ils ont été d'ailleurs si occupés jusqu'à ce jour au travail long, important et difficile des diverses traductions que l'on a faites de la Parole de Dieu; ils ont passé tant de temps dans les imprimeries à surveiller l'impression et à revoir les épreuves de leurs ouvrages; ils ont dû composer, pour l'instruction de leurs successeurs, tant de livres élémentaires, tels que vocabulaires et grammaires, et pour les Hindous eux-mêmes tant de traités religieux et de publications diverses, que les momens qu'ils ont pu consacrer à la prédication ont été fort courts, et que l'on ne peut point juger encore comme il faut, par ce qui a été fait, de l'influence que pourra exercer un jour sur les indigènes la prédication claire et universelle de l'Evangile; car la prédication du christianisme, par le moyen d'interprètes, est soumise, comme on le sait, à bien des chances, et sujette à bien des inconvéniens, et tant que l'on en sera

réduit à ce mode d'évangélisation, l'on ne pourra pas en attendre de grands succès.

Le climat de l'Inde est ensuite, comme on ne l'ignore pas, très-débilitant, et, dans beaucoup de cas, extrêmement meurtrier pour les Européens. Au bout de peu d'années, un missionnaire est souvent obligé de revenir dans sa patrie, et cela dans le moment où il commençait à jouir du fruit de ses labeurs, et où il allait se mettre à annoncer le Sauveur aux indigènes, dans leur propre langue.

Mais de toutes les difficultés que rencontrent les missionnaires dans l'accomplissement de leur glorieuse tâche, la plus considérable est sans contredit le terrible préjugé des castes, contre lequel viennent échouer leurs plus sincères efforts. Comme le missionnaire Lacey, de la station de Cuttah, a donné sur ce sujet, dans l'une de ses dernières lettres, plus de détails que nous n'en avions reçus jusqu'à ce jour, nous transcrirons ici quelques passages de son journal.

« Les vieux livres sacrés des Hindous, » écrit-il, « partagent le peuple en quatre classes, savoir : les *bramins* ou prêtres, les *chétries* ou guerriers, les *waësics* ou artisans, et les *sudras* ou domestiques. Ces quatre classes générales ont chacune plusieurs subdivisions, qui toutes sont strictement observées. Un Hindou qui vient à professer l'Evangile a donc au moins les quatre grandes castes pour ennemies; car 1° le christianisme est une religion étrangère; 2° il abolit les coutumes et superstitions païennes; 3° il met le prosélyte en relation avec nous, et nous sommes envisagés comme barbares et impurs; 4° il l'oblige, en communiant, de manger du pain et de boire du vin. Un Hindou ne peut donc devenir chrétien sans perdre sa caste, et vivre en chrétien sans la

renier entièrement. Je ferai connaître maintenant quelques-uns des inconvéniens particuliers qui en résultent.

« 1° Lorsque l'un d'entre eux se fait chrétien, il faut qu'il cesse toutes relations avec sa famille et ses amis. Si ceux-ci continuaient à avoir avec lui le moindre rapport, ils s'exposeraient aux mêmes traitemens que lui, puisqu'il est envisagé comme impur, et qu'ils le deviendraient en communiquant avec lui. Il est haï et profondément méprisé de ses proches et de ses meilleurs amis; il ne peut plus jamais manger avec eux, ni même entrer dans leurs maisons. Le père et la mère se séparent pour toujours de leur cher enfant, et l'enfant de ses parens, le frère d'avec la sœur, et la sœur d'avec son frère. Cette séparation laisse toujours chez les parens païens une haine vivace, et ils maudissent le malheureux qui les plonge, eux et toute leur parenté, dans le deuil, l'opprobre et la misère. Quelquefois, il arrive que les parens passent au christianisme avec leurs enfans; mais comme leurs cœurs ne sont pas convertis et renouvelés, ils n'apportent que le trouble au milieu de nous, et ils adressent à leurs enfans d'amers reproches de les avoir réduits à une si triste position. Les jeunes enfans suivent ordinairement leurs parens convertis, ceux-ci les envisageant à la lettre comme leur propriété. Nous avons dans ce moment un exemple frappant de la grandeur de cet obstacle dans l'un de nos Hindous les plus désireux du salut; il se nomme Daysarer. Il y a long-temps que l'Evangile a pénétré dans son cœur; mais sa fille, la bien-aimée de sa mère, est mariée à un homme d'une classe élevée; et jusqu'à présent, ils n'ont pu se résoudre à abandonner et à ne plus voir leur enfant. Pour rompre le lien le plus puissant de la nature, il faut un degré de renoncement à soi-même que l'on ne peut guère exiger d'un peuple qui ne fait qu'entrevoir le prix de l'Evangile et de ses bienfaits.

« 2° Lorsque les Hindous deviennent chrétiens, ils perdent toute espérance humaine de pouvoir gagner leur vie et celle de leur famille. Personne, parens, amis ou autres, ne leur donne de l'ouvrage, et ne voudrait leur vendre ou acheter d'eux quoi que ce soit. En entrant dans l'Eglise, les Hindous convertis entrent dans une société qui ne peut guère les dédommager des avantages temporels qu'ils ont perdus en quittant leur caste. L'Église qui se compose des naturels convertis est en général peu nombreuse, et ne peut guère leur fournir de l'ouvrage ou se charger de leur entretien. Cette perspective est triste, et les Hindous convertis sont forcés de se soumettre littéralement au précepte : *Cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par dessus.*

« 3° Ils n'ont aucune espérance de pouvoir placer leurs enfans dans le commerce ou dans quelque autre profession : personne ne voudrait leur enseigner son état. En perdant leur caste, ils perdent tout de ce côté-là. Si donc les parens tenaient aux avantages temporels pour leurs enfans, leur changement de religion les placerait dans une position extrêmement difficile.

« 4° Il leur est tout aussi difficile de les marier. D'abord, dans leur propre caste, la chose n'est plus possible; car qui voudrait s'allier à eux ? Une autre caste ne le fera pas davantage, à moins que ce ne soit l'une des dernières et des plus méprisées; et ils ne sont pas assez nombreux pour que leurs enfans se marient entre eux. C'est ici une grande difficulté à l'égard des jeunes filles surtout; car dans l'Inde, il est presque impossible de les préserver de la séduction. Quelques-uns renvoient leur baptême jusqu'à ce que tous leurs enfans soient mariés, et les abandonnent alors à leurs maris ou épouses païens; mais il n'est guère possible d'approuver une pareille conduite.

« 5° Ils sont encore exposés à plusieurs désagrémens

qui paraissent petits, mais qui deviennent considérables quand on les envisage d'après les mœurs et les préjugés du pays : c'est que personne ne veut plus les raser, leur blanchir leur linge, couvrir le toit de leurs maisons, et une foule de choses de ce genre. Il est regardé comme inconvenant, dans les Indes, de faire ces choses-là soi-même : une classe particulière d'individus est chargée de vaquer à ces sortes d'ouvrages; les autres classes ne s'en mêlent pas et n'y connaissent rien : le faire, d'ailleurs, serait se déshonorer.

« 6° Ils sont exposés à l'opprobre et au plus profond mépris de la part de tous leurs compatriotes : la caste est considérée comme la seule marque d'honneur, et celui qui l'a perdue, comme le rebut de l'humanité. On leur donne les noms les plus odieux; on les abreuve d'outrages et d'insultes, et on regarde comme méritoire de leur nuire et de les persécuter. Et au milieu de toutes ces amertumes, qui ont-ils pour les soutenir, les encourager et les consoler? personne, si ce n'est leurs instituteurs et les missionnaires. Mais ceux-ci sont peu nombreux, et leur genre de vie est si différent de celui des Hindous, qu'ils ne peuvent pas même leur offrir une ressource suffisante à cet égard.

« 7° Nous devons mettre encore au nombre des plus grands obstacles à la profession publique du christianisme, pour beaucoup d'Hindous, la loi existante sur l'héritage, d'après laquelle tout individu sorti ou chassé de sa caste ne peut hériter ni de père et mère, ni d'autres parens. C'est ainsi que les bramins ont en leur pouvoir la fortune de beaucoup d'Hindous. Si l'on ajoute maintenant à tous ces obstacles extérieurs les ténèbres et la corruption naturelles du cœur humain, la répugnance du pécheur à venir à la lumière, parce qu'elle l'oblige à abandonner ses péchés, toutes les oppositions, en un mot, que l'Évan-

gile trouve au milieu de nous, on aura une idée de la barrière formidable que rencontre le christianisme dans ces contrées, et l'on comprendra que pour la renverser, il ne faut rien moins que la puissance même du Très-Haut et sa force victorieuse. »

En récapitulant tous ces obstacles, l'on s'étonnera, non pas qu'il y ait si peu de convertis hindous, mais de ce que le nombre en est aussi considérable. Car nos lecteurs n'ignorent pas qu'il est certaines parties de l'Inde, même de celles où le préjugé des castes était le plus fort, où la puissance propre au christianisme a triomphé, et où elle a abattu des barrières contre lesquelles eussent échoué les tentatives humaines les plus énergiques. Ainsi, le district de Tinevelly, ainsi celui du Travancore sont dans le ciel de l'Inde, de ces points lumineux, où l'œil du chrétien se plaît à s'arrêter avec reconnaissance et avec amour, puisque dans ces deux districts seulement, 17,000 âmes ont abandonné l'idolâtrie et embrassé le christianisme.

Mais il est d'autres signes des temps, moins brillans peut-être, mais qui n'en méritent pas moins de fixer notre attention, parce qu'ils déroulent à nos yeux un vaste plan de la Providence, ayant pour but le relèvement moral de cette portion considérable de l'humanité.

Plusieurs Sociétés indigènes se sont formées, depuis quelques années, parmi les Hindous, qui toutes tendent à la réforme de l'ancienne religion. L'une de ces Sociétés, qui se nomme la *Société de la Sagesse* (Brumma Sammai), et qui se compose d'un grand nombre de personnes d'un rang élevé et d'une haute influence, partant du principe que l'hindouisme est rempli de folies et de pratiques cruelles, voudrait remédier à tant d'abus, sans pourtant heurter de front les préjugés de la multitude. Une autre de ces Sociétés se compose de jeunes gens, élevés pour

la plupart, dans le collége hindou. Leurs connaissances, leur zèle et leur amour de la patrie leur ont inspiré le dessein de renverser l'échafaudage d'une religion qui, selon eux, déshonore la nation qui la professe. Ils ont de bonnes intentions, sans doute, mais comme ils sont incrédules, dans toute la force de l'expression et qu'ils ne sont point éclairés par cette lumière pure qui seule remplacerait avec avantage, les ténèbres qui enveloppent leur entendement, ils font moins de bien et de progrès qu'ils ne se l'imaginent. Chacune de ces Sociétés a son journal, organe fidèle de l'opinion qu'il représente et où l'on trouve souvent des articles d'une franchise remarquable. Un bramin disait dernièrement dans l'une de ces gazettes, tant en son propre nom, qu'en celui de ses amis : « Il n'y a rien sous le ciel, qui nous inspire plus d'horreur que l'hindouisme, rien que nous envisagions, comme un instrument plus actif pour propager le mal. Rien ne favorise autant le vice, rien n'est plus ennemi de la paix, de la prospérité et du bien être de la société que cette religion. C'est pourquoi ni calomnie, ni flatterie, ni terreurs, ni persécutions ne seront capables d'ébranler la résolution que nous avons prise d'anéantir ce monstre ? » Dans un autre journal, dont l'éditeur est un bramin d'une classe élevée, on lit le passage suivant, qui peint bien l'état religieux et moral de la nation : « Tout homme qui connaît l'état réel des choses, à Calcutta, doit convenir que les Hindous peuvent tous être compris dans l'une ou l'autre des cinq classes que nous allons énumérer: la première se compose d'orthodoxes de bonne foi et de fanatiques aveugles et ignorans (les païens vraiment idolâtres) ; la seconde, de ceux qui, dans le particulier, se livrent à toutes sortes d'excès, et s'avouent ouvertement les partisans enthousiastes de l'erreur (les esclaves du péché) ; la troisième, de ceux qui en présence des

Européens se montrent esprits forts et devant les Hindous, orthodoxes (les hypocrites); la quatrième, de ceux qui, quoique affranchis des préjugés nationaux, mais sous le prétexte que le bramisme est d'origine divine, veulent lui rester attachés (les incrédules philosophes); et la dernière, de ceux qui avouent et confessent franchement leur haine pour les mystères du bramisme, et qui maintenant s'occupent à chercher sérieusement la vérité, afin que le bramisme une fois renversé, ils puissent la communiquer à d'autres (les âmes sérieuses et ayant soif de la vérité). »

En outre, il devient toujours plus facile aux Indes de réunir des auditeurs, pour écouter la prédication de la Parole de Dieu. Le missionnaire Lacroix, par exemple, prêche treize à quatorze fois par semaine, à Calcutta, et il a souvent jusqu'à mille personnes pour auditeurs. Bramins, sudras, mahométans, tous sont fort attentifs, et engagent entre eux, à la suite du service divin, des conversations fort intéressantes, et qui prouvent qu'ils envisagent sérieusement les vérités qu'on leur annonce.

On remarque aussi que les Hindous, en général, s'occupent beaucoup plus de christianisme, qu'ils ne le faisaient autrefois. Ils consentent à envoyer leurs enfans dans les écoles chrétiennes; ils les interrogent souvent sur les choses que ceux-ci y ont apprises; ils reçoivent les livres religieux qu'on leur donne et les lisent.

Récapitulons ensuite ici plusieurs événemens importans, qui ont eu lieu dans le cours des dernières années et dont nous n'avons pas négligé, dans l'occasion, d'entretenir nos lecteurs, mais qui présentés en masse et comme en tableau, prouvent, plus fortement encore, que le temps approche où ces millions de païens qui languissent dans les chaînes du paganisme recevront de la main du Prince de la paix, la véritable liberté.

1. Par une ordonnance du 1er novembre 1833, les Hindous chrétiens, ont été admis à postuler et à obtenir des emplois civils, justice qui leur avait été refusée jusqu'alors, par la crainte que le gouvernement avait eue de s'attirer la haine de la nation, en ayant l'air de favoriser le prosélytisme au milieu d'elle. Pendant de longues années l'on avait vu, en effet, un gouvernement chrétien, administrant une contrée païenne, donner invariablement à des païens et à des mahométans les charges et les places dont il pouvait disposer, et les refuser aux chrétiens. De cette manière, repoussés par leurs compatriotes et ne trouvant aucune ressource dans le sein du peuple, dont ils venaient d'embrasser la religion, les Hindous, qui se convertissaient au christianisme, se trouvaient dans la position la plus embarrassante. Grâce à Dieu, ce fâcheux état de choses a pris fin, et les colléges, fondés par les missionnaires, vont désormais être fréquentés par de jeunes indigènes, qui n'auront pas à redouter, lorsqu'ils en sortiront, de se voir privés de tout espoir de parcourir une utile et honorable carrière.

2. L'abolition des suttées est un autre pas important fait vers la réforme de l'hindouisme et l'introduction du christianisme dans l'Inde. Toujours inspiré par cette malheureuse politique, qui de peur de paraître s'ingérer dans les affaires religieuses des Hindous, lui faisait tolérer les plus crians abus et sanctionner les pratiques les plus barbares, le gouvernement anglais n'avait, dans le principe, défendu les suttées, que lorsqu'il aurait été prouvé qu'ils avaient été accomplis dans le secret, loin de la surveillance de la police, et que la veuve n'avait pas été libre de se désister du projet qu'elle avait formé de se brûler vivante avec son mari mort, c'est-à-dire que toutes les fois que l'autorité avait été prévenue à temps et que le commissaire de police avait pu être présent à cette

odieuse cérémonie, le meurtre d'une mère par ses enfans était considéré comme parfaitement légal. Le décret du 4 décembre 1829, confirmé par une ordonnance du roi d'Angleterre, du 11 juillet 1832, a entièrement et pour toujours aboli une pratique réprouvée par les lois divines et humaines, et porté un terrible coup à la religion qui consacrait de pareilles atrocités.

3. La taxe prélevée sur les pélerins et par laquelle le gouvernement britanique semblait sanctionner l'idolâtrie, n'existe plus, et l'on comprendra jusqu'à quel point elle était opposée aux progrès du christianisme, quand on saura qu'en dix-sept ans le gouvernement avait perçu, de cette manière, près de 30 millions de francs sur les pélerins, qui visitèrent, dans cet espace de temps, les temples de Jaggernaut, Gya, Allahabad et Tripetty.

4. L'établissement des trois évêchés de Calcutta, Madras et Bombay a puissamment contribué et contribuera davantage encore dans l'avenir, avec la bénédiction divine, à avancer la cause du christianisme dans l'Inde. Jusqu'ici tous les évêques anglais, dans ces trois présidences, ont été, à peu d'exceptions près, d'humbles et fervens disciples du Sauveur; et maintenant que, depuis 1833, la compagnie des Indes n'a plus le monopole du commerce, et que le gouvernement administre seul et sans elle les immenses possessions britanniques des Indes-Orientales, l'on est en droit d'attendre de ce nouvel ordre de choses les plus heureux changemens. Car partant du principe qu'il fallait garder la plus parfaite neutralité dans les affaires religieuses des Hindous, et ne se mêler en rien de l'œuvre des missions, la compagnie des Indes avait gêné et entravé, plutôt que favorisé les efforts des Missionnaires, au point qu'elle crut devoir interdire la prédication publique de l'Évangile aux premiers hérauts du salut qui vinrent s'établir aux Indes. Mais aujourd'hui les évêques

anglais libres du joug de la compagnie, et s'adressant à un gouvernement chrétien et éclairé, osent lui demander et lui demander avec fermeté et énergie, de songer à ses devoirs envers les Indes, en ouvrant partout des écoles, en bâtissant des chapelles et en envoyant des prédicateurs chrétiens. L'appel de l'évêque de Calcutta, le révérend Daniel Wilson, est remarquable sous ce rapport : « Toute l'Inde, s'écrie-t-il, semble maintenant attendre la publication du salut. L'Europe écrase en quelque sorte l'Asie de son commerce, de ses sciences, de sa littérature. L'hindouïsme et le mahométisme s'écroulent sous leur propre poids et sont incapables de faire face au temps présent. L'éducation a rompu les barrières que les siècles avaient entassées. Inonder par des flots d'eaux vives ces mornes et stériles déserts, empêcher les torrens bourbeux du déisme et de l'incrédulité, de souiller ces contrées qu'ils ne peuvent fertiliser, rendre le passage de l'idolâtrie et de la superstition au christianisme rapide et direct, envoyer le Missionnaire, la Bible, les Sacremens et les autres institutions apostoliques de notre Église partout où le sacerdoce païen a cessé, ériger le modeste temple chrétien sur les ruines de la mosquée et de la pagode abandonnées, telles sont les hautes obligations de l'Angleterre.... Qu'il plaise à Dieu de la rendre capable, par le canal des diverses Sociétés évangéliques, d'accomplir ce premier et ce plus grand de ses devoirs ! »

Dernièrement, une princesse hindoue, qui professe la foi catholique, a fait remettre, de Meerout, où elle réside, 330,000 francs à l'évêque de Calcutta, pour être employés en faveur des Missions évangéliques et d'autres objets de charité chrétienne.

En apprenant la ruine de Bhurtpore, un bramin s'est écrié : « Maintenant le Gange peut se taire, et il ne reste

plus aux Hindous, d'autre parti à prendre, que d'embrasser le christianisme. »

Qui ne reconnaîtrait, dans les faits que nous venons de rappeler, les signes de l'approche du règne de Dieu ! Et s'il a suffi au Seigneur de quelques années pour amener d'aussi heureux changemens, que ne devons-nous pas espérer de sa grâce toute-puissante, dans un avenir peu éloigné ?

Au surplus, voici comment les Hindous convertis confessent le Sauveur en qui ils ont cru, et endurent la persécution pour l'amour de lui. Ce récit est du missionsionnaire Fischer de Meerout, dans le nord de l'Inde. Il écrit, sous la date du 14 décembre 1833 : « Gopeenath Nundi, jeune Hindou, vient d'être baptisé. Il avait été emprisonné par sa propre famille, qui vient de déclarer par les journaux publics, et dans les termes les plus amers, qu'elle le rejette pour toujours. Ses amis, instruits des mauvais traitemens qu'il avait à souffrir, menacèrent ses frères d'une dénonciation aux autorités ; il fut alors relâché, sous condition qu'il revînt le soir; il le fit, quoique cette promesse eût été arrachée par la violence, et qu'il eût à craindre de nouvelles persécutions. Les amis qui l'accompagnaient furent alors témoins d'une scène déchirante. Ses frères et ses voisins se rassemblant autour de lui, l'engageaient à demeurer auprès d'eux ; aux raisons succédaient les menaces et les injures; aux injures, diverses séductions, telles que la promesse d'une grande somme d'argent, celle d'une entière liberté d'actions et de pensées, même d'un attachement complet au christianisme, pourvu qu'il n'en fît pas une profession publique. Voyant tous ces moyens échouer, ils en appelèrent à ses sentimens: ils lui prodiguèrent les noms les plus tendres, lui rappelèrent tout ce qu'il allait perdre,

lui disant qu'il allait percer le cœur de sa pauvre vieille mère, qui n'avait plus que quelques années à vivre. En cet instant sa mère, qui se trouvait à portée d'être entendue, poussa des cris, comme les gémissemens d'un agonisant. Le jeune homme fondit en larmes, étendit les bras, et sortit précipitamment, en disant : Je ne peux rester plus long-temps. — Le baptême fut administré en présence d'une nombreuse assemblée, composée en partie d'Hindous. Il eut auparavant à répondre aux questions que lui adressa M. Duff, sur sa résolution d'abandonner l'idolâtrie, sur sa foi à la vérité du christianisme, sur sa connaissance des doctrines chrétiennes, et sur son désir de les suivre avec persévérance. Ses réponses, claires et satisfaisantes, étaient rendues touchantes par son extérieur de sincérité et le sérieux de son ton. Les exhortations de M. Duff parurent aussi produire beaucoup d'effet sur plusieurs des personnes présentes. »

Nous venons de voir comment on souffre, en chrétien, aux Indes; voici maintenant comment on y meurt en Christ : « Le frère Ramdas n'est plus, écrit le missionnaire Smith, le 24 octobre 1833 ; il a rendu le dernier soupir le 16 de ce mois, laissant une femme et trois enfans. La veille je m'étais beaucoup entretenu avec lui ; il paraissait entièrement résigné à la volonté de Dieu; il souffrait beaucoup de la poitrine, mais il disait : « Mes souffrances ne sont pas à comparer à celles de Jésus-Christ, sur qui repose toute mon espérance de salut. Comme il m'a retiré miraculeusement des chaînes de l'idolâtrie, je suis sûr qu'à présent il ne m'abandonnera pas. » — « Non, certainement, lui dis-je, il a promis de ne rejeter aucun de ceux qui vont à lui. » Peu d'heures avant son décès, il recommanda dans ses prières sa femme et ses enfans au Seigneur; puis il exhorta sa femme

à s'attacher étroitement à Jésus, qui est le seul ami des pécheurs, le père des orphelins et l'époux de la veuve. « Quant à moi, ajouta-t-il, je ne serai plus que quelques minutes dans ce monde. Mon Seigneur s'est souvenu de moi, et j'irai vers mon Seigneur Jésus, où tous mes maux cesseront, et où je serai heureux pour toujours. » Il se trouva incapable de parler davantage; alors sa famille éclata en sanglots, et sa femme m'envoya de nouveau chercher. J'allai les consoler; je chantai un cantique et priai; puis je dis au frère Ramdas : « Jésus-Christ, votre unique ami, est mort pour vous sur la croix, et vous a préparé une demeure dans le ciel; » mais il ne put proférer aucune parole. Il resta dans cet état jusqu'à sept heures du matin; puis fut enlevé, j'en ai l'espérance, dans cette demeure éternelle des cieux, qui n'a point été faite par la main des hommes! »

ILES SANDWICK.

Discours de M. Ruggles.

Dans la dernière assemblée générale que la Société des Missions américaines a tenue à Baltimore, le 9 septembre dernier, l'on a cru devoir s'occuper des accusations dirigées par plusieurs feuilles publiques, contre les missionnaires des îles Sandwick, et l'on a engagé une discussion fort intéressante, à la suite de laquelle l'assemblée a adopté la résolution suivante : « En conséquence des rapports injurieux qui circulent dans le public, et qui ne peuvent que contribuer à jeter du discrédit sur le caractère de la mission aux îles Sandwick, la Société,

sans rien perdre de sa confiance dans la manière dont cette mission a été conduite jusqu'à ce jour, croit devoir cependant recommander au Comité d'examiner à fond la question, et de publier, s'il le trouve convenable, tous les faits qui seraient de nature à détruire les fâcheux effets produits par les publications dont il vient d'être fait mention. »

Dès que le Comité se sera acquitté de la tâche importante qu'il est appelé à remplir, nous ne manquerons pas de communiquer à nos lecteurs un abrégé de son travail, intimément convaincus que nous sommes, que les accusations dont la mission et les missionnaires des îles Sandwick ont été et sont encore les objets, ne reposant que sur des mal-entendus ou des calomnies, la vérité ne peut que gagner à ce qu'elles soient publiquement examinées et discutées. En attendant, nous présenterons ici la substance d'un discours tenu, dans la séance dont il vient d'être fait mention, par l'un des missionnaires les plus anciens aux îles Sandwick, qui, de retour dans sa patrie, assistait à l'intéressante réunion du 9 septembre. Il nous semble que ce témoignage d'un homme de bien mérite d'être entendu, et qu'il vaut pour le moins tout autre témoignage auquel on pourrait recourir.

M. Ruggles a dit qu'il n'avait rien de neuf à ajouter sur la question dont il s'agissait. L'assemblée connaît l'état de la mission, ainsi que le caractère et la conduite des missionnaires. Étant l'un des premiers ouvriers de la Société qui partirent de Rhode-Island pour cette portion du champ des missions, il pourrait faire connaître dans le plus grand détail l'état dans lequel il a trouvé et laissé ces îles. Lorsqu'il y arriva, les naturels étaient des sauvages et des idolâtres purs, végétant dans l'état le plus complet de misère et de dégradation humaine, les femmes surtout. La condition de ces dernières était si

misérable, qu'elles n'osaient pas même manger dans la même maison que les hommes, ni toucher à leur nourriture, et qu'il leur était interdit de goûter la moindre parcelle de cacao ou de volaille destinée à quelqu'une des idoles. La viande de chien était le seul aliment qu'il leur fût permis de manger. Plus de la moitié des enfans nés dans ces îles étaient détruits par leurs propres mères. M. Ruggles lui-même a placé dernièrement dans une école du Connecticut un enfant que sa mère avait ainsi déposé dans la fosse et que la terre était prête à recouvrir, lorsqu'il en fut retiré par un frère aîné, qui se chargea d'en prendre soin. Cette mère avait déjà détruit, de la même manière, huit de ses propres enfans; ce dernier était le douzième qu'elle avait mis au monde. Cette femme est maintenant une véritable chrétienne, ainsi que deux de ses fils et leurs femmes.

Lorsque les missionnaires arrivèrent dans les îles Sandwick, les sacrifices humains y étaient très-ordinaires; des centaines de victimes étaient offertes chaque année aux faux dieux. Cette horrible boucherie a complétement cessé, ainsi que toutes les autres pratiques du paganisme, et il n'existe plus aujourd'hui aucun vestige d'idolâtrie sur tout le sol des huit îles qui forment le groupe des îles Sandwick. La femme y jouit partout des mêmes droits et des mêmes avantages que l'homme.

Lorsque les missionnaires abordèrent dans ces îles, ils furent obligés d'attendre quinze jours à bord avant de pouvoir débarquer : cela venait de ce que quelques étrangers avaient persuadé au roi et aux principaux chefs, que le dessein secret des missionnaires était de s'emparer des îles, et de les en chasser. A la fin cependant, on leur fit savoir qu'ils pouvaient débarquer et demeurer pendant une année, et que s'ils se conduisaient bien, on leur permettrait de s'établir d'une manière fixe. Depuis

lors, ils n'ont jamais été inquiétés sous ce rapport. A cette époque la langue des naturels n'était pas formée, et n'avait jamais été écrite ni étudiée régulièrement. Les missionnaires l'apprirent, la soumirent à des règles fixes, et commencèrent à imprimer quelques ouvrages pour servir à l'instruction des naturels.

Deux reines de ces îles furent converties en peu de temps. L'une d'elles mourut tôt après, dans la paix que donne la foi; mais l'autre vécut encore dix années, pendant lesquelles elle fit beaucoup de bien. Sous sa protection des écoles furent établies dans des maisons bâties exprès, et des maîtres furent préparés aussi bien et aussi promptement que possible. Il y a maintenant parmi les naturels plus de dix mille personnes en état de lire la Parole de Dieu, et plus de cinq mille individus qui savent écrire.

Le jour du Seigneur y est mieux sanctifié que dans l'Etat de New-York, et la profanation de ce saint jour y est beaucoup moins fréquente qu'en Amérique. Plus de mille personnes ont demandé elles-mêmes à être admises dans l'Eglise, et fournissent des preuves évidentes du changement de leurs cœurs par une vie sainte et une conduite exemplaire. On peut dire qu'elles aiment véritablement la religion. Les Eglises de ces îles ont été bénies plus d'une fois par de précieux réveils religieux.

Dans une lettre que M. Ruggles a récemment reçue de l'un de ses collègues, on lui annonce que plus de cinq cents naturels se réunissent à la pointe du jour pour prier ensemble, et que plus de quinze cents assistent habituellement à la réunion de prière du dimanche. Il ajoute qu'il y a actuellement parmi eux plusieurs signes réjouissans de l'approche d'un réveil religieux.

Enfin, lorsqu'il arriva dans ces îles, les habitans souf-

fraient souvent du manque de nourriture, et il n'était pas rare que des vieillards et des enfans y mourussent de faim. L'indolence des naturels était si grande, que malgré la fertilité du sol et la douceur du climat, le peu qu'ils cultivaient était insuffisant pour leur propre subsistance. Aujourd'hui ils possèdent non seulement l'abondance pour eux-mêmes, mais ils fournissent de viandes et de légumes, plus de cent cinquante bâtimens qui visitent ces îles chaque année. En résumé, il pense que les missionnaires ont de puissans motifs de poursuivre avec zèle leurs travaux, et il croit que les chrétiens doivent trouver également dans ces faits de grands encouragemens à prier pour eux, et il leur demande instamment de le faire.

ILE DE CEYLAN.

État de l'Instruction dans cette île.

On ne se fait guère une idée du nombre et de la prospérité des écoles que diverses Sociétés de Missions ont fondées dans l'île de Ceylan. Les trois Sociétés de l'Église épiscopale, des wesleyens d'Angleterre et du conseil américain entretiennent à elles seules, dans cette île, près de 240 écoles, fréquentées par plus de 9,500 écoliers des deux sexes, sans compter deux séminaires où 250 jeunes gens reçoivent une instruction supérieure et sont préparés à devenir plus tard prédicateurs indigènes au milieu de leurs compatriotes. De ces séminaires, le plus distingué et le plus important, sans contredit, est celui que le conseil américain avait établi d'abord à Tillipally, et qu'il a transféré plus tard à Batticotta. Il comptait

au mois d'octobre 1834, 175 étudians divisés en 7 classes, dont la sixième comprend les jeunes gens destinés à devenir instituteurs indigènes, et la septième ceux qui reçoivent une instruction théologique régulière. Tous ces jeunes gens sont convaincus de la divinité du christianisme et peuvent être envisagés comme des hommes professant l'Evangile; la plupart d'entre eux sont baptisés. Les mathématiques, la géographie, l'astronomie, la physique, la chimie, l'histoire naturelle sont au nombre des sciences enseignées dans le séminaire de Batticotta, et l'on n'en sera point surpris, quand on saura que les habitans de l'île de Ceylan cherchent ainsi que les Hindous, les principes de toutes les sciences dans leurs livres sacrés. Or comme leurs systèmes d'astronomie, de médecine et de jurisprudence, liés à leurs idées religieuses, ne reposent que sur les plus grossières erreurs et les plus palpables absurdités, le moyen d'ébranler leur foi en leurs prétendus livres sacrés, est de les désabuser d'une religion qui consacre les fables les plus ridicules, et de leur faire voir par l'explication des phénomènes les plus simples de la nature, que tout ce que leurs sages leur disent là-dessus, est erroné et se trouve contredit par les faits les mieux prouvés et les plus évidens. C'est ainsi qu'on leur explique le phénomène de l'électricité, qu'on leur fait faire diverses expériences sur le galvanisme, qu'on leur rend compte de la cause des éclipses, de la croissance et de la décroissance de la lune, etc.

Un examen public, qui a eu lieu le 1[er] avril 1834, dans le séminaire de Batticotta, et auquel assistèrent, comme de coutume, plusieurs des lettrés du pays, nous a frappés sous ce rapport. Après l'examen de plusieurs des classes du séminaire sur différentes branches des études, entre

autres la langue tamule, le sanscrit, l'arithmétique, la trigonométrie, la physique, la réfutation de plusieurs croyances de l'astrologie des indigènes, la nécessité de l'étude des sciences européennes, l'électricité, le galvanisme, l'on procéda à la démonstration du phénomène des diverses phases de la lune. Mais avant que d'en donner l'explication, le principal du collége commença par lire l'extrait suivant du Skanda Purana sur les vingt-sept femmes de la lune. Ce morceau est curieux et pourra servir à donner une idée de l'état des sciences chez les indigènes tamuls de l'île de Ceylan, ainsi que de l'esprit et du caractère de leurs livres sacrés les plus estimés.

« Tukken, fils de Brama, est-il dit dans le Skanda Purana, eut vingt-sept filles qui sont les vingt sept constellations lunaires du Zodiaque, et les donna en mariage à Chundra (la lune). Puis, s'adressant à Chundra, il lui dit : Traite-les toutes de la même manière, et cherche à conserver leur amitié. Ne manifeste aucune préférence pour les unes aux dépens des autres. Là-dessus, il le congédia avec ses vingt-sept femmes.

« Chundra monta sur son char, continua sa route à travers l'obscurité de la nuit, et décidé à jouir autant que possible du présent qu'il venait de recevoir, il passa chaque journée avec l'une ou l'autre de ses femmes, et vécut très-heureusement. Mais Carteka et Rohini (deux des constellations) étant plus aimables que les autres femmes de Chundra, celui-ci en devint éperdument amoureux. Quant aux autres, il n'eut plus aucune relation avec elles, et finit par les rejeter. Celles-ci offensées d'une pareille conduite, s'en allèrent tout irritées, trouver leur père Tukken, et lui rapportèrent la manière dont leur mari en avait agi envers elles. Sur quoi Tukken blessé profondément, prononça cette malédiction ter-

rible : « Que Chundra perde insensiblement tous ses doigts. » En conséquence de la malédiction de Tukken, dont la puissance surpasse toute conception, les doigts de Chundra, qui jusqu'à ce jour n'avaient souffert aucune espèce de diminution, commencèrent, comme il arrive à un bien que l'on a acquis par la fraude, à décroître et à dépérir. Au bout de quinze jours Chundra avait perdu quinze de ses doigts. Honteux et effrayé tout à la fois, il s'en vint trouver Indra, le roi des Dwas, et lui dit : « Tukken, en me maudissant, m'a fait perdre tous mes doigts ; il ne me reste plus que celui-ci, et si je le perds aujourd'hui, mon nom périra et le plus grand des malheurs deviendra mon partage. Je suis dans un cruel embarras. Donnez-moi conseil, afin que j'échappe au désastre qui me menace. » — « Cher ami, lui dit Indra en l'embrassant, allez trouver Brama, racontez-lui votre disgrâce, et sans doute que par un effet de l'influence qu'il a sur Tukken, il lèvera la malédiction qui pèse sur vous. » Conformément à cet avis, Chundra s'adressa à Brama, en observant toutes les cérémonies d'usage; mais celui-ci se bornant à lui donner quelques conseils, l'engagea à se présenter à Siva, ce qu'il fit après s'être soumis à toutes les règles de l'étiquette ordonnée en pareil cas. « Siva, lui dit-il, par un effet de la malédiction de Tukken, mes doigts sont tous détruits ; celui-ci seul me reste, et si vous ne venez à mon secours, je vais le voir tomber comme les autres. » — « Mon ami » lui répondit Siva, en élevant la main pour calmer son angoisse, « ne craignez point. » Puis prenant le dernier des doigts qui restait à Chundra, il le plaça sur l'une des boucles de ses cheveux, ce qui suffit pour arrêter les effets de la malédiction de Tukken; et c'est pour indiquer la manière dont Siva deploya sa grâce envers son serviteur, que l'on voit le doigt de Chundra sur les cheveux

de Siva. Ensuite Siva dit à Chundra : « Bannissez toute crainte, et sachez qu'en vertu de l'ornement que je viens de placer sur ma tête, vous ne périrez point. A cause de lui, vos doigts vont vous revenir dans l'ordre où vous les avez perdus. Quinze jours suffiront pour qu'ils recroissent tous, puis ils diminueront de nouveau jusqu'au dernier; après cela ils recommenceront encore à croître et ainsi de suite sans interruption, dit le Seigneur qui est adoré par les différentes classes d'âmes vivantes. » Dès que Siva eut accordé sa grâce à Chundra, celui-ci tomba à ses pieds et l'adora; puis ayant pris congé de lui, il retourna dans les régions du ciel qui lui sont assignées, y continua sa course et y vit ses doigts croître ainsi que cela lui avait été prédit. Ils crûrent chaque jour, puis diminuèrent dans le même ordre, et n'ont pas cessé, depuis ce temps-là, de croître et de décroître de mois en mois. »

Cet extrait est tiré de l'un des livres les plus anciens et les plus estimés de la théologie tamule : écrit originairement en sanscrit, il a été traduit en vers élégans dans le dialecte poétique du pays. Chaque année, on chante ce morceau en présence d'un nombre considérable d'auditeurs, dans la plupart des temples de l'île. Il ne vient dans l'esprit de personne de douter de la parfaite exactitude de ce récit; et l'on pense que les diverses phases de la lune et ses constantes variations sont une démonstration palpable de la vérité des faits rapportés dans le Purana. C'est par des fables pareilles que les mêmes livres expliquent d'autres phénomènes, tels que les éclipses, le tonnerre, les éclairs, l'arc-en-ciel, etc. Encore, si ces erreurs se bornaient à l'intelligence, le mal serait comparativement petit; mais de la conduite licencieuse et inique de leurs dieux, les indigènes déduisent les conséquences pratiques les plus odieuses pour la

vie, et il n'est pas un de leurs vices qu'ils ne rattachent à l'exemple de leurs fausses divinités.

Le jour de l'examen dont il a été question plus haut, les professeurs du séminaire rendirent compte des divers phénomènes de la lune, au moyen d'un globe dont l'un des hémisphères était peint pour figurer le côté illuminé de la lune, tournant autour d'un centre représentant la terre... A toutes ces démonstrations, les indigènes font beaucoup d'objections; car, d'abord, ils ne croient pas que la lune soit un corps opaque; puis, ensuite, qu'elle soit plus près de la terre que le soleil. Mais à la fin, la vérité triomphera, et leurs livres sacrés seront convaincus d'enseigner des faussetés.

Progrès du Christianisme parmi les Juifs en Europe.

Les faits suivans peuvent servir de complément à la notice que nous avons publiée dans notre avant-dernière livraison, sur les tentatives faites pour préparer l'œuvre de la conversion des juifs.

Il y a à l'université de Breslaw, en Silésie, trois professeurs qui étaient autrefois israélites; l'un est professeur de philologie, l'autre de chimie, et le troisième de philosophie. Il y a en outre dans la même ville, un ecclésiastique qui a quitté le judaïsme, et qui fait maintenant profession de christianisme.

A l'université de Halle, il n'y a pas moins de cinq professeurs autrefois juifs, et maintenant chrétiens; l'un est professeur de médecine; le second, de mathématiques; le troisième, de jurisprudence, et les deux autres, de philologie. Le docteur Néander, de Berlin est, comme on le sait, un juif converti; les docteurs Branis,

de Breslaw, et Stahl, d'Erlangen, également. La première personne amenée à la foi, par le ministère de M. Tholuck, à Halle, était juive, et il y a actuellement à Berlin, parmi les étudians qui se préparent au ministère évangélique, plusieurs jeunes juifs qui ont été conduits à embrasser le christianisme, par le moyen des leçons de théologie que ce même professeur donnait autrefois dans cette université.

NOUVELLES RÉCENTES.

Arrivée au Cap de MM. Daumas et Lauga, missionnaires de la Société de Paris.

Après une traversée d'un peu plus de trois mois, MM. Daumas et Lauga, missionnaires de la Société de Paris, sont heureusement arrivés au Cap dans les premiers jours du mois d'août. Ils ont dû faire un séjour de quelques semaines dans la station de M. Bisseux, à Wagenmakers-valley], pour se fortifier dans la connaissance de la langue hollandaise, et de là se mettre en route pour l'intérieur, vers le commencement d'octobre. Le Comité a également reçu de bonnes nouvelles des trois stations de Motito, Morija et Wagenmakers-valley. Nous en ferons part à nos lecteurs dans notre plus prochaine publication.

TABLE DES MATIÈRES:

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.

